LACAN

Fondements

1964

TABLE DES SÉANCES

Leçon 1	15 janvier 1964	Leçon 10	15 avril 1964
Leçon 2	22 janvier 1964	Leçon 11	22 avril 1964
Leçon 3	29 janvier 1964	Leçon 12	29 avril 1964
Leçon 4	05 février 1964	Leçon 13	06 mai 1964
Leçon 5	12 février 1964	Leçon 14	13 mai 1964
Leçon 6	19 février 1964	Leçon 15	20 mai 1964
Leçon 7	26 février 1964	Leçon 16	27 mai 1964
Leçon 8	04 mars 1964	Leçon 17	03 juin 1964
Leçon 9	11 mars 1964	Leçon 18	10 juin 1964
		Leçon 19	17 juin 1964
		Leçon 20	24 juin 1964

15 Janvier 1964 Table des séances

Mesdames, Messieurs,

Dans la série de conférences dont je suis chargé par *la sixième Section de l'École pratique des Hautes études*, je vais vous parler des *Fondements de la psychanalyse*.

Je voudrais seulement aujourd'hui vous indiquer le sens que je compte donner à ce titre et au mode sous lequel j'espère y satisfaire.

Pourtant il me faut d'abord me présenter devant vous…
encore que la plupart, ici,
mais non pas tous, me connaissent
…car les circonstances font qu'il me paraît approprié d'y introduire la question, préalable à vous présenter ce sujet :

« *En quoi y suis-je autorisé* ? »

Je suis autorisé à parler ici devant vous de ce sujet de par l'ouï-dire d'avoir fait par ailleurs ce qu'on appelait un « *séminaire* » qui s'adressait à *des psychanalystes*. Mais comme certains le savent, je me suis démis de cette fonction à laquelle j'avais, pendant dix ans, vraiment voué ma vie, en raison d'événements survenus à l'intérieur de ce qu'on appelle une *société psychanalytique*, et nommément celle qui m'avait précisément confié cette fonction.

On pourrait soutenir que ma qualification n'est pas pour autant mise en cause pour remplir ailleurs cette même fonction. Je tiens pourtant provisoirement la question pour suspendue.

Et si je suis mis en demeure de pouvoir, disons, seulement *donner suite* à cet enseignement qui fut le mien, je considère que je dois commencer…
avant d'ouvrir ce qui se présente
donc comme une nouvelle étape
…je dois commencer par les remerciements que je dois de cette possibilité, à M. Fernand BRAUDEL, président de la *Section des Hautes études*, qui me délègue ici devant vous, à la grâce de qui je dois, en somme, de pouvoir le faire sous l'égide de cette École hautement honorée…
M. BRAUDEL, empêché, m'a dit son regret
de ne pouvoir être présent au moment
où aujourd'hui je lui rends cet hommage
…ainsi que ce que j'appellerai la noblesse avec laquelle en cette occasion, il a voulu parer à la situation de défaut où j'étais…
pour un enseignement dont, en somme,
ne lui était parvenu rien d'autre
que le style et la réputation
…pour que je ne sois pas purement et simplement *réduit au silence*.

Noblesse est bien le terme dont il s'agit quand il s'agit, en somme, d'accueillir celui qui était dans la position où je suis : celle d'un *réfugié*.

Il l'a fait aussi vite d'y être suscité par la vigilance de mon ami Claude LÉVI-STRAUSS, dont je me réjouis qu'il ait bien voulu aujourd'hui me donner sa présence et dont il sait combien m'est précieux ce témoignage de l'attention qu'il porte à un travail, au mien, à ce qui s'y élabore en profonde correspondance avec le sien.

J'y ajouterai mes remerciements pour tous ceux qui, en cette occasion, m'ont marqué leur sympathie, jusqu'à aboutir à la complaisance avec laquelle M. Robert FLACELIÈRE, directeur de l'*École Normale Supérieure*, a bien voulu mettre à la disposition de l'*École des Hautes études*, cette salle sans laquelle je ne sais pas comment j'aurais pu vous recevoir, d'être venus si nombreux, ce dont je vous remercie du fond du cœur.

Tout ceci concerne donc la base…
en un sens je dirai « *local* » voire *militaire* de ce mot
…base pour mon enseignement.

Mais je me permets d'aborder maintenant ce dont il s'agit, les fondements de la psychanalyse.

Pour ce qui est des fondements de la psychanalyse, mon séminaire y était, si je puis dire, impliqué.
Il en était un élément :

- puisqu'en somme il contribuait à *la fonder in concreto*,

- puisqu'il faisait partie de la *praxis* elle-même,

- puisqu'il y était intérieur,

- puisqu'il était dirigé vers ce qui est un élément de cette *praxis*, à savoir *la formation de psychanalystes*.

J'ai pu, dans un temps – ironiquement – définir…
provisoirement peut-être, mais aussi bien :
faute de mieux, dans l'*embarras* où je pouvais être
…un critère de ce que c'est que la psychanalyse, comme : « ***le traitement distribué par un psychanalyste*** ».

Henry EY…
qui est ici aujourd'hui
…se souviendra de cet article puisqu'il fut publié dans ce tome de l'encyclopédie[1] qu'il dirige.

Il me sera d'autant plus aisé d'évoquer…
puisqu'il est présent
…le fait du véritable acharnement qui fut mis à faire retirer de ladite encyclopédie, ledit article, au point que lui-même…
dont chacun sait les sympathies qu'il m'accorde
…fut, en somme, impuissant à arrêter cette opération obtenue par un comité directeur où se trouvaient précisément des psychanalystes !

1 Variantes de la cure type, paru dans l'Encyclopédie médico-chirurgicale, Psychiatrie, Tome III , Fév. 1955. Supprimé en 1960. Écrits p.323.

Cet article…
qui sera recueilli, dans ce que j'essaie
de faire pour l'instant, pour un certain nombre
de mes textes, à savoir une édition
…vous pourrez, je pense, juger s'il avait perdu
son actualité.

Je le pense d'autant moins que toutes les questions
que j'y soulève sont celles-là mêmes présentes,
présentifiées à la fois par le fait que je suis ici
dans la posture qui est la mienne pour introduire
toujours cette même question :

« *Qu'est-ce que la psychanalyse ?* »

Sans doute y a-t-il là plus d'une ambiguïté
et cette question est-elle toujours…
selon le mot dont je la désigne dans cet article
…une « *question chauve-souris* ».
De l'*examiner* au jour, tel est ce que je me proposais.

D'où…
de quelque enseignement où je doive
vous le proposer aujourd'hui à la place
…la place d'où je réaborde ce problème…

- le fait qu'on puisse la définir comme une place
  qui a changé,

- qui n'est plus tout à fait au dedans,

- dont on ne sait pas si elle est en dehors

…n'est pas ici anecdotique.

Et c'est bien pourquoi je pense que vous ne verrez
de ma part ni recours à l'anecdote, ni polémique
d'aucune sorte si je pointe ceci qui est un fait :
c'est que mon enseignement - désigné comme tel –
a subi de la part d'un organisme qui s'appelle
le *Comité exécutif* de cette organisation internationale
qui s'appelle l'*International Psychoanalytical Society*, une censure
qui n'est point ordinaire.

Puisqu'il ne s'agit de rien de moins que de faire de la proscription de cet enseignement…
qui doit être considéré comme *nul* en tout ce qui peut en venir quant à l'habilitation au registre de cette société d'un psychanalyste
…à faire de cette proscription, la condition d'affiliation de la société à laquelle j'appartiens.

Ceci encore n'est pas suffisant :
il est formulé que cette affiliation ne sera acceptée que si l'on donne des *garanties* pour que mon enseignement ne rentre, à jamais, par cette société, en activité pour la formation des analystes.

Il s'agit donc là de quelque chose qui est proprement comparable à ce qu'on appelle en d'autres lieux, « *l'excommunication majeure* ».
Encore celle-ci…
dans les lieux où ce terme est employé
…n'est-elle jamais prononcée sans possibilité de retour.

Elle n'existe, elle n'existe pourtant sous cette forme que dans une communauté religieuse désignée par le terme indicatif, symbolique de la Synagogue.
C'est proprement ce dont SPINOZA fut l'objet en deux étapes : le 27 juillet 1656…
singulier tricentenaire, puisqu'il correspond au tricentenaire de FREUD
…le 27 juillet 1656, SPINOZA fut l'objet du *Kherem, excommunication* qui répond bien à cette « *excommunication majeure* ».

Il attendit quelque temps…
pour compléter notre tricentenaire
…pour être l'objet du *Chammata,* lequel consiste à y ajouter cette condition de *l'impossibilité d'un retour*.

Ne croyez pas, là non plus, qu'il s'agisse d'un jeu métaphorique, qu'il serait en quelque sorte puéril d'agiter au regard du champ - mon Dieu! - long autant que sérieux, que nous avons à couvrir.

Je crois, et vous le verrez, qu'il introduit quelque chose…
non seulement par les échos qu'il évoque,
mais par la structure qu'il implique
…il introduit quelque chose qui serait au principe de notre interrogation concernant *la praxis psychanalytique*.

Je ne suis, bien entendu, pas en train de dire…
car ce ne serait pas impossible
…que la communauté psychanalytique est une église.

Mais incontestablement la question surgit de savoir ce qu'elle peut bien avoir qui fait ici écho à une pratique religieuse. Nous y viendrons et nous verrons que cette voie ne sera pas, pour nous, inféconde.

Aussi bien n'aurais-je même pas à accentuer ce fait…
pourtant en lui-même plein de relief de porter
avec lui je ne sais quel relent de scandale
…si - comme tout ce qui s'avancera aujourd'hui - vous ne pouviez être sûr d'en retrouver,
dans la suite, l'écho d'une utilisation.

Bien sûr, ce n'est pas là dire que je suis, en de telles conjonctures, seulement un sujet indifférent.

Ne croyez pas que pour moi, pas plus que pour l'intercesseur…
dont je n'ai pas hésité à l'instant à évoquer
ce en quoi il peut servir en une telle occasion,
de référence, voire de précédent
…pas plus pour moi que - je le suppose - pour lui, ce n'est là ***matière à comédie***, au sens de ***matière à rire***.

Néanmoins je voudrais au passage…
parce que c'est là quelque chose qui peut
vous témoigner d'un certain niveau
de la perception analytique
… préciser que quelque chose ne m'a pas échappé d'une vaste ***dimension comique*** dans ce détour.

Elle n'appartenait pas au registre de ce qui se passe au niveau de cette formulation, celle que j'ai appelée « *excommunication* ».

Elle appartenait plutôt au fait qui fut le mien pendant deux ans, de savoir que j'étais…
et très exactement par ceux-là qui étaient à mon endroit, dans la position de *collègues*, voire d'*élèves*
…dans la position d'être ce qu'on appelle « *négocié* ».
Car ce dont il s'agit, c'était de savoir dans quelle mesure les concessions faites au sujet de la valeur habilitante de mon enseignement pouvaient être mises en balance avec ce qu'il s'agissait d'obtenir d'autre part : l'habilitation de cette société.

Je ne veux pas laisser passer cette occasion…
dans la même perspective que je vous ai dite tout à l'heure, à savoir de ce que nous pouvons en retrouver dans la suite
…l'occasion de pointer — nous le retrouverons – que c'est là, à proprement parler, quelque chose qui peut être vécu, quand on y est, dans la dimension du comique. Je crois néanmoins que ce n'est peut-être saisi pleinement que par un psychanalyste.

Être « *négocié* » n'est pas, pour un sujet humain, une situation exceptionnelle ni rare, contrairement au verbiage qui concerne la dignité humaine, voire *Les Droits de l'Homme*. Chacun, à tout instant et à tous les niveaux, est négociable puisque - comme nous l'appelons - toute appréhension un peu sérieuse de la *structure sociale* est l'échange.

Et l'échange dont il s'agit est l'échange des individus, de supports sociaux qui sont par ailleurs ce qu'on appelle des sujets, avec ce qu'ils comportent de droits - *sacrés*, dit-on - à l'autonomie.

D'ailleurs chacun sait que la politique consiste à négocier, et cette fois-ci « *à la grosse* », par paquets, les mêmes sujets, dits « citoyens », par centaines de mille.

La situation n'avait donc rien d'exceptionnel.
À ceci près que, par exemple, d'être négocié par ceux que j'ai appelés tout à l'heure ses collègues, voire ses élèves, prend quelquefois, hors de ce jeu, vu du dehors, un autre nom…

Néanmoins, une saine aperception des choses concernant le ***sujet***…
même quand ce sujet est en position de ***Maître***
…une saine aperception de ce qu'il en est réellement du sujet humain :

- à savoir de ceci que sa vérité n'est pas en lui mais dans un objet,

- à savoir que dans quelque position qu'on soit, cet élément qui est proprement l'élément de comique pur, surgit, lié à la nature voilée de cet objet.

C'est là ***une expérience*** dont, sans doute, je crois opportun de la pointer, et *de là où je puis en témoigner*. Parce qu'après tout peut-être en pareille occasion serait-il l'objet d'une retenue indue, une sorte de fausse pudeur, à ce que quelqu'un en témoignât du dehors.

Du dedans je peux vous dire que cette dimension est tout à fait légitime, qu'elle peut, du point de vue analytique - je vous l'ai dit - être vécue…
et même d'une façon qui, à partir du moment où elle est aperçue, la surmonte :
à savoir vécue sous l'angle de ce qu'on appelle « *l'humour* », qui en cette occasion n'est que la reconnaissance du comique.

Je ne crois pas que cette remarque soit même hors du champ de ce que j'apporte concernant *Les fondements de la psychanalyse*, car « *fondement* » a plus d'un sens et je n'aurais point besoin d'évoquer la Kabbale pour rappeler qu'il y désigne un des modes de la manifestation qui est proprement dans ce registre identifié au *pudendum*[2], et qu'il serait tout de même extraordinaire que, dans un discours analytique ce soit au *pudendum* que nous nous arrêtions.

Les « *fondement* », ici, sans doute, prendraient la forme de « *dessous* » si ces « *dessous* » n'étaient pas déjà quelque peu à l'air.

2 Pudendum : n.m. parties génitales des deux sexes.

Dès lors, je ne crois pas inutile de marquer que
si certains - au dehors - peuvent s'étonner
par exemple qu'à cette négociation et d'une façon
très insistante aient participé tels de mes analysés,
voire analysés encore en cours et s'interroger
comment une chose pareille…
    si tant est qu'elle soit
    au dehors objet de scandale
…peut-elle être possible si ce n'est qu'il y a dans
les rapports de vos analysés à vous quelque discorde
qui mettrait en question la valeur même de l'analyse.

Entendez que c'est justement de partir de ce qui,
dans ce fait, peut être matière à scandale, que nous
pouvons pointer mieux et d'une façon plus précise
concernant ce fait qui s'appelle *la psychanalyse didactique…*
    cette *praxis* ou cette étape de la *praxis* qui est
    laissée, par ce qui se publie, tant à l'intérieur
    que, bien entendu, *a fortiori*, à l'extérieur
    de la psychanalyse complètement dans l'ombre
…d'apporter, justement, quelque lumière concernant
ses buts, ses limites, ses effets.

Ce n'est plus là une question de *pudendum,*
c'est question effectivement de savoir ce que,
de la psychanalyse, on peut, on doit attendre
et de ce qui doit s'y entériner comme frein,
voire comme échec.

C'est pour cela que j'ai cru ne rien devoir ménager,
mais plutôt poser ici, comme un objet…
dont j'espère que vous verrez plus clairement, à la
fois les contours et le maintien possible
…le poser à l'entrée même de ce que j'ai maintenant
à dire au moment où devant vous j'interroge :

« *Qu'est-ce que les fondements* - au sens large du terme - *de la psychanalyse ?* »

Ce qui veut dire qu'est-ce qui la fonde comme *praxis* ?

Qu'est-ce qu'une *praxis* ?

Il me paraît douteux que ce terme puisse être
considéré comme impropre concernant la psychanalyse.

C'est le terme le plus large pour désigner une action concertée par l'homme…
quelle qu'elle soit
…qui le met en mesure de traiter, dirais-je, le *réel* par le *symbolique*. Qu'il y rencontre plus ou moins d'*imaginaire* ne prend ici que valeur secondaire.
Cette définition de la praxis s'étend donc fort loin.

Il est clair que nous n'allons pas comme DIOGÈNE nous mettre à rechercher non pas un homme, mais notre psychanalyse, dans les différents champs, très diversifiés, de la praxis !

Nous prendrons plutôt avec nous notre psychanalyse et nous allons voir que tout de suite elle nous dirige vers des points assez localisés, dénommables, de la praxis, qui sont même, par quelque transition, les *deux termes entre lesquels* j'entends poser la question, non pas du tout d'une façon ironique mais d'une façon qui est, je crois, destinée à être très éclairante.

— Il est bien clair que si je suis ici devant un auditoire aussi large, dans un tel milieu et avec une telle assistance, c'est pour me demander *si c'est une science* et l'examiner avec vous.

— Il est clair d'autre part que j'ai mon idée, quand j'ai tout à l'heure évoqué la référence religieuse en précisant bien que c'est de « *religion* » au sens actuel du terme…
non pas d'une religion ***asséchée, méthodologisée,*** repoussée dans le lointain d'une *pensée primitive*
…d'une religion telle que nous les voyons s'exercer encore vivantes, et bien vivantes.

Ce que nous pouvons attendre d'un tel discours n'est pas seulement de classer notre psychanalyse, qui a bien pour nous sa valeur authentique, parfaitement reconnaissable.

Nous savons où nous sommes :
il y a assez de psychanalystes dans cette assemblée, pour me servir, ici, de contrôle.

Mais que, assurément par ce en quoi elle nous permet de poser cette question, cette psychanalyse…
qu'elle soit digne ou non de
s'inscrire à l'un des *deux registres*
…peut même nous éclairer sur ce que nous devons entendre par une *science*, voire par une *religion*.

Il est bien clair qu'il est plus décent
que je commence par interroger la science.

Je voudrais tout de suite éviter un malentendu :
on va me dire :

« *De toute façon, c'est une recherche* ».

Eh bien là, permettez-moi d'énoncer :…
et même après tout m'adressant un tant soit peu
aux pouvoirs publics pour qui ce terme de *recherche*
depuis quelque temps, semble servir de *schibbolet*[3]
…pour pas mal de choses, le terme de «*recherche* »
je m'en méfie.

Pour moi, je ne me suis jamais considéré comme un chercheur. Comme l'a dit un jour PICASSO au grand scandale des gens qui l'entouraient :

« *Je ne cherche pas, je trouve* ».

Il y a d'ailleurs dans le champ de la recherche dite *scientifique*, deux domaines qu'on peut parfaitement reconnaître :
celui où l'on cherche, et celui où l'on trouve…
Chose curieuse, ceci correspond à une frontière assez bien définie quant à ce qui peut se ***qualifier*** de *science*.

La frontière recouvre très significativement deux versants parfaitement qualifiables dans ce champ de la recherche.

3 Shibbolet, signifie le courant d'un fleuve. Un shibbolet est une sorte de « sésame », un mot de passe. Dans la Guerre entre Éphraïm et Galaad (Dans la Bible, au livre des Juges, chapitre 12, verset 6) Les gens d'Éphraïm passèrent le fleuve Jourdain à gué... Puis Galaad coupa à Éphraïm les gués du Jourdain et quand les fuyards disaient « laissez-moi passer ». Alors ils lui demandaient, es-tu Éphraïmite? S'il répondait « non », alors ils lui disaient: « Eh bien, dis Shibbolet ». Il disait Sibbolet car il ne pouvait prononcer correctement. Alors on l'égorgeait...

Aussi bien, y a-t-il sans doute quelque affinité entre cette recherche et ce que j'ai appelé le versant religieux. Il s'y dit couramment :

« *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé* ».

Et « *trouvé* » est derrière.

La question peut-être dont il s'agit, est de savoir s'il ne s'établit pas une sorte d'ouverture à une recherche…
voire à une recherche complaisante
…dans la mesure où quelque chose de l'ordre de l'oubli frappe ce qui a été déjà trouvé.

La recherche, en cette occasion, nous intéresse par ce qui dans le débat s'établit au niveau de ce que nous pouvons appeler, de nos jours, « *les sciences humaines* ».
On voit comme surgir, sous les pas de quiconque *trouve*, ce que j'appellerais *la revendication herméneutique* qui est justement celle qui *cherche*, celle qui *cherche* la signification toujours neuve et jamais épuisée, qui serait, au principe, menacée d'être coupée dans l'œuf par celui qui trouve !

Or cette herméneutique, nous autres analystes y sommes intéressés parce que, ce que l'herméneutique se propose comme voie de développement de la « signification » c'est quelque chose qui n'est pas, semble-t-il, étranger, en tout cas, qui dans bien des esprits se confond avec ce que nous analystes appelons « interprétation ».

Et par tout un côté il semble que, si tant est que cette interprétation n'est pas du tout peut-être dans le même sens que ladite ***herméneutique***, l'herméneutique s'en accommode, voire s'en favorise assez volontiers…

Le versant par où nous voyons tout au moins un couloir de communication entre la psychanalyse et ce que j'ai appelé le registre religieux, de l'avoir ouvert ici n'est point sans importance. Nous le retrouverons en son temps.

Donc, pour autoriser la psychanalyse à s'appeler une science, nous exigerons un peu plus.

Repartons de notre praxis.
Ce qui spécifie une science, c'est d'avoir un objet.
On peut le soutenir, qu'une science est spécifiée par un objet défini au moins par un certain niveau d'opération reproductible qu'on appelle expérience.
Le rapport de l'objet à la *praxis*, en tout cas, est un rapport nécessaire. Est-il suffisant ?

Je n'en trancherai pas tout de suite.
Pour la science nous devons être très prudents parce que cet objet change - et singulièrement ! - au cours de l'évolution d'une science.
Nous ne pouvons point dire que l'objet de la physique moderne est le même maintenant qu'au moment de sa naissance, que…
je vous le dis tout de suite
…je date au XVII^{ème} siècle.
Est-ce que *l'objet* de la chimie moderne est le même qu'au moment de sa naissance, que je date à LAVOISIER !

Peut-être ces remarques nous forcent-elles à un recul au moins tactique pour un moment, et à repartir de la praxis, nous demander si dans le fait que la praxis délimite un champ, c'est au niveau de ce champ que le savant de la science moderne se trouve spécifié : non point comme un homme qui en sache long en tout.

Je m'entends, nous laisserions ici de côté toute référence de la science à un système unitaire dit « système du monde », à cette exigence, de DUHEM[4] pour la qualifier, voire MEYERSON[5] dans les rapports entre identité et réalité — référence, plus ou moins qualifiable d'idéaliste, au besoin d'identification.

4 Pierre Maurice Marie Duhem (1861, 1916) était un chimiste et philosophe des sciences français. Opposé à toute interprétation matérialiste et réaliste de la chimie et de la physique, Duhem proposa une conception qu'on qualifiera ensuite d'« instrumentaliste » de la science dans La Théorie physique. Son objet et sa structure (1906), Selon laquelle, la science ne décrit pas la réalité au-delà des phénomènes mais n'est qu'un instrument plus commode de prédiction.
Pierre Duhem : « *Le système du monde : histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic* ».
5 Émile Meyerson (1859, 1933) est un philosophe français d'origine russe. Contre le courant de pensée positiviste de la fin du XIX^{e} siècle, il développe une épistémologie réaliste fondée sur le principe d'identité.
Émile Meyerson : « *De l'explication dans les sciences* ».

J’irai même à dire que nous pouvons nous passer, nous abstraire de ce complément transcendant, implicite même dans la position du positiviste : il se réfère toujours à une unité dernière de tous les champs.

Nous nous en abstrairons d’autant mieux, d’autant plus qu’après tout, c’est discutable et ce peut-être même être tenu pour faux : il n’est nullement nécessaire que l’arbre de la science n’ait qu’un seul tronc.

Je ne pense pas qu’il en ait beaucoup, il en a peut-être, sur le modèle du chapitre premier de la *Genèse,* deux différents. Non pas du tout que j’attache une importance exceptionnelle à ce mythe plus ou moins marqué d’obscurantisme, mais après tout, pourquoi n’attendrions-nous pas de la psychanalyse de nous éclairer là-dessus?

À nous en tenir à la notion du champ définissant une expérience, nous voyons bien tout de suite que ceci ne suffit pas à définir une science, pour la raison que, par exemple, cette définition s’appliquerait très très bien à l’expérience mystique. C’est même par cette porte qu’on lui redonne une considération scientifique!

Nous arrivons presque à penser que nous pouvons avoir, de cette expérience, une appréhension scientifique, car il ne faut pas se dissimuler qu’il y a là une sorte d’ambiguïté. Soumettre à un examen scientifique prête toujours à laisser entendre que l’expérience peut avoir d’elle-même une subsistance scientifique.

Or tous ces points d’ambiguïté, forts de malentendus, nous intéressent dans notre propos en ceci qu’il semble bien que tout le problème de la psychanalyse, en ce tournant que nous vivons, soit celui d’un véritable nœud de malentendus.
Qu’il soit évident, tout aussitôt, que nous ne pouvons pas faire rentrer dans la science l’expérience mystique.

À condition qu'on le fasse remarquer encore, cette définition d'une praxis, du champ qu'elle détermine, l'appliquerons-nous à l'alchimie pour l'autoriser à être une science ?

Je relisais récemment un tout petit volume[6] qui n'a même pas été recueilli dans les *Œuvres Complètes* de DIDEROT mais qui semble assurément être de lui.
Si elle naît à LAVOISIER, DIDEROT ne parle pas de chimie, mais de bout en bout de *l'alchimie*, avec toute la finesse d'esprit que vous savez être la sienne.

Qu'est-ce qui nous fait, tout de suite, malgré le caractère saisissant, étincelant des histoires, qu'au cours des âges il nous situe, qu'est-ce qui nous fait dire que l'alchimie, après tout, n'est pas une science ?

Après tout, qu'en savons-nous?
Quelque chose, à mes yeux, est décisif, c'est que dans l'alchimie, la pureté de l'âme de l'opérateur était, comme telle et de façon dénommée, un élément essentiel en l'affaire.
Cette remarque n'est pas non plus accessoire, contingente.

Vous le sentez, puisque peut-être va-t-on soulever qu'il s'agit de quelque chose d'analogue concernant la présence de l'analyste dans le ***Grand œuvre analytique*** et que c'est peut-être ça qui est cherché dans notre psychanalyse didactique.

Et peut-être moi-même ai-je l'air de dire la même chose dans mon enseignement ces derniers temps (et connu de tous ceux qui m'ont suivi) que je pointais tout droit, toutes voiles dehors, et de façon avouée vers ce point central que je mettais en question, à savoir :
quel est le désir de l'analyste ?

Que doit-il en être du désir de l'analyste pour qu'il opère d'une façon correcte ?

6 Introduction à la chymie / ms. inédit de Diderot

Et si cette question, on peut l'admettre, peut être laissée hors des limites du champ, comme elle l'est en effet, dans les sciences…
j'entends, les sciences
modernes du type le plus dur
…où personne ne s'interroge sur ce qu'il en est du désir du physicien.

Il faut vraiment des crises qui se posent, comme on dit, comme problèmes à l'attention humaine pour que M. OPPENHEIMER nous interroge tous sur ce qu'il en est du désir qui est au fond de la physique moderne (personne d'ailleurs n'y ferait attention, on croit que c'est un incident politique…).
Est-ce que c'est quelque chose du même ordre que ce qui est exigé de l'adepte de l'alchimie ?

Lui [le désir de l'analyste] ne peut nullement être laissé en dehors de notre question pour la raison que le problème de la formation de l'analyste le pose.

L'analyse didactique ne peut servir à rien d'autre qu'à le mener à ce point que je désigne en mon algèbre comme le désir de l'analyste.
Là encore, il me faut laisser la question ouverte, à charge pour vous de sentir ce que je vous amène par approximations, comme celle-ci :
l'agriculture est-elle une science ?
On répondra oui, on répondra non.

Cet exemple est avancé par moi, seulement pour vous suggérer que vous faites quand même une différence entre l'agriculture définie par un objet et définie, c'est le cas de le dire, par un champ, entre l'agriculture et l'agronomie.

Ceci me permettra de faire surgir une dimension qui est assurée (nous sommes dans le b. a. ba, mais enfin, il faut bien y être), c'est la mise en formules.
Est-ce que ça va nous suffire à faire le lien, à définir les conditions d'une science?
Je n'en crois rien.

Une fausse science commune, il est vrai, peut être mise en formules. La question n'apparaît donc pas tellement simple, dès lors que la psychanalyse, comme science supposée, apparaît sous des traits qu'on peut dire problématiques. Il conviendrait peut-être de prendre la question par d'autres bouts.

— Que concernent les formules ?

— Où doivent-elles porter ?

— Qu'est-ce qui motive et module ce glissement de l'objet ?

Assurément, nous ne pouvons pas éviter la question du concept.

— Est-ce qu'il y a des concepts analytiques d'ores et déjà formés ?

— Est-ce que l'extraordinaire prévalence, le maintien presque religieux des termes avancés par FREUD pour structurer l'expérience analytique, à quoi ceci se rapporte-t-il ?

— Est-ce qu'il s'agit d'un fait très marqué, très surprenant dans l'histoire des sciences, qui serait celui-ci :
qu'il serait le premier et serait resté le seul dans l'interrogation de cette science supposée à avoir introduit des concepts, non seulement fondamentaux, mais restés isolés ?

— Sans ce tronc, ce mât, ce pilotis, où amarrer notre pratique ?

— Pouvons-nous dire même que ce dont il s'agit, ce que je vise, concernant FREUD, ce soit, à proprement parler, des concepts ?

— Sont-ils des concepts en formation ?

— Sont-ce des concepts en évolution, en mouvement et qu'il y ait à réviser ?

Je crois que c'est là un point où nous pouvons tenir qu'une expérience est déjà faite dans une voie qui ne peut être que de travail, que de conquête dans le sens de résoudre la question.

Si la psychanalyse est une science, à la vérité, si le maintien de ses concepts au centre de toute discussion théorique dans cette chaîne lassante, fastidieuse, rebutante…

et que personne ne lit hors les psychanalystes

…qui s'appelle la littérature psychanalytique, c'est quelque chose qui nous montre en tout cas :

- qu'on y reste très en retrait de ces concepts, que la plupart de ceux que FREUD a avancés, y sont faussés, adultérés, brisés,

- que ceux qui sont trop difficiles, sont purement et simplement mis dans la poche,

- que toute l'évolution de ce qui s'est élaboré autour de la frustration est, au regard de ce de quoi ça dérive dans les concepts freudiens, nettement en arrière, préconceptuel.

Il est tout à fait clair que personne ne se préoccupe plus, sauf de rares exceptions qui sont proprement dans mon entourage, de la structure tierce du complexe d'Œdipe ni du complexe de castration. Il ne suffit nullement, pour assurer un statut théorique à la psychanalyse, qu'un écrivain du type FENICHEL ramène tout le matériel accumulé de l'expérience au niveau de la platitude par une énumération du type grand collecteur.

Bien sûr, une certaine quantité de faits ont été rassemblés. Il n'est pas vain de les voir groupés en quelques chapitres. On peut y avoir l'impression que, dans tout un champ, tout est expliqué à l'avance.

Or l'analyse n'est pas de retrouver dans un cas le trait différentiel de la théorie et de croire expliquer avec, pourquoi votre fille est muette. Car ce dont il s'agit, c'est de la faire parler.

Or cet effet procède d'un type d'intervention qui n'a rien à faire avec la référence au trait différentiel. Pour la faire parler, on se réfère à l'analyse, à l'analyse, qui consiste justement à la faire parler, de sorte qu'on pourrait définir *la psychanalyse* comme consistant, au dernier terme, dans *la levée du mutisme*.

Et c'est bien, en effet, ce qu'on a appelé un moment l'analyse des résistances.
Le symptôme c'est d'abord le mutisme dans le sujet supposé parlant. S'il parle, il est guéri, de son mutisme, évidemment! Mais cela ne nous dit pas du tout pourquoi il a commencé de parler, pourquoi il a guéri de son mutisme. Cela nous désigne seulement un trait différentiel qui est celui…

comme il fallait s'y attendre,
dans le cas de la fille muette

…celui de l'hystérique.

Or ce trait différentiel est celui-ci que c'est dans ce mouvement même de parler que l'hystérique constitue son désir, de sorte qu'il n'est pas étonnant que ce soit par cette porte que FREUD soit entré dans ce qui était - en réalité - les rapports du désir au langage, à l'intérieur duquel, dans ce champ, il a découvert les mécanismes de *l'inconscient*.

Que ce rapport du désir au langage comme tel ne lui soit pas resté voilé est justement là un trait de son génie, mais ce n'est pas encore dire qu'il ait été pleinement élucidé même et surtout pas par la question massive de transfert.

Que pour guérir l'hystérique de tous ses symptômes, la meilleure façon soit de satisfaire à son désir d'hystérique…

qui est, pour nous, à nos regards, elle l'hystérique, de poser son désir comme désir insatisfait

…laisse entièrement hors du champ la question spécifique de ce pourquoi elle ne peut soutenir son désir que comme désir insatisfait, de sorte que l'hystérie, dirais-je, nous met sur la trace d'un certain péché originel de l'analyse.

Il faut bien qu'il y en ait un.

Le vrai n'est peut-être qu'une seule chose,
c'est *le désir* de FREUD lui-même, à savoir le fait que
quelque chose, dans FREUD, n'a jamais été analysé.

C'est exactement là que j'en étais au moment où,
par une singulière coïncidence, j'ai été mis en
position de devoir me démettre de mon séminaire,
car ce que j'avais à dire sur *Les Noms-du-Père* ne visait
à rien d'autre qu'à mettre en question l'origine,
à savoir :
par quel privilège le désir de FREUD avait pu
trouver, dans le champ de l'expérience qu'il désigne
comme l'inconscient, la porte d'entrée.

Remonter à cette origine est tout à fait essentiel si
nous voulons mettre l'analyse sur les pieds, donc
qu'il ne manque pas un d'entre eux.

Quoi qu'il en soit, un tel mode d'interroger le champ
de l'expérience va, dans notre prochaine rencontre,
être guidé par la référence suivante :
quel statut conceptuel devons-nous donner à *quatre* des
termes introduits par FREUD comme *concepts fondamentaux* ?

Nommément :
l'*inconscient*, la *répétition*, le *transfert* et la *pulsion*.

À considérer ces concepts…
> à savoir le mode sous lequel dans mon
> enseignement passé, je les ai situés en relation
> à une fonction plus générale qui les englobe et
> qui permet de montrer leur valeur opératoire dans
> ce champ, à savoir la référence au signifiant
> comme tel, qui est sous-jacente, implicite mais
> non explicite

…voilà ce qui nous fera, à notre prochaine rencontre,
faire le pas suivant.

Je me suis promis, cette année, de mettre un terme
fixe à deux heures moins vingt à mon propos.
Je le tiendrai, je pense, fidèlement.

Je me réserve, par ce mode d'interrompre mon exposé en un point fixe, de laisser ensuite, pour tous ceux qui seront en mesure de rester ici, n'ayant point à chercher tout de suite ailleurs l'accrochage à une autre occupation, de me poser les questions que leur auront suggéré, ce jour-là les termes de mon exposé.

Mesdames, Messieurs, pour commencer à l'heure, pour vous permettre aussi de prendre place, je vais commencer mon propos d'aujourd'hui par la lecture d'un poème qui, à la vérité, n'a aucun rapport avec ce que je vous dirai, mais un certain rapport…

et je crois même que certains en retrouveront l'accent le plus profond

…avec ce que j'ai dit l'année dernière[7], dans mon séminaire concernant l'objet mystérieux, l'objet le plus caché, celui de la pulsion scopique. Il s'agit de ce court poème qu'à la page 70 du *Fou d'Elsa*, ARAGON intitule *Contre-chant* :

Vainement ton image arrive à ma rencontre
Et ne m'entre où je suis qui seulement la montre
Toi te tournant vers moi tu ne saurais trouver
Au mur de mon regard que ton ombre rêvée

Je suis ce malheureux comparable aux miroirs
Qui peuvent réfléchir mais ne peuvent pas voir
Comme eux mon oeil est vide et comme eux habité
De l'absence de toi qui fait sa cécité

Je dédie ce poème à la nostalgie que certains peuvent avoir de ce séminaire interrompu[8] et de ce que j'y développais au niveau des problèmes, spécialement l'année dernière, de l'*angoisse* et de *la fonction de l'objet(a).*

Ils saisiront, je pense, ceux-là…

je m'excuse d'être aussi abrégé, elliptique, allusif

…ils saisiront la saveur du fait qu'ARAGON dans cette œuvre admirable où je suis fier de trouver l'écho des goûts de notre génération, celle qui fait que je suis forcé de me reporter à mes camarades du même âge que moi, pour pouvoir encore m'entendre sur ce poème d'ARAGON, qu'il fait suivre de ces lignes *énigmatiques* :

« *Ainsi dit une fois An-Nadjî*[9] *comme on l'avait invité pour une circoncision* ».

7 Cf. Séminaire 1962-63 : L'Angoisse, Paris, Seuil, 2004.
8 Séminaire « Les Noms du Père » , une seule séance : 20 Novembre 1963.
9 Cf. Keis an-Nadjî , Poète perse préislamique .

Point où ceux qui ont entendu mon séminaire de l'année dernière, retrouveront cette correspondance des formes diverses de l'*objet(a)* avec la fonction centrale et symbolique du (-φ) ici évoqué par cette référence singulière…
    et certainement pas de hasard
…qu'ARAGON confère à la connotation, si je puis dire « ***historique*** » de l'émission par son personnage, *le poète fou*, de ce « *contre-chant* ».

Il y en a ici quelques-uns - je le sais – qui s'introduisent à mon enseignement.
Ils s'y introduisent par des écrits qui sont déjà datés.

Je voudrais, avant d'introduire mon propos d'aujourd'hui :

- qu'ils sachent qu'une des coordonnées ***indispensables*** pour apprécier la direction, le sens de ce premier enseignement, doit être trouvée dans ceci qu'ils ne peuvent, d'où ils sont, imaginer à quel degré, dirais-je, de mépris ou simplement de méconnaissance pour leur instrument peuvent arriver les praticiens…

- qu'ils sachent que pendant quelques années, tout mon effort a été nécessaire pour revaloriser aux yeux de ceux-ci cet instrument : ***la parole***, pour lui redonner, si je puis dire, sa dignité et faire que, pour eux, la parole ne soit pas toujours ces mots, d'avance dévalorisés, qui les forçaient à fixer leurs regards ailleurs pour en trouver le répondant.

C'est ainsi que j'ai pu passer…
    au moins pour un temps
…pour être hanté, dans mon enseignement,
par je ne sais quelle philosophie du langage…
    voire heideggerienne !
…alors qu'il ne s'agissait que d'un *travail propédeutique*.
Ce n'est pas parce que je parle ici [E.N.S. de la rue d' Ulm],

que je parlerai plus en philosophe, et pour m'attaquer à quelque chose d'autre qui concerne bien les psychanalystes, mais que je serai effectivement plus à l'aise ici pour dénommer :
ce dont il s'agit est quelque chose que je n'appellerai pas autrement que « *le refus du concept* ».

C'est pourquoi, comme je l'ai annoncé au terme de mon premier cours, c'est aux concepts freudiens majeurs, que j'ai isolés comme étant au nombre de quatre et tenant proprement cette « *fonction* », que j'essaierai aujourd'hui de vous introduire.

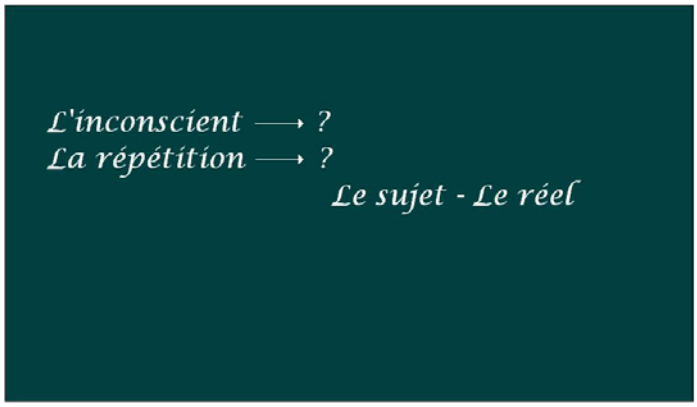
Ces quelques mots - au tableau noir - sous le titre des *concepts freudiens,* ce sont les deux premiers :
- l'*inconscient* et la *répétition*,
- les deux autres étant le *transfert* et la *pulsion*.

J'essaierai d'avancer aussi loin que possible aujourd'hui dans la voie de vous expliquer ce que j'entends par « *fonction* » de ces concepts, nommément l'*inconscient* et la *répétition*.

Le *transfert*...
je l'aborderai, j'espère la prochaine fois
...nous introduira directement aux algorithmes que j'ai cru devoir introduire dans la pratique, spécialement aux fins de la mise en œuvre proprement de la ***technique analytique*** comme telle.

La *pulsion* est d'un accès encore si difficile et, à vrai dire, si inabordé que je ne crois pas pouvoir faire plus cette année que d'y revenir ***seulement*** après que nous aurons parlé du transfert.
Nous verrons seulement l'essence de l'analyse, et spécialement ce qu'a en elle de profondément problématique et en même temps directeur, la fonction de l'analyse didactique.
Ce n'est qu'après être passé par cet exposé que nous pourrons, peut-être en fin d'année...
et sans, à nous-mêmes, minimiser le côté ***difficile, mouvant***, voire ***scabreux*** de l'approche de ce concept
...aborder la pulsion.

Ceci, dirais-je, par contraste avec ceux qui peuvent s'y aventurer au nom de références incomplètes et fragiles.



Les deux petites flèches que vous voyez indiquent…
après *l'inconscient* et *la répétition*
qui sont écrits ici au tableau
…indiquent non pas ce qui est à l'autre côté de la ligne, mais le point d'interrogation qui suit.

À savoir que la conception que nous nous faisons du concept implique qu'il est toujours fait dans une approche qui n'est point sans rapport avec ce que nous impose, comme forme, le calcul infinitésimal : à savoir que si le concept se ***modèle*** d'une approche à la réalité, à une réalité qu'il est fait pour saisir, ce n'est que par un saut, un passage à la limite qu'il s'achève à se réaliser.

Que dès lors, nous considérons que nous sommes ***requis***…
en quelque sorte, que ça nous est un devoir
…de dire quelque chose de ce en quoi peut s'achever, je dirais sous forme de quantité finie, l'élaboration qui s'appelle *l'inconscient*. De même pour *la répétition*.

Les deux termes que vous voyez inscrits sur ce tableau au bout de la ligne concernent deux termes de référence essentiels, eu égard à la question posée la dernière fois :

> « *La psychanalyse sous ses aspects paradoxaux, singuliers, aporiques, peut-elle, parmi nous, être considérée comme constituant, à quelque degré, une science, ou seulement un espoir de science ?* »

C'est par rapport à ces deux termes : *le sujet* et *le réel*, que nous serons amenés à donner forme à la question. Je prends d'abord le concept de *l'inconscient*.
La majorité de cette assemblée se rappelle ou a quelques notions de ce que j'ai avancé ceci :

« *L'inconscient est structuré comme un langage* ».

Une part peut-être moins large, mais aussi très importante de mes auditeurs ici aujourd'hui, et mon audience ordinaire, sait bien que ceci se rapporte à un certain champ, qui nous est beaucoup plus *accessible*, beaucoup plus ouvert, qu'au temps de FREUD.

Et que, pour l'illustrer par quelque chose qui est matérialisé assurément sur un plan scientifique, je l'illustrerai par exemple par ce champ…
je ne vais pas le cerner *ce champ qu'explore, structure, élabore*
et qui se montre déjà infiniment riche
…ce champ que Claude LÉVI-STRAUSS a épinglé du titre de *Pensée sauvage*[10].

Avant toute expérience, toute déduction individuelle, avant même que s'y inscrivent les expériences collectives qui ne sont rapportables qu'aux besoins sociaux, *quelque chose* organise ce champ, en inscrit les lignes de force initiales, qui est cette fonction que Claude LÉVI-STRAUSS, dans sa critique du totémisme, nous montre être sa vérité, et vérité qui en réduit l'apparence de cette fonction du totémisme, à savoir une *fonction classificatoire primaire*.

Ce *quelque chose* qui fait *qu'avant* ***que les relations s'organisent…***
qui soient des relations proprement humaines
…déjà s'est organisé ce rapport d'*un monde* à *un autre monde* :

- de certains rapports humains qui sont déterminés par une *organisation*,

- aux termes de cette *organisation* qui sont pris dans tout ce que la nature peut offrir comme support, qui *s'organisent dans des thèmes d'opposition*.

10 Claude Lévi-Strauss : La pensée sauvage, Paris, Plon,1962 (ou Pocket N°2 , 1990).

La nature, pour dire le mot, fournit des *signifiants*, et ces *signifiants* organisent de façon inaugurale les rapports humains, en donnent les structures et les modèlent.

L'important est ceci, c'est que nous voyons là le niveau où, avant toute formation du sujet, d'un sujet qui pense, qui s'y situe :

- ça *compte*,
- c'est *compté*,
- et dans ce « *compté* », le *comptant* déjà y est !

Il a ensuite à s'y reconnaître, et à s'y reconnaître comme « *comptant* ».

Disons que l'achoppement naïf où le mesureur[11] de niveau mental s'esbaudit de saisir le petit homme, quand il lui propose l'interrogation :

« *J'ai trois frères, Paul, Ernest et moi, qu'est-ce que tu penses de ça ?* »

Le petit n'en pense rien pour la bonne raison, c'est que c'est tout naturel ! D'abord sont comptés les trois frères Paul, Ernest et moi, et tel je suis moi, au niveau de ce qu'on avance que j'ai à réfléchir : ce moi… c'est *moi*, et que *c'est moi qui compte*.

C'est de cette structure, affirmée comme initiale de l'inconscient…

> aux temps historiques où nous sommes de formation d'une science, d'une science qu'on peut qualifier d'humaine, mais qu'il faut bien distinguer de toute psychosociologie, d'une science dont le modèle est le jeu combinatoire

…que la linguistique nous permet de saisir dans un certain champ…

> opérant dans sa spontanéité et tout seul, d'une façon présubjective

…c'est ce champ-là qui donne, de nos jours, son ***statut*** à l'inconscient.

---

11 Jean Piaget : - Le langage et la pensée chez l'enfant Delachaux & Niestlé, 1997.
- Classes, relations et nombres, Paris, Vrin, 1942.

C'est celui-là, en tout cas, qui nous assure qu'il y a quelque chose de qualifiable sous ce terme qui est assurément accessible, d'une façon tout à fait objectivable.

Mais est-ce à dire que :

- quand j'invoque les psychanalystes,
- quand je les induis,
- quand je les incite à ne point ignorer ce ***terrain***, ce champ qui est le leur, qui leur donne un solide appui pour leur élaboration,

…est-ce à dire que je pense, à proprement parler, tenir les concepts introduits historiquement par FREUD sous le terme d'inconscient ?

Eh bien non ! Je ne le pense pas.
L'inconscient, concept freudien, est autre chose que je voudrais essayer de vous faire saisir aujourd'hui.

Il ne suffit pas de dire que l'inconscient est un concept dynamique, puisque c'est substituer l'ordre de mystère le plus courant à un mystère particulier : ***la force, ça sert en général à désigner un lieu d'opacité***.

Je voudrais introduire ce que je veux vous dire aujourd'hui, en me référant à *la fonction de la cause*.

Je sais bien que j'entre là sur un terrain qui, du point de vue de la critique philosophique, disons, n'est pas sans évoquer un monde de ***références***.

Assez pour me faire hésiter dans ces références : nous en serons quittes pour choisir.

Il y a au moins une partie de mon auditoire qui restera plutôt sur sa faim, si simplement j'indique qu'autour des années 1760 - voire 63 - dans l'*Essai sur les grandeurs négatives* de KANT[12], là nous pouvons saisir combien est serrée de près sinon la crise, voire la béance que, depuis toujours, offre *la fonction de la cause* pour toute saisie conceptuelle.

12 Emmanuel Kant , Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative, trad. R. Kempf , Paris , Vrin , 1972.

Quand dans cet *Essai* dont je parle, ***il est*** *à peu près* ***dit*** :

- que c'est un *concept,* en fin de compte, *inanalysable*, qu'il est impossible de comprendre par la raison, si tant est que la règle de la raison, *Vernunftregel,* c'est toujours quelque comparaison, *Vergleichung,* ou équivalent

- qu'essentiellement reste dans la fonction de la cause, une certaine béance, terme qui est employé dans *Les Prolégomènes*[13] du même auteur.

Et aussi bien je n'irai pas non plus à faire ***remarquer*** que c'est depuis toujours ce problème de la cause qui est l'embarras des philosophes, que ce n'est même pas simple, si simple à voir s'équilibrer dans ARISTOTE, ses quatre causes.

Mais je ne suis pas ici philosophant et ne prétends m'acquitter d'aucune aussi lourde charge avec ces références que pour rendre sensible simplement ce que veut dire ce sur quoi j'insiste.

Je dirai que la cause…
toute modalité que KANT finalement l'inscrive dans les catégories de la raison pure - ou plus exactement qu'il y inscrit au registre, au tableau des relations entre l'inhérent et la communauté
…que la cause n'est pas pour autant, pour nous, plus rationalisée.

Elle se distingue de ce qu'il y a de déterminant dans une chaîne, autrement dit de *la loi*.

Pour l'exemplifier, je dirais :
pensez à ce qui s'image dans la fonction de *l'action* et de *la réaction*.

Il n'y a, si vous voulez, ***qu'un seul tenant.***
L'un ne va pas sans l'autre.

13 Emmanuel Kant : Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science, Paris, Vrin, 2000.

Un corps qui s'écrase au sol, sa masse n'est pas *la cause* de ce qu'il reçoit en retour de sa force vive. Sa masse est intégrée à cette force qui lui revient pour dissoudre sa cohérence par un effet de retour. Ici pas de béance, si ce n'est à la fin.

Chaque fois que nous parlons de cause, il y a toujours, dans ce terme, quelque chose ***d'anticonceptuel***, d'indéfini.

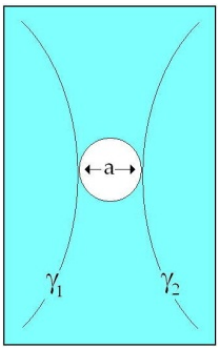
« *Les phases de la lune sont la cause des marées* » :

ça, c'est vivant, nous savons à ce moment-là que le mot « cause » est bien employé.

« *Les miasmes sont la cause de la fièvre* » :

ça ne veut rien dire.

Là, en somme, il y a un *trou* et *quelque chose* qui vient *osciller* dans l'*intervalle*. Il n'y a de cause que de ce qui *cloche*. Entre la cause et ce qu'elle affecte, il y a toujours la *clocherie*.



[Schéma du séminaire : L'Objet... séance du 01-06.]

Eh bien l'inconscient freudien, c'est à ce point, que j'essaie de vous faire viser par approximation, qu'il se situe. L'important n'est pas que l'***inconscient*** détermine la ***névrose***.

Là-dessus FREUD a très volontiers le geste pilatique de se laver les mains :
un jour ou l'autre, on trouvera peut-être quelque chose, des déterminants humoraux, peu importe.
Ça lui est égal.

Mais l'inconscient, justement, nous désigne cet ordre de béance où j'essayais de vous rappeler la dimension essentielle de cette notion de cause.

L'inconscient nous montre la béance par où, en somme, la névrose se raccorde à un réel qui peut bien, lui, n'être pas déterminé.

Dans cette béance, il apparaît, il se passe quelque chose. Cette béance une fois bouchée, la névrose est-elle guérie ?

Vous savez qu'après tout, la question est toujours ouverte. Seulement elle devient autre, parfois simple infirmité, *cicatrice* comme dit FREUD ailleurs, non pas cicatrice de la névrose, mais de cet inconscient.

Comme vous le voyez, *cette topologie*, je ne vous la ménage pas très savamment, parce que je n'ai pas le temps.

Je saute dedans, et ce que je désigne là en ces termes, je crois que vous pourrez vous sentir, vous en sentir guidés quand vous irez au texte de FREUD.

Et quand vous voyez d'où il part :
proprement de l'étiologie des névroses.
Et qu'est-ce qu'il trouve dans ce trou, dans cette fente, dans cette béance caractéristique de *la cause* ?

Essayons de l'épeler.

Ce qu'il trouve c'est quelque chose de l'ordre du non réalisé. On parle de refus. C'est aller trop vite en matière, depuis quelque temps, quand on parle de « refus », on ne sait plus ce qu'on dit.
L'inconscient, d'abord, se manifeste à nous comme quelque chose qui se tient en attente dans l'aire, dirais-je du « *non-né* ».

Que le refoulement y déverse quelque chose, ça n'est pas étonnant, c'est le rapport aux limbes de la faiseuse d'anges.
Cette dimension est à évoquer dans ce registre qui n'est ni d'***irréel*** ni de ***dé-réel*** : de *non-réalisé*.

Ce n'est jamais sans danger, après tout, qu'on fait remuer quelque chose dans cette zone des larves, et peut-être, après tout, est-il de la position de l'analyste, s'il y est vraiment, de devoir être assiégé, je veux dire, réellement, par ceux chez qui il a évoqué ce monde des larves sans avoir pu toujours les mener jusqu'au jour.

Tout discours, là bien sûr, n'est pas inoffensif, et le discours même que je tiens…
    que j'ai pu, dans ces dix dernières années, tenir
…trouve certains de ces effets, de ces retours, à cette direction qu'ici je désigne comme l'explication de ces retours.

Ce n'est pas en vain que, même dans un discours public, on vise les sujets et qu'on les touche à ce que FREUD appelle « *le nombril* », nombril des rêves, écrit-il pour en désigner, au dernier terme, le centre d'inconnu, dit-il, mais qui n'est point autre chose…
    comme l'image anatomique dont il s'agit,
    et s'avère être la meilleure à le représenter
…que cette béance dont nous parlons.

Danger du discours public pour autant qu'il s'adresse justement au plus proche. NIETZSCHE le savait qu'un certain type de discours ne peut s'adresser qu'au plus lointain.

C'est qu'à vrai dire, cette dimension dont je parle, de l'inconscient, tout cela c'était oublié, comme FREUD l'avait parfaitement bien prévu. L'inconscient s'était refermé sur son message grâce au soin de ces actifs orthopédeutes que sont devenus les analystes de la *seconde* ou de la *troisième génération*, qui se sont employés, en psychologisant la théorie analytique, à suturer cette béance.

Croyez bien d'ailleurs, que moi-même je ne la rouvre jamais qu'avec précaution. J'ai mieux à faire puisque, dans le domaine de la cause, je suis, à ma date, à mon époque, en position d'introduire la loi, la loi du signifiant où cette béance se produit.

Mais il n'en reste pas moins qu'il nous faut…
si nous voulons comprendre ce dont
il s'agit dans la psychanalyse
…revenir à évoquer ce concept dans les temps où FREUD a procédé pour le forger, puisque nous ne pouvons l'achever qu'à l'y porter à sa limite.

Je vous passe les considérations ordinaires où l'inconscient freudien fournit un paragraphe parmi les autres inconscients.

Il n'a rien à faire avec les formes dites de l'inconscient qui l'ont précédé voire accompagné, voire qui l'entourent encore.

Ouvrez, pour voir ce que je viens de dire, le dictionnaire LALANDE.
Lisez sa très jolie énumération qu'a faite DWELSHAUVERS[14] dans un livre paru il y a une quarantaine d'années chez FLAMMARION.

Il y a huit ou dix formes d'inconscient qui n'apprennent rien à personne, qui désignent simplement le pas-conscient, le plus ou moins conscient, et dans le champ des élaborations psychologiques on trouve mille variétés supplémentaires.

On peut faire remarquer que l'inconscient de FREUD n'est pas du tout l'inconscient romantique de la création imaginante, n'est pas le lieu des divinités de la nuit où certains croient encore pouvoir révéler l'inconscient freudien.
Sans doute n'est-ce pas là tout à fait sans rapport avec, disons, le lieu vers où se tourne le regard de FREUD.

Mais le fait que JUNG, qui est le relaps des termes de l'inconscient romantique, ait été répudié par FREUD, nous indique assez que ce que FREUD introduit, c'est autre chose.

14 Georges Dwelshauvers, L'inconscient , Flammarion ,Coll. Bibliothèque de philosophie scientifique, 1916.

Pour dire que l'inconscient, cet inconscient lui-même si fourre-tout, si hétéroclite qu'élabore pendant toute sa vie, dans sa vie de philosophe solitaire, Eduard Von HARTMANN[15], ce ne soit pas l'inconscient de FREUD, il ne faudrait pas non plus aller trop vite puisque FREUD, dans son septième chapitre de l'*Interprétation des rêves*, de la *Traumdeutung*, lui-même s'y réfère en note. C'est dire qu'il faut aller y voir de plus près pour désigner ce qui dans FREUD, s'en distingue.

Je vous l'ai dit, je ne me contente pas de dire qu'à tous ces inconscients…

toujours plus ou moins affiliés à une volonté obscure considérée comme primordiale, à quelque chose d'avant la conscience

…ce que FREUD oppose, c'est la révélation :

- qu'ici *quelque chose…*
  en tout point homologue à ce qui se passe au niveau du sujet
  …fonctionne,

- que là, ça parle, et renversant complètement la perspective, à savoir qu'au niveau de l'inconscient, ça fonctionne d'une façon aussi élaborée qu'au niveau de ce qui paraissait être le privilège du conscient.

Je sais les résistances que provoque encore cette simple remarque, pourtant sensible dans le moindre texte de FREUD.
Et lisez là-dessus le paragraphe de ce septième chapitre intitulé ***L'oubli dans les rêves***, à-propos de quoi FREUD ne fait référence qu'aux jeux du ***signifiant*** de la façon la plus sensible.

De ce registre, vous en avez eu, dans l'oreille, l'indication dimensionnelle. Je ne me contente pas de cette référence massive. Je vous ai épelé point par point ce fonctionnement de l'inconscient.

---

15 Karl Robert Eduard von Hartmann (1842, 1906.) philosophe allemand qui, dans son ouvrage « Philosophie de l'inconscient » (Die Philosophie des Unbewussten, 1869), affirmait l'existence d'un inconscient psychique.

Dans le phénomène, dans ce qui nous est produit d'abord par FREUD, comme le champ, le registre de l'inconscient : *le rêve*, *l'acte manqué*, *le mot d'esprit*…
qu'est-ce qui frappe d'abord ?
C'est le mode ***d'achoppement*** sous lequel il apparaît.
Achoppement, défaillance, fêlure, voilà ce qui frappe d'abord.

Dans une phrase prononcée, écrite, quelque chose vient à trébucher. FREUD est aimanté par ces phénomènes, c'est là qu'il va chercher ce qui va se manifester comme l'inconscient.

Là, quelque chose d'autre demande à se réaliser qui apparaît comme intentionnel, certes, mais d'une étrange, dirons-nous, temporalité.

Ce qui se produit…
au sens plein du terme « *se produire* »
…dans cette béance dans cette fêlure, se présente comme *la trouvaille*.
C'est ainsi d'abord que *l'exploration freudienne* rencontre ce qui se passe dans l'inconscient.

« ***Trouvaille*** » qui est en même temps « ***solution*** », pas forcément achevée, mais si incomplète qu'elle soit, elle a ce « *je ne sais quoi* » qui nous touche de cet accent particulier qu'a si admirablement détaché…
et seulement détaché, car FREUD
l'a bien fait remarquer avant lui
…Theodor REIK[16], à savoir *la surprise*, ce par quoi le sujet se sent dépassé.

Il en « trouve » à la fois ***plus*** et ***moins*** qu'il n'en attendait, mais, de toute façon, c'est par rapport à ce qu'il attendait, d'un prix unique.

Or, cette ***trouvaille***, dès qu'elle se présente, se présente comme ***retrouvaille*** instaurant la dimension de la perte et, qui plus est, cette trouvaille est toujours prête à se dérober à nouveau.

16 Theodor Reik : Le psychologue surpris, éd. Denoël, 2001.

Pour me laisser aller à quelque métaphore, EURYDICE deux fois perdue, vous dirais-je, telle est l'image la plus sensible que nous puissions donner dans le mythe, de ce qu'est le mythe, de ce que c'est que ce rapport de l'*ORPHÉE analyste* par rapport à *l'inconscient*.

En quoi, si vous me permettez d'y ajouter quelque ironie, l'inconscient se trouve au bord strictement opposé de ce qu'il en est de l'amour, dont chacun sait qu'il est toujours unique, et que la formule « *Une de perdue, dix de retrouvées* » est celle qui trouve sa meilleure application.

La *discontinuité*, telle est la forme essentielle où nous apparaît d'abord l'inconscient comme phénomène.

Dans cette *discontinuité*, quelque chose qui se manifeste comme une *vacillation*, et ceci nous conduit à nous interroger sur ce qu'il en est de son fond puisqu'il s'agit d'une *discontinuité*.

Si cette discontinuité a ce caractère absolu…
ce que nous semblons lui donner
dans le texte du phénomène
…ce caractère inaugural dans le chemin de la ***découverte*** de FREUD, devons-nous lui donner, comme ce fut depuis la tendance des analystes, le fond, en quelque sorte, nécessaire, d'une appréhension de quelque totalité?

Est-ce que le « *Un* » lui est antérieur ?

Justement je ne le pense pas !

Et tout ce que j'ai enseigné ces dernières années tendait, si je puis dire, à faire virer cette sorte d'***exigence*** d'un « *Un* » fermé qui est mirage, auquel s'attache la référence à cette sorte de double de l'organisme que serait le psychisme d'enveloppe où résiderait cette fausse unité.

Vous m'accorderez que l'un qui est introduit par l'expérience de l'inconscient, c'est justement cet un de la fente, du trait, de la rupture.

Ici jaillit, disons, une forme méconnue de l'« *Un* » :

- disons, si vous voulez, que ce n'est pas un *Un*, que c'est l'*Un* de l'*Unbewusste* [inconscient],
- disons que la limite de l'*Unbewusste*, c'est l'*Unbegriff* [begriff : concept] non pas *non-concept*, mais concept du *manque*.

Et d'ailleurs, qu'est-ce que nous avons vu surgir tout à l'heure, sinon son rapport à cette *vacillation* qui retourne à l'*absence* ?
Où est le fond ? Est-ce l'*absence* ? Non pas !

La rupture, la fente, le trait de l'ouverture fait surgir cette absence comme le cri qui, non pas s'isole, se profile sur fond de silence, mais au contraire le fait surgir comme silence.

Si vous saisissez, si vous gardez dans la main cette structure initiale, vous serez plus sûrs de ne pas vous livrer à seulement tel ou tel aspect partiel de ce dont il s'agit concernant l'inconscient, comme par exemple que c'est le sujet, en tant qu'aliéné dans son histoire, au niveau où la syncope du discours se conjoint avec son désir.

Vous verrez :

- que, plus radicalement, c'est dans la dimension d'une synchronie que vous devez situer l'inconscient,
- que c'est au niveau d'un être, mais en tant qu'il peut se porter sur tout,
- que c'est au niveau du sujet de l'énonciation en tant que…

  vous savez bien, selon les phrases, selon les modes, il se perd autant qu'il se retrouve et que, dans une interjection, dans un impératif, dans une invocation, voire dans une défaillance

  …c'est toujours lui qui vous pose son énigme, qui parle, bref,
- que c'est au niveau où tout ce qui s'épanouit se diffuse, comme dit FREUD à propos du rêve, comme le *mycelium* autour d'un point central, et qui se rapporte à l'inconscient.

C'est toujours du sujet en tant qu'indéterminé qu'il s'agit.

Oblivium...

c'est ***lèvis*** avec le « e » long, qui veut dire polir, unir, rendre lisse

...Oblivium, c'est ce qui efface :
le rapport de l'*oubli* avec l'*effacement* de quelque chose qui est *le signifiant* comme tel.

Voilà où nous retrouvons la structure basale,
ce à quoi se rattache la possibilité de quelque chose
que nous devons concevoir comme opératoire,
la possibilité de quelque chose qui prenne
la fonction de barrer, de rayer une autre chose.

Ceci se situe à un niveau plus primordial
structuralement que le refoulement dont nous
parlerons plus tard.

Aussi bien, nous voyons que la référence à cet
élément opératoire dont je parle, de l'effacement,
c'est ce que FREUD désigne, dès l'origine,
dans la fonction de la censure.

Les modes sous lesquels il souligne que nous devons
les concevoir comme le travail du censeur,
le caviardage avec des ciseaux, la censure russe
ou encore, comme Henri HEINE[17], au début du livre
De l'Allemagne le dit en caricaturant ***la censure allemande*** :

> « *Monsieur et Madame Untel ont le plaisir de vous annoncer la naissance d'un enfant beau comme la liberté* ».

Le D[r] HOFFMANN raye le mot « *liberté* » et assurément,
on peut s'interroger sur ce que devient l'effet
du mot « *liberté* » du fait même de cette censure
proprement matérielle.

C'est là un autre problème, mais c'est aussi ce
sur quoi FREUD désigne que porte, de la façon la plus
efficiente, le dynamisme de l'inconscient.

---

17 Henri HEINE , De l'Allemagne , 1979, Slatkine Reprints, (Fac similé de l'édition de 1874).

Et, pour reprendre un exemple jamais assez exploité…
celui qui est le premier sur lequel
il a fait porter sa démonstration
…l'oubli, l'achoppement de mémoire concernant le mot de « *Signorelli* » après sa visite faite aux peintures d'Orvieto.

Est-il possible de ne pas voir surgir du texte même, s'imposer, non pas la métaphore, mais la réalité de la disparition, de la suppression, de l'*Unterdrückung*, du passage dans les dessous…
et impossible de le retrouver
…du terme de « *Signor* », du *Herr*.

Le *Signor*, le *Herr*, *le maître absolu*, ai-je dit en un temps, la mort pour tout dire, est là disparue.

Mais aussi bien ne voyons-nous pas, là derrière, se profiler tout ce qui nécessite FREUD à trouver dans les mythes de la mort du père, la régulation de son désir ?

Et qu'après tout, s'il se rencontre avec NIETZSCHE pour énoncer à sa manière, dans son mythe à lui, que « Dieu est mort », c'est peut-être sur le fond des mêmes raisons.

À savoir que le mythe du « Dieu est mort »…
dont je suis pour ma part, beaucoup moins assuré…
comme mythe, entendez bien
…que la plupart des intellectuels contemporains,
ce qui n'est pas du tout une déclaration de
théisme
…que ce mythe du « Dieu est mort » n'est peut-être que l'abri trouvé contre une menace…
particulièrement présente en fonction
d'un certain nombre de corrélations
effectivement de temps et d'époque
…la menace de la castration.

Précisément celle dont il s'agit…
si vous savez les lire
…aux fresques apocalyptiques de la cathédrale d'Orvieto.

Et si vous en doutez, si vous ne savez pas les lire, lisez donc la conversation du train :
avec son interlocuteur…
l'interlocuteur précisément vis-à-vis de qui il ne retrouve pas le nom de « *Signorelli* »
…il ne s'agit précisément…
dans la demi-heure où l'heure qui précède ces propos qui se tiennent dans un train quelque part qui circule du côté de Dubrovnik ou de quelque endroit analogue
…il ne s'agit que de la fin de la puissance sexuelle dont son interlocuteur médecin lui dit le caractère dramatique pour ceux qui sont ordinairement ses patients.

Ainsi l'inconscient se manifeste toujours comme ce qui vacille dans une coupure du sujet, d'où resurgit une trouvaille que FREUD assimile au désir que nous situerons, pour nous, provisoirement, dans la ***métonymie*** dénudée du discours en cause où le sujet se saisit en quelque point inattendu.

N'oublions pas que, pour parler de FREUD et de sa relation au père, tout son effort ne l'a mené qu'à avouer que pour lui la question restait entière - il l'a dit à une de ses interlocutrices - :

« *Que veut une femme ?* »

Question qu'il n'a jamais résolue.
Ici, nous nous référons à ce qu'a été effectivement sa relation à la femme, à ce caractère uxorieux[18], comme s'exprime pudiquement JONES le concernant.

Nous dirons que FREUD aurait fait assurément un admirable idéaliste passionné s'il ne s'était pas consacré à l'autre, sous la forme de l'hystérique.

J'ai décidé d'arrêter toujours à point nommé : deux heures moins vingt, mon séminaire.
Vous le voyez, je n'ai pas clos aujourd'hui ce qu'il en est de la fonction de l'inconscient.

18 Uxorieux (uxorious en anglais) : excessivement dévoué ou soumis à sa femme.

Restons donc un peu avant les termes que j'avais donnés à ce que j'espérais boucler : l'inconscient.

Aujourd'hui je n'ai point abordé la répétition. Ce que j'ai à dire sur l'inconscient se lie étroitement à ce qu'il en sera de notre abord du second concept de la répétition la prochaine fois.

Mon introduction du premier de ceux que j'ai appelés les quatre concepts freudiens fondamentaux…
mon introduction la dernière fois de l'inconscient par la structure d'une béance
…l'introduction a fourni l'occasion à un de mes auditeurs : Jacques-Alain MILLER, d'un excellent tracé de ce que - dans mes écrits précédents – il a pris soin de reconnaître comme étant la fonction structurante d'un *manque*, et de le rejoindre, en somme, par un arc audacieux, élégant, à ce que j'ai pu désigner en parlant de la fonction du désir comme le *manque à être*.

Ayant réalisé pour vous cette sorte de *synopsis*…
qui n'a sûrement pas été, au moins pour ceux qui avaient déjà quelques notions de mon enseignement, d'une utilité rassemblante
…ayant donc fait ce tracé, il m'a interrogé sur mon ontologie.

Bien sûr, je n'ai pas pu lui répondre dans les limites qui sont imparties au dialogue par l'horaire sur une telle question à propos de laquelle il aurait convenu tout d'abord que j'obtins de lui la précision bien nette de ce en quoi il cerne le terme d'*ontologie*. Néanmoins, qu'il ne croie pas que ce soit que j'ai trouvé du tout la question inappropriée.

Je dirais même plus, il tombait particulièrement à point en ce sens que c'est bien d'une fonction à proprement parler ontologique qu'il s'agit dans cette béance, dans cette structure fondamentale, par quoi j'ai cru devoir introduire comme la plus essentielle, comme lui étant la plus essentielle, la fonction de l'inconscient.

Car à l'introduire ainsi, vous l'avez vu distinguer deux formes assurément en ce qui se montre par cette béance - nous pourrions le dire - préontologique.

J'ai insisté sur ce caractère trop oublié…
et oublié d'une façon qui
n'est pas sans signification
…trop oublié de la première découverte de l'émergence de l'inconscient :
de ne pas prêter à l'ontologie.

Ce qui s'est montré d'abord à FREUD, aux découvreurs, à ceux qui ont fait les premiers pas, ce qui se *montre* encore à quiconque dans l'analyse s'y intéresse, s'accommode un temps, forcé qu'il peut y être à certains détours, accommode son regard à ce qui est proprement de l'ordre de l'inconscient, c'est que ce n'est ni être ni non-être, c'est du non-réalisé.

J'ai évoqué la fonction des *limbes*, j'aurais pu aussi parler de ce que dans le registre mythique, dans les constructions de la *gnose*, on appelle *êtres intermédiaires* : *sylphes*, *gnomes*, voire formes plus élevées de ces médiateurs ambigus.

Aussi bien, n'oublions pas que FREUD, quand il commença de remuer ce monde articula ce terme, qui paraissait plus lourd d'inquiétantes appréhensions, quand il l'a prononcé, dont il est bien remarquable que la menace soit, après soixante ans d'expériences, complètement oubliée :

« *Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo*[19] »

C'est en soi-même bien remarquable à noter, que ce qui s'annonçait comme ouverture infernale ait été dans la suite, je dirais, aussi *remarquablement aseptique*.

19 Citation placée par Freud en exergue à la Traumdeutung, empruntée à Virgile : Enéide (chant VII, vers 312).
Et moi, la puissante épouse de Jupiter, qui ai eu la possibilité,
malheureuse, de ne renoncer à aucune audace, qui ai tout tenté,
je suis vaincue par Énée ! Eh bien, si mon pouvoir n'est pas assez fort,
je ne vais pas hésiter pas à implorer du secours, où qu'il soit.
Si je ne puis fléchir les dieux d'en haut, j'ébranlerai l'Achéron.

Il est curieux, il est indicatif aussi, que ce qui s'annonçait aussi délibérément comme ouverture sur un « *monde inférieur* » n'ait en somme…
sauf exception très rare
…n'ait trouvé nulle part sa conjonction, n'ait fait nulle part alliance sérieuse avec tout ce qui pourtant, encore maintenant, mais surtout à l'époque où la découverte freudienne apparut, a existé à travers le monde de « *recherche métaphysique* » *comme on disait*, voire de pratique, disons *spirite, spiritiste, évocatoire, nécromantique*, la *psychologie gothique* de MYERS, celle qui s'astreignait à suivre à la trace le fait de télépathie.

Bien sûr, au passage FREUD touche à ces faits, à ce qui a pu lui en advenir, apporté dans son expérience. Il est très net que ce soit dans le sens d'une réduction rationaliste, et élégante d'ailleurs, que sitôt sa prise en main, sa théorisation s'exerce.

Et on peut en somme considérer comme exceptionnel, voire aberrant ce qui, dans le cercle analytique de nos jours, s'attache à ce qui a été appelé, et d'une façon bien significative, justement dans le sens d'une stérilisation, les phénomènes « psy », allusion aux recherches d'un SERVADIO par exemple.

Assurément, ce n'est pas dans ce sens que notre recherche, notre expérience nous a dirigés.
Si notre recherche de l'inconscient a eu un résultat, c'est dans le sens d'un certain dessèchement, d'une réduction à un herbier à échantillonnage assez limité, à un registre qui est devenu un catalogue raisonné « fort attendu », à une classification qui se serait volontiers voulue naturelle.

Et si aussi bien quelque chose se marque comme effet dans le registre d'une psychologie traditionnelle qui fait volontiers état du caractère de la tradition immaîtrisable, forte, infinie du désir, humain, y voyant la marque de je ne sais quel sabot divin qui s'y serait empreint, ce n'est pas dans ce sens où va l'expérience analytique.
S'il est quelque chose qu'elle nous permet d'énoncer, c'est bien plutôt la fonction limitée du désir.

Le désir plus que toute autre fonction, tout autre point de l'empan humain, disons, rencontre quelque part sa limite. Nous reviendrons sur tout ceci.

Je pointe que je n'ai pas dit « *le plaisir* ».
Que le plaisir limite la portée de l'empan humain, c'est ce que nous aurons à saisir.
Que *le principe du plaisir* soit *principe d'homéostase*, c'est bien là l'hypothèse de base qui ne serait pas sans laisser sa place à tout ce qu'on peut imaginer d'aspiration, de tension à en franchir, en transcender les limites.
Mais c'est bien de cela qu'il s'agit, c'est que le désir lui-même trouve son cerne, son rapport fixé, sa limite, que c'est même dans le rapport à cette limite qu'il se soutient comme désir, qu'il peut se soutenir comme franchissant le seuil imposé par *le principe du plaisir*.

Assurément, ce n'est pas très personnel à FREUD, que cette répudiation…
    sur un certain champ où on l'invoque,
    et nommément le champ de ***la sentimentalité religieuse***
…que cette répudiation par FREUD de ce qu'il a désigné comme « *l'aspiration océanique* ».
Notre expérience est là, justement, cette aspiration, pour la réduire à un fantasme, nous assurer ailleurs d'assises fermes et la remettre à la place de ce que FREUD appelait, à propos de la religion, illusion.

Ce qui est ontique…
    puisque d'ontologie il s'agit dans ce que la dernière fois, pour vous, j'ai introduit
…dans la fonction de l'inconscient, c'est cette fente par où ce ***quelque chose…***
    dont l'aventure – enfin, dans notre champ - semble si courte
…est un instant amenée au jour mais qui a, dans sa caractéristique, ce second temps de fermeture qui donne à cette saisie son aspect évanouissant, pour me référer à un registre sur lequel je reviendrai, qui peut-être sera même le pas que je pourrai franchir ici, ne l'ayant - pour des raisons de contexte - pu qu'éviter jusqu'à présent.
Contexte brûlant, vous le savez !

Nos habitudes techniques devenues, pour des raisons que nous aurons vraiment à analyser, si ***chatouilleuses*** sur le plan des fonctions du temps que, même à vouloir introduire ici des distinctions si ***essentielles*** qu'elles se dessinent partout ailleurs que dans notre discipline, il semblait qu'il me fallût m'engager dans la voie d'une ***discussion*** plus ou moins ***plaidoyante***.

Il est sensible au niveau de la définition même de l'inconscient…

> et déjà, à se référer à ce que FREUD en dit approximativement forcément, n'ayant pu d'abord que s'en servir que par touches, tentatives concernant le processus primaire

…que ce qui s'y passe est inaccessible à la contradiction, à la localisation spatio-temporelle et aussi bien à la fonction du temps.

Et le « *désir indestructible* » ne fait que véhiculer vers un avenir toujours court et limité ce qu'il soutient d'une image du passé.

Mais le terme « *indestructible* », voici justement que c'est de la réalité, de toutes la plus inconsistante, qu'il est affirmé, échappé de cette fonction,
la plus structurante du monde, pour autant que nous y cherchons des *choses*.

Qu'est-ce qu'une chose, sinon ce qui dure, identique un certain temps ?
Le « *désir indestructible* », s'il échappe au temps,
à quel registre appartient-il dans cet ordre ?

Est-ce qu'il n'y a pas là lieu de distinguer, à côté de ce temps, de cette durée, substance des choses, un autre mode de ce temps, un temps logique ?

Vous savez que j'ai déjà abordé ailleurs[20] ce thème.

Nous retrouvons *la structure scandée de ce battement de la fente* dont je vous évoquais la fonction la dernière fois.

---

20 Cf. Écrits p.197 : Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Article rédigé pour les « Cahiers d'Art » en Mars 1945.

Cette apparition évanouissante, elle est entre les deux temps, initial et terminal, de ce *temps logique*, entre :

- cet *instant de voir* où quelque chose est toujours élidé, voire perdu de l'intuition même,
- et ce moment élusif où, justement, la saisie de l'inconscient ne conclut pas, où il s'agit toujours d'une récupération leurrée.

Ontiquement donc, c'est l'évasif, mais que nous arrivons à cerner dans une ***structure***, et une ***structure temporelle*** dont on peut dire qu'elle n'y a jusqu'ici jamais été à proprement parler cernée comme telle.

Or pour ce qui y apparaît, nous l'avons vu, toute la suite de notre expérience a été faite d'une autre analyse, plutôt de dédain.

Et les *larves* qui sortent par cette *béance*, nous ne les avons pas…

selon la comparaison que FREUD emploie à un tournant de *La science des rêves* …« *nourries de sang* ».

Nous nous sommes intéressés à autre chose et *ce* que je suis là pour vous montrer cette année, c'est par quelles voies ces déplacements d'intérêt ont toujours été plus dans le sens de se dégager des structures, des structures dont on parlait mal…

au moins à mes oreilles, à mon gré …dans l'analyse, des structures dont on parle presque en prophète.

Je veux dire que trop souvent…

je parle des meilleurs témoignages théoriques que les analystes apportent de leur expérience …on a le sentiment qu'il faut les interpréter.

Et je vous le montrerai en son temps quand il s'agira de ce qui est le plus vif, le plus brûlant de notre expérience, à savoir le transfert sur lequel nous voyons coexister les témoignages les plus fragmentaires et les plus éclairants dans une confusion totale.

Et c'est pour cela que je n'y vais que pas à pas, car aussi bien ce dont j'ai à vous parler : l'*inconscient*, la *répétition*, de tout cela « on » vous parlera au niveau du transfert en disant que c'est de cela qu'il s'agit : c'est monnaie courante d'entendre que le transfert est une répétition.

Je ne dis pas que ce soit faux, qu'il n'y ait pas de répétition dans le transfert, je ne dis pas que ce ne soit pas à propos de l'expérience du transfert que FREUD ait approché la répétition.

Je dis que le concept de *répétition* *n'a rien à faire* avec celui de *transfert*.

Mais je suis bien, à cause de cela, forcé de le faire passer d'abord dans notre explication, de lui donner le pas logique. Car à l'inclure dans son *développement historique*, ce ne serait que justement en favoriser les ambiguïtés qui viennent du fait que sa découverte s'est faite au cours des tâtonnements nécessités par l'expérience du transfert.

Je reviens donc à l'inconscient.

Et ici, il me faut introduire, marquer le biais par où se pose pour nous la possibilité d'entrer dans la question de ce dont ce ***statut d'être***, si évasif, si inconsistant qu'il se présente, ce statut lui est donné…

si étonnant que la formule puisse nous paraître

…par la démarche de son découvreur :
son statut, que je vous indique si fragile sur le plan ontique, il est éthique, c'est la démarche de FREUD dans sa soif de vérité, qui dit

« *Quoi qu'il en soit, il faut y aller* »

Parce que quelque part il [ce statut d'être] se montre, et ceci dans son expérience de ce qui est ***jusque-là*** pour le médecin la réalité la plus refusée…

la plus couverte, la plus contenue, la plus rejetée

…celle de l'*hystérique* en tant qu'elle est, en quelque sorte d'origine, marquée par le signe de *la tromperie*.
Bien sûr, ceci nous a mené à autre chose.

Longtemps, ce qui s'est passé dans le maniement de ce champ…

où nous avons été conduits par la démarche initiale, par la discontinuité que constitue le fait qu'un homme découvreur, FREUD, a dit :

« *Là est le pays où je mène mon peuple* »

…longtemps, ce qui se situait dans ce champ, dans cette fente, a paru marqué des caractéristiques de sa découverte d'origine, nommément *le désir de l'hystérique*.

Mais bientôt s'est imposé tout autre chose qui, à mesure qu'il était plus découvert, était toujours, si l'on peut dire, formulé avec retard.
Avec, à la traîne, le fait que la théorie n'avait été forgée que pour les découvertes précédentes, de sorte que tout est à refaire, y compris ce qui concerne le désir de l'hystérique.
De sorte qu'ici, c'est par une sorte de saut ***rétroactif*** qu'il nous faut marquer ce qui est l'essentiel dans la position de FREUD concernant ce qui se passe dans ce champ de l'inconscient.

Ce n'est pas sous un mode impressionniste que je veux dire que sa démarche est ici éthique, à savoir le fameux « *courage du savant qui ne recule devant rien* », image à tempérer comme toutes les autres !

Si je dis que *le statut de l'inconscient est éthique...*

non point *ontique*

…c'est dans la mesure où ce que discute FREUD quand il s'agit de lui donner son statut, ce n'est justement pas ce que j'ai dit d'abord en parlant de « ***soif de la vérité*** »…

simple indication sur la trace des approches, des approximations qui nous permettront de nous demander où fut la passion de FREUD

…mais quand il en discute, ce n'est pas cela qu'il met en avant…

il sait toute la fragilité des ***moires*** de l'inconscient concernant ce registre quand il conclut dans son dernier livre - ou chapitre, comme vous voudrez - *chapitre VII de La Science des rêves,* concernant le processus psychologique du rêve

…ce qu'il discute après l'avoir introduit par un de ces miracles d'un art consommé : ce rêve qui, de tous ceux qui sont analysés dans la *Traumdeutung,* a ce sort à part justement, de rêve suspendu autour du mystère le plus angoissant, celui qui unit un père au cadavre de son fils tout proche - de son fils mort – ce père succombant au sommeil, et voyant surgir l'image du fils qui lui dit :

« *Ne vois-tu pas, père, que je brûle* »

or il est en train de brûler - dans le réel – dans la pièce à coté.

Comment faire se soutenir la théorie du rêve – ***image d'un désir*** – autour de cet exemple où dans une sorte de reflet flamboyant, c'est justement une ***réalité*** qui, ici quasiment calquée, semble arracher à son sommeil le rêveur ?

Comment, sinon pour nous indiquer que c'est sur la voie même où nous est le mieux évoqué le mystère :
- le mystère d'un secret dont il ne faut pas avoir l'oreille plus sensible qu'il n'est commun à des résonances permanentes,
- le mystère qui n'évoque rien d'autre que le monde de l'au-delà, et je ne sais quel secret partagé entre cet enfant qui vient dire au père :

« *Ne vois-tu pas, père, que je brûle* »

De quoi brûle-t-il, sinon de ce que nous voyons se dessiner en d'autres points désignés par la topologie freudienne :
que FREUD ait doublé le mythe d'HAMLET où ce que porte le fantôme, c'est…
il nous l'accuse lui-même
…le poids de ses péchés.

Le Père — le ***Nom-du-Père*** — soutient la structure du désir avec celle de la Loi.

Mais l'héritage du père, c'est celui que nous désigne KIERKEGAARD, c'est son péché.

Et le fantôme d'HAMLET surgit d'où, sinon du lieu d'où il nous dénonce :

- que c'est « *dans la fleur de son péché* » qu'il a été surpris, fauché,
- que loin de donner à HAMLET les interdits de la Loi qui peut faire subsister son désir, c'est d'une profonde mise en doute de ce père trop idéal qu'il s'agit à tout instant.

Tout est à portée, émergeant, dans cet exemple que FREUD place là en quelque sorte pour nous indiquer qu'il ne l'exploite pas, qu'il l'apprécie, qu'il le pèse, le goûte, que c'est de ce point, le plus fascinant, qu'il nous détourne.

Pour entrer dans quoi ?
Dans une discussion concernant l'oubli du rêve, la valeur de sa communication, de sa transmission, de son apport par le sujet et ce débat tourne tout entier autour d'un certain nombre de ***termes*** qu'il convient de souligner pour en marquer que l'action, le terme majeur n'est pas « *vérité* », il est *Gewissheit*, « *certitude* ».

La démarche de FREUD, dirais-je, et je l'illustrerai, est cartésienne, en ce sens qu'elle part du fondement du Sujet de la certitude :
il s'agit de ce dont on peut être certain.

Et pour cela, la première chose qu'il y a à faire est de surmonter ce qui connote tout ce qu'il en est du contenu de l'inconscient, et spécialement quand il s'agit de le faire émerger de l'expérience du rêve, à savoir ce qui flotte partout, ce qui ponctue, macule, tachette ce texte de toute communication de rêve, à savoir ici :

« *Je ne suis pas sûr, je doute* ».

Et qui ne douterait pas à propos de la transmission du rêve quand, en effet, l'abîme est manifeste de ce qui a été vécu à ce qui est rapporté ?

Or c'est là que FREUD met l'accent de toute sa force.
Le doute, c'est l'appui de sa certitude.
Pas besoin tout de suite d'accentuer…
    j'irai tout à l'heure voir
    de plus près les différences
…tout de suite d'accentuer plus le rapprochement avec la démarche cartésienne.

Bien sûr, ce « *doute* » mérite qu'on s'y arrête pour le différencier, je veux dire, le doute sur quoi se fonde la certitude du Sujet chez DESCARTES et le doute que FREUD nous indique comme constituant un signe de connotation positive concernant ce dont il y a à se soucier.

Il le motive :

« *C'est justement là où il y a quelque chose à préserver* »

dit-il.

Et le doute est alors signe de la résistance.
Mais la fonction qu'il donne au doute reste ambiguë car ce *quelque chose* qui est à préserver, ce peut être aussi bien le *quelque chose* qui a à se montrer, puisque de toute façon, ce qui se montre ne se montre que sous une *Verkleidung*, « déguisement », et le postiche aussi qui peut tenir mal.

Quoi qu'il en soit, ce sur quoi j'insiste et où, alors, se rapprochent, convergent, les deux démarches d'une façon plus frappante.
DESCARTES nous dit :

« *Je suis assuré de ce que je doute de penser* »

et dirais-je : …
    pour m'en tenir à une formule non pas plus prudente que la sienne mais qui nous évite de débattre du « je pense »

« *de penser, je suis* »

nous dit DESCARTES.

Vous voyez bien qu'ici, ***en élidant le*** « *je pense* », ***j'élide la discussion*** qui résulte du fait que ce « *je pense* » – pour nous - ne se soutient, ne peut assurément pas être détaché du fait qu'il ne peut le formuler qu'à nous le dire implicitement, ce qui est pour lui oublié. Mais ceci, nous l'écartons pour l'instant.

FREUD…
    très exactement d'une façon analogique
…là où il doute…
    car enfin ce sont ses rêves
    et c'est lui qui, au départ, doute
…est assuré qu'une pensée est là qui est ***inconsciente***, ce qui veut dire qu'elle se révèle comme absente, et qu'à cette place, il appelle, dès qu'il a affaire au doute, le « *je pense* », par où va se révéler le sujet. En somme, cette pensée, il est sûr qu'elle est là de tout son « *je suis* », si on peut dire toute seule, pour peu - c'est là qu'est le saut - que quelqu'un pense à sa place.

C'est ici que va se révéler la dissymétrie :
- qui n'est point de la démarche initiale de la certitude fondée du sujet,
- qui est, je vous le dis, que tout ce qui intéresse FREUD c'est que ce champ de l'inconscient, le sujet y est chez lui. Et c'est parce qu'il en affirme la certitude que tout le progrès va pouvoir se faire par où il nous change le monde.

Pour DESCARTES, dans le cogito initial…
    les cartésiens me rendront ce point, mais je l'avance à la discussion
…ce que vise le « *je pense* » en tant qu'il bascule dans le « *je suis* » c'est un réel, mais le « *vrai* » reste tellement au dehors qu'il faut ensuite à DESCARTES, s'assurer de quoi, sinon d'un Autre qui ne soit pas trompeur, et qui - par-dessus le marché - puisse de sa seule existence, assurer les bases de cette vérité, nous assurer que dans sa propre raison objective sont les fondements que ce réel même dont il vient de s'assurer ne peut trouver ailleurs la dimension de la vérité.

Assurément ce n'est pas ici le lieu pour moi de montrer…
je ne peux qu'indiquer
…ce qu'a eu comme conséquences proprement ***prodigieuses*** cette remise de la vérité entre les mains de l'Autre, du Dieu parfait dont après tout, désormais, c'est son affaire puisque, quoi qu'il ait voulu dire, ce serait toujours la vérité : même s'il avait dit que deux et deux font cinq, ç'aurait été vrai !

Qu'est-ce que ça veut dire, sinon que nous, nous allons pouvoir commencer à *jouer avec les petites lettres de l'algèbre qui transforment la géométrie en analyse*, et que la porte est ouverte à *la théorie des ensembles*, à savoir que nous pouvons tout nous permettre comme hypothèses, de faits à démêler.

Mais laissons ça qui n'est point notre affaire, à ceci près que nous savons que ce qui commence au niveau du sujet n'est jamais sans conséquences, à condition que nous sachions ce que veut dire ce terme : le « sujet ».

Or DESCARTES ne le savait pas, sauf que ce fut *le sujet d'une certitude* et le rejet de tout savoir antérieur. Mais nous, nous savons - grâce à FREUD - que ce sujet se manifeste, que ça pense avant qu'il entre dans la certitude.
Nous avons ça sur les bras, c'est bien notre ***embarras***. Mais en tout cas, c'est désormais un champ auquel nous ne pouvons nous refuser quant à la question qu'il pose.

Ce que je veux accentuer ici, au passage, c'est que dès lors, le corrélatif de l'Autre n'est plus maintenant de *l'Autre trompeur*, il est de *l'Autre trompé*.

Et ça, nous le touchons du doigt de la façon la plus concrète dès que nous entrons dans l'expérience de l'analyse, à savoir que c'est ce que craint le plus le sujet, c'est de nous tromper, de nous mettre sur une fausse piste, ou, plus simplement que nous nous trompions car, après tout, il est bien clair à voir notre figure que nous sommes des gens qui pouvons nous tromper comme tout le monde.

Or ça ne trouble pas FREUD, parce que c'est justement ce qu'il faut qu'on comprenne, et spécialement quand on lit ce premier paragraphe de ce chapitre concernant l'oubli des rêves.

Ce sont ces signes - qui se recoupent - qu'il tient compte de tout :

- qu'il faut « se libérer », dit-il, se ***frei machen*** de toute l'échelle de l'appréciation qui s'y cherche, ***Preisschätzung,*** de l'appréciation de ce qui est sûr et de ce qui n'est pas sûr,

- que la plus frêle indication que quelque chose entre dans le champ, doit le faire tenir pour jouissance pour nous, d'une égale valeur de trace quant au sujet.

À propos, plus tard, de l'observation célèbre d'une homosexuelle[21], il se gausse de ceux qui, à propos des rêves de ladite, peuvent lui dire :

« *Mais, alors, ce fameux inconscient qui était là pour nous faire accéder au plus vrai, à une vérité,* - ironise-t-il - *divine, voilà que cette patiente, dans ses rêves, s'est donc ri de vous, puisqu'elle a fait dans l'analyse des rêves exprès pour vous persuader que manifestement, elle revenait à ce qu'on lui demandait, à savoir le goût des hommes !* »

FREUD ne voit à ceci aucune espèce d'objection :

« *L'inconscient, nous dit-il, n'est pas le rêve* ».

Mais ce que ça veut dire dans sa bouche, c'est ceci : c'est que l'inconscient peut s'exercer dans le sens de la tromperie, que ce n'est là pour pour lui, en aucun cas, une objection.

Comment n'y aurait-il pas cette vérité du mensonge qui rend parfaitement possible…
contrairement au prétendu
paradoxe d'ÉPIMÉNIDE le menteur
…qu'on affirme « je mens » ?

21 S. Freud : Psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine, (1920) in Névroses, psychoses et perversions, Puf, 1999.

Simplement FREUD, à cette occasion, a manqué à formuler correctement ce qui était l'objet aussi bien du désir de l'*hystérique* que du désir de l'*homosexuelle*.

Et c'est par là…
qu'aussi bien vis-à-vis des unes que des autres,
de Dora que de la fameuse ***homosexuelle***
…il s'est laissé dépasser, que le traitement a été rompu. À l'égard de son interprétation, il est lui-même encore hésitant : « *un peu trop tôt* », « *un peu trop tard* ».

FREUD ne pouvait pas encore, faute des repères de structure…
qui sont ceux que j'espère, pour vous, dégager
concernant la menée de l'expérience analytique
…voir que *le désir de l'hystérique*…
alors que c'est lisible d'une façon
éclatante dans l'observation
…que *le désir de l'hystérique*, c'est de soutenir le désir du père, de le soutenir *par procuration* dans le cas de Dora.

La complaisance si manifeste de Dora à l'aventure du père, avec celle qui est la femme de Monsieur K., qu'elle le laisse lui faire la cour :
c'est exactement le jeu par où c'est le désir de l'homme qu'il lui faut soutenir.

Aussi bien le passage à l'acte : la gifle de la rupture aussitôt que l'un d'entre eux - Monsieur K.- lui dit non pas :

« *je ne m'intéresse pas à vous* »,
mais
« *je ne m'intéresse pas à ma femme* ».

Ce qu'il lui faut c'est que ce lien soit conservé à cet élément tiers qui lui permet à la fois de voir subsister un désir quand de toutes façons il lui faut être insatisfaite :

- aussi bien le désir du père qu'elle favorise en tant qu'impuissant,
- que son désir à elle, de ne pouvoir se réaliser qu'en tant que désir de l'autre.

De même c'est au désir du père…
justifiant une fois de plus la formule…
formule bien sûr originée dans cette expérience d'hystérique pour la faire situer à son juste niveau
…la formule que j'ai donnée, que *le désir de l'homme c'est le désir de l'autre*»
…que l'homosexuelle trouve une autre solution :
ce désir du père, le défier.

Relisez l'observation et vous verrez le caractère de provocation évidente qu'a toute la conduite de cette jeune fille qui, s'attachant aux pas d'une demi-mondaine bien repérée dans la ville, ne cesse d'étaler les soins chevaleresques qu'elle lui donne.

Jusqu'au jour où rencontrant son père, ce qu'elle rencontre dans le regard du père, c'est la dérobade, le mépris, l'annulation de ce qui se fait devant lui et aussitôt elle ***se précipite*** par-dessus la balustrade d'un petit pont de chemin de fer.

Littéralement, elle ne peut plus concevoir, autrement qu'à s'abolir, la fonction qu'elle avait, à savoir de montrer au père comment on est, soi, un *phallus* ***abstrait***, héroïque, unique et consacré au service d'une dame.

Ce que fait l'homosexuelle dans son rêve en trompant FREUD, c'est encore un défi concernant *le désir du père* :

« *Vous voulez que j'aime les hommes, vous en aurez tant que vous voudrez, des rêves d'amour pour les hommes* ».

C'est le défi sous la forme de la dérision.

Je n'ai poussé si loin cette ouverture que pour vous permettre de distinguer ce qu'il en est de la position de la démarche freudienne concernant le sujet en tant que c'est le sujet qui est intéressé dans le champ de l'inconscient :
la distinction de la fonction du sujet de la certitude par rapport à la recherche de la vérité.

La prochaine fois, nous aborderons le concept de répétition, nous demandant comment le concevoir, comment à l'intérieur de cette expérience en tant qu'expérience décevante, c'est justement de la répétition comme répétition de la déception, que FREUD coordonne son expérience avec un réel qui sera désormais, dans ce champ de la science, situé comme essentiellement ce que le sujet est condamné à manquer mais que ce manquement même révèle.

Je voudrais d'abord vous annoncer…
annonce qui n'aura de valeur que pour ceux qui sont au fait de mes habitudes qui sont de m'absenter, en général le temps de ce qui était autrefois deux de mes séminaires, pour aller vers ce mode de repos rituel passé dans nos habitudes qu'on appelle les sports d'hiver, dont un certain nombre d'entre vous pouvaient s'attendre à ce que ça se passât à peu près à la même date
…j'ai le plaisir de vous annoncer cette année qu'il n'en sera rien, l'absence de neige m'ayant donné le prétexte de renoncer à cette obligation.

Le hasard des choses a fait que, de ce fait, je puis également vous annoncer un autre événement que je suis bien heureux de porter à la connaissance d'un plus large public :
il se trouve qu'en déclinant auprès de l'agence de voyage cette occasion de lui remettre quelque numéraire, on m'a beaucoup remercié…
car en compensation, on avait reçu une demande de voyage de huit membres de la *Société Française de Psychanalyse* !

Je dois dire que, cet événement, j'ai d'autant plus de plaisir à le porter à votre connaissance, que c'est ce qu'on appelle une vraie bonne action, celle dont l'Évangile dit que la main gauche doit ignorer ce que fait la main droite…

Huit des plus éminents membres de l'enseignement sont donc à Londres pour discuter des moyens de parer aux effets du mien ! C'est là un souci très louable, car c'est évidemment fait dans l'intérêt de la *Société Française de Psychanalyse*.

De faire une communication qui n'a évidemment d'intérêt que pour ceux qui font partie de cette Société, je m'en excuse, mais nous verrons que pour ceux qui, pour l'instant, la dirigent, c'est un voyage très important.

La *Société* ne recule, pour leur soin, leur protection devant aucun sacrifice, à moins qu'alors…
je pense : peut-être par réciprocité
…la société anglaise aura couvert les frais de ce voyage comme nous avions l'habitude de couvrir ceux de ses membres quand ils venaient s'intéresser de très près au fonctionnement de notre *Société*.

Ceci étant clos, j'ai donc passé à cela cinq minutes en raison de cette annonce que j'ai cru devoir faire, de façon que les chants de reconnaissance couvrent quelques petits signes de nervosité apparus probablement en relation avec cette expédition…

La dernière fois, je vous ai parlé de ce concept de l'inconscient.

Je pense avoir mené à bien au moins quelque chose qui vous donne soupçon de ce qu'il en est de la vraie fonction de ce concept qui est justement d'être un concept en relation profonde, initiale, inaugurale avec la fonction du concept lui-même, de l'*Unbegriff* ou le *Begriff* de l'« **1** » originel du concept, à savoir de la coupure.

Cette coupure, je l'ai profondément liée à la fonction inaugurale - et comme telle - du sujet, du sujet dans sa relation la plus initiale, constituante, au signifiant lui-même.

Il peut paraître… il paraît à juste titre nouveau que je me sois référé au *sujet* quand il s'agit de *l'inconscient*. J'ai cru pourtant avoir pu vous faire sentir valablement que, de ce qu'il est du sujet, de ce qu'il est de l'inconscient, cela se passe à la même place :
à cette place qui - quant au sujet - a eu par l'expérience de DESCARTES, une valeur qu'on pourrait dire « *archimédique* », si tant est que ç'ait été là le point d'appui qui ait permis cette toute autre direction qu'a prise la science, et nommément à partir de NEWTON, réduisant en quelque sorte à un point le fondement de la certitude inaugurale.

Que je donne cette fonction à l'inconscient…
tout en signalant cette fonction en quelque sorte *pulsative* que je n'ai cessé d'accentuer dans mes propos précédents, cette *nécessité d'évanouissement* qui semble lui être en quelque sorte inhérente : tout ce qui un instant apparaît dans sa fente semblant être destiné, par une sorte de *préemption* en quelque sorte, à se refermer, comme FREUD lui-même en a employé la métaphore, à se dérober, à disparaître
…que ce soit ce point auquel j'ai donné cette même fonction indiquant en quelque sorte l'espoir…
dont plus d'un pas, déjà, a été franchi
…que ce soit par là que, dans une *direction différente*, se renouvelle, se constitue…
cette sorte de cristallisation *également tranchante*, *également décisive*, *également inaugurante*, que celle qui s'est produite dans la science physique
…dans cette autre direction que nous appellerons la science *conjecturale* du sujet.

Qu'on me laisse rappeler qu'il y a là moins de paradoxes qu'il n'apparaît au premier abord.

Est-ce que FREUD dès le départ ne nous a pas dit…
ne s'est pas repéré dans ce matériel où il a commencé de s'avancer avec une hardiesse vraiment sans précédent quand il a compris que c'était dans le champ du rêve qu'il devait trouver, repérer confirmation de ce que lui avait appris son expérience de l'hystérique
…qu'est-ce qu'il nous dit alors, concernant nommément l'inconscient, lequel est affirmé comme constitué essentiellement non pas par ce que peut évoquer…
étendre, repérer, faire sortir
…du subliminal, la conscience, mais ce qui lui est, par essence, refusé.

Comment FREUD l'appelle-t-il, sinon du même terme dont DESCARTES désigne ce que j'ai appelé tout à l'heure son « *point d'appui* » : des « *pensées* », *Gedanken*.
Il y a des « *pensées* » dans ce champ de l'au-delà de la conscience.
Ce n'est pas là un argument !

Je vous l'ai articulé d'une façon plus précise,
à savoir qu'il est *impossible de représenter* ces « *pensées* »
autrement que dans la même homologie de détermination
où le sujet du « *je pense* » se trouve par rapport à
l'articulation du « *je doute* ».

DESCARTES saisit son « *je pense* » dans l'énonciation du
« *je doute* », non dans son énoncé qui charrie encore tout
de ce savoir à mettre en doute.

Dis-je que FREUD fait ce pas de plus…
qui nous désigne assez la
légitimité de notre association
…quand il nous dit d'intégrer, au texte du rêve,
par exemple, ce que j'appellerai « *le colophon* » ?

Quand il est mis en marge du texte du rêve *le colophon*…
le colophon, dans un vieux texte, c'est cette
petite main indicative : on l'imprime,
on l'imprimait du temps où l'on avait
encore une typographie
…eh bien, il dit,…
tenez-en compte, *le colophon du doute fait partie du texte*
…nous indique, par ce *petit signe* d'une façon renforcée…
comme il nous l'indique par tous ses propos
concernant la façon de tenir compte de ce récit
pourtant toujours possible à mettre en doute qui
nous est donné du rêve
…nous indique qu'il place sa certitude…
Gewissheit vous ai-je dit la dernière fois
…dans la seule *constellation des signifiants,* tels qu'ils résultent
du récit, du commentaire, de l'association,
peu importe la rétractation.

Tout vient à fournir du signifiant, sur quoi compte-
t-il pour établir *sa Gewissheit à lui*.

Car je souligne que l'expérience ne commence
qu'avec sa démarche, c'est pourquoi je la compare
à la démarche cartésienne.

Je ne dis pas qu'elle est l'entrée dans le monde du « sujet »…
soulignons du « sujet » comme distinct de la « fonction psychique » à proprement parler, ce mythe, cette nébuleuse confuse
…je ne dirai pas que FREUD l'introduit, puisque c'est DESCARTES qui l'a introduite, mais je dirai que c'est à elle [sa Gewissheit à lui] que FREUD s'adresse, et pour lui dire ceci, qui est nouveau :

« *Ici, dans le champ du rêve, tu es chez toi* ».

« *Wo es war, soll ich werden* »

Ce qui ne veut pas dire je ne sais quelle ordure de traduction « le Moi doit déloger le Ça »!
Vous vous rendez compte *comment on traduit FREUD* en français quand il s'agit d'une formule comme celle-là, :
elle est égale à celle des présocratiques
pour sa structure, sa profondeur, sa résonance !

Il ne s'agit pas du *moi* dans ce « *…soll ich werden* ».
Il s'agit de ce que *le Ich est*, sous la plume de FREUD, depuis le début jusqu'à la fin…
quand on sait, bien entendu, reconnaître sa place
…justement *le lieu complet, total du réseau des signifiants, c'est-à-dire le sujet.*

« *Là où c'était…* » depuis toujours : le rêve, et où les anciens reconnaissaient – quoi ? - toutes sortes de choses, et à l'occasion des ***messages des Dieux***.
Et pourquoi auraient-ils eu tort ? Ils en faisaient quelque chose, des messages des Dieux…
Et puis, comme peut-être vous l'entreverrez dans la suite de mon propos, il n'est pas exclu qu'ils y soient toujours, à ceci près que ça nous est égal.

Ce que FREUD nous dit dans ce domaine, ce qui nous intéresse, c'est le tissu qui englobe ces messages, c'est *le réseau où* - à l'occasion - *quelque chose est pris*.

Peut-être la voix des Dieux se fait-elle entendre, mais il y a longtemps qu'on a rendu, à leur endroit, nos oreilles à leur état originel, dont chacun sait qu'elles sont faites « pour ne point entendre ».

Mais le sujet lui, est là pour s'y retrouver
« *là où c'était…* »…
- j'anticipe - le réel… Et je justifierai ce que j'ai dit là tout à l'heure. D'ailleurs, ceux qui m'entendent depuis quelques temps, savent que j'emploie volontiers la formule « les Dieux sont du champ du réel. »

…« *Là où c'était, le Ich…*
le *sujet*, non pas la psychologie !
…le sujet doit advenir. »

Et pour savoir qu'on y est, qu'on s'y retrouve, il n'y a qu'une seule méthode, c'est de *repérer le réseau*.

Et *un réseau* - quand c'est un réseau - *ça se repère comment* ?

- C'est qu'on retourne,
- c'est qu'on revient,
- qu'on croise son chemin,
- c'est que ça se recoupe toujours *de la même façon*.

Et il n'y a pas, dans ce *chapitre VII* de *La science des rêves*, d'autre confirmation à *sa Gewissheit* que ceci :

« *Parlez toujours, Messieurs, sur ce caractère de hasard. Soit disant nous appuierions en priant le sujet d'associer, en puisant, en recueillant dans ses propos, telle ou telle chose qui nous convienne. Moi, dans mon expérience, je ne constate là aucune figure, aucun arbitraire, ça se recoupe de telle façon que c'est cela qui échappe au hasard.* »

Il faut peut-être encore que je revienne, que je rappelle, que je martèle… Je me contenterai de réévoquer, pour ceux qui déjà ont entendu mes leçons sur ce sujet, que la *Lettre 52* à FLIESS qui commente le schéma, le schéma qui sera dit plus tard, dans la *Traumdeutung* : « optique ».

C'est-à-dire qu'il représente cette image, ce modèle, ce fait-modèle à l'image d'un certain nombre de couches qui seraient perméables à quelque chose d'analogue à la lumière qui changerait d'indice de réfraction de couches en couches.

La seule différence entre les schémas de la *Lettre 52…*
que quelqu'un qui est au premier rang
a commenté lors d'une de nos dernières réunions
et, puisqu'il nous est présent
…et le schéma auquel je vous prie de vous reporter, c'est que *là*…
et puis en plus c'est dit par FREUD !
…que *ce lieu*, où se joue l'affaire du *sujet de l'inconscient*, *n'est pas un lieu spatial*, n'est pas une couche anatomique.

Sinon, comment la concevoir telle qu'elle nous est présentée, située *entre perception et conscience…*
comme on dit « ***entre cuir et chair*** » :
…***un immense étalement, un spectre spécial*** étalé *entre* ces deux éléments…
qui seront plus tard, quand il s'agira d'établir
la seconde topique, l'acception perception-conscience, Wahrnehmung-Bewusstsein
…seulement voilà, *dans l'intervalle est la place, la place de l'Autre où se constitue le sujet*.

Et dans le premier schéma, celui qu'il nous donne dans la *Lettre 52,* il nous dit qu'il doit y avoir un temps, une étape, où ces *Wahrnehmungszeichen…*
auxquelles il y a lieu de donner tout de suite, d'après ce que je vous ai enseigné, leur vrai nom, à savoir des *signifiants*. Et celà même est précisé, car on nous dit que les *Wahrnehmungszeichen* « *traces de la perception* », comment ça fonctionne ? Par la nécessité, déduite de son expérience que FREUD nous donne, de séparer absolument ***perception*** et ***mémoire*** : c'est à savoir que, pour que ça passe dans la ***mémoire***, il faut d'abord que ça soit effacé dans la ***perception***, et réciproquement
…alors, il nous désigne un temps où ces *Wahrnehmungszeichen* doivent être constituées dans la simultanéité : qu'est-ce que c'est, si ce n'est la *synchronie signifiante* ?

Et bien sûr, il le dit d'autant plus qu'il ne sait pas qu'il le dit cinquante ans avant les linguistes. Mais quand il y revient dans la *Traumdeutung,* nous verrons qu'il va jusqu'à en désigner, d'une façon non moins frappante, d'autres couches : là ils se constitueront « *par analogie* ».

Nous retrouvons, semble-t-il, les contrastes, les mêmes fonctions de similitude, si essentielles dans la constitution de la métaphore introduite d'une diachronie. Bref, je n'insiste pas car il me faut aujourd'hui avancer.

Nous trouvons dans les articulations de FREUD l'indication sans ambiguïté de ce dont il s'agit, non seulement *d'un réseau de signifiants*...
non pas constitué par des associations en quelque sorte de hasard et de contiguïté
...mais qu'ils n'ont pu se constituer de cette façon qu'en raison d'une structure très définie, d'une possibilité également très définie de l'élément temporel, d'une diachronie constituante et orientée.

Le seul point que je voudrais encore accentuer, vous faire remarquer ce qu'il indique qu'il y a...
avec un caractère vraiment, pour nous, de miracle
...au niveau de la dernière couche de l'inconscient, là où fonctionne *le diaphragme*, à savoir où s'établissent ces pré-relations entre processus primaire et ce qui en sera saisi, recueilli, utilisé au niveau du *préconscient* : « *ça doit avoir*, dit-il, *rapport avec la causalité.* »

Pour nous aussi ces recoupements nous assurent de retrouver...
sans que nous puissions savoir si c'est de là que nous vient notre chemin
...nos fils d'Ariane.

Parce que bien sûr, *nous l'avons lu* avant que de faire *la théorie* que nous donnons du signifiant, mais *nous l'avons lu* sans toujours pouvoir sur l'instant, le comprendre.

Et si c'est par les nécessités de notre expérience que nous avons mis au cœur de la structure de l'inconscient cette béance causale, d'en trouver *l'indication énigmatique*, inexpliquée dans le texte de FREUD, c'est aussi là pour nous, l'indication que nous progressons dans le chemin de sa certitude.
Car voyons-le bien, ce « sujet de la certitude » au temps où je vous arrête, il est divisé.
La certitude c'est FREUD qui l'a.

Et c'est dans cette direction que s'indique
ce qui est au cœur du problème que je soulève :
la psychanalyse est-elle…
    sous-entendu : d'ores et déjà
…une science ?

Est-ce qu'on ne peut soulever une question tant que FREUD…
    ce qui est manifeste
…reste à ce qui distingue *la science moderne* non pas de celle qui l'a immédiatement précédée, dont je ne parle pas pour l'instant, mais *de la science à son orée*.

On discute dans le *Théétète* de ce qui distingue l'une de l'autre : c'est que dans la science, quand elle se lève, il y a la présence d'un maître. Or, il est manifeste que de FREUD comme maître, il est manifeste…
    si tout ce qui s'écrit comme littérature analytique n'est pas une pure et simple turlupinade
…il est manifeste qu'il est toujours utile, et fonctionnant comme maître.

C'est même autour de cela que se pose une question :

« *Ce pédicule*[22] *pourra-t-il un jour être allégé ?* »

En face de sa certitude, il y a le sujet dont je vous ai dit tout à l'heure qu'il attend là depuis quelque temps, depuis DESCARTES.

C'est-à-dire que j'ose énoncer comme une vérité…
    qui, je pense, ne hérissera les poils de personne
…que la découverte de l'inconscient, le champ freudien, n'était pas possible, sinon un certain temps après l'émergence du sujet cartésien.

En ceci…

22 Pédicule (anatomie humaine et animale) : cordon qui contient les nerfs et les vaisseaux sanguins et qui relie un organe, une partie d'organe, au reste d'un organisme.

qui est supposé acquis dans mon discours - non démontré bien sûr, mais c'est là un champ qui n'est pas le mien, qui est à d'autres - assez largement admis quand même dans le domaine de l'histoire des sciences pour que nous puissions le tenir pour acquis

…que la science moderne ne commence qu'après que DESCARTES ait fait son pas inaugural.

Seulement c'est ça d'où dépend que l'on puisse appeler le sujet à ***rentrer chez soi*** dans l'inconscient. Il est quand même important de savoir *qui* on appelle. Ça n'est pas l'« ***âme*** » de toujours, ni mortelle ni immortelle, ni ombre ni double, ni fantôme, ni même psychosphère prétendue carapace, lieu des défenses et autres schématismes qu'il importe justement de mettre en cette occasion à leur place.

D'abord, initialement, c'est le sujet qui est appelé, il n'y a donc que lui qui peut y être élu.
Il y aura peut-être - comme dans la parabole – « *beaucoup d'appelés mais peu d'élus* » mais il n'y en aura sûrement pas d'autres que ceux qui sont appelés…

Il faut…
pour situer, pour comprendre,
les concepts freudiens
…partir de ce fondement :
que c'est le sujet qui est appelé [Wo es war, soll ich werden].

Le sujet tel que je viens de le définir, de le pointer de l'origine cartésienne , il n'est pas dans ces foules qu'on ramenait sans discrimination, tout ce qui s'est au cours d'expériences non seulement séculaires, mais d'expériences toujours les mêmes.

Les Dieux dont nous parlions tout à l'heure, simplement ils savent dans les petits rôles - dans ces foules - qu'on les ramenait en contrebande.
Il faut faire ce qu'on fait en le sachant et en le disant, c'est l'essentiel de la démarche scientifique.
Alors, comme il s'agit du sujet, ceci donne sa vraie fonction à ce qu'on appelle, dans l'analyse,

la remémoration : la *remémoration* n'est pas la « *réminiscence* » platonicienne, ce n'est pas le retour d'une *forme*, d'une *empreinte*, d'un εἶδος [eidos] de *beauté* et de *bien* qui nous vient de l'au-delà, d'un Vrai suprême.

C'est quelque chose qui nous vient des nécessités structurantes, de quelque chose d'humble, né au niveau des plus basses rencontres, et de toute la cohue parlante qui nous précède, de la structure du signifiant, d'un langage et de langues parlées de façon balbutiante, trébuchante, mais qui ne peuvent échapper à un type de nécessité dont les échos, le modèle, dont le style est curieusement à retrouver dans les élaborations mises à la place, de cette réfection tendant à éliminer toute intuition sur lesquelles se resituent de nos jours les ***mathématiques***.

Alors, vous l'avez vu, avec la notion du recoupement, la fonction du retour, *Wiederkehr* est essentielle. Ce n'est pas seulement *Wiederkehr* dans un sens de ce qui a été refoulé. D'ailleurs la constitution même du champ de l'inconscient s'assure de ce *Wiederkehr*, c'est là que FREUD assure sa certitude.

Mais il est bien évident alors, comme d'ailleurs c'est également visible dans le texte, que si c'est là qu'il l'assure, ce n'est pas de là qu'elle lui vient, mais de ce qu'il y reconnaît…

> et là j'interpelle celui qui, après mon premier séminaire, m'a posé la question de *mon hésitation devant ce qu'il appelait* - ce qui le déroutait - dans *ce qu'il lui semblait y avoir de « psychologisme » dans mon discours*

…je parlais du discours de FREUD : qu'il touche ici du doigt qu'à ce niveau, pour pouvoir se mettre en corrélation, en balance avec cette certitude où il progresse dans le sujet, ce qui est en relation :

- c'est qu'*il y reconnaît la loi de son désir*, à lui FREUD,
- c'est qu'il n'aurait su avancer avec ce pari de certitude s'il n'y avait été guidé, comme les textes nous l'attestent, par son auto-analyse.

Et qu'est-ce que c'est que son auto-analyse, sinon le repérage génial, le premier repérage

de la loi du désir suspendu au *Nom-du-Père* ?

La certitude de ce sujet, supportée par l'acte de la découverte du sujet, FREUD s'y avance, lui, soutenu par un certain rapport à son désir et par ce qui est son acte, à savoir *la constitution de la psychanalyse*.

Je ne m'étendrai pas plus, encore que j'hésite toujours à quitter ce terrain où il faudrait que j'insiste pour vous montrer qu'il n'y a pas moyen d'échapper à cette conception que la notion de FREUD de l'hallucination…

processus d'investissement régressif
sur la perception initiale

…implique par là que le sujet y doit être complètement subverti.

Ce qu'il n'est en effet que dans des moments extrêmement fugaces, mais ce qui laisse entièrement ouverte la question des rapports avec la véritable hallucination. À savoir qu'il ne se reconnaît pas comme subverti, mais il y a un temps, un moment, un mode sous lequel FREUD conçoit comme suffisant, comme possible…

et sans doute n'est-ce là après
tout qu'un épinglage mythique

…qu'il n'est pas sûr qu'on puisse purement et simplement parler du désir, de la ***psychose hallucinatoire*** et du confusionnel…

comme il le dit en le brossant trop rapidement

…comme la manifestation de la ***régression*** imperceptible du désir arrêté.

Mais qu'il puissele concevoir montre bien à quel point il identifie le sujet à ce qui est ***originellement*** subverti par le système du signifiant.
Laissons donc ce temps de l'inconscient et si peu que nous le puissions aujourd'hui, avançons-nous dans ce qui est écrit au tableau, à savoir ce vers quoi il faut que je m'avance, vers la question de ce que c'est que la répétition. Cela vaudra plus d'un de nos entretiens.

Ce que j'ai à vous dire y est si nouveau…

encore qu'évidemment, aussi assuré depuis
l'origine de ce que j'ai articulé du signifiant
…que j'ai cru devoir dès aujourd'hui, sans rien garder de mes cartes dans mes manchettes, vous dire comment j'entends, pour vous, la situer, cette fonction de la répétition.

Cette fonction de la répétition n'a rien à faire avec ce caractère ouvert ou fermé des circuits que j'ai appelé tout à l'heure *Wiederkehr*.

Ma thèse, pour être clair et savoir où je vous mène…
que vous sachiez où je vous mène
…est que cette répétition sous le terme où FREUD, je ne dis pas l'introduit pour la première fois - mais pour la première fois l'articule dans l'article de 1914 : *Erinnern, Wiederholen, Durcharbeiten*[23]…
qui est bien l'article sur lequel s'est fondée
dans l'analyse la plus grande stupidité
…pour aller aboutir au *chapitre cinq* de *Jenseits des Lustprinzips*[24].

Tâchez de le lire dans une *autre langue* que le français. Vous l'avez lu, j'espère, déjà mais je vous prie de le relire, ce chapitre cinq, ligne à ligne.

Et pour ceux qui ne savent pas l'allemand, de le lire dans la traduction anglaise où vous aurez…
ceci soit dit en passant
…bien à vous amuser, car vous y verrez par exemple que le maintien de la traduction de « *instinct* » pour *Trieb* et de « *instinctual* » pour *Triebhaft* a de tels inconvénients pour le traducteur qu'alors que cette traduction est maintenue de façon uniforme et sans exception…
ce qui institue cette édition toute entière sur
le plan du contresens absolu, il n'y a rien de
commun entre le *Trieb* et l'*instinct* tout simplement
…que là, le discord apparaît si impossible qu'on ne peut même pas mener la phrase jusqu'au bout en traduisant *Triebhaft* par « *instinctual* ».
Il faut une note écrite :

---

23 Sigmund Freud : Remémoration, répétition et perlaboration , in La technique psychanalytique, Puf, Bibliothèque de Psychanalyse, 1972(traduction décriée par Lacan) , ou Puf 2007, Quadrige Grands textes (nouvelle traduction).
24 Sigmund Freud : Au-delà du principe de plaisir , in Essais de psychanalyse, Payot, Coll. P.B.P., 2006.

« *Triebhaft : At the beginning of the next paragraph, the word Triebhaft is Much more revealing of the urgency than the word instinctual.* »

Le *Trieb* vous pousse plus au cul mes petits amis, c'est toute la différence avec l'*instinct* soi-disant ! Voici comment se transmet l'*enseignement psychanalytique* !

Voyons comment ce *Wiederholen* s'introduit.
C'est que le *Wiederholen* a rapport avec le *Erinnerung*, la « *remémoration* ». Le sujet chez soi, la *remémorialisation* de la biographie, tout ça, ça marche jusqu'à une certaine limite qui s'appelle le réel.

Si je voulais forger devant vous une formule *spinozienne* concernant ce dont il s'agit, je dirais :

Cogitatio adaequata semper vitat eamdem rem.

J'ai dit :
qu'une pensée adéquate en tant que pensée…
au niveau où nous sommes
…évite toujours…
s'écarte, fût-ce pour se retrouver après en tout
…la même chose.

Le réel dans ce texte étant ce qui a nécessité en son temps de ma part, la formule…
qui par ailleurs n'est pas trop contredite par l'histoire de la pensée des hommes
…que « *c'est ce qui revient toujours à la même place* », à la même place où le sujet en tant qu'il cogite, où le sujet en tant que rêve cogitant, ne le rencontre pas.

Toute l'histoire
de la découverte de la répétition comme fonction dans la pensée de FREUD explique ce motif de structure et ne se définit qu'à pointer ainsi le rapport.
Ce fut du beau au début…
parce qu'on avait affaire à des hystériques
…que le processus de la remémoration !

Comme elle était convaincante chez les premières hystériques traitées !

C'est pourquoi fut ponctué en passant - les deux fois précédentes - que ce dont il s'agit dans cette remémoration, on ne pouvait pas le savoir au départ : que le désir de l'hystérique c'était le désir du père à soutenir dans son statut.

Rien d'étonnant que, pour celui qui prend sa place, on se remémore les choses jusqu'à la lie.

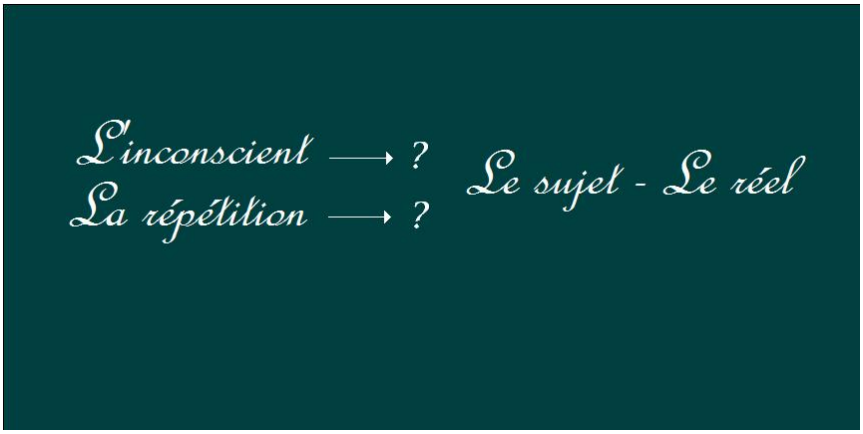
Qu'à cette occasion, je vous indique la différence qu'il y a :…

et dans les textes de FREUD
jamais d'oscillation sur ce point

…« *répétition* » *n'est pas* « *reproduction* », *Wiederholen n'est pas Reproduzieren.*
Reproduire, c'est ce qu'on croyait pouvoir faire au début, au temps des grands espoirs de la catharsis.

On avait la scène primitive en *reproduction* comme on a aujourd'hui les tableaux de maître pour 9,50 Francs. Seulement ce que FREUD nous indique quand il fait ses pas suivants, et il ne met pas longtemps à les faire, c'est que nulle ne peut être saisie, ni détruite, ni brûlée, sinon de façon, comme on dit, symbolique : *in effigie*, *in absentia*.

La répétition d'abord apparaît sous cette forme qui n'est pas claire, qui ne va pas de soi, qui ne va pas nous permettre tout de suite de nous asseoir : c'est une reproduction, c'est une présentification, *en acte* et voilà pourquoi j'ai mis « l'acte ? », avec un grand point d'interrogation dans le bas de ce tableau pour vous indiquer que cet acte restera, tant que nous parlerons des rapports de la répétition avec le réel, à notre horizon.



Pour la bonne raison que, que ce soit chez FREUD ou chez ses épigones, eh bien c'est assez curieux qu'on n'ait jamais même tenté de se remémorer.

Ce qui est pourtant à la portée de tout le monde concernant l'acte — ajoutons « humain » si vous voulez, puisque, à notre connaissance, il n'y a d'acte que d'homme.

Et il s'agirait de comprendre pourquoi un acte n'est pas une conduite, n'est pas un comportement.

Et de nous fixer les yeux par exemple, quitte à y revenir, sur ceci :
c'est un acte…
    qui lui est sans ambiguïté,
…un acte : qu'on ne peut par exemple s'ouvrir le ventre que dans certaines conditions.

Qu'on appelle ça 蕩吊(水)[hara-kiri] ou 吊蕩[seppuku][25], ils font ça parce qu'ils croient que ça va bien embêter les autres, que dans la structure c'est un acte en l'honneur de quelque chose.

Attendons, ne nous pressons pas, avant de savoir et repérons ceci qu'un acte, un vrai acte, ça a toujours une part de structure de concerné, un réel qui n'y est pas pris d'évidence.

Wiederholen [répéter], rien n'a plus fait énigme…
    et spécialement concernant cette bipartition si structurante de toute la psychologie (***si je dis psychologie freudienne***) du *Principe du plaisir* au *Principe de réalité*
…rien n'a plus fait énigme, que ce *Wiederholen,*
et tout près, aux dires des étymologistes les plus mesurés, et tout près du « *haler* »…
    comme on fait sur les chemins de *halage*
…tout près du « *haler* » du *sujet* ***qui tire toujours son truc autour d'un certain chemin d'où il ne peut pas sortir.***

25 En japonais, 腹切 [*hara kiri*]est un terme argotique - littéralement, « se couper le ventre ». Le terme correct pour un suicide honorable est 切腹[*seppuku*]. Cf. *Seppuku*, film de Masaki Kobayashi (1962), Prix du Jury du Festival de Cannes 1963.

Et pourquoi d'abord la répétition nous serait-elle apparue au niveau de ce qu'on appelle « *névrose traumatique* » dans quelque chose qui se caractérise - et ici FREUD, contrairement à tous les *neurophysiologues* et *pathologues* et autres, a bien marqué que si cela fait problème que le sujet reproduise en rêve le souvenir par exemple du bombardement intensif d'où part *sa névrose*, ça semble à l'état de veille ne lui faire *ni chaud ni froid* !

Quelle est cette fonction de la *répétition traumatique* si rien - bien loin de là - ne peut sembler la justifier du point de vue du *Principe du plaisir* ?

Maîtriser l'événement douloureux ?
Qui maîtrise ?
Où est ici le maître à maîtriser ?

Pourquoi parler si vite quand précisément nous ne savons où situer l'instance qui se livrerait à cette occasion de maîtriser ?

Que FREUD…
> au terme de la série d'écrits dont je vous ai donné ici les deux essentiels, à savoir dans le dernier

…nous indique que nous ne pouvons ici concevoir ce qui se passe au niveau des rêves de la *névrose traumatique*, qu'au niveau du fonctionnement le plus primitif, celui où il s'agit d'obtenir *la liaison de l'énergie* ?

Alors ne présumons pas d'avance qu'il s'agit là d'un écart quelconque ou d'une répartition de fonctions telles que celles que nous pouvons trouver, à un niveau d'abord infiniment plus élaboré du réel, quand nous voyons alors que le sujet, en effet, ne peut s'en approcher qu'à se diviser lui-même en un certain nombre d'instances, qui nous permettraient d'en dire ce qu'on dit du royaume divisé, c'est à savoir :
que toute unité du psychisme…
> prétendu psychisme « *totalisant* », « *synthétisant* »
> (s'entend : vers la conscience)

…que toute cette conception du psychisme y périt.

Enfin, que voyons-nous dans ces premiers temps de l'expérience où la remémoration peu à peu se substitue à elle-même et, approchant toujours plus d'une sorte de focus, du centre où tout événement paraîtrait devoir se livrer :
précisément à ce moment se manifeste ce que j'appellerai aussi…

> entre guillemets, ***car il faut changer aussi le sens des trois mots de ce que je vais dire***, il faut le changer complètement pour lui donner sa portée

…« *la résistance du sujet* » et qui devient, à ce moment-là, *répétition en acte*.

C'est par ce que j'articulerai la prochaine fois, que je réserve de vous montrer comment nous trouvons, à nous approprier à ce propos les admirables *quatrième* et *cinquième chapitres* du livre de la *Physique* d'ARISTOTE, en tant qu'il tourne et manipule *les deux termes absolument résistants à sa théorie*, pourtant la plus élaborée qui ait jamais été faite de *la fonction de la cause*, à savoir ce qu'on *traduit* improprement, respectivement par le « *hasard* » et la « *fortune* », l'αύτόματον [automaton], dit-il…

Et nous qui savons ce que c'est, de nos jours, au point où nous en sommes de la mathématique moderne, des machines, à savoir précisément *ce réseau de signifiants*, nous y sommes là chez nous.
Il s'agit, vous le verrez, de voir le rapport…

> complètement à réviser et à définir autrement que ne le fait ARISTOTE qui pourtant en parle admirablement

…entre l'αύτόματον [automaton], et ce qu'il désigne comme la « *fortune* » : la τύχη [tuché], à définir justement comme rencontre du *réel*.

Je vais poursuivre aujourd'hui, si je le peux, l'énoncé de ce qui regarde le concept de répétition, tel qu'il est pour nous présentifié par l'indication de FREUD et par l'expérience de la psychanalyse.

Ce que j'entends accentuer, c'est que *la psychanalyse*, au premier abord bien faite pour nous diriger vers un *idéalisme*.

Et Dieu sait que c'est ce qu'on lui a reproché : de « *réduire l'expérience* »…

> disent certains qui nous sollicitent de trouver dans les durs appuis du conflit, de la lutte, voire de l'exploitation de l'homme par l'homme, les raisons de nos déficiences

que l'expérience soit par elle, dirigée vers je ne sais quelle ontologie de tendances toutes primitives, toutes internes, toutes données déjà par la condition du sujet.

Il suffit de nous reporter, depuis ses premiers pas, au tracé de cette expérience, pour voir qu'au contraire, rien en elle qui nous permette de nous résoudre à l'aphorisme qui s'exprimerait comme : « *La vie est un songe* » !

Rien n'est plus centré, orienté vers ce qui, au cœur de notre expérience, est *le noyau du réel*.

Où, ce *réel*, le rencontrons-nous ?

C'est bien en effet de la structure de cette *rencontre*, de la fonction *nodale*, de la fonction *répétitive* d'une rencontre essentielle…

> *d'un rendez-vous auquel nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe*

…qu'il s'agit dans tout ce que la psychanalyse a découvert.

Et c'est pour cela que j'ai mis au tableau ces quelques mots qui sont pour nous aujourd'hui repère de ce que nous voulons avancer.

À savoir d'abord la τύχη [tuché] que nous avons empruntée…
    je vous l'ai dit la dernière fois
…au vocabulaire d'ARISTOTE en quête de sa *recherche de la cause* : le *réel* au-delà de l'αὐτόματον [automaton], du *retour*, de *la revenue*, de *l'insistance* des signes, ce à quoi nous nous voyons commandés par le principe du plaisir, c'est *cela* qui *gît* toujours derrière et dont il est si évident, dans toute la recherche de FREUD, que c'est là ce qui est son souci.

Rappelez-vous le développement de *L'homme aux loups*, si central pour nous, pour comprendre ce qui est la véritable préoccupation de FREUD à mesure…
    et dans la mesure même
…où se révèle plus pour lui la fonction du fantasme.

Il poursuit, il s'attache…
    et sur un mode presque angoissé
…à en interroger quel est ce *réel*, quelle est cette rencontre première que nous pouvons assurer, affirmer, derrière le fantasme.

Ce *réel*, nous sentons qu'à travers toute cette observation, il a…
    entraînant avec lui le sujet et le pressant,
…tellement dirigé sa recherche qu'après tout nous pouvons aujourd'hui nous demander si cette pression, si cette présence, si ce désir, de FREUD dans l'analyse de *L'homme aux loups* n'est pas ce qui chez lui a pu conditionner l'accident tardif de sa psychose.

Ainsi donc…
    nous l'avons dit la dernière fois
…il n'y a pas lieu de confondre ni *retour des signes*, ni *reproduction*…
    modulation par la conduite de quelque chose qui,
    en quelque sorte, ne serait qu'une *remémoration agie*
…il ne s'agit pas de confondre cela avec ce dont il s'agit au fond, dans la répétition.

Quelque chose nous est toujours volé de sa véritable fonction, de sa véritable nature - dans l'analyse - par quelque chose dont il faut bien dire que c'est une faiblesse dans la conceptualisation qu'ont donné les analystes du transfert, l'identifiant, en quelque sorte, à la répétition.

Or, c'est bien là le point où il y a lieu de porter la distinction.
La relation au *réel* dont il s'agit dans le transfert a été exprimée par FREUD en ceci, dit-il, que :

« *Rien ne peut être appréhendé in effigie, in absentia* ».

Et pourtant le transfert ne nous est-il pas donné comme *effigie* et relation à l'*absence* ?

Cette *ambiguïté* de la réalité en cause dans le transfert, nous ne pourrons arriver à la démêler qu'à partir d'une saisie de ce dont il s'agit dans la fonction du *réel* concernant la répétition.

Ce qui se répète…
en effet toute l'expérience
de l'analyse nous le montre
…c'est toujours quelque chose dont le rapport à la τύχη [tuché] nous est suffisamment désigné par *l'expression* qui image le mieux…
- ce devant quoi, à tout instant, nous nous trouvons arrêtés,
- ce qui nous retient, et d'où que cela vienne en apparence dans l'expérience, pas seulement de l'intérieur mais aussi de l'extérieur

…ce qui se produit « *comme par hasard* ».

À quoi nous ne nous laissons…
par principe si je puis dire
…nous, analystes, jamais *duper*.

Tout au moins que nous marquons toujours du pointage de ceci : qu'il ne faut pas nous y laisser prendre quand le sujet nous dit qu'il est arrivé quelque chose qui, ce jour-là, l'a empêché de réaliser sa volonté, soit de venir à la séance.

Ceci nous indique qu'il n'y a pas à prendre les choses au pied de la déclaration du sujet, que ce dont il s'agit, ce à quoi précisément nous avons affaire, c'est à cet achoppement, à cet accroc dont la présence, dont la formule…

vous le verrez, j'y reviendrai à tous les étages, non seulement les « défauts » de notre expérience, mais la structure même que nous donnons à la formation du sujet

…nous la retrouverons à chaque instant comme étant le mode - le mode d'appréhension par excellence - de ce qui, pour nous, commande cette sorte de *déchiffrage* nouveau que nous avons donné des rapports du sujet à tout ce qui fait sa condition.

De cette fonction de la τύχη [tuché]…

du *réel comme rencontre*, de la *rencontre* en tant qu'elle peut être *manquée*, qu'essentiellement elle serait « *présence* » comme « *rencontre manquée* » [in abstentia]

…voilà ce qui d'abord s'est présenté dans l'histoire de la psychanalyse sous la forme première…

qui, à elle toute seule, suffit déjà à faire naître notre attention

…celle du traumatisme.

Est-ce qu'il n'est pas remarquable que, à l'origine…

l'accès qui a été le nôtre au début de l'expérience analytique

…le *réel* se soit présenté sous la forme de ce qu'il y a en lui d'inassimilable, sous la forme du *trauma*, déterminant toute sa suite comme quelque chose imposant au développement *une origine en apparence accidentelle* ?

Par là nous nous trouvons au cœur de ce qui peut nous permettre de comprendre le caractère ***radical***, ***essentiel***, de la notion conflictuelle qui est introduite par l'opposition du *principe du plaisir* au *principe de réalité*.
Ce qui fait que le *principe de réalité* ne saurait être…

par le progrès de son ascendant

…aucunement conçu comme donnant le dernier mot, enveloppant dans sa « solution » la direction indiquée par la fonction du *principe du plaisir*.

Car, si le *trauma* est conçu comme devant être tamponné par l'homéostase subjectivante qui oriente tout le fonctionnement défini comme *principe du plaisir*, il ressort que ce que notre expérience nous pose alors comme problème, c'est justement que c'est en son sein…

au sein des processus primaires

…que nous voyons conservée l'insistance à se rappeler à nous…

dans les formes motivées par *le principe du plaisir*

…de ce *trauma*, qui y reparaît et reparaîtrait souvent à figure dévoilée, et qui nous pose la question : comment, si le rêve est défini comme manifestant le vœu - le *Wunsch* - porteur du désir du sujet, si ce rêve est ainsi défini, comment peut-il produire ce qui si souvent se présente comme faisant resurgir - et à répétition - sinon la figure du moins l'écran derrière lequel s'indique encore le *trauma* ?

Ainsi le système de la « *réalité* », si long qu'il se développe, laisse en quelque sorte prisonnière une partie essentielle de ce qui est bel et bien pourtant à rapporter au *réel*, partie essentielle comme prisonnière des rets du processus primaire.

C'est ceci que nous avons à sonder, cette « *réalité* » si l'on peut dire, qui représente pour nous - sous une forme majeure - cette présence supposée exigible pour que le ***développement, l'enchaînement, le déboîtement***, si l'on peut dire, ***de*** *la théorie* ***la plus récente de l'analyse***…

celle qu'une Mélanie KLEIN par exemple ***nous représente comme donnant le mouvement du développement***

…ne soit pas réductible à ce que j'ai appelé tout à l'heure « *La vie est un songe* ».

Il n'y a pas d'autre « sens du sens » concevable dans ce registre que l'exigence de ces ***points particuliers***, en quelque sorte ***radicaux*** dans le réel, que j'appelle la « *rencontre* » et qui nous font concevoir la réalité comme *unterlegt, untertragen,* ou si vous voulez ce qui en français se traduirait par le mot même…

en sa superbe ambiguïté dans la langue française

…de « *souffrance* ». La réalité est « *en souffrance* » se présentant pour nous en quelque sorte comme ce qui est « *là, qui attend* ».

Et ce *Zwang*, cette « *contrainte* » à quoi nous sommes obligés, dit FREUD, qu'il définit par la *Wiederholung* [répétition], ce quelque chose par où toujours nous ne pouvons que cerner ce point central où elle commande le détour même du processus primaire.

Ce processus primaire, qui n'est autre que ce que j'ai essayé pour vous de définir dans les dernières leçons sous la forme de « l'inconscient », il nous faut bien une fois de plus le saisir dans son expérience de rupture « *entre perception et conscience* », vous ai-je dit, dans ce ***lieu***, ce *lieu intemporel* et qui force à ce que FREUD appelle :

FECHNER's [26] *Idee einer anderen Localität*

qui est une autre *localité*, un autre *espace*, une *autre scène*.

Cet « *entre perception et conscience* », nous pouvons à tout instant le saisir.

L'autre jour, n'ai-je point été éveillé, d'un court sommeil où je cherchais le repos, par quelque chose qui frappait à ma porte ***déjà avant que je me réveille***.

Avec ces coups pressés, j'avais déjà formé un rêve, un rêve qui me ***manifestait*** autre chose que ces coups. Et quand je me réveille, ces coups, cette perception, si j'en prends conscience, c'est pour autant qu'autour d'eux, je reconstitue, je replace toute ma représentation, je sais que je suis là, à quelle heure je me suis endormi, et ce que je cherchais par ce sommeil.

Quand le bruit du coup parvient non point à ma perception mais à ma conscience, c'est que ma conscience se reconstitue autour de cette représentation, que je sais que je suis sous le coup du réveil, que je suis *knocked*.

26 Fechner Gustav Theodor (1801-1887). Cf. Isabelle Dupéron :G. T. Fechner : Le parallélisme psychophysiologique, Puf, 2000.

Mais là, il me faut bien m'interroger sur ce que je suis à cet instant-là…
si immédiatement avant et si séparé qui était celui où j'ai commencé de rêver sous ce coup qui est en apparence ce qui me réveille
…à ce moment, je suis, que je sache, avant que je ne me réveille, ce « ne » explétif[27] - dit explétif – qui déjà dans tel de mes écrits[28] désignait le mode même de présence de ce « je suis » d'avant le réveil.

Il n'est point *explétif*, il est plutôt « *l'explétion de mon impléance* » chaque fois qu'elle a à se manifester qui fait ce que la langue - la langue française – définit si bien dans l'acte de son emploi.

Je dis :

« *Aurez-vous fini avant qu'il ne vienne ?* »

quand cela m'importe que vous ayez fini, à Dieu ne plaise qu'il vînt avant !

Je dis :

« *Passerez-vous avant qu'il vienne ?* »

car déjà quand il viendra, vous ne serez plus là.

Ce vers quoi je vous dirige, c'est vers la symétrie - à quoi nous sommes sollicités - de la structure qui me fait, après le coup du réveil, devoir me poser, ne pouvoir me soutenir, en apparence, que comme dans ce rapport avec ma représentation, qui dans sa transparence ne me fait que conscient :
tel un reflet, en quelque sorte *involutif* en ce sens que dans ma conscience, c'est ma représentation que je ressaisis.

Mais justement, est-ce bien là tout ?
Et FREUD nous a assez dit qu'il lui faudrait…
ce qu'il n'a jamais fait
…revenir sur cette fonction de la conscience.

---

27 Explétif : terme de grammaire. Se dit de mots inutiles au sens, mais qui servent à remplir la phrase. Particule explétive, petit mot ou partie de mot qui s'ajoute sans changer le sens.

28 Écrits : Subversion du sujet et dialectique du désir , p.800.
Cf. Édouard Pichon et Jacques Damourette : Des mots à la pensée : Essai de grammaire de la langue française, Vrin 2000.

Peut-être verrons-nous mieux ce dont il s'agit, à saisir ce qui tout de même est là, qui motive le surgissement de cette réalité représentée, à savoir le phénomène, la distance, la béance même qui constitue le réveil.

Et nous ne pouvons tout de même le faire, que d'accentuer…

enfin je vous ai laissé le temps à tous,
soit de le lire, soit, je l'espérais,
peut-être aussi d'intervenir

…la fonction que donne dans son *chapitre VII*, si étrangement, FREUD, à ce rêve que je vous ai brièvement décrit, aussi brièvement d'ailleurs qu'il l'est dans FREUD.

Notez comme ce rêve, tout entier fait aussi sur l'incident - le bruit - qui détermine ce malheureux père…

qui a été prendre, dans la chambre voisine de celle où repose son enfant mort, quelque repos,
laissant l'enfant à la garde, nous dit le texte,
d'un grison, d'un autre vieillard

…qui, atteint, réveillé, par quelque chose qui, non seulement est la réalité (le choc, le *knocking* d'un bruit fait pour le rappeler au réel) mais qui, dans son rêve, traduit juste la quasi-identité de ce qui se passe, à savoir la réalité même d'un cierge renversé et en train de mettre le feu au lit où repose cet enfant.

Que voilà quelque chose qui semble *peu désigné* pour confirmer ce qui est la thèse de FREUD dans la *Traumdeutung*, à savoir que le rêve est *la réalisation d'un désir* !

Nous voyons presque pour la première fois dans la *Traumdeutung*, ici surgir, ce que FREUD donne en apparence comme une fonction seconde, à savoir que le rêve ici ne satisfait que le besoin de prolonger le sommeil.

Que veut donc dire FREUD en mettant là - à cette place - et en accentuant qu'il est en lui-même [ce rêve] la pleine confirmation de tout ce qu'il nous a dit du rêve ?

Ceci, qui peut à une première vue nous paraître si singulièrement - disons pour le moins - ambigu.
Si la fonction du rêve est de prolonger le sommeil, si le rêve après tout peut approcher de si près la réalité qu'il propose, est-ce que nous ne pouvons pas nous dire après tout qu'à cette réalité, il pourrait être répondu sans sortir du sommeil ?
Il y a des activités somnambuliques après tout.

Et ce dont il s'agit, la question…
    qu'au reste toutes les indications précédentes de FREUD nous permettent ici de produire
…c'est : qu'est-ce qui réveille ?

Est-ce que cela n'est pas une autre réalité, celle que dans le rêve, FREUD nous décrit ainsi :

> *Das Kind, dass an seinem Bett steht : que « l'enfant est près de son lit », ihn am Arme fasst : « le prend par le bras » et « lui murmure sur un ton de reproche » : Vorwurfsvoll zuraunt, Vater, siehst du denn nicht : « Père, ne vois-tu pas », dass ich verbrenne ? : « que je brûle ? »*

Est-ce qu'il n'y a pas plus de réalité dans ce ***message*** que dans ce bruit par quoi le père aussi bien identifie l'étrange réalité…
    sur laquelle nous reviendrons à l'instant
…de ce qui se passe dans la pièce voisine ?
Est-ce que dans ces mots ne passe pas la réalité manquée qui a causé la mort de l'enfant ?

Est-ce que FREUD lui-même ne nous dit pas que dans cette phrase, il faut reconnaître *quelque chose* qui, pour le père, perpétue cette phrase, ces mots à jamais séparés de l'enfant mort…
    et qui lui auront été dits, suppose-t-il,
    « *peut-être à cause de la fièvre* », mais qui sait ?
…pour lui, perpétue la question, l'angoisse, le remords, de ce dont FREUD pointe la question concernant ce qui, chez le père peut perpétuer le désir qu'aussi celui qu'il a mis près du lit de son fils à veiller : le grison, ne sera peut-être pas « *à la hauteur de bien tenir sa tâche* » *seine Besorgnis erwachsen* il ne sera pas, peut-être, en mesure, à la hauteur de sa tâche.
Et en effet, il s'est endormi.

Cette référence à la phrase dite à propos de la *fièvre*
est-ce que ce n'est pas aussi bien à ce propos…
à ce que dans un de mes derniers discours
j'ai appelé « *la cause de la fièvre* »
…qu'elle se rapporte ?

Est-ce que si ici, aussi urgente qu'elle se présente, l'action soit selon toute vraisemblance de parer à ce qui se passe dans la pièce voisine — peut-être aussi est-elle sentie comme « *de toute façon maintenant trop tard* » par rapport à ce dont il s'agit, à la « *réalité psychique* » qui se manifeste dans la phrase prononcée ?

Est-ce que le rêve poursuivi n'est pas ***essentiellement***, si je puis dire l'hommage à la réalité manquée, qui ne peut plus se faire qu'à se répéter indéfiniment en un indéfiniment jamais atteint réveil ?

Quelle rencontre peut-il y avoir désormais avec cet être inerte à jamais, même à être dévoré par les flammes, sinon celle-ci qui se passe justement, où la flamme par accident, « *comme par hasard* », *vient à le rejoindre* ?

Et où est-elle, la réalité, dans cet accident, sinon qu'il répète quelque chose, en somme plus fatal, ***au moyen*** de la réalité, d'une réalité où celui qui était chargé de veiller près du corps reste encore endormi, même d'ailleurs quand le père survient après s'être réveillé.

Ainsi la rencontre, toujours manquée, est passée entre le rêve et le réveil, entre celui qui dort toujours et dont nous ne saurons pas le rêve, et celui qui n'a rêvé que pour ne pas se réveiller.

Si FREUD s'en émerveille comme confirmant la théorie du désir, c'est bien qu'il s'agit d'autre chose que d'un fantasme comblant un vœu!

Ce n'est pas même que dans le rêve se soutienne que son fils vit encore, mais bien que cette vision atroce désigne un au-delà qui s'y fait entendre.

C'est que le désir s'y présentifie, de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet.
C'est que dans le rêve, se fasse *la rencontre vraiment unique*, après quoi le désir n'a plus à subsister que comme deuil, après quoi la réalité n'a plus de sens que du nettoiement de la scorie.

C'est que seul un rite, un acte toujours répété, peut commémorer cette rencontre immémorable, puisque personne ne peut dire ce que c'est que la mort d'un enfant sinon le père en tant que père — c'est-à-dire nul être conscient.

Car la véritable formule de l'athéisme n'est pas que « *Dieu est mort* »…
et même en fondant l'origine de la fonction du père sur son meurtre, FREUD protège le Père
…la véritable formule de l'athéisme c'est que « *Dieu est inconscient* ».

« *Ce qui serait peut-être* » il faut le chercher, le voir dans la réalité avant le réveil.
Le réveil nous montre l'éveil de la conscience du sujet dans la représentation de ce qui s'est passé, à savoir le fâcheux accident de la réalité à quoi on n'a plus qu'à parer.

Mais qu'était donc cet accident quand tout le monde dort, celui qui a voulu prendre un peu de repos, celui qui n'a pu soutenir la veille et celui dont, sans doute, devant son lit, quelqu'un de bien intentionné a dû dire : « *On dirait qu'il dort* » ?

Qu'était cet accident quand nous n'en savons qu'une chose, c'est que dans ce monde tout entier assoupi, seule la voix s'est fait entendre :

« *Père, ne vois-tu pas, je brûle ?* ».

Cette phrase elle-même est un brandon. À elle seule elle porte le feu là où elle tombe, on ne voit pas ce qui brûle, car la flamme aveugle sur ce qu'il porte, sur *l'unterlegt*, sur l'ὑποχείμενον [upokeimenon], *mais non sur le réel*.

Et c'est bien ce qui nous porte à reconnaître dans cette phrase…

dans cette pièce détachée
du père dans sa souffrance

…l'envers de ce qui sera – éveillé – sa conscience, nous portant à nous demander ce qui est ***le corrélatif***, dans le rêve, de la représentation.

Ce qui se confronte à lui à ce moment est d'autant plus frappant qu'ici nous le voyons vraiment comme l'*envers* de la représentation :
c'est l'imagerie du rêve, c'est ce qui nous impose d'y désigner ce que FREUD, quand il parle de l'inconscient, désigne comme ce qui le détermine essentiellement, le *Vorstellungsrepräsentanz*, ce qui veut dire, non pas comme on l'a traduit en grisaille, le « *représentant représentatif* », mais le « *tenant-lieu de la représentation* ».
Nous en verrons la fonction, ***par la suite*** *essentiellement*.

Revenons maintenant à notre chemin.
Si j'ai réussi à vous faire saisir ce qui, de la rencontre comme à jamais manquée, est ici nodal et soutient réellement dans le texte de FREUD, ce qui lui semble dans ce rêve être absolument exemplaire : ce point de la place du *réel* qui va du *trauma* au *fantasme*…

en tant que le fantasme n'est jamais que l'écran qui le dissimule

a quelque chose de tout à fait premier, déterminant dans la fonction de la répétition.

- Voilà ce qu'il nous faut repérer.

- Voilà ce à quoi il nous faut revenir.

- Voilà, au reste, ce qui, pour nous explique à la fois l'ambiguïté de la fonction de l'éveil et de la fonction du réel dans cet éveil.

Le réel peut se représenter par l'*accident*, le *petit bruit*, le *peu de réalité*[29] qui témoigne que nous ne rêvons pas.

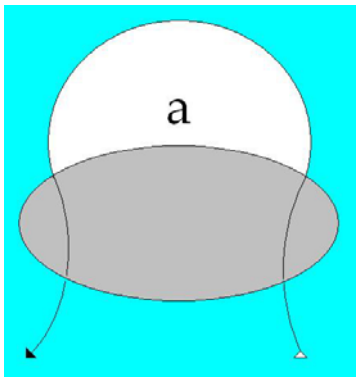
---

29 Cf. Séminaire L'Objet…séance du 08-06-1966 : …Ce qui fait que quand cet objet de l'Autre vient se dresser sur quelque chose que nous appelons comme vous voudrez : le tableau, la scène ou l'écran…
ceci est l'accrochage… juste m'emparant d'un terme dont je pense vous savez l'origine d'André Breton (Cf. André Breton, Introduction au discours sur le peu de réalité, in Œuvres complètes, volume II, Paris, Gallimard, Pléiade, 1992, p.265-80.)
…que j'appellerai à l'Autre, en tant que caractérisé par ce « *peu de réalité* » qui est toute la substance du fantasme, mais qui est aussi, peut-être, toute la réalité à laquelle nous pouvons accéder.

Mais d'un autre côté, cette réalité n'est pas *peu*, car ce qui nous réveille c'est *l'autre réalité cachée derrière le manque de ce qui tient lieu de représentation*.
« *C'est le Trieb* », nous dit FREUD, mais attention, nous n'avons pas encore dit ce qu'est ce *Trieb*.
Et si - faute de représentation - il n'est pas là qui se donne, ce *Trieb* dont il s'agit nous pouvons avoir à le considérer comme n'étant que *Trieb à venir*.

Et cet éveil, comment ne pas voir qu'il est à double sens, que cet éveil qui nous resitue dans une réalité constituée et représentée, se redouble, fait double emploi de ce qui nous désigne :

- que c'est au-delà du rêve que nous allons, nous avons à le rechercher,
- que c'est dans ce que le rêve a enrobé, a enveloppé :



[ce schéma sera produit dans la séance du 13-05-64]

nous a caché derrière le manque de la représentation dont il n'y a là qu'un tenant-lieu,
- que c'est vers cela que nous sommes ramenés,
- et que la psychanalyse nous désigne qu'il est un réel qui commande plus que tout autre nos activités.

Ainsi nous pouvons voir que FREUD se trouve apporter la solution à ce qui, pour le plus aigu des questionneurs de l'âme avant lui : KIERKEGAARD[30] s'était déjà centré sur la forme de la question autour de *La répétition*.

30 Søren Kierkegaard, La répétition, in Œuvres complètes, vol. 5, pp. 3- 96, éd. de L'Orante, 1972
ou La reprise , Flammarion, 1993, Coll. G. F. Littérature étrangère.

Je vous invite à relire ce texte éblouissant de légèreté et de jeu ironique, texte véritablement mozartien dans son mode donjuanesque d'abolir les mirages de l'amour.

Cette lucidité des affects, laquelle, sans possible réplique, est accentuée de ce que dans l'amour du jeune homme dont il nous fait le portrait à la fois ému et dérisoire, ce jeune homme ne s'adresse qu'à soi, par l'intermédiaire de la mémoire.

Vraiment n'y a-t-il pas là quelque écho plus profond de la formule de LA ROCHEFOUCAULD que :

> « *Combien peu éprouveraient l'amour si on ne le leur en avait expliqué les modes et les chemins, les formules.* »

Oui, mais qui a commencé ?
Et tout ne commence-t-il pas essentiellement dans la tromperie ?

À qui s'adresserait le premier qui, en disant l'enchantement de l'amour, a fait passer cet enchantement pour exaltation de l'autre, en se faisant le prisonnier de cette exaltation jusqu'à l'essoufflement, celui qui avec l'offre a créé la demande la plus fausse, celle de la satisfaction narcissique, qu'elle soit de *l'idéal du moi* ou du *moi qui se prend pour l'idéal* ?

Pas plus que dans KIERKEGAARD, il ne s'agit dans FREUD quant à la ***répétition***, d'aucune répétition qui s'assoie dans le naturel, d'aucun retour du besoin. Le retour du besoin vise à la consommation mise au service de l'appétit. La ***répétition*** demande du nouveau. Elle se tourne vers le ludique qui fait de ce nouveau sa dimension, et cela, FREUD nous le dit aussi dans le texte du chapitre dont je vous ai donné la référence, la dernière fois.

Tout ce qui, dans la répétition, se varie, se module, n'est qu'aliénation de son essence. L'adulte - voire l'enfant plus avancé - exige dans ses activités, de ce jeu, du nouveau.

Mais - FREUD le désigne - ceci n'est que le glissement de ce qui donne le vrai secret du ludique, glissement d'une diversité plus radicale qui est celle même que constitue la répétition en elle-même. À savoir celle qui chez l'enfant, dans son premier mouvement, au moment où il se forme, où il se forme comme être humain, se manifeste chez lui comme exigence que le conte soit toujours le même, que sa réalisation racontée soit ritualisée, c'est-à-dire textuellement la même.

Et ce point donc, comme dessinant une consistance distincte des détails de son récit, un signifiant de renvoi, à la réalisation du signifiant qui ne pourra jamais être assez soigneuse dans sa mémorisation pour atteindre, à désigner, la primauté de la signifiance comme telle et c'est donc s'en évader que de la développer en variant les significations.

Bien sûr cette variation fait oublier la visée de cette signifiance en transformant son acte en jeu, en lui donnant des décharges bienheureuses au regard du principe du plaisir.
Mais cette répétition peut bien être saisie par FREUD sur le jeu de son petit-fils comme *le fort-da* réitéré dans la disparition de la mère, FREUD peut bien souligner que c'est *tamponner son effet en s'en faisant l'agent*.
Il reste que le phénomène est corrélatif de ce que nous souligne WALLON, *à savoir que ce n'est que secondaire*.

Tellement, que celui-ci surveille par la porte, surveille la porte par où est sortie sa mère, marquant qu'il s'attend à l'y revoir, mais qu'*auparavant* - avant ce stade - c'est au point même où elle l'a quitté, au côté proche qu'elle a abandonné près de lui, qu'il porte sa vigilance, que la béance introduite par l'absence dessinée est donc toujours ouverte et reste cause d'un tracé centrifuge où ce qui choit, ce n'est pas l'autre en tant que figure où se projette le sujet, mais cette bobine…
    à lui-même par un fil seulement retenue
…où s'exprime ce qui de lui se détache dans cette épreuve, l'automutilation à partir de quoi l'ordre de la signifiance va se mettre en perspective.

Car *le jeu de la bobine* est la réponse du sujet à ce que l'absence de la mère est venue à créer sur la frontière de son domaine, c'est-à-dire le bord de son berceau, à savoir un fossé autour de quoi il n'a plus qu'à faire le jeu du saut : cette bobine, ce n'est pas la mère réduite à cette petite boule…

par je ne sais quel jeu, digne des JIVAROS

…c'est un petit quelque chose du sujet qui se détache tout en étant encore bien à lui encore retenu.
Et dont on doit dire, comme ARISTOTE dit, que :

« *L'homme pense avec son âme* »[31]

Que c'est avec celle-ci qu'il saute les frontières de ce domaine maintenant transformé en […], qu'il commence, autour, l'incantation.

Car s'il est vrai de dire que le signifiant est la première marque du sujet, comment ne pas l'appliquer ici et du seul fait que ce jeu s'accompagne d'une des premières à paraître des oppositions phonématiques scandant son acte involutif…

c'est-à-dire d'alternances restitutives

…comment ne pas reconnaître que…

ce à quoi cette opposition s'applique en acte

…c'est là que nous devons désigner le sujet.
Nommément dans la bobine à quoi ultérieurement, nous donnerons son *nom d'algèbre lacanien* sous le terme de *(a)*.

Il en reste bien que l'ensemble de l'activité symbolise la répétition, non pas du tout d'un besoin qui en appellerait au retour de la mère et qui se manifesterait tout simplement dans le cri, mais de son ***départ*** comme cause d'une *Spaltung* dans le sujet, celle que surmonte une alternative qui est un *vel* : *fort-da* qui est un « *ici ou là* » et qui ne vise en son alternance que d'être *fort* d'un *da* et *da* d'un *fort*.

Mais ce qu'il vise, c'est ce qui essentiellement n'est pas là en tant que terme représenté, car c'est le jeu qui est le *Repräsentanz* de la *Vorstellung*.

---

31 Aristote, De l'âme,I, 4, 408b, Belles Lettres, 2002. « Mais soutenir que c'est l'âme qui s'indigne, revient à peu près à dire que c'est l'âme qui tisse une toile, ou qui bâtit une maison. Il vaudrait peut-être mieux dire, non pas que c'est l'âme qui a pitié, qui apprend ou qui pense, mais plutôt que c'est l'homme qui fait tout cela par son âme. »

Que deviendra la *Vorstellung* quand ce *Repräsentanz* de la mère à nouveau…
dans son dessin marqué des touches,
des gouaches du désir,
…le *Vorstellungsrepräsentanz* manquera ?

« *J'ai vu, moi aussi, vu de mes yeux dessillés par la divination maternelle, comment l'enfant, traumatisé par mon départ malgré un appel précocement ébauché de la voix et désormais plus renouvelé pour des mois entiers, j'ai vu bien longtemps après encore quand je prenais ce même enfant dans mes bras, je l'ai vu laisser aller sa tête sur mon épaule pour tomber dans le sommeil seul capable de lui rendre l'accès au signifiant vivant que j'étais depuis la date du trauma.* »[32]

Ce dessin qu'aujourd'hui je vous ai donné de la fonction de la τύχη [tuché], vous verrez qu'elle nous sera essentielle pour interpréter, pour diriger, pour rectifier, ce qu'est le devoir de l'analyste dans l'interprétation du transfert.
Qu'il me suffise d'accentuer aujourd'hui que ce n'est point en vain que l'analyse se pose comme modulant d'une façon plus radicale ce rapport de l'homme au monde qui s'est longtemps pris pour « *connaissance* ».

Si elle se trouve si souvent, dans *les écrits théoriques*, rapportée à je ne sais quoi qui se découvrirait comme analogue à la relation de l'*ontogenèse* à la *phylogenèse*, qu'on ne s'y trompe pas, c'est par une confusion.

Et l'ontogenèse psychologique, nous montrerons la prochaine fois que toute l'originalité de l'analyse est de la centrer, non pas sur ces prétendus stades qui n'ont littéralement aucun fondement repérable dans le développement observable en termes biologiques.

Si ce développement s'anime tout entier de l'accident, de l'achoppement, de la τύχη [tuché] […]
c'est dans la mesure…
et c'est ce que je voulais pointer aujourd'hui
…où la τύχη [tuché] et ce qu'elle vise nous ramènent au même point où la philosophie présocratique cherchait à motiver le monde lui-même.

32 André Gide, « Les faux monnayeurs », conversation entre La Pérouse et Edouard.

Il lui fallait quelque part un *clinamen*[33] et DÉMOCRITE quand tenté de le désigner, se posant déjà comme adversaire d'une pure fonction de négativité, pour y introduire la pensée, nous dit :

« *Ce n'est pas le* μηδεν [meden] *qui est essentiel* »...

et vous montrant que, dès le début…
dès l'origine de ce qu'une de nos élèves appelait l'étape archaïque de la philosophie
…les jeux de mots, la manipulation des mots était utilisée tout comme au temps de Heidegger :

...« *ce n'est pas un* μηδέν [meden : *zéro*], *c'est un* δεν [den : *sans*] »

ce qui, vous le savez, en grec est un mot forgé.
Il n'a pas dit ἕν [en : *un*] pour ne pas parler de l'ὄν [on : *pronom possessif : son*], il a dit quoi ?

Il a dit, répondant à la question qui est la nôtre, celle de l'idéalisme :

« *rien peut-être ?* ».

Il n'a pas répondu :

« *peut-être rien* »

mais pas [non plus] :

« *rien* ».

33 Clinamen : Terme de philosophie. La déclinaison des atomes, dans le système d'Épicure. Étymologie : inclinaison, déviation, de clinare, incliner.

Je continue en essayant de vous mener à la fonction, dans notre découverte analytique, de la ***répétition***.
Je tends à vous marquer que ce n'est pas là notion facile à concevoir dans l'accession, dans la pratique que nous lui donnons.

Wiederholung vous ai-je dit – et déjà assez - pour accentuer ce qu'elle implique…
    dans la référence étymologique
    de « *haler* » à nouveau
…de connotation lassante.

« *Tirer* » quoi ?

Peut-être, jouant sur l'ambiguïté du mot « *tirer* » en français : « *tirer au sort* », ce *Zwang* [contrainte] nous dirigerait alors vers quelque chose comme la carte forcée, et après tout s'il n'y a qu'une seule carte dans le jeu, je ne puis en tirer d'autre !

Le caractère d'ensemble - au sens mathématique du terme - qu'a la batterie signifiante…
    qui l'oppose à l'indéfinité du nombre,
    du nombre entier par exemple
…peut nous permettre de concevoir un schéma où cette fonction de la carte forcée tout de suite s'applique.

Si le sujet est le sujet du signifiant - déterminé par lui - on peut imaginer le réseau synchronique tel qu'il donne, dans la diachronie, des *effets préférentiels*.

Et entendez bien qu'il ne s'agit même pas là ***d'effets statistiques imprévisibles*** mais que c'est la ***structure*** même de ce réseau qui en implique les retours.

C'est là, la notion qu'a pour nous…
à travers l'élucidation de ce que
nous appelons les « stratégies »
…c'est là, la figure que prend pour nous l'αὐτόματον [automaton] d'ARISTOTE.
Et aussi bien, c'est par *automatique* que nous traduisons ce *Zwang* de la *Wiederholung*, *Zwang* : *la compulsion de répétition*.

Je vous donnerai, en son temps, les faits qui suggèrent que dans le fait, dans un fait observable, en certains moments de ce monologue infantile, imprudemment, faussement qualifié d'égocentrique ce sont des jeux proprement syntaxiques…
je vous le répète : je vous montrerai
cela plus tard, là où cela a été relevé
particulièrement ingénieusement
…et donc relevant du champ que nous appelons *préconscient*, qui font, si je puis dire, le lit de la réserve inconsciente…
« *réserve* » dans le sens de *réserve d'Indiens*
…à l'intérieur de notre ***réseau social***.

La syntaxe bien sûr, est préconsciente, mais ce qui échappe au sujet c'est que sa syntaxe se constitue en rapport avec certaines réserves inconscientes.

Dans l'effet de *remémoration* disons-nous…
mémorialisation insistais-je plus précisément
…qui consiste pour le sujet à raconter son histoire, il y a là – latente - ce qui commande à cette syntaxe, pour avancer, de se faire de plus en plus serrée – par rapport à quoi ? - à ce que FREUD au départ de sa description de la résistance psychique nous appelle un « *noyau* ».

Que ce « *noyau* » se présente d'abord comme se référant à quelque chose de « *traumatique* » n'est après tout qu'une approximation.
Il est clair d'abord qu'il faut, pour nous, distinguer la résistance du sujet de cette première résistance du discours s'il procède dans le sens de ce serrage autour du noyau.

Car « *résistance du sujet* » n'implique que trop que nous y supposions un « *moi* », qui à l'approche de ce noyau n'est pas quelque chose dont nous puissions être sûrs que sa qualification de « *moi* » soit encore fondée.

Ce noyau, je vous l'ai dit, nous apparaît d'abord comme devant être désigné comme du *réel*, du *réel* en tant que l'identité de perception est sa règle.

À la limite il se fonde sur ce que FREUD…
quand il l'articule, l'énonce
…va jusqu'à pointer comme simplement une sorte de prélèvement qui nous assure que nous sommes dans la perception par le sentiment de la réalité qui l'authentifie.

Qu'est-ce que ça veut dire si ce n'est - du côté du sujet - ce qui s'appelle l'éveil ?

Et c'est ce que j'ai essayé…
je le rappelle pour ceux à qui mon discours de la derniére fois n'aurait pas été suffisamment indiquant, déterminant
…c'est pourquoi je reviens à dire que si la dernière fois c'est autour de ce rêve que j'ai commencé d'aborder ce dont il s'agit dans la répétition, c'est bien parce que ce rêve si clos, si fermé…
si doublement et triplement fermé qu'il est, puisque aussi bien il n'est pas analysé
…il n'est ici indicatif que par le choix qu'en a fait FREUD au moment où c'est du processus du rêve dans son ressort dernier qu'il s'agit.

L'éveil, la réalité qui le détermine, est-elle ce bruit léger contre lequel l'empire du rêve et du désir se maintient, ou quelque chose d'autre qui s'exprime au fond de l'angoisse de ce rêve, à savoir le plus intime de la relation du père au fils qui vient à surgir non pas tant dans cette mort, si je puis dire, que dans son au-delà, dans ce qu'elle est au-delà, de ce fait dans son sens de destinée ?

Je dis que quelque chose est figuré par ce qui arrive « *comme par hasard* », quand tout le monde dort, à savoir :

- le ***cierge*** qui se ***renverse,***

- et ***le feu*** aux ***draps.***

Il y a là le même rapport…
d'événement insensé, d'accident, de *mauvaise fortune*
à ce dont il s'agit de poignant dans le sens,
quoique *voilé,* qu'il y a dans ce :

« *Père, ne vois-tu pas, je brûle ?* »

…il y a le même rapport entre l'un et l'autre,
que dans ce à quoi nous avons affaire :
dans une répétition qui pour nous se figure dans
l'appellation de « *névrose de destinée* » de « *névrose d'échec* ».

Ce qui est manqué n'est pas *adaptation*, mais τύχη [tuché],
« *rencontre* ».

Disons au passage que ce qu'ARISTOTE formule…

- que la τύχη [tuché] est définie de ne pouvoir nous venir que d'un être capable de ***choix***, de προαίρεσις [proairesis] [34],

- que la τύχη [tuché] – *bonne ou mauvaise fortune* – ne saurait venir d'un objet inanimé ou d'un animal

…ici se trouve controuvé :
l'accident même de ce rêve exemplaire nous le figure.

ARISTOTE marquant ici la même limite qui l'arrête au bord des formes extravagantes, monstrueuses, de la conduite sexuelle, qu'il ne saurait qualifier que de τερατῶδες [teratodes] monstruosités.

---

34 la *proairesis* (désir délibératif) : la *proairesis* implique un chiasme intellect/désir. Dans le désir, il y a spontanément (automatiquement pourrait-on dire, au sens de l'*automaton*) de la poursuite et de la fuite. Mais les dispositions (exeis) sont susceptibles d'éloge ou de blâme, et la vertu morale est une disposition capable de choix. L'horizon de désir trouve donc une clairvoyance (une vigilance) grâce à la *proairesis*. Dans le « *pro* » de *proairesis*, on peut entendre la prévision, la prévention, la prévoyance (dans tous les sens du terme). *Proairesis* signifie alors le désir clairvoyant, prévoyant, d'où une temporalisation du désir, qui vise l'empan de sa visée. Le désir seul serait « immédiateté vers... »

Le côté fermé de la relation entre l'accident qui se répète et ce *sens voilé* qui est la véritable « *réalité* » et qui nous conduit vers *le Trieb, la pulsion*, voilà ce qui nous donne la certitude qu'il y a autre chose pour nous dans l'analyse, qu'à démystifier l'artefact du traitement que l'on appelle « *le transfert* » pour le ramener à ce qu'on appelle la réalité prétendûment toute simple de « ***la situation*** ».

Il ne semble pas qu'une valeur, même propédeutique, puisse se suffire de cette direction qui s'indique dans la réduction à l'actualité, si l'on peut dire, de la séance ou de la suite de séances, qu'il n'y a là qu'un ***alibi d'éveil***, que ***la juste répétition*** doit être obtenu dans une autre direction que nous ne pouvons confondre avec l'ensemble des effets de transfert, mais qui sera justement notre problème quand nous aborderons la fonction du transfert : comment le ***transfert*** peut nous conduire au cœur de la ***répétition*** ?

C'est pourquoi il est nécessaire que nous fondions, que nous insérions, cette répétition dans cette *schize* même qui se produit dans le sujet à l'endroit de la rencontre, dans cette dimension caractéristique de la découverte analytique et de notre expérience, qui nous fait appréhender, concevoir le *réel* - dans son incidence dialectique - comme originellement malvenu, et comprendre en quoi c'est par-là qu'il se trouve le plus complice de la *pulsion* chez le sujet.

Terme où nous arriverons en dernier, car seul ce chemin parcouru pourra nous faire concevoir de quoi il retourne, radicalement, dans la pulsion.

Car après tout :

- pourquoi *la scène primitive* est-elle si traumatique ?

- Pourquoi est-elle toujours *trop tôt* ou *trop tard* ?

- Pourquoi le sujet y prend-il ou trop de plaisir…
  du moins est-ce ainsi que d'abord nous avons conçu ***la causalité traumatique de l'****obsessionnel*
  …ou trop peu comme chez l'*hystérique* ?

- Pourquoi n'***éveille***-t-elle pas tout de suite le sujet, si il est trop libidinal ?

- Pourquoi le fait est-il si δυστυχία [dustuchia][35] ?

- Pourquoi sommes-nous forcés ainsi de rappeler que la prétendue maturation des dits « *instincts* » est en quelque sorte ***transfilée, transpercée, transfixée,*** de « *tychique* » dirai-je (du mot τύχη [tuché]) ?

Encore bien sûr, le « *tychique* » est-il une notion *opaque*. Peut-elle nous ouvrir *le sens* de ce qui serait *sa résolution* ? Et nous ne devons pas moins exiger avant de concevoir ce que pourrait être la satisfaction d'une pulsion. Pour l'instant, notre horizon, c'est ce qui apparaît de ***factice*** dans le rapport fondamental à la sexualité.

Ce dont il s'agit dans l'expérience analytique,
c'est de bien partir de ceci :
que de même que *la scène primitive* est traumatique,
ce n'est pas l'empathie sexuelle qui soutient les modulations de l'analysable, c'est un fait factice comme celui qui apparaît dans la scène si ***farouchement*** traquée dans l'expérience de *L'Homme-aux-loups* :
l'étrangeté de la disparition et de la réapparition du pénis.

Alors, qu'il soit bien entendu que ce sur quoi
j'ai voulu articuler les choses la dernière fois,
c'est de pointer où est cette *schize* du sujet.
Celle même qui, après tout, après le réveil persiste entre le retour au réel, la représentation du monde enfin retombé sur ses pieds…
les bras levés, « *quel malheur ! Qu'est-cequi est arrivé ! Quelle erreur ! Quelle bêtise ! Quel idiot que celui qui s'est mis à dormir !* »
…et la conscience qui se retrame, qui se sait vivre tout cela, disons comme un cauchemar, mais qui tout de même se rattrape à elle-même :

« *C'est moi qui vis tout ça, je n'ai pas besoin de me pincer pour savoir que je ne rêve pas...* ».

35 Dustuchia : rencontre malheureuse, « malencontre» du réel, par rapport à l'eutuchia : rencontre heureuse.

Et cette *schize* n'est là encore que *représentant* l'autre, plus profonde et qui s'élude dans ce repérage, cette *schize* qui dans le rêve révèle le sujet à cette machinerie du rêve, à l'image de l'enfant qui s'approche avec ce regard plein de reproche, et d'autre part ce en quoi le sujet *choit* :

- *Invocation* : *voix* de l'enfant,

- sollicitation du *regard* : « *Père, ne vois-tu pas...* »

C'est pourquoi c'est là que…
libre comme je le suis de poursuivre…
dans le chemin où je vous mène
…la voie par les temps qui me semblent les meilleurs
… ici il me semble que s'indique…
passant mon aiguille courbe
à travers la tapisserie
…de sauter du côté où se pose la question la plus pressante, et d'abord de s'offrir comme objet, comme objet de débat, comme carrefour, entre nous et tous ceux qui essaient de penser les chemins du sujet.

À savoir :

- si ce chemin en tant qu'il est repérage, recherche de la vérité, est bien à chercher dans notre style d'aventure, avec son « traumatisme », reflet en quelque sorte de cette facticité,

- ou s'il est à chercher là où la tradition depuis toujours l'a localisé, au niveau de la dialectique du vrai et de l'apparence, prise au départ de la perception, dans ce qu'elle a de fondamentalement « *idéique* », plus esthétique en quelque sorte, et accentuée d'un centrage visuel.

Ce n'est point ici *simple hasard...*
que rapporté à l'ordre du pur « *tychique* »
…si cette semaine vient à votre portée par sa parution le livre – posthume – de notre ami MERLEAU-PONTY sur *Le visible et l'invisible*.

Ici s'exprime, *incarné*, ce qui faisait l'alternance de notre dialogue.

Et je n'ai pas à évoquer bien loin pour me souvenir de ce congrès de Bonneval où son intervention était, pour nous, ramenée à ce qui était son chemin, celui justement qui s'est brisé en un point de cette œuvre, qui ne la laisse pas moins dans un état d'achèvement qui se préfigure…

et se préfigure d'abord

…dans ce travail de piété que nous devons à Claude LEFORT, dont je veux ici dire l'hommage que je lui rends pour la sorte de ***perfection*** à quoi dans une transcription longue et difficile, il me semble être arrivé.

Ce « *visible* » et cet « *invisible* » qui, pour nous, peut en quelque sorte pointer le moment d'arrivée de *quelque chose* que j'ai appelé la « *tradition philosophique* » dans cette recherche du *réel*…

cette tradition qui commence à PLATON par cette promotion de l'*Idée*, dont on peut dire qu'elle se détermine d'un départ pris dans un monde *esthétique*, d'une nécessité, d'une fin, d'un but donné à l'être conçu comme « *Souverain Bien* » dans une *beauté* qui est aussi sa limite.

…dans *quelque chose* dont, assurément, ce n'est pas pour rien que Maurice MERLEAU-PONTY en reconnaît le recteur[36] dans l'« *œil* ».

La première ébauche de ce travail nous est donné dans un article qu'il a appelé *L'œil et l'esprit*.
Dans le progrès que vous trouverez dans cette œuvre, qu'on peut dire à la fois terminale et inaugurante, dans *Le Visible et l'invisible*, titre de cette œuvre, c'est le rappel et le pas en avant dans la voie, dans la trace, de ce qu'avait formulé pour nous sa *Phénoménologie de la perception*.

36 Recteur , substantif masculin : celui qui dirige.

À savoir la régulation de la forme comme devant être rappelée au niveau déterminant de ce qui…
    au fur et à mesure du progrès
    de la pensée philosophique
…avait été poussé jusqu'à cet extrême qui avait fini par faire pour nous question prégnante du vertige, du danger, de l'interrogation toujours imminente qui s'est manifestée dans le terme d'idéalisme :

> « *Comment jamais faire rejoindre cette doublure*
> *que devenait la représentation avec ce qu'elle est censée recouvrir ?* ».

La phénoménologie, en nous rapportant à cette régulation de la forme à laquelle, non pas seulement l'œil du sujet préside, mais toute son attente, sa prise, son émotion, je dirai, non seulement ***musculaire*** mais aussi bien ***viscérale***, bref sa ***présence*** constitutive pointée dans une ***intentionnalité totale***, celle du ***sujet***.

Ici Maurice MERLEAU-PONTY fait le pas suivant en, en quelque sorte, forçant les limites de cette phénoménologie même, et c'est à travers des voies que je ne retracerai pas ici, car c'est en un autre champ que je veux vous mener et dont je vous désignerai tout à l'heure l'incidence toute particulière.

Mais je note que l'essentiel : son rappel et les voies par où il vous y mènera, ne seront pas seulement de l'ordre du visuel, mais, vous le verrez, de l'interrogation et de la dialectique à nous rappeler pourtant…
    c'est le point essentiel
…à nous rappeler la dépendance du « *visible* » par rapport à ce qui nous met essentiellement *sous l'œil du voyant*.

Encore est-ce trop dire, puisque cet « *œil* » n'est qu'une métaphore, quelque chose que j'appellerai en quelque sorte, plutôt « la pousse » du voyant, quelque chose d'avant mon oeil.

Et ce qu'il s'agit de cerner par les voies du chemin qu'il nous montre, c'est en quelque sorte la préexistence d'*un regard* :
je ne vois que d'un point, mais dans mon existence, je suis regardé de partout.

Ce « *voir* » à quoi je suis soumis d'une façon ***originelle*** est-ce là ce qui doit nous mener à ce qui semble bien l'ambition de cette œuvre, à une sorte de *retournement ontologique*, dont les lois, les assises, seraient à reprendre dans ***une plus primitive institution de*** *la forme*. C'est bien là l'occasion pour moi de *définir*, de *rappeler* ce qui assurément, dans mon discours, *n'est pas*.

Un tel…
> de ceux qui depuis mes *Écrits* m'a assez suivi
> pour réviser ce que contient telle note

…de dire que je semble poursuivre ***le dessein particulier*** de la recherche d'un *statut ontologique* de la psychanalyse sur les fondements d'une cohérence philosophiques d'où tout aspect du freudisme est à réinterpréter, celui qu'on a coutume de qualifier de « ***naturalisme*** ».

Malgré les impasses où il peut paraître conduire, son maintien semble indispensable, car cette perspective représente une des rares tentatives sinon la seule pour donner corps à la réalité du psychisme sans la substantifier .

Or bien sûr dirai-je, j'ai mon ontologie - pourquoi pas ? - comme tout le monde, au niveau d'une philosophie, qu'elle soit naïve ou élaborée.

Mais assurément ce que j'essaie de dessiner dans un discours…
> qui s'il réinterprète celui de FREUD, n'en n'est
> pas moins essentiellement centré sur la
> particularité de l'expérience qu'il dessine

…c'est justement quelque chose qui n'a nullement la prétention de recouvrir l'entier champ de l'expérience où il vient à se constituer.

Même ce qui, peut être, dans cet ***entre-deux*** que nous ouvre l'appréhension de l'inconscient, cet ***entre-deux***, je vous l'ai dit…
> et c'est pour ça que je l'ai accentué au début de
> mon discours cette année

…cet ***entre-deux*** ne nous intéresse que pour autant qu'il nous est désigné par la consigne freudienne comme ce dont le sujet, comme tel, a à prendre possession.

Et il ne peut en prendre, de possession, que dans ces lignes de départ, celles précisément où il le cerne comme sujet schizé.

Ce qui nous intéressera ici, à l'intérieur de ce champ…

dont Maurice MERLEAU-PONTY, d'ailleurs plus ou moins polarisé par les fils de notre expérience, va nous donner le statut ontologique

…ce sera encore quelque chose qui se présentera dans ce champ par ses incidences, par son bout le plus *factice*, je dirais, voire le plus *caduc*.

Et la *schize* qui nous intéresse, ce n'est pas cette distance qu'il y a des formes, pour nous, imposées par le monde, vers quoi l'intentionnalité de l'expérience phénoménologique peut nous diriger dans son ouverture essentielle, et les limites que nous allons y rencontrer dans l'expérience du visible.

Ce n'est pas entre *l'invisible* et *le visible* que nous allons, nous, avoir à passer,c'est en ce *quelque chose* que nous pourrons peut-être, nous aussi, qualifier de « *regard* », mais dont vous allez voir qu'il ne se présente à nous que sous la forme d'une étrange contingence, elle-même *symbolique* de ce que nous trouvons à l'horizon et comme butée de notre expérience, à savoir le manque constitutif de l'angoisse de la castration.

L'œil et *le regard*, telle est pour nous la *schize* dans laquelle se manifeste la pulsion…

qui nous représente, dans cette entreprise du sujet qui est la nôtre

…au niveau du champ scopique.

Ce à quoi nous avons à nous référer, c'est à ceci qui fait que dans notre rapport aux choses tel qu'il est constitué, tel qu'il progresse par ce chemin de la vision, qui nous ordonne les choses dans les figures de la représentation, *quelque chose glisse*, passe, se transmet d'étage en étage pour y être toujours à quelque degré *élidé*, et qui s'appelle *le regard*.

Pour l'aborder, vous le faire sentir, il y a plus d'un chemin. L'imagerais-je, comme à son extrême, d'une des énigmes que nous présente justement la référence à la nature, il ne s'agit de rien moins que des phénomènes dits du « mimétisme ». Là-dessus beaucoup, vous le savez, a été dit, et d'abord beaucoup d'absurde.

L'idée que les phénomènes du mimétisme puissent être d'aucune façon expliqués par une fin d'adaptation. Je n'ai qu'à vous renvoyer, entre autres, à un petit ouvrage, celui sans doute que beaucoup d'entre vous connaissent, celui de CAILLOIS intitulé *Méduse et compagnie* [37] où ces choses sont *critiquées d'une façon particulièrement perspicace*.

Vous y voyez combien elles sont fragiles les références adaptatives, au moins dans le sens d'une sélection dont on voit mal non seulement comment elles auraient pu opérer, si ce n'est en laissant le problème entier, à savoir que pour être efficace, la mutation déterminante du mimétisme chez l'insecte par exemple, ne peut se faire que d'emblée et au départ, mais aussi bien que ses prétendus effets sélectifs sont anéantis par l'expérience qui montre que chez les oiseaux, prédateurs en particulier, je veux dire dans leur estomac, on trouve autant d'insectes soi-disant protégés par quelque mimétisme que d'insectes qui ne le sont pas.

Mais aussi bien le problème n'est pas là. Le problème le plus radical, le plus foncier, du mimétisme, si aussi bien il nous faut le rapporter à quelque puissance formative attribuée à l'organisme même qui nous en montre les manifestations, c'est qu'il conviendrait d'abord que nous puissions arriver à concevoir par quel circuit cette force organique pourrait se trouver en position de « ***voyant*** », non seulement sur le ***corps lui-même*** qu'il s'agit de ***mimétiser***, à savoir la forme de son propre organisme, mais [aussi] ***sa relation au milieu*** dans lequel il s'agit : soit qu'il s'y distingue, soit au contaire qu'il s'y confonde.

37 Roger Caillois : Méduses et compagnie, Gallimard 1960.

Et pour tout dire comme le rappelle avec beaucoup de pertinence, voire d'élégance, CAILLOIS, s'apercevoir que pour telle ou telle forme du mimétisme et plus spécialement celles qui peuvent nous évoquer leur rapport à la fonction des yeux, à savoir les ocelles, il s'agit peut-être de comprendre que si les ocelles impressionnent - c'est un fait qu'elles le font - le prédateur ou la victime présumée qui vient à les regarder, est-ce à dire ***que ce soit par leur ressemblance avec des yeux, ou les yeux ne sont-ils pas fascinants que par leur relation avec la forme des ocelles*** ?
Autrement dit, devons-nous à ce propos…
ce qui semble en effet s'imposer
…distinguer ***la fonction de*** *l'œil* de ***la fonction du*** *regard* ?

Ce dont il s'agit ici dans cet exemple distinctif et choisi comme tel, pour sa localité, pour son factice, pour son caractère exceptionnel, c'est que justement dans sa distinction, dans le fait que, concernant ce que pour nous, pose la question des formes du monde, il n'est qu'une petite part, qu'une ***fonction distinguée***, spécifiquement celle, disons le mot, de « *la tache* ». C'est par cela même qu'il tient de la suggestion - pour nous exemplaire - qu'il nous fait de marquer ***l'antériorité, la préexistence au*** « *vu* » d'un « *donné à voir* ».

Nul besoin pour nous de nous reporter à je ne sais quelle supposition de l'existence d'un « *voyant universel* », car aussi bien, si cette fonction se trouve ainsi instituée dans son autonomie - elle nous le suggère - l'important pour nous dans le champ de notre expérience, c'est…
identifiant dans son origine la fonction
de « *la tache* » comme telle avec celle du *regard*
…d'en chercher la menée, le fil, la trace, à tous les niveaux où se produisent les étages d'une constitution du monde dans un champ scopique, pour nous apercevoir que cette fonction de la tache et du regard y joue comme étant à la fois, ce qui le commande le plus secrètement, et ce qui y échappe toujours plus ou moins à la saisie de cette forme de la vision qui se satisfait d'elle-même en s'imaginant comme conscience.

Ce en quoi la conscience peut se retourner sur elle-même et s'y saisir…

comme *La Jeune Parque* de VALÉRY[38] « *se voyant se voir* »

…représente un escamotage, une ambiguïté.

Et pour employer un terme qui est celui dont elle s'assure, terme d'évidence emprunté au domaine ***visuel***, qu'elle nous permette de retourner le mot par un jeu de mots, et de dire que cette fausse évidence qu'il y a dans ce « *se voyant se voir* » dont s'affecte la conscience, ne représente qu'un évitement, qui s'y opère, de la fonction du regard.

C'est ce qui nécessite pour nous de le repérer, de le chercher à tous les étages que nous venons justement de nous ébaucher en quatre termes, dans cette topologie que la dernière fois, à propos de ce rêve, nous nous sommes faits : de ce qui apparaît de la position du sujet dans le moment où s'ouvre pour lui ce monde auquel il accède dans le rêve et ses formes imaginaires qui lui sont données par le rêve, comme opposées à celles *d'une autre structure*, et déterminées par *un autre horizon dans l'état de veille*.

Est-ce que nous ne pouvons pas, guidés par ces indices, commencer d'abord de nous apercevoir que dans cet ordre particulièrement satisfaisant pour le sujet que l'expérience analytique a connoté du terme de « narcissisme »…

> et où je me suis efforcé de réintroduire la structure essentielle qu'il tient de sa référence à l'image spéculaire spéculaire, à l'image reflétée du corps, dans ce qu'il diffuse de satisfaction voire de complaisance où le sujet trouve appui pour une si foncière méconnaissance

…quelque chose n'entre pas, qui nous montre seulement jusqu'où en va l'empire.

---

38 Paul Valéry, La jeune Parque, Gallimard, Coll. Poésie Gallimard, p.18 :

Toute ? Mais toute à moi, maîtresse de mes chairs,
Durcissant d'un frisson leur étrange étendue,
Et dans mes doux liens, à mon sang suspendue,
Je me voyais me voir , sinueuse, et dorais
De regards en regards, mes profondes forêts.

Que dans cette référence qui est celle où la pensée a établi cette ligne que j'ai appelée *tradition philosophique*, de notre recherche, dans ce côté satisfaisant, dans cette plénitude rencontrée par le sujet sous le mode de la contemplation, est-ce que nous ne pouvons pas d'abord y saisir ce qu'il y a justement d'éludé : la fonction du regard ?

J'entends, là où Maurice MERLEAU-PONTY sous la pointe que nous sommes des êtres regardés, dans le spectacle du monde, dans ceci qui nous fait conscience, en nous instituant, en nous instaurant comme *Speculum mundi*.

Est-ce que n'est pas cachée cette satisfaction d'être sous ce regard…
dont je parlais tout à l'heure,
avec Maurice MERLEAU-PONTY
…qui nous cerne et nous fait d'abord être regardés mais sans qu'on nous le montre ?
Le monde, en ce sens, nous apparaît - je veux dire son spectacle - comme omnivoyeur.

Et c'est bien là le fantasme que nous trouverons dans la perspective platonicienne d'un Être absolu, lui être transféré comme la qualité de l'omnivoyant, mais au niveau même de l'expérience phénoménale de la contemplation.

Ce côté omnivoyeur est bien celui, après tout de la satisfaction d'une femme qui se sent regardée, aussi bien est-ce à condition qu'on ne lui montre pas.
Le monde est *omnivoyeur*, mais il n'est pas *exhibitionniste.*

Quand il commence à le provoquer, c'est là que commence le sentiment d'étrangeté.

Mais qu'est-ce là, sinon justement *l'élision de ce regard*, *l'élision* de ceci que non seulement *ça regarde*, mais *que ça montre*, et dans le champ du rêve, ce qui caractérise les images oniriques, c'est que ça montre.

Ça montre… mais là encore, quelque forme d'élision, de glissement du sujet se démontre.

Car reportez-vous à quelque texte de rêves que ce soit…

et pas seulement à celui dont je me suis servi la dernière fois où après tout ***ce que je vous ai dit*** peut rester énigmatique

…mais à tout rêve tel que vous le replaciez dans ces coordonnées, c'est que dans le rêve ce « ça montre » vient en avant, tellement en avant que les caractéristiques en quoi il se coordonne…

à savoir de n'avoir pas l'horizon, la fermeture de ce qui est contemplé dans l'état de veille, le fait d'être aussi bien émergence, contraste, sorte de tache, couleurs plus intenses

…quelle est notre position dans le rêve, sinon en fin de compte d'être foncièrement celui qui ne voit pas ?

Il ne voit pas où ça mène, il suit, il peut même à l'occasion se détacher, se dire que c'est un rêve, mais il ne saurait en aucun cas *se saisir* dans le rêve *à la façon dont dans le cogito cartésien il se saisit comme pensant*.

Il peut se dire « *ce n'est qu'un rêve* », il ne se saisit pas comme celui qui se dit, « *mais malgré tout je suis conscience de ce rêve* ».

Aussi bien TCHOANG-TSEU[39] rêve qu'il est un papillon.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

39 Tchoang-Tseu : "Jadis, une nuit, je fus un papillon, voltigeant content de son sort. Puis je m'éveillai, étant Tchoang - Tseu. Mais suis-je bien le philosophe Tchoang-Tseu qui se souvient d'avoir rêvé qu'il fut papillon ou suis-je un papillon qui rêve maintenant qu'il est le philosophe Tchoang - Tseu ?"

Ça veut dire qu'il voit le papillon dans sa réalité de regard, car qu'est-ce que tant de figures, tant de dessins, tant de couleurs sinon ce *donné à voir* gratuit avec ces marques pour nous de la primitivité de cette essence du regard ?

C'est, mon Dieu, un papillon qui n'est pas tellement différent de celui qui terrorise *L'Homme-aux-loups*, et MERLEAU-PONTY en connaît bien l'importance et nous y réfère dans une note non intégrée à son texte.

« *Quand Tchoang-Tseu est réveillé, il peut se demander si ce n'est pas le papillon qui rêve qu'il est Tchoang-Tseu.*
Il a raison d'ailleurs et doublement :

- *d'abord parce que c'est ce qui prouve qu'il n'est pas fou, il ne se prend pas pour absolument identique à Tchoang-Tseu,*

- *et deuxièmement parce qu'il ne croit pas si bien dire, et plutôt parce qu'il devait savoir si bien dire, à savoir qu'effectivement, c'est quand il était papillon, qu'il se saisissait à quelque racine de son identité, qu'il était et qu'il est ce papillon qui se peint à ses propres couleurs, que c'est par là, en dernière racine qu'il est Tchoang-Tseu.*
  Et la preuve c'est que quand il est papillon, il ne lui vient pas à l'idée de se demander si, quand il est Tchoang-Tseu éveillé, il n'est pas le papillon qu'il est train de rêver d'être.

C'est que rêvant d'être papillon il aura sans doute à témoigner plus tard qu'il se représentait comme papillon, mais ceci ne veut pas dire qu'il est captivé par le papillon. Il est papillon capturé mais capture de rien car dans le rêve il n'est papillon pour personne, et c'est quand il est réveillé, qu'il est Tchoang-Tseu pour les autre, qu'il est pris dans le filet à papillons. »

C'est pour cela que le papillon peut, s'il n'est pas TCHOANG-TSEU mais *L'Homme aux loups*, lui inspirer la terreur phobique d'y reconnaitre dans le battement…
qui n'est pas tellement loin du
battement de losange de la causation
…la rayure primitive marquant son être atteint pour la première fois par la griffe du désir.

Nous sommes arrivés au bout de ce dont je me propose dans ce que je vous dirai la prochaine fois, de mieux marquer, de vous introduire à ceci qui est l'***essentiel*** de la *satisfaction scopique*, ce *regard* que nous venons de saisir comme pouvant définir, en lui-même, cet *objet(a)* de l'algèbre lacanienne où le sujet peut venir à choir, que là et pour des raisons qui sont des raisons structurantes, cette chute du sujet reste inaperçue parce qu'elle se réduit à zéro.

À savoir que c'est dans la mesure où ce regard, en tant qu'*objet(a)* peut venir à symboliser le manque central exprimé dans les phénomènes pour nous terminaux, butées de notre expérience de la castration, c'est justement parce que c'est un *objet(a)* qui se réduit à une fonction ***punctiforme, évanescente*** de sa propre nature, qu'il laisse le sujet dans l'ignorance tellement caractéristique de tout le progrès de la pensée de cette voie constituée par la recherche philosophique de ce qu'il y a au-delà de l'apparence, qu'elle a toujours manqué, le caractère clé du phénomène entr'aperçu de la castration.

Vainement… je répète,

Vainement ton image arrive à ma rencontre
Et ne m'entre où je suis qui seulement la montre
Toi te tournant vers moi tu ne saurais trouver
Au mur de mon regard que ton ombre rêvée

Je suis ce malheureux comparable aux miroirs
Qui peuvent réfléchir mais ne peuvent pas voir
Comme eux mon oeil est vide et comme eux habité
De l'absence de toi qui fait sa cécité

Vous vous souvenez peut-être que lors d'un de mes derniers propos, j'ai commencé par ces vers qui, dans *Le Fou d'Elsa* d'ARAGON, sont intitulés « *Contre-chant* ». Je ne savais pas alors que je donnerais autant de développement à ce qui concerne *le regard*.

Sans doute, j'y ai été infléchi par le mode sous lequel j'ai été amené à vous présenter plus spécialement la fonction, le concept dans FREUD, de la « *répétition* ».

Ne nions pas que c'est *en ce point* du développement que…
disons cette digression, concernant
spécialement la fonction scopique
…que c'est ***à l'intérieur de l'explication de la répétition*** que cette digression se situe, sans doute soutenue, encouragée, induite, par ce qui m'est venu dans l'intervalle…
m'a-t-il semblé
…de nécessaire, de nécessaire à vous présenter dans l'œuvre qui vient de paraître de MERLEAU-PONTY : *Le visible et l'invisible*.

Aussi bien, me paraît-il que s'il y a là « *rencontre* », c'est une *rencontre heureuse*, fondamentale, et destinée à ponctuer, comme j'essaierai de le faire plus avant aujourd'hui, comment dans la perspective de l'inconscient nous pouvons situer la conscience.

Vous le savez, que *quelque voile*, *quelque ombre* ou même…
pour employer un terme dont nous nous servirons
…quelques réserves…
au sens où l'on parle de « *réserves*[40] »
dans une toile exposée à la teinture
…quelques réserves marquent ce fait de la conscience dans le discours même de FREUD.

Reprenons les choses au point où nous les avons laissées la dernière fois.

Je voudrais dire qu'elles ne m'ont pas donné à moi-même toute satisfaction quant à ce que j'ai pu vous faire apercevoir de ce que j'ai appelé : « *schize de la vision et du regard* ».

C'est ceci, qu'avec quelque chance, j'espère pouvoir vous présenter aujourd'hui, vous faire sentir dans sa fonction propre.

Je dois pourtant, avant de m'y engager et justement à propos de la fonction fondamentale de la rencontre, préciser un point qui n'est point de l'ordre de ce que nous allons développer aujourd'hui concernant la fonction visuelle.

C'est quelque chose dont j'ai appris qu'il avait été mal entendu, la dernière fois, par les oreilles qui m'entendent, à savoir je ne sais quelle perplexité qui est restée dans ces oreilles concernant pourtant l'emploi d'un mot bien simple que j'ai employé en le commentant : j'ai parlé du « *tychique* ».

Il n'a résonné pour certains que comme un ***éternuement***.
J'avais pourtant précisé qu'il s'agissait ***de l'adjectif de*** τύχη [tuché], comme « *psychique* » est ***l'adjectif*** qui correspond à ψυχή [psyché] », et aussi bien n'est-ce pas sans intention que je me servais de cette analogie au cœur de l'expérience de la répétition, au cœur de toute conception du développement psychique telle que l'analyse l'a éclairé.

40 Réserve (*terme de teinturerie*) : Impression par techniques de réserve : Méthode qui permet de masquer provisoirement des zones de tissu pour les isoler des produits tinctoriaux. Le tissu peut être réservé par réserve mécanique (liquide ou pâteuse : gutta, cire.).

Le fait du « *tychique* », vous ai-je dit, est central et c'est par rapport à l'œil, par rapport :

— à cette εὐτυχία [eutuchia],
— ou cette δυστυχία [dustuchia],
— cette « *rencontre heureuse* »,
— ou cette « *rencontre malencontreuse* »,

…que mon discours d'aujourd'hui aussi s'ordonnera.

« *Je me voyais me voir* », dit quelque part *La Jeune Parque*. Assurément cet énoncé a son sens, plein et complexe à la fois quand il s'agit du thème que développe *La Jeune Parque*, à savoir celui de la féminité.

Nous n'en sommes point arrivés là.
Nous avons affaire au philosophe qui, lui, saisit quelque chose, dont on peut dire que *c'est un des corrélats essentiels de la conscience dans son rapport à la représentation, et qui se désigne comme* : « *je me vois me voir* ».

Quelle ***évidence*** peut bien s'attacher à cette formule ? Comment se fait-il qu'elle reste en somme corrélative à ce mode fondamental, inaugurant, originel, où nous nous sommes référés dans le *cogito* cartésien, par quoi le sujet se saisit comme pensée, au point même - dernier - où cette pensée, il l'isole en une sorte de doute, qu'on a appelé « *le doute méthodique* », que tout ce qui pourrait lui porter appui dans *la représentation* où qu'il croit devoir limiter à sa saisie, par elle-même, dans le doute.

Comment se fait-il que ce « *je me vois me voir* » reste en quelque sorte l'enveloppe, le fond, le quelque chose de collé à ce point extrême et dont peut-être, plus qu'on le pense, dépend sa certitude ?

Ce n'est pas tout de dire qu'il y aurait là ce point de référence dernière par où le sujet… Malgré son attache à un corps, nulle évidence ne s'attacherait à une formule comme celle-ci : « *Je me chauffe à me chauffer* ».

Ici, nul doute, c'est d'une référence au corps qu'il s'agit : comme corps je suis gagné par cette sensation de chaleur qui d'un point quelconque en moi se diffuse, et me localise comme corps.

Dans le « *je me vois me voir* », il n'est point sensible que je sois, d'une façon analogue, gagné par la vision. Bien plus, les phénoménologues ont pu articuler avec précision et de la façon la plus confondante, qu'il est tout à fait clair que je vois *au dehors*, hors de…, que la perception n'est pas en moi, qu'elle est sur les objets qu'elle appréhende.

Je saisis le monde dans une perception qui pourtant semble relever de cette immanence qu'il y a dans le « *je me vois me voir* ».
Le privilège du sujet, donc ici paraît s'établir de cette ***relation bipolaire*** - si l'on peut dire - à la suite de quoi il semble que dès lors mes représentations m'appartiennent.

Et c'est par là que le monde - dans cette *réflexion* - est frappé d'une présomption d'idéalisation, du soupçon de ne me livrer que mes représentations, idéalisant toute théorie, dont le sérieux pratique n'a su… ne pèse pas vraiment lourd, mais par contre qui met le philosophe…
aussi bien vis-à-vis de lui-même
que vis-à-vis de ceux qui l'écoutent
…dans une position d'embarras :
comment dénier que rien du monde ne m'apparaît que dans *mes représentations* ?

Et vous le savez, c'est là la démarche irréductible, fondamentale, de l'évêque BERKELEY[41], dont ***il y aurait…***
quant à sa position subjective
…***beaucoup à dire***, nommément concernant ce qui sans doute vous a échappé au passage, à savoir ce « *m'appartient* » de *mes représentations*, qui évoque le monde de la propriété.

À la limite, le procès de cette méditation va jusqu'où vous savez qu'il a été, par le progrès de cette réflexion réfléchissante, à savoir :
de réduire ce sujet saisi dans la méditation cartésienne à un pouvoir de néantisation.

41 George Berkeley, Towards a New Theory of Vision. Cf. D. M. Armstrong, Berkeley's theory of vision : A critical examination of Bishop Berkeley's Essay : Towards a new theory of vision. Melbourne university press (1960).

Le mode de ***ma présence au monde***, c'est ce sujet en tant qu'à force de se réduire à cette seule certitude d'être sujet, il devient néantisation active, que la suite de la méditation philosophique fait basculer effectivement vers l'action historique transformante et, autour de ce point, ordonne les modes configurés, actifs de la ***conscience de soi***, à travers ses métamorphoses dans l'Histoire.

À la limite enfin, cette *méditation sur l'Être…*
qui vient, par exemple, à son *culmen* dans la pensée de HEIDEGGER et telle qu'elle est reprise par SARTRE dans *L'être et le néant*
…viendra restituer à l'être même, ou tout au moins à poser la question :
comment c'est à l'être que peut être rapportée cette présence…
dans le monde et au milieu des étants
…de ce pouvoir de néantisation.

C'est bien là *le point* où nous mène Maurice MERLEAU-PONTY dans sa réflexion centrée sur *Le visible et l'invisible*, et si vous vous reportez à son texte, vous verrez que c'est en ce point qu'il s'arrête ou plus exactement qu'il choisit de reculer, pour nous proposer de retourner aux sources de l'intuition concernant *Le visible et l'invisible* :

- de repartir à ce qui est avant toute réflexion, qu'elle soit théthique[42] ou non théthique,

- de tenter de repérer dans cette phase antérieure, le point de surgissement de la vision elle-même,

- d'essayer de restaurer…
car aussi bien, nous dit-il, ne peut-il s'agir que d'une reconstruction ou d'une restauration, non point d'un chemin parcouru dans le sens inverse, ce qui est à proprement parler impossible

42 Thétique, adj., qui pose un contenu de pensée comme thèse. Chez Fichte, Jugement thétique : jugement qui pose quelque chose de manière absolue. En phénoménologie : qui pose quelque chose en tant qu'existant.

… de retourner en ce point où c'est, pour
s'exprimer dans son langage, non point du corps
mais de ***quelque chose*** qu'il appelle « *la chair du monde* »
qu'a pu surgir ce point originel de la vision…
de quelque chose qui apparaît
…pour y révéler cette dimension originale
pour nous si liée à ce qui, par la suite
de la réflexion philosophique de la recherche
de l'επιστήμε [épistémè] et du juste savoir, paraît
toujours si enraciné dans ce champ de la vision.

Il semble qu'on voie dans cet ouvrage inachevé, se dessiner quelque chose comme la recherche de ce point d'une manifestation, d'une substance innommée, où moi-même, le voyant, je m'extrais des rets - ou rais si vous voulez - d'un chatoiement dont je suis d'abord une part.

C'est dans le sens de ce secret, d'où je surgirai comme « *oeil* », prenant en quelque sorte émergence, origine, de ce que je pourrai appeler *la fonction de la voyure*. Quelque chose comme une odeur sauvage en émane qui aussi bien dans le texte est ponctué de ce mot même, laissant entrevoir quelque chose comme « *la chasse d'Artémis* » à l'horizon, quelque chose dont aussi bien la touche semble s'associer au moment de ***la tragique défaillance***, où nous avons perdu celui qui parle.

Est-ce bien là pourtant, le chemin qu'il voulait prendre ?

Ce qui nous reste des traces concernant la partie à venir de sa méditation nous permet aussi bien d'en douter.

Dans ces traces, les repères qui sont donnés très spécialement à l'inconscient…
à l'inconscient proprement psychanalytique
…nous laissent entrevoir que c'est dans la perspective d'une recherche proprement articulée autour de ce fait dimensionnel nouveau, original de *la méditation sur le sujet* telle que l'analyse nous permet à nous de la tracer, qu'il se serait peut-être dirigé.

Aussi bien, quant à moi, ne puis-je qu'être frappé de certaines de ses notes qui m'apparaissent moins *énigmatiques* qu'elles ne paraîtront à d'autres lecteurs, pour se recouvrir très exactement avec des schèmes, avec spécialement l'un d'entre eux que je serais amené à promouvoir ici :
notes concernant ce qu'il appelle *le retournement en doigt de gant,* pour autant qu'il semble y apparaître…

> je sais, dans un tel retournement imaginé à la façon dont la peau enveloppe la fourrure dans un gant d'hiver

...*que la conscience dans son illusion de « se voir se voir », trouve son fondement dans quelque chose qui concerne la structure retournée du regard* **.**

Mais qu'est-ce que le regard ?

C'est ce dans quoi j'essaierai de m'avancer aujourd'hui à partir de ce fait premier, décisif, où se marque dans ce champ…

> toujours poursuivi plus loin

…de la réduction du sujet, à ce point de néantisation qui marque la cassure, quelque chose où l'analyse nous avertit que, fondée ou infondée, cette direction exige que nous l'introduisions d'une autre référence que l'analyse prend à réduire les privilèges de la conscience, en lui fixant des bornes, en considérant la conscience comme bornée irrémédiablement, quant à cette attente dont il s'agit : du sujet comme pensée, ou l'instituant - cette conscience - comme principe non seulement d'idéalisation, mais de méconnaissance et comme on l'a dit…

> en un terme qui prend sa valeur de nouveau de se référer au domaine visuel

…en l'instituant proprement, comme « *scotome* ».

Vous savez que le terme a été introduit dans le champ du vocabulaire analytique et nommément au niveau de l'École française.

Est-ce là simple métaphore ?
Nous retrouvons de nouveau l'ambiguïté concernant tout ce qui touche à ce qui pour nous s'inscrit dans le registre de la pulsion scopique.

La conscience, ici pour nous désormais, ne compte que par son rapport à ce que…
dans des fins trop ***propédeutiques***, n'oublions pas
…j'ai essayé de vous montrer comme s'articulant au mieux dans la fiction du *texte décomplété*, à partir duquel il s'agit de recentrer le sujet…
comme parlant, précisément
…dans les *lacunes* de ce dans quoi il se présente au premier abord comme parlant.

Qu'est-ce ici à dire ?

Que nous n'énonçons que le rapport du pré-conscient à l'inconscient.

Mais que, comme FREUD l'a souligné, la fiction particulière, la dynamique qui s'attache à la conscience comme telle, à l'attention que le sujet a apporté à son propre texte, est quelque chose qui reste en quelque sorte jusqu'ici, en dehors et à proprement parler non encore articulé.

C'est ici que j'avance que ce rapport d'intérêt que le sujet prend à sa propre *schize*, est lié à ce caractère, par quoi cette *schize* est déterminée, déterminée…
comme en *tout fantasme* en tant que je vous en donne la formule générale *comme dépendance de la schize du sujet par rapport à un objet privilégié surgi de quelque séparation primitive, de quelque auto-mutilation*
…déterminée par l'approche même du *réel*.

Dans ce rapport, qui est *le rapport scopique*, cet objet…
d'où dépend le fantasme, auquel le sujet est appendu dans une vacillation essentielle
…cet objet s'appelle le *regard*.

Son privilège…
et aussi bien ce pourquoi le sujet pendant si longtemps a pu se méconnaître comme étant dans cette dépendance
…tient à la structure, à la nature même, puis-je dire, du regard.
Tout de suite, *schématisons* ce qu'ici nous voulons dire.

Dès que ce regard, le sujet essaie, si je puis dire, de s'y accommoder, *il devient cet objet punctiforme, ce point d'être évanouissant, avec quoi le sujet confond sa propre défaillance.*

De tous les objets où le sujet peut reconnaître la dépendance où il est dans le registre du désir, le regard se spécifie comme insaisissable, et c'est pour cela qu'il est, ***plus que tout autre objet***, méconnu.

C'est aussi peut-être pour cela que le sujet trouve si heureusement à se symboliser dans son propre trait évanouissant et punctiforme, dans ce quelque chose où il ne reconnaît pas le regard, à savoir dans cette illusion de la conscience de « *se voir se voir*. »

La question est donc :
si le regard est cet envers de la conscience, comment allons-nous essayer…
si vous me permettez l'expression
…de nous « imaginer » le regard ?

L'expression n'est point indue, car enfin, le regard, nous pouvons lui donner ***corps***.

Vous le savez, SARTRE, en un des passages les plus brillants de ***L'être et le néant*** le fait entrer en fonction dans la dimension de l'existence d'autrui. Entreprise à proprement parler fascinante, car elle est heureuse. Je veux dire qu'elle nous donne le sentiment que quelque part, en un point absolument privilégié, il lui est donné réellement, réalisé.

Vous le savez, c'est comme regard qu'autrui se présentifie, dans un champ qui est celui que SARTRE a d'abord défini comme celui de l'objectivité.
Pour autant qu'il laisse dans une confrontation…
liés en une incertitude fondamentale
…l'objet et la conscience néantisante, autrui resterait suspendu aux mêmes conditions.
L'autrui - ai-je dit, j'espère - resterait suspendu aux même conditions partiellement irréalisantes qui seraient celles de l'objectivité s'il n'y avait le regard.

Le regard tel que le conçoit SARTRE, c'est le regard dont je suis surpris, surpris en tant :

- qu'il change toutes les *perspectives* de mon monde,

- qu'il en change ses lignes de force,

- qu'il…
  du point de néant où je suis
  …ordonne le monde dans une sorte de réticulation rayonnée des organismes.

Ce lieu de rapport de moi, sujet néantisant, par rapport à ce qui m'entoure, aussi bien, le regard à son sens aurait là un tel privilège qu'il irait jusqu'à me faire « *scotomiser* »…
c'est moi qui ici ajoute le mot
…l'œil de celui qui me regarde comme objet :
en tant que je suis sous le regard, écrit SARTRE, je ne verrais plus l'œil qui me regarde, et si je vois l'œil, c'est alors le regard qui disparaît.

Est-ce là une analyse phénoménologique qui puisse être tenue pour effectivement juste ?

Il n'est pas vrai :
- que quand je suis sous le regard,
- que quand je demande un regard,
- que quand je l'obtiens,

je ne m'y intéresse point, je ne le vois point comme regard.

Cette sphère qui peut s'étendre assez loin…
et il s'agit justement de
savoir jusqu'où elle s'étend
…cette sphère du masque que j'appelle le regard, des peintres ont été éminents à le saisir, ce *regard* comme tel, *dans le masque*, et je n'ai besoin que d'évoquer GOYA, par exemple, pour vous le faire sentir.

Le regard se voit, ce regard dont parle SARTRE, ce regard qui me surprend et me réduit à quelque honte, puisque c'est là le sentiment qu'il dessine comme le plus accentué.

La raison de cette rencontre du regard, c'est curieusement…

à repérer dans le texte même de SARTRE

…non point dans un regard vu, qu'un regard par moi *imaginé* au champ de l'Autre.

Car si vous vous reportez à son texte, vous verrez que loin de parler de l'entrée en scène de ce regard comme de quelque chose qui concerne ce que nous appelons un « *regard* », c'est à *un bruit de feuilles* soudain entendu tandis que je suis à la chasse, qu'il se reporte, c'est à *un pas surgi dans le couloir* – ***et à quel moment*** ? – au moment où lui-même s'est présenté dans l'action de regarder et pas n'importe comment :
par un trou de serrure.
C'est un *regard* qui, le surprend dans la fonction de voyeur imaginaire qu'il soutient, qui le déroute, le chavire et le réduit à ce sentiment de la honte.

Le *regard* dont il s'agit est bien *présence d'autrui* comme tel, et sans doute rapport à quelque chose dont il n'est point fondamentalement erroné de l'appeler « *regard* ». Mais est-ce bien dire qu'originalement c'est dans ce rapport de sujet à sujet, dans ***la fonction de l'existence d'autrui comme me regardant***, que nous saisissons bien ce dont il s'agit d'original dans le *regard* ?

Peut-être y aurait-il moyen de repérer, dans le champ de la vision même auquel il appartient si évidemment, ce regard comme ***objet***, objet dans la fonction dont il s'agit, à savoir : dans ce rapport à l'inconscient pour autant qu'il nous permet, pour la première fois dans l'histoire, de situer la relation du désir.

Et aussi bien dans l'exemple sartrien lui-même, se voit-il que le regard ici n'intervient, n'est efficace que pour autant que le sujet s'y sent surpris, non pas tellement comme sujet…

comme cet élément néantisant, punctiforme qui est le corrélatif du monde de l'objet, d'idées

…mais de SARTRE qui s'***incarne*** devant nous, qui se représente comme surpris dans une fonction, elle-même, ***de désir***.

Et ce n'est pas parce que ce désir s'instaure dans le domaine même dont il s'agit, celui que j'ai appelé de *la voyure*, que nous pouvons escamoter cette dimension, puisque là elle fait surgir pour le relater mon désir d'une façon qui, par rapport à ce qui précède, introduit une dimension nouvelle.

Le privilège du regard dans la fonction du désir, dans le mécanisme de la vision même, est en nous, *coulant*, si je puis dire, le long même des veines par où ce domaine de la vision comme tel, est intégré à ce qui concerne le désir.

Ce n'est point pour rien que c'est à la même époque, où la méditation cartésienne inaugure dans sa pureté, la fonction du sujet, que se développe au plus haut point cette dimension de l'*optique*, que je distinguerai ici en l'appelant « géométrale ».

Je vais tout de suite centrer, autour d'un objet et pour que ma démonstration ne vous paraisse point se perdre dans l'abstraction, illustrer par un objet entre autres (il en est de nombreux…) ce qui me paraît exemplaire dans ce qui, si curieusement, a attaché tant de réflexions, tant de constructions à l'époque.

Une référence…
pour ceux qui voudront pousser plus loin ce que j'essaie de vous faire sentir aujourd'hui
…le livre de BALTRUSAÏTIS[43] sur les *Anamorphoses*.

J'ai fait, dans le temps, dans mon séminaire, grand usage de certaines propriétés de cette fonction de l'anamorphose précisément dans la mesure où elle était une structure exemplaire.

Pour ceux qui n'ont pas été là au moment où j'en parlais, et qui ne savent pas d'autre part, ce que c'est qu'une anamorphose, j'en ai montré à mon séminaire un très très bel exemple que j'ai pris soin d'apporter du dehors.

---

43 Jurgis Baltrusaitis, Les perspectives dépravées : Tome 2, Anamorphoses éd. Flammarion 2008, Coll. Champs Arts.

Une anamorphose simple, non pas cylindrique, consiste en ceci :

- supposons un portrait qui serait ici sur cette feuille plane, et vous voyez là, par chance, ce tableau noir dans cette position oblique.

- Supposez qu'à l'aide d'une série de fils ou de traits idéaux, je reporte sur cette paroi oblique chaque point de l'image ici dessinée.

Je pense que vous imaginez facilement ce qui en résultera sur un tableau si c'est *un tableau oblique* : vous obtiendrez cette figure extraordinairement élargie et déformée selon les lignes de ce qu'on peut appeler une perspective.

Ça suppose que si ce travail étant fait, j'en laisse… j'enlève ce qui a servi à la construction, à savoir l'image placée dans mon propre champ visuel.

L'impression que je retirerai en me plaçant, en restant à cette place par rapport à la paroi oblique qui est là-bas en face de moi, sera sensiblement la même, à savoir, disons, qu'au moins je reconnaîtrai les traits généraux de l'image.

Au mieux, j'en aurai une impression identique.

Je vais maintenant faire circuler quelque chose qui date d'une centaine d'années auparavant, 1533, à savoir l'image, que je pense vous reconnaissez tous : *Les Ambassadeurs* peints par Hans HOLBEIN.

Ceux qui le connaissent s'en verront, par là, remémorés.

Ceux qui ne le connaissent pas auront à la considérer avec attention pour l'usage que j'espère en faire dans ce qui va venir.

Déjà, le mode sous lequel je viens d'être amené à vous exposer la construction d'une *anamorphose* vous introduit à la considération de quelque chose concernant *le champ de la vision* que j'exprimerai ainsi : il y a un mode sous lequel la vision s'ordonne dans ce qu'on peut appeler en général, la fonction des images, cette fonction se définissant en relation à une correspondance point par point, de deux unités dans l'espace.

Qu'une image *soit une image virtuelle, qu'elle soit une image réelle...*
quels que soient les intermédiaires optiques
pour établir leur relation
…cette correspondance *point par point* est *essentielle*.

Ce qui est de cet ordre dans le champ de la vision est donc réductible à ce schéma, le plus simple, celui qui est matérialisé dans le mode sous lequel tout à l'heure je vous expliquais que pouvait s'établir *l'anamorphose*, à savoir le rapport d'une image…
en tant qu'elle est liée à une surface
…à un certain point que nous appellerons si vous le voulez, pour nous entendre, « point géométral ».

Et que quoi que ce soit qui soit déterminé de cette façon méthodique…
    où la ligne droite joue son rôle du fait d'être le trajet de la lumière
…quoi que ce soit qui s'établisse dans un tracé ainsi constitué, pourra s'appeler « image ».

Il est clair qu'au point de la réflexion artistico-scientifique, l'art se mêle à la science : Léonard de VINCI est à la fois savant par ses constructions dioptriques et en même temps artiste.

Aussi bien le traité de VITRUVE [Vitruve, De Architectura] sur l'architecture, n'est pas loin. C'est dans VIGNOLE[44] [Vignola, Le due regole de la perspectiva] et dans ALBERTI[45] [Léon Battista Alberti (1404-1472), *De Pictura*] que nous trouvons l'interrogation progressive des lois géométrales de la perspective, et autour des recherches pour la perspective que s'institue un intérêt privilégié concernant le domaine de la vision dont nous ne pouvons pas ne pas voir la relation avec l'interrogation - j'allais dire l'institution - du sujet cartésien,qui est lui aussi une sorte de point géométral.

Le sujet ici s'institue comme *point de perspective*, d'où l'ordre de *la vision* tel qu'à cette époque *le tableau*...
    cette fonction si importante sur laquelle nous aurons à revenir
…s'instaure, s'organise d'une façon complètement nouvelle dans l'histoire de la peinture, de cette ***perspective***, rigoureuse en tant qu'elle est ***géométrale***. C'est là ce à quoi, en ce point crucial de la constitution du sujet et de son rapport à la vision, c'est là ce à quoi nous avons affaire.

Or, je vous prie de vous reporter à l'œuvre de DIDEROT *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, pour que vous y voyez développé de façon manifeste, ***quelque chose*** qui vous rendra sensible que ceci laisse totalement échapper ce qu'il en est de la vision.

---

44 Vignole : Iacopo Barozzi, dit il Vignola (1507-1573), Le Due regole dé lia prospettiva. Cf. Les deux règles de la perspective pratique de Vignole, Egnatio Danti, Paris, CNRS Editions, 2003.
45 Léon Battista Alberti (1404-1472), De Pictura, 1435, Allia, 2007.

Car cet espace de la vision…
    même en y incluant ces parties imaginaires dans l'*espace virtuel* : dans le miroir dont vous savez que j'ai fait grand état
…est parfaitement reconstructible, imaginable par un aveugle.

Ce dont il s'agit est *repérage de l'espace*, et non pas vue. L'aveugle peut concevoir que sous certains modes, ce champ de l'espace qu'il connaît et qu'il connaît comme réel, peut-être perçu à distance et comme simultanément.

C'est bien plus d'une fonction temporelle, d'une instantanéité dans une exploration où, comme les ouvrages d'optique le montrent…
    voyez l'ouvrage même de DESCARTES en sa ***Dioptrique***
…l'action des yeux est représentée comme l'action conjuguée de deux bâtons.

[Descartes : Dioptrique, Fig. 21]

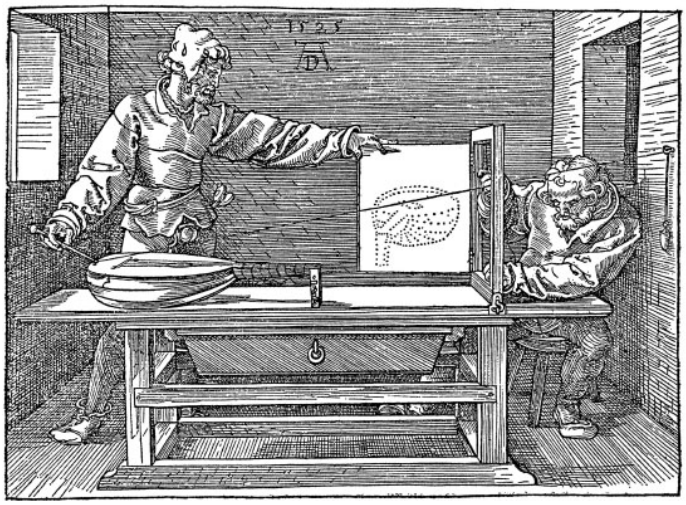
Cette dimension géométrale de la vision est quelque chose qui…
    à tout le moins devons-nous dire
…n'épuise pas - et loin de là - ce que le champ de la vision comme tel, nous propose comme relation subjectivante originelle.

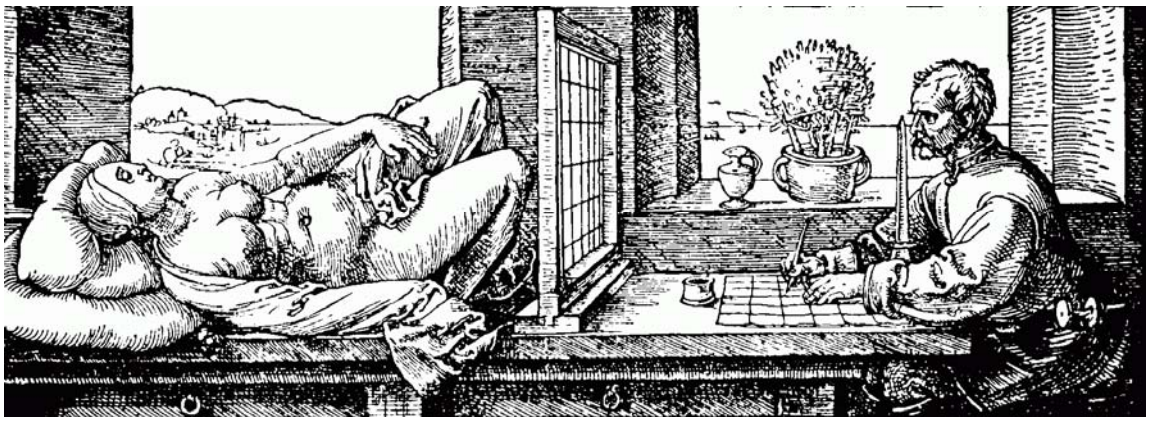
Aussi bien devons-nous entendre cet usage, en somme vous le voyez, inversé, qui est fait dans l'***anamorphose***, de l'établissement de la perspective, car quel en est l'appareil originel ?

C'est DÜRER[46] [Albrecht Dürer (1471-1528) *Underweysung der Messung*] lui-même qui l'a inventé.
Le portillon de DÜRER, c'est quelque chose qui est comme ce que tout à l'heure je mettais entre moi et ce tableau, à savoir une certaine image.

Ou plus exactement une toile, un treillis que vont traverser les points, les lignes droites, qui ne sont pas du tout obligatoirement des rayons mais aussi bien des fils qui relieront chaque point que j'ai à voir dans l'entourage, la structure du monde, à un point, où la toile, le réseau, sera par cette ligne traversé.

C'est pour établir une image perspective correcte que le portillon de DÜRER est institué.





46 Albrecht Dürer (1471-1528) Underweysung der Messung, Nuremberg, 1525. Instruction sur la manière de mesurer, Paris, Flammarion, Coll. Ecrits d'artiste 1995. Cf. aussi Géométrie, , Paris, Seuil, Coll. Source du savoir, 1995.

Que j'en renverse l'usage, que je prenne plaisir à quelque chose qui n'est pas du tout la restitution du monde qu'il y a au bout, mais - pour une autre surface - la déformation de ce que j'aurais moi-même obtenu d'une image sur cette surface de champ, que je m'attarde comme à un jeu délicieux à ce procédé qui fait apparaître quelque chose dans un étirement, une déformation particulière, et je vous prie de croire que la chose a eu sa place dans son temps.

Le livre de BALTRUSAÏTIS vous dira les polémiques furieusement passionnées qui sont surgies de ces pratiques qui avaient abouti à des ouvrages considérables.

Le couvent des Minimes actuellement détruit mais qui était du côté de la rue des Tournelles, portait sur une très longue paroi d'une de ses galeries, comme par hasard *Le Saint Jean l'Evangéliste à Patmos,* tableau qui est à la mesure d'une galerie d'une longueur à peu près comparable.

Ou encore, il fallait le voir à travers un trou pour que tout l'effet fut porté à toute sa valeur déformante et pouvait, comme ce n'était pas le cas dans cette fresque particulière mais comme ça l'était dans d'autres, prêter à toutes les *ambiguïtés paranoïaques.*

Tous les usages ont été faits, depuis ARCIMBOLDO jusqu'à Salvador DALI.

Est-ce qu'il ne vous paraît pas singulier, voire frappant, que ce quelque chose…

> où j'irai jusqu'à voir la fascination complémentaire de ce que laissait échapper ce type de recherches sur la perspective

…comment se fait-il que personne n'ait jamais songé à y évoquer quelque chose qui ressemble à l'effet… d'*une érection* ?

Imaginez un tatouage qui se développe sur l'organe *ad hoc* où il était tracé à l'état de repos, où il prend dans - un autre état - sa forme, si j'ose dire, développée.

Est-ce que vous n'avez pas là quelque chose où apparaît…

comme immanente à cette phase spécifiée - extraite, […] - dans la formation du regard comme étant cette fonction géométrale… qui, je vous le souligne, n'a rien à faire à proprement parler comme telle avec la vision qui n'en suppose absolument pas la dimension que nous essaierons dans sa forme propre d'articuler et d'articuler la prochaine fois?

Comment ne pas là voir dans ce jeu même, ici manifesté, au niveau de cette dimension partielle, manifesté quelque chose comme ce qui pour nous prend toute sa valeur d'être par ailleurs symbolique de la fonction du manque, à savoir l'apparition du fantôme phallique!

Or, dans ce tableau des *Ambassadeurs…*

qui - j'espère - a circulé assez pour qu'il ait passé maintenant entre toutes les mains

…que voyez-vous : qu'est-ce cet objet étrange, suspendu, oblique au premier plan, en avant de ces deux personnages…

dont la valeur comme ***regard***,

je pense, vous est apparue à tous

…ces deux personnages figés, raidis dans leurs ornements monstrateurs, entre lesquels toute une série d'objets qui ne sont rien d'autre que ces objets là même, qui dans la peinture de l'époque figurent les symboles de la ***vanitas*** ?

Corneille Agrippa, à la même époque, écrit son *De vanitate scientarum*. Il s'agit autant des sciences que des arts, et ces objets sont tous symboliques des sciences et des arts tels qu'ils étaient à l'époque groupés dans les *trivium* et *quadrivium*[47] que vous savez.

---

47 Le trivium et le quadrivium correspondent à deux divisions, introduites à certaines époques du Moyen Âge, dans les matières de l'enseignement scolastique. Traditionnellement, on distingue sept arts libéraux. Trois d'entre eux, la grammaire, la rhétorique et la dialectique, forment le trivium. Les quatre autres, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique, forment le quadrivium. Pour d'autres, le trivium représente les trois arts, le quadrivium, les quatre sciences.

Qu'est-ce, que…
devant cette monstration du domaine de
l'apparence sous ses formes les plus fascinantes
…que cet objet volant ici incliné ?

Vous ne pouvez le savoir :
vous vous détournez pour échapper à la fascination du tableau.

Commencez à sortir de la pièce où sans doute vous a-t-il longuement captivé.
C'est alors que, vous retournant en partant, comme le décrit l'auteur des *Anamorphoses,* vous saisissez sous cette forme – quoi ? - une tête de mort.

Or ce n'est point ainsi qu'elle se présente d'abord, cette figure que l'auteur compare à un os de seiche qui, quant à moi, m'évoque ce pain de deux livres que DALI, dans l'ancien temps, se complaisait à poser sur la tête d'une vieille femme choisie exprès bien miséreuse, crasseuse et d'ailleurs inconsciente, ou bien encore ces montres molles - du même - dont évidemment la signification non moins phallique que celle de ce que vous voyez se dessiner en position volante au premier plan de ce tableau.

Tout de ceci nous manifeste qu'au cœur même de ces recherches concernant la fonction géométrale, au cœur même de ce moment historique où se dessine le sujet, HOLBEIN nous manifeste ici, d'une façon visible, quelque chose qui n'est rien d'autre que de voir au premier plan du tableau ce qui est suffisamment indiqué par sa forme enfin aperçue dans la perspective anamorphique, à savoir le sujet comme néantisé.

Mais néantisé sous une forme qui est à proprement parler l'incarnation dans l'image de
ce ($-\varphi$) de la castration qui, pour nous, centre et rend nécessaire de centrer tout ce qui concerne l'organisation des désirs à travers les cadres des pulsions fondamentales.

Comment le dire plus profondément et voir que c'est plus loin encore qu'il faut chercher la fonction de la vision et voir se dessiner à partir d'elle, non point ce *symbole phallique* ni ce *fantôme anamorphique*, mais le *regard* comme tel, dans sa fonction pulsatile à la fois éclatante, étalée si l'on peut dire, comme elle l'est dans le tableau que vous avez, par exemple, qui n'est rien d'autre que ce que tout tableau est, à savoir un piège à regard ?

Ce regard, dans quelque tableau que ce soit, c'est précisément à le chercher en chacun de ses points, que vous le verrez disparaître.

C'est ce que j'essaierai d'articuler mieux la prochaine fois.

Il n'est pas facile dans notre domaine…
j'allais dire, de maintenir la ligne si possible
mais de la serrer au plus près.
Sur le point précis, où nous nous avançons, de
la fonction de l'œil en tant qu'elle nous intéresse,
cela peut mener celui qui cherche à vous éclairer,
à de lointaines explorations, à chercher depuis
son apparition dans la lignée vivante, cette fonction
de l'organe, et tout d'abord, sa présence.

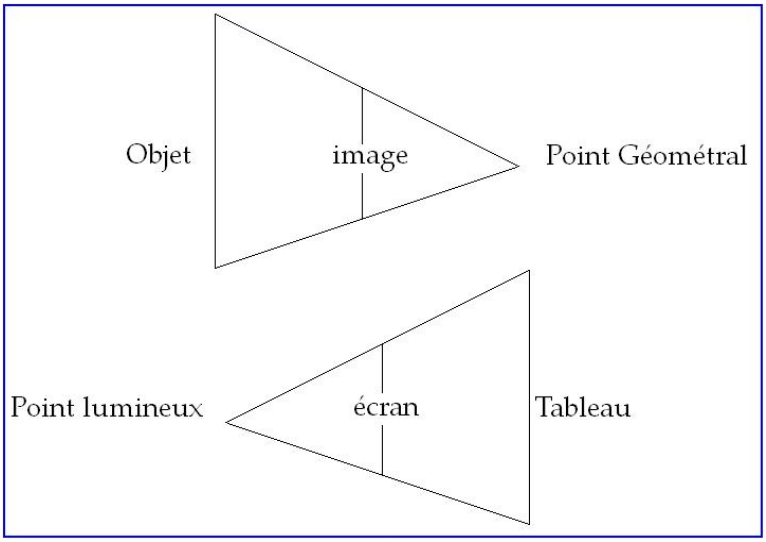
De tous les organes auxquels nous avons affaire,
et j'y insiste, c'est le rapport du sujet, non point
tant avec l'instinct…
non point tant jusqu'à présent, car nous ne
l'avons pas défini, assuré, affermi dans son
statut psychanalytique sous le nom de pulsion,
non point tant avec la tendance
…non point tant avec l'instinct, que *le rapport du sujet avec l'organe* qui est au cœur de notre expérience.

Or, de tous les organes auxquels nous avons affaire,
comme ***organe significatif*** : le sein, les fèces, d'autres
encore, il est frappant de voir que l'œil remonte
aussi loin, dans les espèces qui représentent
l'apparition de la vie.

Vous consommez sans doute, innocemment, des huîtres,
sans savoir qu'à son niveau, dans le règne animal,
déjà l'œil est apparu. Ces sortes de plongées nous en
apprennent, c'est le cas de le dire, sinon de toutes,
de bien des couleurs.

C'est au milieu de cela pourtant, qu'il s'agit de
choisir, en ramenant les choses à ce dont il s'agit
pour nous.

La dernière fois, je pense avoir suffisamment accentué ce qu'on appelle le petit schéma triangulaire, fort simple, que j'ai reproduit en haut du tableau :



qui n'est là que pour vous rappeler en trois termes, ce qui faisait le fond de ma remarque :
c'est que, ce qu'il en est de ce qu'on appelle, à un certain niveau ***l'optique***, celle qui semblait être en usage, dans ce montage opératoire dont je voyais l'usage à la fois exemplaire et orienté, pointer comme significatif dans cette forme inversée…

> cet usage inversé qui est donné de la perspective comme venant dominer - au premier plan – une certaine technique, celle de la peinture, et nommément entre les siècles fin du quinzième, seizième et dix-septième.

…cette anamorphose, en tant qu'elle nous montre que les choses ne sont pas si simples, qu'il ne s'agit pas tant là d'une reproduction réaliste de ce que l'on appelle plus ou moins proprement dans la peinture ***les choses de l'espace***, sur lesquelles il y a beaucoup de réserves à faire.

Ce que je voulais, par ce petit schéma, pointer d'essentiel, de central dans notre approche, c'est en quelque sorte ce quelque chose, qu'il convient de remarquer que :
ce qu'il en est d'une certaine optique, laisse échapper ce qu'il en est de la vision.

Comme je vous l'ai fait remarquer, cette optique-là est à la portée des aveugles. Je vous ai référé au texte de DIDEROT, *Lettre sur les aveugles,* où il essaie dans la démonstration qu'il en donne, de s'apercevoir combien de toute une fonction, qui est de la vision…

> nommément – justement – ce qu'elle nous livre de l'espace

…l'aveugle, est capable de rendre compte, est capable de le reconstruire, est capable de l'imaginer, est capable d'en parler.

Sans doute, sur cette possibilité, DIDEROT construit une sorte d'équivoque permanente à sous-entendus métaphysiques, et d'ailleurs, c'est bien là cette ambiguïté qui anime ce texte et qui lui donne son caractère mordant, prenant.

Pour nous, insistons sur ceci, c'est que cette dimension géométrale…

> où nous avons vu la possibilité d'un certain repérage du sujet, du sujet comme appelé à un certain point, commandé, déterminé, nécessaire

…c'est en effet une des dimensions par où nous pouvons entrevoir comment ce ***sujet*** qui nous intéresse, est amené à être, en quelque sorte, pris, manœuvré, capté dans le champ de la vision.
Et ce que je vous montrais, à la fin de mon exposé, à savoir le tableau d'HOLBEIN :

Le tableau d'HOLBEIN avec *ce singulier objet flottant au premier plan*, dont j'ai tout de suite, à l'endroit de mon but, et sans plus dissimuler que je ne fais d'habitude ce que j'appellerai le dessous des cartes, je ne vous ai montré cet objet, qui est en somme bien là…

comme nous allons retrouver aujourd'hui ce que signifie la chose, enfin, à regarder

…que cet objet est là, pour prendre… et je dirais presque « *prendre au piège le regardant* », c'est-à-dire nous.

Et qu'en somme, c'est une façon manifeste…

sans doute exceptionnelle, et due à je ne sais quel moment de réflexion du peintre

…de nous montrer comme quoi, en tant que sujet, nous sommes - dans le tableau - littéralement appelés et ici représentés comme pris.

Car, aussi bien, ce rapport avec ce tableau fascinant…

dont je vous ai montré les résonances, les parentés avec ces tableaux qu'on appelle des *vanitas*

…ce tableau fascinant d'être, entre ces deux personnages parés et fixes, d'entre lesquels tout ce qui nous rappelle, dans la perspective de l'époque, la vanité des arts et des sciences, est là pour nous captiver.

Le secret de ce tableau est donné pour ce moment où, nous éloignant légèrement, peu à peu de lui vers la gauche, dans un retour de fait, nous verrons la signification de l'objet flottant, de l'objet sérieux, magique, qui nous reflète notre propre néant, dans la figure de la tête de mort.

Usage donc de cette dimension géométrale de la vision pour captiver le sujet, rapport évident à ce désir qui pourtant, reste énigmatique.

Quel est le désir qui se prend, qui se fixe, qui a cette rencontre avec ce tableau, qui…

aussi bien ce tableau est chose faite, chose construite

…le motive à pousser l'artiste à mettre quelque chose - et quoi - en œuvre?

Tel est le chemin où nous allons essayer de plus nous avancer aujourd'hui.

Dans cette matière de la vision, disons du visible, tout est piège, et singulièrement disposition que vous retrouvez présente à tous les niveaux, à tous les étages, qui est si bien désignée par Maurice MERLEAU-PONTY, dans ce livre *Le visible et l'invisible*, par le titre d'un des chapitres : *L'entrelacs, le chiasme.*

Il n'est pas une seule des *divisions*, des *doubles versants* que présente cette fonction de la vision, qui ne se présente à nous à la façon de dédale, de ce fait que, à mesure des champs que nous y distinguons, nous ne nous apercevons que plus avant combien ces champs se croisent.

Il semble d'abord, qu'après tout, dans ce domaine que j'ai appelé celui du ***géométral***, que ce soit, si je puis dire, la lumière, qui nous donne le fil.

Et en effet ce ***fil***, vous l'avez vu la dernière fois agir pour nous relier à chaque point de l'objet, et au lieu où il traverse le réseau en forme d'écran sur lequel nous allons repérer l'image, fonctionner comme fil.
La lumière, comme on dit, se propage en ligne droite, et ceci est assuré :
il semble que ce soit elle qui nous donne le fil.

Pourtant, réfléchissez que ce fil n'a pas besoin de la lumière, il n'a besoin que d'être un fil tendu.

Et aussi bien, c'est pourquoi l'aveugle, pourra suivre toutes ***nos*** démonstrations, pour peu que nous nous donnions quelque peine à lui montrer - pourquoi pas ? - à tâter un objet d'une certaine hauteur, puis à suivre le fil tendu, comment quelque part quelque chose…

> que nous lui apprendrions aussi par le toucher, à distinguer comme quelque chose de réparable et repérable au bout des doigts sur une surface et y répondre

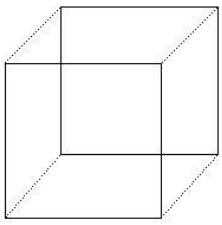
…donne une certaine configuration, une certaine limite qui reproduit la façon même dont nous imaginons, dans l'optique pure, le repérage des images, dont nous imaginons les rapports diversement proportionnés et fondamentalement homologiques, les correspondants d'un point à un autre dans l'espace, ce qui revient toujours, à la fin du compte, à être deux points d'un même fil.

C'est quelque chose qui n'appartient pas spécialement à ce que livre la lumière.

Comment tenter, essayer de saisir, ce qui, donc, semble nous échapper, dans cette structuration optique de l'espace qui est toujours ce sur quoi joue d'ailleurs l'argumentation traditionnelle, quand les philosophes…

> d'ALAIN, le dernier à s'y être montré dans les exercices les plus brillants, en remontant vers KANT et jusqu'à PLATON

…s'exercent sur la prétendue *tromperie de la perception* et en même temps, ils se retrouvent maîtres de l'exercice à insister sur le fait que ce qu'il faut que nous saisissions, c'est que la perception trouve l'objet là où il est, que cette apparence du cube qui est faite, nous le voyons en parallélogramme :



c'est précisément là, en raison de cette rupture de l'espace qui sous-tend votre perception même, ce qui fait que nous percevons comme cube.

Tout le jeu, le « *passez muscade* » de la dialectique classique, autour de la perception, est autour de ceci qu'il s'agit de la vision géométrale, de la vision en tant qu'elle se situe dans un espace qui n'est pas, dans son essence, ce dont il s'agit concernant le visuel.

Et aussi bien, ce rapport, de l'apparence à l'être dont le philosophe, afin de se donner ce champ, se rend si aisément maître, est ailleurs.

Il est ailleurs, dans *l'autre propriété* de la lumière, qui est d'être *le point lumineux…*

c'est-à-dire quelque chose d'autre que ces objets constitués dans la référence de l'espace

…qui est point d'irradiation, ruissellement de lumière, source jaillissante de reflets.

La lumière se propage sans doute en ligne droite, mais elle se réfracte, elle diffuse, elle inonde, elle remplit - n'oublions pas - cette coupe qu'est notre oeil, elle en déborde aussi.

Elle nécessite, pour nous, autour de cette coupe, toute une série d'organes, d'appareils, de défenses. Ce n'est pas simplement à la distance que l'iris réagit, c'est aussi à la lumière, et il a à protéger ce qui se passe au fond de la coupe, qui pourrait, dans certaines conjonctures, en être lésé, et aussi bien notre paupière, elle aussi, devant une trop grande lumière, est appelée à se resserrer, clignant d'abord, voire d'une façon plus ou moins ferme, se resserrant en une grimace bien connue.

Aussi bien n'y a-t-il pas que l'œil à être photosensible, nous le savons. Toute la surface du tégument…

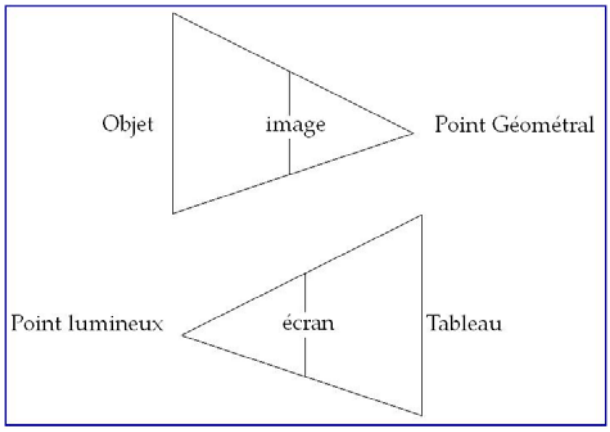
à des titres sans doute divers,
qui ne sont point que visuels

…peut être pourtant photosensible, et cette dimension ne saurait être réduite d'aucune façon dans le fonctionnement de la vision, du rôle du pigment.

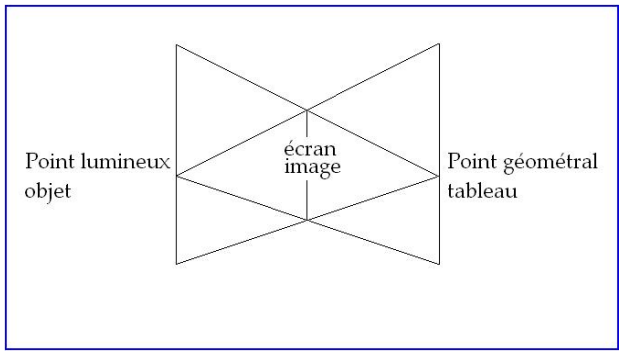
Il est certaine première forme, ébauche, d'organes photosensibles qui sont les tâches pigmentaires, et au fond, dans l'œil, le pigment fonctionne à plein, et de façon, certes, que le phénomène montre infiniment complexe, fonctionnant à l'intérieur des cônes, par exemple, sous la forme de la rhodopsine et aussi, fonctionnant à l'intérieur des diverses couches de la rétine.

Allant, venant - ce pigment - dans des fonctions,
aussi bien, qui ne sont pas toutes, pour nous,
ni toujours, immédiatement repérables et claires,
mais suggérant la profondeur et la complexité et en
même temps l'unité, de toute une série de mécanismes
qui sont, à proprement parler, ceux de la relation à
la lumière.

Pour vous mener, vous faire cheminer, dans ce qui est
proprement ce qui nous intéresse, à savoir,
la relation du sujet, avec ce qu'il en est proprement
de la lumière, qui semble bien déjà s'annoncer pour
ambiguë puisque, vous le voyez ces deux schémas
triangulaires s'inversent :



en même temps qu'ils doivent se superposer :



vous donnant là l'exemple premier de ce que
j'indiquais tout à l'heure, devant être
essentiellement ce fonctionnement d'entrelacs,
d'entrecroisement, de *chiasma*, qui est celui auquel,
ou dans lequel, nous devons nous déplacer
dans tout ce domaine.

Pour articuler, vous faire sentir ce qu'il en est de la question que pose, ou plus exactement d'un premier ordonnancement de la question dans son rapport à la lumière, concernant le *sujet*, et sa place, sa place en tant qu'elle est autre chose que cette place de point géométral que définit l'optique pure, ou l'optique géométrique, je vais vous raconter un petit apologue, une petite histoire. Elle est vraie.

Elle date de quelque chose comme mes vingt ans, et dans ce temps, bien sûr, jeune intellectuel, je n'avais d'autre souci que d'aller ailleurs, enfin, de me baigner dans quelque pratique directe, rurale, chasseresse, voire marine.

Et un jour, sur un petit bateau où j'étais en train, avec quelques personnes membres d'une famille de pêcheurs dans une petite ville, un petit port…

> à ce moment-là, notre Bretagne n'était pas encore au stade de la grande industrie, ni du chalutier le pêcheur pêchait dans sa coquille de noix, et à ses risques et périls, c'est ces risques et périls que j'aimais partager, mais ce n'était pas tout le temps risques ni périls, il y avait aussi des jours de beau temps

…et, un jour que nous attendions le moment de retirer les filets, le nommé Petit-Jean, nous l'appellerons ainsi…

> il est comme toute sa famille disparu très promptement du fait de la tuberculose qui était à ce moment-là la maladie vraiment ambiante, dans laquelle toute cette couche sociale se déplaçait

…me montre ce ***quelque chose*** qui flottait à la surface des vagues : c'était une petite boîte, et même précisons, une boîte à sardines.

Elle flottait là dans le soleil, témoignage de l'industrie de la conserve que nous étions par ailleurs chargés d'alimenter.
Elle miroitait dans le soleil.
Et Petit-Jean me dit :

> « Tu vois, cette boîte ? Tu la vois ?
> Eh bien, elle, elle te voit pas ! »

Ce petit épisode…
    il trouvait ça très drôle, moi moins. J'ai
    cherché pourquoi, moi, je le trouvais moins drôle
…Ce petit épisode est fort instructif.

Ce petit apologue doit nous retenir un instant.

D'abord, si ça a un sens, que Petit-Jean me dise
que la boîte ne me voit pas, c'est parce que,
en un certain sens, tout de même, elle me regarde :
au niveau du point lumineux, c'est là qu'est tout
ce qui me regarde, et ce n'est point là métaphore.

La portée de cette petite histoire, telle qu'elle
venait de surgir dans l'invention de mon partenaire,
le fait qu'il la trouvât si drôle et que moi, moins,
tient au fait que si on me regarde, si on me raconte
une histoire comme celle-là, c'est tout de même dans
la mesure où moi…
    à ce moment-là, tel que je me suis dépeint, avec
    ces types qui gagnaient là péniblement leur
    existence, à cette étreinte avec ce qui était,
    pour eux, la rude nature
…moi ***je faisais tableau*** d'une façon assez inénarrable.

Pour tout dire, je faisais tant soit peu tâche dans
le tableau, et c'est bien de le sentir…
    rien qu'à entendre, à m'entendre interpeller
    ainsi, dans cette humoristique, ironique histoire
…que je ne la trouve pas si drôle que ça.

Je prends ici la structure au niveau du sujet,
mais elle reflète quelque chose qui se trouve déjà
dans le rapport naturel que l'œil inscrit à l'endroit
de la lumière.

Je ne suis pas simplement cet être ***punctiforme*** qui se
repère au ***point géométral*** d'où est saisie la ***perspective*** :
au fond de mon oeil se peint le tableau.

Je suis ici dans une entière ambiguïté :
le tableau, certes est dans mon oeil,
mais moi je suis dans le tableau.

Ce qui est lumière *me regarde*, et grâce à cette lumière, quelque chose - au fond de mon oeil - se peint…
qui n'est point simplement le rapport construit, l'objet sur quoi s'attarde le philosophe
…qui est *impression*, qui est *ce ruissellement d'une surface* qui n'est pas d'avance située, pour moi, dans sa distance.

Justement, il fait intervenir ce quelque chose d'élidé dans la relation géométrale, ce point que définit bien la notion, le terme, le maniable même, grâce à nos appareils…
car c'est d'*un appareil photographique* qu'il s'agit
…de la « *profondeur de champ* » avec tout ce qu'elle présente d'ambigu, de variable, de nullement maîtrisé par moi et bien plutôt qui me saisit, qui me sollicite à chaque instant et fait du *paysage*, quelque chose de bien autre qu'*une perspective*, ce que j'ai appelé *le tableau*.

La *référence* du tableau, celle qui est à situer à la même place, c'est-à-dire au dehors, c'est *le point du regard*.

Et ce qui, de l'un à l'autre, fait la médiation, ce qui est entre les deux, c'est quelque chose qui est d'une autre nature que ce que nous saisissions l'autre jour, comme ce qu'on peut appeler cette mise au point, ou encore cette mise en coupe réglée qui constitue l'*espace optique géométral*, c'est quelque chose qui joue un rôle exactement inverse, je veux dire, qui opère, non point par ce fait d'être traversable mais au contraire d'être opaque, c'est l'écran.

Ce qui, au niveau du *regard*, de ce qui dans les points divers de ce qui se présente pour moi comme espace de la lumière est pour moi regard :

- c'est toujours quelque *jeu de la lumière et de l'opacité,*
- c'est toujours *ce chatoiement, ce miroitement* qui était là tout à l'heure au cœur de ma petite histoire,
- c'est toujours ce qui, en chaque point, me retient d'être écran, de faire apparaître la lumière comme chatoiement, chose qui la déborde.

Pour tout dire, le point de regard participe toujours de l'ambiguïté du joyau. Et moi, si je suis quelque chose dans le tableau, c'est aussi sous l'autre face qui est aussi face de *l'écran*, à savoir comme ce que j'ai appelé tout à l'heure, *la tâche*.

Tel est le rapport du sujet avec le domaine de la vision et qui n'est point un rapport au sens courant du mot sujet, subjectif, je veux dire qu'il ne saurait être considéré comme un rapport idéaliste.

Ce survol que j'appelle le sujet quand je le donne comme donnant la consistance, faisant la solidité du tableau, son unité, n'est pas un survol simplement représentatif. Il est ici plusieurs façons de se tromper concernant cette fonction du sujet dans le domaine de ce qui se développe comme spectacle.

Assurément, l'autonomie, la fonction de synthèse, comme on dit, de ce qui se passe en arrière, disons, de la rétine, dans ce qui fait que, phénoménalement, nous pouvons nous ***apercevoir***, il y en a des exemples tout à fait remarquables donnés dans le livre de MERLEAU-PONTY qui s'appelle *Phénoménologie de la perception*.

Il extrait très savamment d'une ***abondante littérature***…
> une étude de la phénoménologie de la vision

…des faits très remarquables, moyennant quoi la seule intervention de masquer…
> grâce à un écran, une partie d'un champ fonctionnant comme source de couleurs composées, faites par exemple de deux roues, de deux écrans, qui en tournant l'une derrière l'autre doivent composer un certain ton de lumière

…que l'intervention simplement d'*un écran*, fait voir d'une façon toute différente *la composition* ***dont il s'agit***.

Ici, bien effectivement en effet, nous saisissons la fonction purement subjective ***au sens ordinaire du mot***, la note de mécanisme central qui, pour nous, intervient et donne à ce qui fut construit dans l'expérience…
> dont nous connaissons toutes les composantes

…ce qui distingue la construction du jeu de lumière de ce qui est perçu par le sujet.

Autre chose, vous le sentez bien, sera de nous apercevoir…
    ce qui aura encore, pourtant, une face subjective
    mais tout autrement accommodée
…de nous apercevoir, par exemple, des effets de reflet, d'un certain champ, d'une certaine couleur, disons par exemple, un jaune, sur le champ qui est à côté, qui sera bleu par exemple, et qui, du fait de recevoir la lumière réfléchie sur le champ jaune, en recevra aussi quelque modification.

Mais, assurément, tout ce qui est couleur n'est que subjectif. Nul corrélat objectif dans le spectre ne nous permet d'attacher la qualité de la couleur à la longueur d'onde ou à la fréquence intéressée à ce niveau de la vibration lumineuse, il y a là quelque chose d'encore subjectif, mais tout de même situé différemment que dans la première expérience évoquée.

Est-ce là tout ? Est-ce là ce dont je parle quand je parle de la relation du sujet à ce que j'ai appelé le tableau ? Assurément pas.

La relation du sujet à ce qui est appelé le tableau, nous donne précisément ce *quelque chose* qui, très curieusement, est approché par certains philosophes ***mais situé***, si je puis dire, *à côté*. Lisez le livre de Raymond RUYER appelé *Néo-finalisme* et voyez comment il se trouve appelé à exiger, à construire, pour situer la perception…
    et qu'il conçoit comme étant la perception
    dans une perspective téléologique
…à situer le sujet en survol absolu.

Il n'y a manifestement aucune nécessité…
    si ce n'est de la façon la plus abstraite
…à penser le sujet en survol absolu quand il s'agit, comme dans son exemple, de nous faire saisir ce que c'est que la perception d'un damier, lequel appartient par essence à cet espace, à cette vision, à cette optique géométrale que j'ai pris soin d'abord de distinguer : nous sommes là dans le *partes extra partes*, dans l'***espace*** tel qu'il est justement constitué, défini comme tel, et qui fait toujours tellement difficulté, objection à la saisie de l'objet.

Mais dans cette direction, la chose est irréductible, nous sommes dans le *partes extra partes*.

Et pourtant, il est un domaine phénoménal…
    et quand on y regarde de près infiniment plus
    étendu que les points privilégiés où il apparaît
…qui nous fait saisir dans sa véritable nature ce sujet en survol absolu…
    ce n'est point parce que nous ne pouvons pas lui
    donner d'être, qu'il n'est point exigible
…nommément, cette dimension, où ici je me situe dans le tableau…
    et comme tache, très précisément
…ce qui nous est amené dans le domaine naturel par les phénomènes qu'on appelle, plus ou moins proprement, du ***mimétisme***.

Je ne puis ici même m'engager dans le foisonnement des faits et des problèmes qui sont suggérés, imposés, plus ou moins élaborés, dans cette dimension du mimétisme.

Là-dessus, vous vous reporterez aux ouvrages spéciaux, qui ne sont pas simplement fascinants, captivants mais extrêmement riches en matière à réflexion.

Ce que je veux accentuer, c'est ce qui, peut-être, n'a pas été, jusqu'alors, suffisamment souligné, concernant ce dont il s'agit.

À la rigueur, on peut parler, dans certains phénomènes du mimétisme, de coloration adaptative ou adaptée, comme vous voudrez, et par exemple, en saisir comme l'a indiqué CUENOT avec dans certains cas, une pertinence probable, que la coloration en tant qu'elle s'adapte au fond, ne serait…
    ce qui est déjà fort important à saisir
…qu'un mécanisme, qu'un mode de défense contre la lumière.

En d'autres termes, un animalcule, quel qu'il soit…
    il en est d'innombrables qui peuvent
    ici nous fournir des exemples
…dans un certain milieu, où du fait de l'entourage domine le rayonnement vert, dans un fond d'eau au milieu d'herbes vertes, ne se fait vert que pour autant que pour lui, la lumière pouvant être…
    c'est nous qui l'avançons et la chose n'est point
    invraisemblable, elle peut être dans certains
    cas, contrôlée
…pouvant être pour lui un agent nocif, il se fait vert pour la renvoyer…
    comme chacun sait que c'est là ce qui se produit
…la renvoyer en tant que verte :
il se met - par son adaptation colorée - à l'abri des effets de cette lumière.

Mais dans le mimétisme, c'est de tout autre chose qu'il s'agit. Ici, je suis forcé de prendre un exemple, c'est un exemple choisi presque au hasard, ne croyez pas que ce soit un cas ni un exemple privilégié.

Un petit crustacé qu'on appelle *caprella* et auquel on ajoute un autre adjectif *acanthifera,* quand il loge, quand il niche au milieu de ces sortes d'animaux, à la limite de l'animal, qu'on appelle des ***briozoaires*** - imite quoi ? - imite ce qui, chez le briozoaire, se présente comme tache, dans cet animal quasi plante qu'est le briozoaire :
à telle de ses phases, une anse intestinale fait tache, à une autre de ses phases, il y a quelque chose comme un centre coloré aussi qui fonctionne.

C'est, de ce rapport, d'une forme à une forme tachée, que le crustacé s'***accommode*** : *il se fait tache, il se fait tableau, il s'inscrit dans le tableau*.
C'est là ce qui est à proprement parler le ressort original dans le ***mimétisme***. Et, à partir de là, les dimensions fondamentales de ce qu'il en est du sujet en tant qu'il a à s'inscrire dans le tableau, apparaissent, et apparaissent infiniment plus justifiées qu'au premier abord, une sorte de *divination*, plus ou moins tâtonnante, ne peut nous le donner.

J'ai fait allusion déjà, il y a deux de mes conférences, à ce que CAILLOIS en dit dans son petit livre *Méduse et compagnie* avec ***une pénétration incontestable***, qui est quelquefois celle du non spécialiste, en ceci que justement sa distance lui permet peut-être de mieux saisir les reliefs de ce que le spécialiste n'a pu faire qu'épeler.

Il y arrive, je crois, d'une façon beaucoup ***plus juste et efficace*** que ne l'ont fait ceux qui ne veulent voir dans ***le registre des colorations que des faits d'adaptation*** diversement réussis et aussi bien toujours ambigus, car les faits, comme je vous l'ai indiqué, démontrent qu'à peu près rien de l'ordre de l'adaptation…

> tel qu'il est envisagé d'une façon ordinaire, à savoir adaptation liée aux besoins de la survie

…qu'à peu près rien n'est justifié du mimétisme, qui aussi bien dans la plupart des cas se montre soit inopérant soit opérant strictement en sens contraire de ce que voudrait le résultat présumé adaptatif.

Par contre, CAILLOIS met en relief les trois termes qui sont effectivement les dimensions majeures où se déploie cette activité mimétique, il les appelle, il les distingue au catalogue dans les trois rubriques qui sont à la vérité, semble-t-il, celles qui, au moins pour un temps, nous paraissent essentielles à retenir notre réflexion :

- celle du travesti, dit-il,
- celle du camouflage,
- celle de l'intimidation.

Je répète : *travesti, camouflage, intimidation.*

C'est dans ce domaine, en effet, que se présente la dimension par où le sujet a à s'insérer dans le tableau. Il donne à voir quelque chose en tant que ce quelque chose est distinct de ce qu'on pourrait appeler « un lui-même » qui est derrière.

L'effet du *mimétisme* est *camouflage*, et au sens, je vous l'ai dit, proprement technique, ce n'est pas de se mettre en accord avec le fond dont il s'agit, mais sur un accord bigarré, un fond bigarré de se faire bigarrure, exactement comme la plus ***technique*** du camouflage dans les opérations de guerre humaine s'opère.

Quand il s'agit du travesti, il s'agit à proprement parler de la visée d'une certaine *finalité sexuelle*, et la nature nous montre cette référence à ***la visée sexuelle*** comme se produisent par toutes sortes d'effets qui sont essentiellement de *déguisement*, de *mascarade*, en ce sens qu'ici se constitue un plan distinct de la visée sexuelle elle-même qui se trouve y jouer un rôle essentiel et qu'il ne faut pas distinguer et isoler trop vite comme étant celui de la *tromperie*.

La fonction du *leurre* en cette occasion, est autre chose, devant quoi il convient de suspendre les décisions de notre esprit avant que d'en avoir bien mesuré l'incidence.

Enfin le phénomène dit de l'intimidation comporte, lui aussi, toujours cette survalue que le sujet essaie d'atteindre dans son apparence, mais dont, là aussi, il convient de ne pas voir trop vite l'effet comme comportant, disons le mot, une ***inter-subjectivité***.

Chaque fois qu'il s'agit de l'*imitation*, gardons-nous de trop vite penser à l'autre qui serait soi-disant *imité*. *Ce que le sujet imite foncièrement dans l'imitation, c'est une certaine fonction qu'il tend à donner de lui-même*.
C'est à ceci que nous devons provisoirement nous arrêter si nous ne voulons pas aller trop vite, car ce qui nous sollicite, en cette occasion, concernant la véritable fonction, qui est ici évoquée, sur ce sujet, dans un survol, qu'il nous faut bien considérer comme subsistant, puisque des faits, des choses se manifestent comme ne pouvant se situer, se déterminer, que dans ce plan de survol.

Tel *le mimétisme*, ce qu'il nous faut, c'est essayer de regarder de plus près et non pas simplement dans cette référence à la fin, plus ou moins confuse, toujours plus ou moins évoquée par la fonction de l'instinct, c'est de voir ce qu'il en est, au *point où* pour nous, il est nécessaire de *l'accommoder*, à savoir au niveau de ce que nous apprend ***la fonction inconsciente***, comme telle, en tant qu'elle est ce champ, pour nous, qui se propose à la conquête du sujet.

Dans cette direction, nous aurons à nous avancer, guidés par une remarque, disons, du même CAILLOIS.

Par exemple, il perçoit, il indique…
assurément il devine là quelque chose
…que, dans ce qu'il s'agit, concernant les faits du mimétisme, il ne s'agirait de rien d'autre que l'analogue, au niveau animal de ce qui, chez l'être humain, se manifesterait comme art et nommément celui de la peinture.

Je ne peux pas dire que ce soit là remarque qui soit suggestive pour l'usage que nous allons être amenés à en faire.
La seule chose qu'on puisse y objecter, c'est que, pour *René* CAILLOIS [lapsus de Jacques Lacan : Roger Caillois,rectifié dans la séance suivante], ceci semble indiquer que la peinture, ça serait si clair que ça, qu'on puisse s'y référer comme à quelque chose qui serait plus clair.

Qu'est-ce que cette peinture ?
Ce n'est évidemment pas pour rien que nous avons accentué comme tableau, la fonction où le sujet a à se repérer comme tel.
Mais quand un sujet humain s'engage à en faire un tableau, à mettre en œuvre ce quelque chose qui a pour centre le regard, de quoi s'agit-il?

J'avancerai la thèse suivante : dans le tableau *l'artiste*, nous dit-on, *veut être sujet*, il se distingue de tous les arts - celui de la peinture - en ceci que dans l'œuvre, c'est comme sujet, c'est comme regard, que l'artiste entend, à nous, s'imposer.

À ceci, d'autres répondront en insistant, non sans rencontrer effectivement quelques difficultés, mais en mettant en valeur le côté objet du produit de l'art.

En somme, que dans ces deux directions de remarques, quelque chose d'également efficace, de plus ou moins approprié se manifeste, mais qui, assurément, n'épuise pas ce dont il s'agit.
J'avance qu'assurément, dans le tableau, toujours

se manifeste quelque chose du regard.
Le peintre le sait bien dont aussi bien la morale, la recherche, la quête et l'exercice est vraiment, qu'il s'y tienne ou qu'il en varie la sélection, si je puis dire, d'un certain mode de regard.

Assurément, à une vision particulièrement approfondie et perspicace de ce qui aura été avancé devant vous, il sera livré qu'à regarder des tableaux…

> même les plus privés de ce qu'on appelle le regard, constitué par une paire d'yeux, même dans les tableaux où toute représentation de la figure humaine est absente

…dans tel tableau de paysage d'un peintre hollandais ou flamand, suffisamment ***averti*** vous finirez par voir, comme en filigrane, quelque chose de si spécifié pour chacun des peintres que vous aurez le sentiment de la présence du regard.

Mais ce n'est là qu'objet de recherche et après tout qu'illusion, peut-être. La fonction du tableau, par rapport à celui à qui le peintre, littéralement, donne à voir son tableau, a un rapport avec *le regard*.

Ce rapport n'est pas, comme il semblerait à une première appréhension, d'être *piège à regard*. On pourrait croire, que tel l'acteur, le peintre vise au « *m'as-tu vu* » et ***désire être regardé***. Je ne le crois pas.

Je crois qu'il y a un rapport au regard de l'amateur mais qu'il est plus complexe : le peintre…

> à celui qui doit être devant son tableau

…donne quelque chose, qui, dans toute une partie au moins de la peinture, pourrait se résumer ainsi :

> « *Tu veux regarder, eh bien, vois donc ça !* »

Il donne quelque chose en ***pâture*** à l'œil, mais *il invite* celui auquel le tableau est présenté, *à déposer là son regard*, comme on dépose les armes, et c'est là l'effet pacifiant, apollinien de la peinture, c'est que *quelque chose* est donné non point tant au regard qu'à l'œil.

Mais il comporte cet abandon, ce dépôt du regard. Comme tel, il appelle le sujet à ce niveau où il a déposé son propre regard.

Assurément, il y a là quelque chose qui fait problème, car toute une face de la peinture…

celle qui - à tout le moins, peut-on dire, quelque place qu'on lui donne - se sépare de ce champ que je viens ici d'articuler, de définir

…toute une face de la peinture est expressionniste, à savoir que celle-là, elle donne quelque chose - et c'est ce qui la distingue - qui va dans le sens d'une certaine ***satisfaction***…

au sens ou FREUD emploie le terme quand il s'agit de ***satisfaction*** de la ***pulsion***

…une certaine satisfaction à ce qui est demandé par le regard.
C'est là justement ce qui peut nous permettre d'y distinguer des autres ce que sont les exigences.
En d'autres termes, il s'agit de poser maintenant la question de ce qu'il en est de l'œil comme organe.
La fonction, dit-on, crée l'organe. Pure absurdité. Elle ne l'explique même pas.

Tout ce qui est dans l'organisme comme organe, se présente toujours comme ayant une grande multiplicité de fonctions.

Et dans l'œil…

déjà à simplement marquer l'ambiguïté que nous avons marquée aujourd'hui

…il est clair, que des fonctions diverses se conjuguent, au niveau de *la fonction discriminatoire*, celle qui s'individualise, s'isole au maximum au niveau de la *fovea*, au point élu de la vision distincte, qu'il ne s'agit pas de la même chose que dans ce qui se fait sur toute la surface de la rétine, injustement distingué par les spécialistes comme ***fonction scopique***, point où le même chiasme, le même entrecroisement que nous avons souligné se retrouve, puisque ce champ, qui est soi-disant fait pour percevoir ce qui est dans des effets d'éclairement moindre, c'est là que se voit, au maximum, la possibilité de percevoir des effets de lumière.

Je veux dire qu'une étoile de cinquième ou sixième grandeur si vous voulez la voir…
    c'est le phénomène d'ARAGO
…ne la fixez pas tout droit : c'est très précisément à regarder un tout petit peu de côté qu'elle peut vous apparaître.

Ces fonctions de l'œil n'épuisent pas le caractère de l'organe en tant qu'il surgit sur le vivant et qu'il y détermine ce que tout organe détermine, à savoir, des devoirs.

Ce qui fait la faute de notre référence à l'instinct, si confuse, c'est que nous ne nous apercevons pas que l'instinct c'est la façon dont un organisme a à se dépêtrer, aux meilleures fins, avec un organe.

Les exemples sont nombreux, dans l'échelle animale, de cas où c'est le surcroît, le faix, le fardeau, l'hyper-développement d'un organe devant quoi l'organisme succombe.

La prétendue fonction de l'instinct dans ce rapport, dans ce rapport de l'organisme à l'organe, qui semble bien plus avoir à se définir dans le sens d'une morale.

C'est une analogie, bien sûr, mais l'organisme a à se dépêtrer de ce qu'on peut faire de cet organe et nous nous émerveillons des soi-disant préadaptations de l'instinct en ce sens que, de son organe, l'organisme peut faire quelque chose.

Pour nous, dans la référence qui est la nôtre, concernant l'inconscient, où il est si net que c'est le rapport à l'organe dont il s'agit, à savoir, non pas la sexualité, ni même le sexe, si tant est que nous puissions donner - et nous le ferons - à ce terme, une référence spécifique, mais quelque chose de particulier, le phallus, en tant qu'il fait défaut à ce qui pourrait être atteint de réel dans la visée du sexe.

C'est pour autant, que nous avons affaire au cœur de l'expérience de l'inconscient, à cet organe…
déterminé chez le sujet par une insuffisance,
celle qui est organisée dans *le complexe de castration*
…que nous avons à voir dans quelle mesure l'œil est intéressé dans une dialectique semblable.

Eh bien, dès le premier abord, nous voyons dans la dialectique de l'œil et du regard, qu'il n'y a point coïncidence, mais foncièrement *leurre* :
je demande *un regard* quand, dans l'amour, je fais cette prière, ce qu'il y a là de foncièrement insatisfaisant et de toujours manqué, c'est que :

« *Jamais tu ne me regardes, là où je te vois* ».

Inversement, ce que je regarde, n'est jamais ce que je veux voir.

Et dans ce jeu, que j'ai évoqué tout à l'heure, du peintre et de l'amateur, qui est un jeu, un jeu de trompe-l'œil, quoi qu'on en dise, et ici nulle exigence, nulle référence à ce qu'on appelle improprement figuratif. Si là-dedans, vous mettez, je ne sais quelle sous-jacence, c'est qu'elle est référence à la réalité.

Quand dans l'apologue antique, concernant ZEUXIS et PARRHASIOS, le mérite de ces peintres nous est donné le premier d'avoir fait des raisins qui ont attiré les oiseaux, l'accent n'est point mis sur le fait que ces raisins fussent d'aucune façon, des raisins parfaits, l'accent est mis sur le fait que même l'œil des oiseaux y a été trompé et la preuve, c'est que son confrère PARRHASIOS triomphe de lui, qui n'a eu à peindre sur la muraille qu'un *voile*, un voile si ressemblant que ZEUXIS, se tournant vers lui, lui a dit :

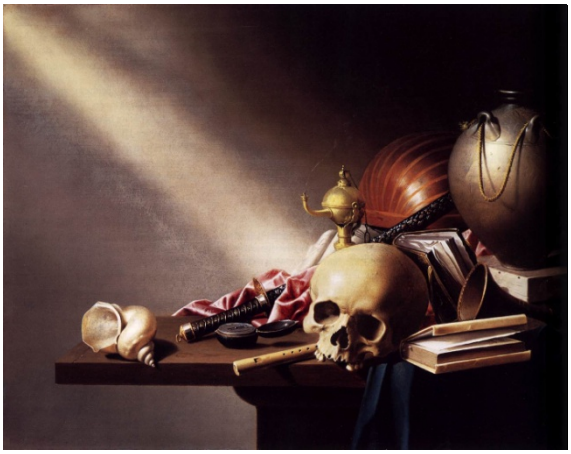
« *Alors et maintenant, montre-nous, toi, ce que tu as fait derrière ça.*[48] »

48 Cf. Hegel, La Phénoménologie de l'Esprit, trad. Hyppolite, Aubier-Montaigne, 1941 (réimpr. 1975) t..1, p.140-141 : « Il est clair alors que derrière le rideau, comme on dit, qui doit recouvrir l'Intérieur, il n'y a rien à voir, à moins que nous ne pénétrions nous-mêmes derrière lui, tant pour qu'il y ait quelqu'un pour voir, que pour qu'il y ait quelque chose à voir. » Et la note (55) qui est ajoutée : « Le dedans des choses est une construction de l'esprit. Si nous essayons de soulever le voile qui recouvre le réel, nous n'y trouverons que nous-même, l'activité universalisatrice de l'esprit que nous appelons entendement. »

En quoi il est montré que ce dont il s'agit, c'est bien de tromper l'œil, non pas par l'apparence, mais que *c'est par ce qui est donné à supposer au-delà de cette apparence, qu'est le triomphe sur l'œil du regard*.
Sur cette fonction de l'œil et du regard, nous poursuivrons notre chemin la prochaine fois.

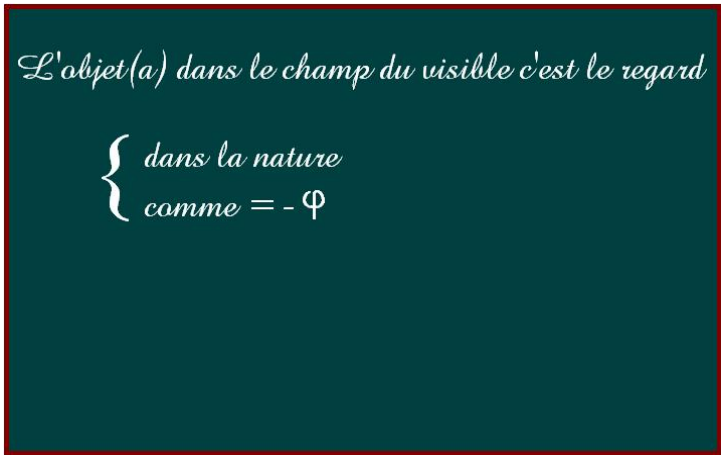
---

vanitas



J'ai donc aujourd'hui à *tenir ma promesse*, *tenir ma gageure*, celle où je me suis engagé en choisissant le terrain où est le plus évanescent cet *objet(a)* et sa fonction, en tant qu'il vient dans notre expérience symboliser le manque central du désir, autrement dit ce que j'ai pointé toujours, d'une façon univoque, par l'algorithme (-φ).

Je ne sais pas si vous voyez le tableau.
J'y mets, comme d'habitude, quelques repères :



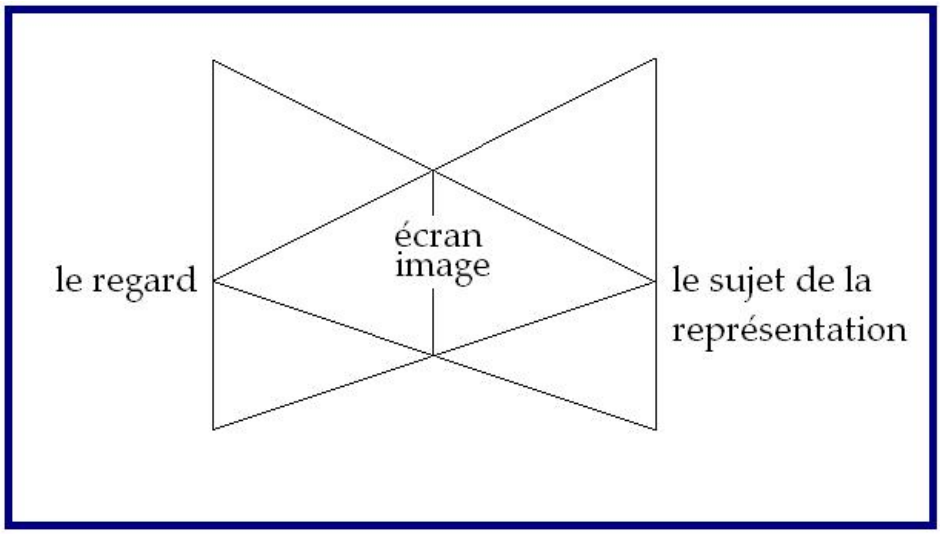
L' objet(a) dans le champ du visible, c'est le regard.

À la suite de quoi, sous une accolade, j'ai écrit:

dans la nature
comme = (-φ)

C'est dans la mesure où nous pouvons saisir dans la nature quelque chose qui déjà - le regard - l'approprie à cette fonction dans la *relation symbolique* chez l'homme, qu'il peut en effet venir à la fonction que je dis.

En dessous, les deux systèmes triangulaires
que j'ai introduits les deux fois précédentes :



à savoir celui qui dans le champ géométral met
à notre place le sujet de la représentation,
et le second triangle, celui qui me fait moi-même
tableau…
    sur la droite, c'est la ligne où se situe
    le sujet de la représentation
…me fait tableau sous le regard.
Ces deux triangles ici se superposent, comme ils
sont, en effet, dans le fonctionnement du registre
scopique.

Il me faut donc bien insister, pour commencer ce que
j'ai à dire aujourd'hui, à marquer que dans ce ***schéma***,
il nous faut considérer que *le regard est au dehors*.

Rien n'est compréhensible de ce qui se passe dans
ce registre, sinon à concevoir *que je suis regardé*,
et que c'est là, la fonction qui se trouve au plus
intime de l'institution du sujet dans le visible.
Ce qui me détermine au plus intime dans le visible,
c'est ce regard qui est au dehors.

Dans le visible d'abord je suis tableau, je suis
regardé. C'est par le regard que j'entre dans
la lumière, éclairé que je suis, c'est du regard
que j'en reçois l'effet.

D'où il ressort que le regard est l'instrument par où la lumière s'incarne et, si vous me permettez de me servir d'un mot comme je le fais souvent, en le décomposant :
essentiellement je suis photo, *photo-graphié*.

Dans ce registre, observez bien que ce dont il s'agit :
ça n'est pas du problème de la *représentation* en présence de quoi je m'assure moi-même comme,
en somme, en sachant long.

Je m'assure comme conscience qui sait que ce n'est *que représentation*, qu'il y a au-delà *La Chose*…
« *la chose en soi* » du *noumène*, par exemple
…mais que je n'y peux rien, que mes catégories *transcendantales* comme dit KANT, n'en font qu'à leurs têtes, qu'elles me forcent à prendre cette *chose* à leur guise, et que dans le fond c'est bien ainsi :
heureusement, que tout s'arrange comme ça !

Ce n'est pas…
dans cette autre *perspective*, dans cette *dialectique*
…que les choses sont en balance.

Ce n'est pas d'un rapport de l'apparence de l'image…
de quelque *surface*
…à ce qui est au-delà, qu'il s'agit.

Mais de quelque chose qui en moi instaure une *fracture*, une *bipartition* de l'être, une *schize* qui, dès la nature, se montre comme ce à quoi l'être s'accommode, de façon observable, repérable dans une certaine direction.

Cette direction, c'est celle que je pointais la dernière fois en vous montrant…
en vous indiquant dans l'échelle diversement modulée de ce qui est, dans son dernier terme, inscriptible sous le chef général de « *mimétisme* »
…en vous montrant que c'est ce qui entre en jeu, manifestement, sensationnellement quand il s'agit de *l'union sexuelle* ou quand il s'agit de *la lutte à mort.*

L'être s'y décompose, tout spécialement entre son être et son semblant, entre lui-même et ce tigre de papier qu'il offre, qu'il s'agisse de la parade chez le mâle animal le plus souvent, ou qu'il s'agisse de ce gonflage grimaçant par où il procède, dans le jeu de la lutte, sous la forme de l'*intimidation*.

Il donne de lui ou il reçoit de l'autre quelque chose qui est essentiellement : double, masque, enveloppe, peau détachée, et *détachée pour couvrir le bâti d'un bouclier*.

C'est par cette forme séparée de lui-même qu'il entre en jeu dans ces effets de vie et de mort.
Et il est frappant qu'on puisse dire que ce soit en quelque sorte à l'aide de cette doublure…
de l'autre ou de soi-même
…que se réalise la conjoncture d'où procède le renouvellement des êtres dans la reproduction.

Le *leurre* y joue cette fonction essentielle, et c'est bien ce qui nous saisit dans cette appréhension que nous avons au niveau même de l'expérience clinique, de ce qu'il y a de prévalent par rapport à ce qu'on pourrait imaginer de l'attrait à l'autre pôle comme conjoignant le masculin au féminin, à ce qu'il y a de prévalent dans ce qui se présente comme *travesti*.

Le masculin, le féminin se rencontrent de la façon la plus aiguë, la plus brûlante, par l'intermédiaire *des masques* du masculin et du féminin.

Ici il me faut pointer quelle fonction pour le sujet, le sujet humain…
le sujet du *désir* qui est « *l'essence de l'homme* »
…il me faut pointer pour ce sujet…
qui n'est point pris - comme l'animal -
entièrement par cette capture
…comment le sujet s'y repère ou peut avoir le soupçon qui lui permet de s'y repérer, dans la mesure où il peut isoler cette fonction de l'écran.

Cet écran, lui, sait en jouer.
Il sait jouer du *masque comme étant ce au-delà de quoi il y a le regard*.
L'écran joue le rôle du lieu de la médiation.

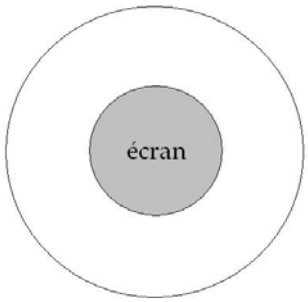
J'y ai fait allusion la dernière fois, à cette référence que donne Maurice MERLEAU-PONTY dans la *Phénoménologie de la perception,* où l'on voit sur des exemples bien choisis comment, au niveau simplement perceptif, cet écran est ce qui rétablit les choses dans leur statut de *réel*.

J'ai fait allusion à ces exemples sur lesquels il insiste avec beaucoup de pertinence qui relevaient des expériences de GELB et de GOLDSTEIN, qui nous montrent comment…

> si à être isolé - ce qui est l'effet d'un éclairage qui nous domine - si ce pinceau de lumière qui conduit notre regard, nous captive au point de ne nous apparaître que comme ce cône laiteux qui nous empêche en somme de voir ce qu'il éclaire

…la seule apparition dans ce champ d'un petit écran qui tranche sur ce qui est éclairé mais n'est pas vu, fait entrer - si l'on peut dire - dans l'ombre cette lumière, pour nous faire apparaître l'objet qu'elle cachait.

Phénomène au niveau perceptif de quelque chose qui est à prendre dans une fonction plus essentielle, c'est que dans le rapport de désir lui-même, la réalité n'apparaît que marginale :



Et c'est bien là un des traits que dans la réaction picturale, on semble n'avoir guère vu, et justement ce qui insiste sur ce qui, dans la composition du tableau, est justement composition, lignes de partage de la surface.

Je m'étonne qu'en un livre[49]…
    d'ailleurs remarquable comme tellement d'autres :
    c'est un jeu si captivant que de trouver
    les bâtis de ces surfaces créées par le peintre,
    qu'au total on croit intituler - comme en ce
    livre - *Charpentes,* ces images, qu'on se complaît à
    faire traverser par des lignes, donnant des
    partages diversement décomposés, des lignes de
    fuite, des lignes de force, dirait-on, où l'image
    trouve son statut
…qu'il soit éludé que leur effet principal - à ces lignes — c'est quelque chose qui ne suggère guère cette notion de charpentes.

Mais plutôt, comme par une sorte d'ironie, ce qui est au dos de ce livre, à savoir comme plus exemplaire qu'un autre :
un tableau de ROUAULT[50] où l'on retrouve ou l'on désigne un tracé circulaire qui manifestement fait voir ce dont il s'agit :
ce dont toujours dans un tableau on peut noter…
        tout au contraire de ce qu'il
        en est dans la perception
…on peut noter l'absence.

C'est que le champ central où le pouvoir séparatif s'exerce au maximum dans la vision, ne peut en être qu'absent et remplacé par un trou, reflet en somme de la pupille, derrière laquelle est le regard.

Dans ce qu'il s'agit de construire…
    et pour autant que le tableau
    entre dans le rapport au désir
…la place d'un écran central est toujours marquée, qui est justement ce par quoi, devant le tableau, je suis élidé comme sujet d'un plan géométral.

C'est par là que le tableau ne joue pas dans ce champ de la représentation, ***de cet ailleurs***…
    un ailleurs qu'il s'agit de déterminer
…que résident sa fin et son effet.

---

49 Charles Bouleau, Charpentes : La géométrie secrète des peintres, Seuil, 1963.
50 Georges Rouault, peintre français (1871- 1958) .

En somme tout se joue entre deux termes :

- ce qui présentifie que du côté des choses il y a le regard,

- que les choses me regardent joue de façon antinomique avec le fait que je peux les voir.

Et c'est dans ce sens qu'il faut entendre cette parole martelée dans l'*Évangile* : « *Ils ont des yeux pour ne pas voir.* »

Pour ne pas voir quoi ?
Justement ceci, que les choses me regardent.

Et c'est là pourquoi j'ai fait entrer dans notre champ d'exploration la peinture, par cette petite porte sans doute que nous donnait la remarque de Roger CAILLOIS…

> dont tout le monde s'est aperçu la dernière fois que j'avais fait un lapsus en le nommant « *René* », Dieu sait pourquoi !

…par cette petite porte, il nous entre en remarquant que sans doute, ce mimétisme est à chercher comme équivalent de la fonction qui, chez l'homme, s'exerce par cette activité singulière de la peinture.

Ce n'est point pour faire ici cette psychanalyse du peintre, toujours si glissante, si scabreuse, et qui, jusqu'à un certain point, provoque toujours chez l'auditeur une réaction de pudeur.

Quelqu'un qui m'est proche et dont les appréciations pour moi comptent beaucoup, m'a dit la dernière fois avoir été quelque peu gêné que j'abordasse quelque chose qui ressemblât à la critique de la peinture. Bien sûr, c'est là danger, mais qu'il n'y ait pas de confusion.

Aucune formule, bien sûr, ne nous permet de rassembler, dans toutes les modulations qu'ont imposées à la peinture les variations au cours des temps de la structure subjectivante dans l'histoire, des visées, des trucs, des ruses, peut-on dire, infiniment diverses.

Et vous avez bien vu d'ailleurs, qu'à poser la formule que je pourrais aujourd'hui reprendre et rassembler en disant qu'il y a dans la peinture du « *dompte-regard* », que par la peinture celui qui regarde est toujours amené par quelque côté, à *poser bas son regard*, dût-on amener aussitôt ce correctif que c'est tout de même dans l'appel tout à fait direct à ce regard que se situe l'expressionnisme.

J'incarne - pour ceux qui y hésiteraient - ce que je veux dire : la peinture d'un MÜNCH par exemple, d'un James ENSOR, ou d'un KUBIN ou de cette peinture que, curieusement, on pourrait situer de façon ***géographique*** comme cernant ce qui, de nos jours, se concentre de la peinture à Paris, l'assiégeant.

Pour quel jour verrons-nous forcées les limites de ce siège ? C'est bien ce qui est en jeu pour l'instant. Si j'en crois le peintre André MASSON avec qui j'en parlais récemment, la question la plus pressante, à indiquer des références comme celle-là, ce n'est point d'entrer dans le jeu historique mouvant de la critique qui essaie de saisir quelle est, à un moment donné, chez tel auteur ou dans tel temps, la fonction de la peinture.

C'est à quelque chose qui se situe plus radicalement au principe de la fonction de ce bel art que j'essaie de me placer et, remarquant d'abord que c'est par la peinture que Maurice MERLEAU-PONTY plus spécialement a été amené, si je puis dire…

> connaissant ce rapport qui depuis toujours a été fait par la pensée entre l'œil et l'esprit

…à renverser ce rapport : à voir que la fonction du peintre est toute autre chose que cette organisation du champ de notre représentation, où le philosophe nous tenait dans notre statut de sujet, que ce qui est déterminant, essentiel…

> c'est ce qu'il a admirablement repéré au niveau du peintre peut-être le plus interrogateur, de CÉZANNE

…en partant de ce qu'il appelle, avec CÉZANNE lui-même, « *ces petits bleus, ces petits bruns, ces petits blancs* », ces touches qui pleuvent du pinceau du peintre.

Qu'est-ce que c'est que ça ?
Qu'est-ce que ça détermine ?
Comment cela détermine-t-il quelque chose ?

C'est déjà donner forme et incarnation à ce champ dans lequel le psychanalyste s'est avancé à la suite de FREUD, avec ce qui en FREUD est *hardiesse folle*, ce qui, pour ceux qui le suivent, devient vite *imprudence*.

FREUD a toujours marqué avec un infini respect qu'il entendait ne pas trancher de ce qui, dans la création artistique, faisait sa véritable valeur, aussi bien concernant les peintres que les poètes, qu'il y a une ligne à laquelle s'arrête son appréciation.
Il ne peut dire, il ne sait pas ce qui là…
pour tous, pour tous ceux qui regardent, qui entendent
…fait la valeur de la création artistique.

Néanmoins, quand il s'agit de Léonard[51], il nous conduit sur quelque chose dont, pour aller vite, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il recherche, c'est qu'il cherche à trouver la fonction que, dans cette création, a joué le fantasme originel de Léonard, ce rapport avec ces deux mères qu'il voit figurer dans le tableau du Louvre[52], dans son esquisse de Londres, par les corps, ce corps double, branché au niveau de la taille des deux femmes qui semble s'épanouir d'un mélange de jambes à la base.

51 Sigmund Freud , Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci , Gallimard , 1987.
52 Léonard de Vinci : La Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Anne (1510) Musée du Louvres , Paris.

Ou faut-il donc voir le principe de la création artistique dans ceci qu'elle extrairait ce quelque chose qui tient lieu…

rappelez-vous comment je traduis *Vorstellungsrepräsentanz*

…qui « *tient lieu de la représentation* » ?

Est-ce là ce à quoi je vous mène en distinguant le tableau de ce qui est la représentation ?

Assurément pas, sauf dans de très rares œuvres, sauf dans une peinture qui quelquefois en effet émerge, apparaît, qui est peinture *onirique* mais combien rare, et d'ailleurs, à peine situable dans la fonction de la peinture.

Peut-être est-ce là la limite où nous aurions à désigner ce qu'on appelle art psychopathologique. C'est autre chose, c'est ailleurs, c'est de façon bien différemment structurée qu'il nous faut saisir ce qui est création du peintre.

Et peut-être justement dans la mesure où nous restaurerons dans l'analyse le point de vue de la structure, peut-être le temps est-il venu où nous pouvons avec profit, je veux dire, dans ce dont il s'agit pour nous de poser les termes de la structure, dans la relation libidinale, il est peut-être temps d'interroger…

parce qu'avec nos nouveaux algorithmes nous pouvons en articuler mieux la réponse

…ce qui est en jeu.

L'interroger dans la création artistique comme FREUD la désigne, c'est-à-dire comme « sublimation » et dans la valeur qu'elle prend dans le champ social, que FREUD désigne seulement de cette façon vague et précise à la fois qui désigne seulement son succès dans le fait qu'une création du désir, pure au niveau du peintre, prend valeur commerciale d'abord, ce qui en est une gratification qu'on peut tout de même qualifier de secondaire.

Mais si elle prend cette valeur commerciale,
c'est aussi que dans son effet…
    sur ce qui, dans la société, constitue l'ensemble
    de ce qui tombe sous le coup de l'œuvre
…dans son effet réside quelque chose pour la société
de profitable, et c'est ici que vient *la notion de valeur*.

Ici encore, c'est dans le vague que nous restons :
dire que ça les *apaise*, que ça leur montre l'exemple
bien *réconfortant* de ceci qu'il peut y en avoir quelques-
uns qui vivent de l'exploitation de leur *désir*.
Pour que cela les satisfasse tellement, il faut bien
aussi qu'il y ait cette autre incidence que leur
désir, à eux qui les contemplent, y trouve quelque
apaisement et, comme on dit, cela leur élève l'âme,
c'est-à-dire que cela les incite, eux, au *renoncement*.

Est-ce que nous ne devons pas tenter d'aller plus
loin dans ce sens, et d'ores et déjà ne voyez-vous
pas que quelque chose s'en indique, dans cette
fonction que j'ai appelée du « *dompte-regard* » ?
Le « *dompte-regard* » - je l'ai dit la dernière fois -
a une autre face, c'est celle du trompe-l'œil.
En quoi j'ai l'air d'aller en sens contraire de tout
ce qui, par la tradition et la critique, nous est
indiqué comme étant très distinct de la fonction de
la peinture.

C'est pourtant là-dessus que j'ai terminé la dernière
fois, marquant, dans l'opposition des deux œuvres,
celle de ZEUXIS et celle de PARRHASIOS, l'ambiguïté
des deux niveaux, celui sur lequel j'ai insisté quand
j'ai repris aujourd'hui : *la fonction* naturelle *du leurre*.

Si le tableau de ZEUXIS se fit prendre ou qui se fit
prendre par des oiseaux pour des raisins
qu'ils pussent becqueter, puisque paraît-il…
    peu importe la vérité ou la légende de la chose
…ils se sont précipités sur la surface où ZEUXIS
avait indiqué ses touches, observons que rien
n'indique que le succès d'une pareille entreprise
implique ces raisins admirablement reproduits tels
que ceux que nous pouvons voir dans la corbeille
que tient le *Bacchus* du CARAVAGE.

Si ces raisins avaient été ainsi, il est peu probable que les oiseaux s'y soient trompés, car pourquoi les oiseaux verraient-ils des raisins dans ce style de tour de force ?
Il doit y avoir quelque chose ***de plus***, réduit à *un signe*, dans ce qui pour des oiseaux, peut constituer la « proie » raisin.

Mais il est clair, par l'exemple opposé de PARRHASIOS, qu'à vouloir tromper un homme, ce qu'on lui présente, c'est la peinture d'un voile, de quelque chose au-delà de quoi il demande à voir, et que c'est là que cet apologue prend sa valeur, de nous montrer ce pourquoi PLATON proteste contre « *l'illusion de la peinture* ».

Malgré l'apparence, ce n'est pas de ce que la peinture donne un équivalent illusoire de l'objet qu'il s'agit, mais si ***apparemment*** PLATON, ainsi peut s'exprimer, c'est justement que le *trompe-l'œil* de la peinture se donne pour *autre chose* que ce qu'il n'est.

Ce qui nous séduit dans le *trompe-l'œil*, ce qui nous satisfait, ce qui fait que dans ce moment où par un simple déplacement de notre regard nous pouvons nous apercevoir qu'il ne bouge pas avec lui, qu'il n'est qu'un *trompe-l'œil*, c'est à ce moment qu'il nous captive, qu'il nous met dans cette sorte de ***joie***, de ***jubilation*** que donne le *trompe-l'œil*.

Car, à ce moment-là apparaissant :

- c'est *autre chose* que ce qu'il est qu'il nous donne, il se donne justement comme étant cet « *autre chose* »,

- c'est de ce que le tableau rivalise avec ce que PLATON nous désigne au-delà de l'apparence comme étant l'idée,

- c'est que le tableau vienne lui faire concurrence, vienne à la place de ce que la théorie du modèle éternel nous désigne comme étant au-delà de l'apparence,

- c'est cette apparence qui nous dit qu'elle est ce qui nous donne l'apparence — contre quoi PLATON s'insurge comme contre une activité rivale de la sienne.

Cet « *autre chose* », c'est justement le *(a)*.
Et c'est bien là autour de quoi tourne un combat dont le trompe-l'œil est l'âme.

Il vaut la peine ici, de tenter de rassembler la position du peintre dans l'histoire, de la rassembler concrètement, pour s'apercevoir qu'il est la source, le point de jaillissement, de quelque chose qui peut passer dans le réel, et qu'après tout, en tout temps, on prend « *à ferme* », si je puis dire.

Il ne suffit pas de marquer l'opposition du temps où il dépendait de nobles mécènes.

La situation n'est pas fondamentalement changée avec le marchand de tableau :
c'est aussi un mécène, et du même acabit.

Toujours quelque chose le prend « *à ferme* »,
Société fermière du peintre.
Avant le noble mécène, c'est aussi bien l'institution religieuse qui lui donne à quoi faire avec l'image sainte, l'icône, il s'agit toujours de *l'objet(a)*.

Et plutôt que de le réduire…
    ce qui, à un certain niveau d'explication et d'accès, peut vous paraître mythique
…à un *(a)* avec lequel…
    c'est vrai au dernier terme
…c'est le peintre en tant que créateur qui dialogue, il est bien plus instructif de voir comment dans cette répercussion sociale, ce *(a)* fonctionne.

Bien sûr que dans l'icône, dans le Christ triomphant de la voûte de Daphnis ou dans ces admirables mosaïques byzantines, il est manifeste…
    nous pourrions nous en tenir là
…que leur effet est de nous tenir sous leur regard. Mais ça ne serait pas là vraiment saisir le ressort de ce qui fait que le peintre est engagé à faire cette icône et de ce à quoi elle sert en nous étant présentée. Il y a du regard là-dedans bien sûr, mais il vient de plus loin.

Ce qui fait la valeur de cette icône, c'est que le Dieu qu'elle représente, lui aussi la regarde, c'est qu'elle est censée plaire à Dieu.
L'artiste, à ce niveau, opère sur le plan *sacrificiel*, lequel consiste à jouer sur ce registre :
qu'il est des choses qui peuvent éveiller le désir de Dieu, ici au niveau de l'image.

Dieu est créateur, il crée *à certaines images*, ce que nous indique *la Genèse* avec le בְּצַלְמֵנוּ כִּדְמוּתֵנוּ [Zelem Elohim : ressemblance de Dieu][53].

Et c'est bien ce qu'il y a de frappant dans la pensée iconoclaste, c'est qu'il y ait sauvé ceci :
qu'il y a un Dieu qui n'aime pas ça.
Mais c'est bien le seul!

---

53 Genèse I, 26 וַיֹּאמֶר אֱלֹהִים, נַעֲשֶׂה אָדָם בְּצַלְמֵנוּ כִּדְמוּתֵנוּ; וְיִרְדּוּ בִדְגַת הַיָּם וּבְעוֹף הַשָּׁמַיִם וּבַבְּהֵמָה וּבְכָל, הָאָרֶץ-וּבְכָל, הָרֶמֶשׂ, הָרֹמֵשׂ עַל, הָאָרֶץ-הַרֹּמֵשׂ.
Dieu dit: "Faisons l'homme à notre image, à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail; enfin sur toute la terre, et sur tous les êtres qui s'y meuvent."

Et je ne veux pas aujourd'hui m'avancer plus loin dans ce registre qui nous porterait au cœur de ce qui est un des éléments les plus essentiels du ressort des *Noms-du-Père*, c'est qu'un certain pacte peut être établi au-delà de toute image.

Mais là où nous sommes, l'image est le truchement. Si YAHVÉ interdit aux Juifs de se faire des idoles, c'est parce que ces idoles plaisent aux autres Dieux. Dans un certain registre, ce n'est pas Dieu qui n'est pas anthropomorphe, c'est l'homme qui est prié de ne pas l'être. Mais laissons…

Et passons à l'étape suivante, à l'étape que j'appellerai, si vous voulez, communale.

Portons-nous dans la grande salle du Palais des Doges où sont peintes toutes sortes de batailles, de Lépante ou d'ailleurs.

C'est ici que nous voyons bien *la fonction sociale* ***telle qu'elle se dessinait d'ailleurs déjà*** *au niveau religieux. Ceux qui viennent là,* c'est ceux que RETZ appelle « *les peuples* ». Qu'est-ce que « *les peuples* » voient dans ces vastes compositions ?

Ils voient essentiellement le regard des gens qui, quand ils ne sont pas là - eux les peuples - délibèrent dans cette salle.

Derrière le tableau, c'est leur regard qu'il y a là.

Vous le ***voyez***, ce que nous trouvons ***à toutes les étapes***, il y a toujours tout plein de regards là derrière, et rien de nouveau n'est introduit par l'époque qu'André MALRAUX distingue comme « ***moderne*** », celle où vient à dominer ce qu'il appelle « *le monstre incomparable* », à savoir le regard du peintre qui prétend s'imposer comme étant à lui tout seul le regard.

Il y a toujours eu du regard là derrière.
Et d'où vient-il ?

C'est là que se pose le point le plus subtil, *le point* où il faut saisir quelle est la source de ce regard.

Et nous revenons à « *nos petits bleus, à nos petits blancs, à nos petits bruns* » de CÉZANNE, à ce que Maurice MERLEAU-PONTY met si joliment en exemple quelque part à un détour de son livre *Signes*, c'est à savoir ce qui apparaît d'étrange dans un film au ralenti où l'on saisit MATISSE en train de peindre. L'important est que MATISSE lui-même en ait été bouleversé.

Maurice MERLEAU-PONTY souligne le paradoxe de ce geste qui…
agrandi par la distension du temps
…permet en quelque sorte d'*imaginer*…
car ce n'est là que *mirage*
…le plus exact *choix*, la *délibération* la plus parfaite, dans chacune de ces touches.

Sa remarque, ici, nous porte, si je puis dire, au seuil de ce dont il s'agit.
En disant qu'assurément, il n'est pas question qu'il s'agisse là d'autre chose que d'un *mirage*, qu'au rythme où pleut, du pinceau du peintre, toutes ces petites touches qui arriveront au miracle du tableau, c'est de quelque chose d'autre [que du choix] qu'il s'agit.

Est-ce que nous ne pouvons pas nous-mêmes essayer de le formuler ?

Est-ce qu'à ce moment-là, les choses, pour le peintre, ne sont pas à remettre au plus près de ce que j'ai appelé la pluie du pinceau ?

Est-ce que, si un oiseau peignait, ce ne serait pas en laissant choir ses plumes, un serpent ses écailles, un arbre à s'écheniller, à faire pleuvoir ses feuilles ?

Ici, ce qui s'accumule, c'est le premier acte de cette *déposition du regard*, acte sans doute souverain car il passe dans quelque chose qui se matérialise et qui, de cette souveraineté, rendra caduc, exclu, inopérant, tout ce qui, d'ailleurs, se présentera devant ce résultat de regard.

Et aussi bien, c'est ici que nous devons trouver ce qui est essentiel :
c'est - ne l'oublions pas - que *la touche*, la touche du peintre est quelque chose où se termine *un mouvement*.

— C'est que nous nous trouvons là devant ***quelque chose*** qui donne son sens, un sens nouveau et différent au terme de régression.

— C'est que nous nous trouvons là devant l'élément moteur au sens de réponse, en tant qu'il engendre en arrière son propre stimulus.

— C'est là ce par quoi la temporalité originale…
par où se situe comme distincte cette relation à l'Autre, au désir comme étant institué dans le sujet en relation à l'Autre
…la temporalité originale de la dimension scopique est celle de l'instant terminal.

— Ce qui, dans la dialectique identificatoire du signifiant et du parlé se projettera en avant comme hâte et qui est ici - au contraire - la fin de ce qui au départ de toute nouvelle intelligence, s'appellera l'instant de voir.

— Ce moment terminal est ce qui nous permet de distinguer d'un acte, un geste.

C'est *par le geste* que vient sur la toile s'appliquer *la touche*.

Il est si vrai que ce geste y est toujours présent que, d'abord, il n'est pas douteux :

- que le tableau n'en soit pour nous éprouvé, ressenti comme ce terme de « ***l'impression*** » ou « ***l'impressionnisme*** »,

- que le tableau soit plus affine à toute représentation de mouvement qui ne soit d'abord le geste, qu'à toute autre,

- que même une action représentée dans un tableau en son cours : l'action nous y apparaîtra comme dans une scène de bataille très forcément comme théâtrale, comme faite pour le geste,

- et qu'aussi bien, c'est à cette insertion dans le geste que le tableau…
  quel qu'il soit, figuratif ou pas
  …il n'y a pour nous jamais de doute :
  on ne peut pas le mettre à l'envers.

Si par hasard c'est ce que l'on appelle une diapositive, retournez-la, vous vous apercevrez incontestablement tout de suite, dans quelque tableau que ce soit, si on vous le montre avec la gauche à la place de la droite.

Le sens du geste de la main suffisamment désigne cette symétrie latérale.

Ici ce que nous voyons donc, c'est ce quelque chose par quoi le regard opère dans une certaine descente, une descente qui sans doute est de désir, mais comment le désigner ?

Comment ne pas voir que le sujet n'y est pas tout à fait, qu'il est téléguidé ?

Pour le désigner, je dirai…
modifiant la formule qui est celle que je donne du désir en tant qu'inconscient :
« *le désir de l'homme est désir de l'Autre* »
…ici c'est une sorte de « *désir à l'Autre* » qu'il s'agit, au bout duquel est le « *donné-à-voir* ».

En quoi ce « *donné-à-voir* » apaise-t-il quelque chose, sinon qu'en celui qui regarde, il est « *un appétit de l'œil* » ?
Cet « *appétit de l'œil* » qu'il s'agit de nourrir,
ce plan beaucoup moins élevé qu'on ne le suppose,
est la valeur de charme de la peinture,
il est à chercher dans ce qu'il en est de la nature,
de la vraie fonction de l'organe de l'œil.

Cet oeil plein de voracité est le « *mauvais œil* ».

Il est frappant qu'en contraste à l'universalité de cette fonction du « *mauvais œil* », il n'y ait trace nulle part d'un « *bon œil* », d'un oeil qui bénit.

Qu'est-ce à dire, sinon que l'œil porte avec lui cette fonction mortelle d'être - en lui-même – doué…

permettez-moi ici de jouer
sur plusieurs registres

…d'un pouvoir séparatif.

Mais ce « séparatif » va bien plus loin que la vision distincte.
Ces pouvoirs qui lui sont attribués…

qui est de faire tarir le lait de l'animal sur quoi il porte, croyance aussi répandue de nos jours qu'en tout autre et dans les pays les plus civilisés, de porter avec lui la maladie, la malencontre

…ce pouvoir, où pouvons-nous le mieux l'imaginer ?

Invidia vient de *videre*, et l'*invidia* la plus exemplaire, pour nous analystes, est celle que j'ai depuis longtemps relevée dans AUGUSTIN pour lui donner tout son sort : à savoir celle du petit enfant regardant - dit AUGUSTIN - son frère pendu au sein de sa mère et qui le regarde « *amare conspectu* », d'un regard amer, qui le décompose et fait sur lui-même l'effet d'un poison.

Pour comprendre ce qu'est l'*invidia* dans sa fonction de *regard*, il ne faut pas la confondre avec la jalousie : ce que le petit enfant, ou tout aussi bien ce que quiconque envie, ce n'est pas du tout forcément ce dont…

comme on s'exprime improprement

…il pourrait avoir envie.

L'enfant après tout - dont parle AUGUSTIN - qui regarde son petit frère, qui nous dit qu'il a encore besoin d'être à la mamelle ?
Et chacun sait que l'envie est communément provoquée par la possession de biens qui ne seraient - à celui qui envie - à proprement parler d'aucun usage, dont il ne soupçonne même pas la véritable nature.

Telle est la véritable envie, celle qui fait pâlir l'envieux - devant quoi ? - devant l'image d'une *complétude* qui se referme et de ceci que le *(a)*, le *(a)* par rapport à quoi il se suspend comme séparé, peut être pour un autre la possession dont il se satisfait, la *Befriedigung*.

C'est à ce registre de l'œil comme désespéré par le regard, qu'il nous faut aller pour saisir le ressort apaisant et charmeur, la fonction du tableau, le côté civilisateur de ce qui, chez le peintre, est produit par une action spécifique.
Et ce rapport foncier du *(a)* au désir me servira comme exemplaire dans ce à quoi nous nous introduirons maintenant concernant le transfert.

Je vais donner cinq minutes pour qu'on me pose des questions.

Michel TORT

Pourriez-vous préciser le rapport que vous avez posé entre *le geste* et ce que vous avez dit de *l'instant de voir* ?

LACAN

Qu'est-ce que c'est qu'un geste ?
Un geste de menace, par exemple ?

Ce n'est pas un coup qui s'interrompt, c'est bel et bien quelque chose qui est fait pour s'arrêter et suspendre. Dans quel sens ?

Puisque c'est un « geste » de menace, ça ne veut pas dire que je le pousserai jusqu'au bout, je le pousserai peut-être jusqu'au bout après, mais mon geste de menace s'inscrit comme geste en arrière.

Cette temporalité très particulière que j'ai définie par ce terme d'arrêt et qui crée, derrière elle, sa signification, c'est la distinction du geste et de l'acte.

Ce qui est très remarquable, si vous avez assisté à tant soit peu de choses, je ne sais pas, moi… au dernier Opéra de Pékin et à la façon dont on s'y bat. On s'y bat comme on s'y est battu de tout temps, bien plus avec des gestes qu'avec des coups. Bien sûr, le spectacle lui-même s'accommode d'une absolue dominance des gestes.

Dans ces ballets où interviennent, vous le savez peut-être, d'extraordinaires acrobates, on ne se cogne jamais, on glisse dans des espaces différents où se répondent des suites de gestes, des suites de gestes qui pourtant ont, dans le combat traditionnel, leur valeur d'armes, au sens qu'à la limite elles peuvent se suffire comme instrument d'intimidation.

Chacun sait que les « primitifs » - que nous appelons comme ça ! - vont au combat avec des grands masques horribles et des gestes terrifiants.

Faut pas croire que ça soit fini !
On apprend aux « *marines* » à répondre aux soldats japonais en faisant autant de grimaces qu'eux, simplement que ce soit *des grimaces* qui soient *dominantes*.

Et d'un certain côté après tout, nos plus récentes armes, nous pouvons aussi les considérer dans ce registre du geste. *Fasse le ciel qu'elles puissent s'y tenir !*

Mais ce sont des réflexions, des réflexions qui consistent en ceci: à lier ce qui vient au jour dans la peinture et dont on ne peut dire que l'authenticité est amoindrie, du fait que nous, êtres humains, nos couleurs, après tout il faut bien que nous allions les chercher là où elles sont, c'est-à-dire dans la merde.

Si j'ai fait allusion aux oiseaux qui pourraient se déplumer pour faire un tableau, c'est parce que nous, nous n'avons pas ces plumes. Ce qui est véritablement la participation du créateur dans ce qui ne sera jamais qu'un petit dépôt sale et une succession de petits dépôts juxtaposés, c'est ça.

C’est par cette dimension-là que nous sommes dans la création scopique : le geste, le geste en tant que mouvement donné à voir.

Ça vous satisfait cette explication ?

Est-ce que c’est ça que vous me demandiez ?

Je ne vous dis pas :
« est-ce que vous êtes sans objections ? ».

Est-ce que j’ai répondu à la question que
vous me posiez, ou bien est-elle placée ailleurs ?

Michel TORT

Pas exactement.
J’aurais voulu que vous me précisiez ce que vous disiez, plus précisément sur ce temps, à quoi vous avez déjà fait allusion une fois et qui suppose quand même des références que vous avez posées ailleurs, sur le temps logique.

LACAN

Écoutez, j’ai remarqué, si je puis dire, là,
la suture, la pseudo-identification qu’il y a entre ce que j’ai appelé ce temps d’arrêt terminal du geste et ce que, dans une autre dialectique, je mets comme premier temps, à savoir l’instant de voir.

Si ça se recouvre, ça n’est certainement pas identique puisque l’un est initial et l’autre absolument terminal, n’est-ce pas ?

Disons encore autre chose, sur quoi je n’ai pas pu donner faute de temps, aujourd’hui, les indications nécessaires. Il faudra peut-être tout de même qu’au début de la prochaine fois, je les donne.

Quand je dis que ce temps du regard est absolument terminal, n’est-ce pas, qu’il est celui qu’achève un geste, je le mets très étroitement en rapport avec ce que je vous ai dit ensuite du « *mauvais œil* ».

Le regard en soi, non seulement termine le mouvement, mais le fige. Regardez ces danses dont je vous parle, elles sont toujours ponctuées par une série de temps d'arrêt, ou d'attente, et les autres s'arrêtent dans une attitude absolument bloquée.
Qu'est-ce que c'est, en fin de compte, que cette butée, que ce temps d'arrêt du mouvement dont il s'agit dans ce registre ?

Mais ce n'est rien d'autre que l'effet ***fascinatoire***, en ceci : le mauvais oeil, en tant qu'il s'agit de le déposséder du regard pour le conjurer, le mauvais oeil, c'est le *fascinum*, c'est ce qui a pour effet d'arrêter le mouvement et littéralement d'y tuer la vie. Au moment où le sujet s'arrête dans cette suspension de son geste, il est mortifié.

La fonction, si je puis dire, ***anti-vie, anti-mouvement***, de ce point terminal, c'est cela, c'est ***le*** *fascinum* et c'est précisément l'une des dimensions dans lesquelles s'exercent directement la puissance du regard.

L'instant de voir, ici bien sûr! ne peut intervenir que comme suture, comme jonction des deux domaines dont je parle, et l'autre, celui dont il s'agit, dans le point où l'instant de voir est repris dans une dialectique, cette sorte de progrès qui s'appelle *la hâte, l'élan, le mouvement en avant*, je le reprendrai dans un autre registre, puisque ce que j'ai souligné aujourd'hui, est de montrer la distinction totale du ***registre scopique*** par rapport à ce champ-là, n'est-ce pas ?

Si vous voulez, dans le ***champ scopique*** contrairement au ***champ invoquant***, vocatoire, vocationel qui est celui que j'y oppose, n'est-ce pas, le sujet n'est pas comme dans ce champ, d'abord et avant tout et essentiellement indéterminé — je parle du champ invoquant —, le sujet y est déterminé par cette séparation même. Le sujet est à proprement parler déterminé par la coupure du *(a)* par ce que le regard introduit de fascinatoire.
Est-ce que vous êtes un peu plus satisfait ?
Tout à fait ? Presque… ?

François WAHL

Une petite question. Elle me paraissait ***toute petite***, mais elle est en train de s'aggraver. Vous avez laissé de côté un phénomène qui se situe justement comme le « *mauvais œil* » dans ***la civilisation méditerranéenne***, c'est « *l'œil prophylactique* ».

Ça me paraît d'autant plus amusant que précisément, si je ne me trompe, « *l'œil prophylactique* » a une fonction de protection qui dure pendant un trajet, liée non pas du tout à un arrêt, mais au contraire à un mouvement sur lequel vous avez…
Comment est-ce que vous voyez ça?

LACAN

Ce qu'il y a de plus prophylactique - n'est-ce pas - est, si l'on peut dire « allopathique », que ce soit la corne, de corail ou pas de corail, ou mille autres choses dont l'aspect est infiniment plus clair, comme par exemple ce truc, oui, *turpicula res…*

c'est dans je ne sais plus quel auteur que c'est décrit, je crois que c'est dans VARRON[54] ou quelque chose comme ça

…c'est un *phallus*, tout simplement !

C'est là qu'est l'élément prophylactique par rapport au mauvais œil, n'est-ce pas !

C'est de lui opposer sa vraie raison de mauvais oeil, à savoir que c'est sur le terrain de la castration que l'œil…

c'est en tant que tout le désir humain est centré sur la castration

…que l'œil prend cette fonction particulièrement virulente et non pas simplement leurrante comme dans la nature, qu'il prend sa fonction agressive.

54 Varron, (116-27 av. J.-C.) , De lingua latina, 7.97 : « Un certain objet indécent (turpicula res) que les garçons portent au cou pour écarter le mauvais sort est appelé un scaevola ».

Cueillez au milieu de tout ça, parmi les amulettes, des formes où cela prend l'aspect homéopathique, où c'est un contre-œil il, c'est le biais par où nous pouvons introduire cette fonction prophylactique.

Mais ce que j'ai dit et qui, je crois…

Enfin, j'ai fait des recherches, j'ai pas mal refait d'hébreu à ce propos, parce que je me disais bien que dans la Bible, il devait bien y avoir quand même quelque part où l'œil joue le rôle – enfin - distribuât, conférât la baraka. Il y a quelques petits endroits où j'ai balancé : décidément non.
Il ne s'agit pas de l'œil.
L'œil peut être prophylactique, il n'est pas bénéfique.
Par contre, il est maléfique, alors, dans la Bible, il y en a dans tous les coins et même dans le Nouveau Testament.

C'est tout ?

Ah, voilà quelqu'un que nous n'avions pas entendu depuis longtemps. Ça me fait plaisir !

Jacques-Alain MILLER

Je crois que nous avons tous maintenant le concept du sujet que nous pouvons attendre chez vous, une définition par localisation dans un système *de relation*.
Ce que vous nous avez expliqué, je crois, depuis un certain nombre de leçons, c'est que le sujet n'est pas localisé dans un espace qui appartenait au monde, à la quantité, à la mesure, dans un espace, disons, cartésien, le sujet devait toujours être localisé dans un autre espace.

D'autre part, vous avez expliqué…
    c'est ce qui d'ailleurs a fait démarrer votre réflexion
…vous nous avez expliqué que la recherche de MERLEAU-PONTY convergeait avec la vôtre. Vous avez dit qu'il posait les repères de la…

LACAN - Les repères de… ?

Jacques-Alain MILLER — Les repères de l'inconscient.

LACAN

Je n'ai pas dit ça.
J'ai espéré – enfin - j'ai émis la supposition
que les quelques traces qu'il y a, n'est-ce pas,
de la moutarde « inconscient » dans ses notes,
l'auraient peut-être amené à passer, disons, dans mon champ.

Mais je n'en suis pas sûr...

Jacques-Alain MILLER

Pourquoi la conclusion pourrait être possible ?
MERLEAU-PONTY accomplit bien cette dénonciation
de l'espace cartésien.

On pourrait dire, *vous* pourriez dire qu'il ouvre ainsi
l'espace nécessaire, transcendantal - vous avez dit
une fois… - de la relation au grand Autre.

Mais il faut tout de même reconnaître que si
MERLEAU-PONTY dénonce l'espace cartésien, ce n'est
pas du tout pour ouvrir cet espace-là, mais pour
ouvrir l'espace de l'intersubjectivité.

Est-ce que vous avez quelque chose à changer
à la critique de MERLEAU-PONTY que vous avez publié
dans un numéro des *Temps Modernes* ?

LACAN

Absolument rien !

Merci.

15 Avril 1964 Table des séances

Pour m'éviter d'avoir à quêter toujours une boîte d'allumettes, on m'en a donné une…
comme vous le voyez : de taille !
…sur laquelle est écrite cette formule :

« *L'art d'écouter équivaut presque à celui de bien dire* ».

Ceci répartit nos tâches.
Espérons que nous serons à peu près à leur hauteur !

Je traiterai aujourd'hui du transfert, c'est-à-dire que j'en aborderai la question, espérant arriver à vous donner une idée de son concept, selon le projet que j'ai annoncé à notre deuxième entretien :
y marquant que les quatre concepts majeurs qui paraissent devoir être placés au fondement de la psychanalyse sont : *l'inconscient*, *la répétition*, *le transfert*…
c'est à celui-ci que nous arrivons aujourd'hui
…la quatrième, *la pulsion*, étant réservée pour la fin.

Vous avez au tableau quelques mots-repères qui, bien sûr, ne s'éclaireront que de mon développement.
Le transfert d'abord, dans l'opinion commune, se représente comme un affect, on le qualifie, vaguement, de positif ou de négatif.
Il est généralement reçu…
non sans quelque fondement
…que le transfert positif, c'est « *l'amour* ».

Néanmoins il faut dire que ce terme, dans l'emploi qu'on en fait concernant le transfert, est d'un usage tout à fait approximatif qui relève en général du fait que ce terme, au niveau de son emploi, n'est guère approfondi.

Néanmoins, vous le savez, FREUD a posé, et très tôt, la question de l'authenticité de l'amour tel qu'il se produit dans le transfert.

Et pour le dire tout de suite, contrairement à ce qui en est la tendance générale…
qu'il s'agit là de quelque chose qui serait comme une sorte de faux-amour, d'ombre d'amour
…*FREUD est loin d'avoir fait pencher la balance dans ce sens*.

Et ce n'est pas un des moindres intérêts de l'expérience du transfert de poser pour nous, plus loin peut-être qu'on n'a jamais pu la porter, la question de ce qu'on appelle l'amour authentique, *eine echte Liebe*.

Le transfert négatif, on est plus prudent, plus tempéré dans la façon qu'on a de l'évoquer, et ce n'est, on peut dire jamais, qu'on l'identifie à la haine, on emploie plutôt le terme « *d'ambivalence* », terme qui…
peut-être plus encore que l'emploi du premier …masque bien des choses, des choses confuses dont le maniement n'est pas toujours adéquat. Pourquoi ?

Pour ne pas nous contenter du niveau où ces choses se dessinent…
dire qu'en somme, du point de vue de *l'affect*,
dans l'emploi de ce terme comme désignant *l'affect*
…nous dirons avec plus de justesse que *le transfert* :

- *positif*, c'est quand celui dont il s'agit, *l'analyste* en l'occasion, eh bien on l'a « *à la bonne* »,

- *négatif*, on l'a « *à l'œil* ».

Un autre emploi du « transfert » mérite d'être distingué :
il implique, il veut dire, quand on l'emploie ce terme, que quelque chose qu'on appelle le transfert — relation originale et foncière — structure toutes les relations particulières à cet autre qu'est l'analyste, que la valeur de toutes les pensées…
non seulement nous concernant mais
qui gravitent autour de cette relation
…que cette valeur doit être connotée d'un signe de réserve particulier.

D'où l'expression qui est toujours en quelque sorte mise en note, comme une sorte de parenthèse, de suspension, voire de suspicion, qui serait introduite concernant le comportement, la conduite d'un sujet, notation qui s'exprime ainsi :

« *Il est en plein transfert* »

ou encore :

« *Il faut tenir compte de son transfert sur…* (*son analyste en exercice*) ».

Ceci suppose que tout son mode d'aperception est, en quelque sorte, restructuré sur le centre prévalent que l'on désigne par cette notion, au niveau de cet emploi non autrement précisé, du « *transfert* ».

Je ne poursuis pas plus loin parce que ce me semble pour l'instant suffisant que ce double repérage qui est en somme un repérage sémantique, celui qui serait recevable au niveau du dictionnaire.

Nous ne saurions, ***bien sûr en aucune façon nous contenter*** de ce repérage des emplois puisque, nous l'avons dit, notre but est d'arriver au moins à approcher ici ce qu'on peut appeler « *concept du transfert* » :

- Ce concept est déterminé par la fonction qu'il a dans une *praxis*.
- Ce concept dirige la façon de traiter les patients, inversement, la façon de les traiter commande le concept.

Il peut sembler que c'est là, dès l'abord, trancher d'une question qui est celle-ci :
le transfert est-il, ou non, lié à la pratique analytique, en est-il un produit, voire un artefact ?

Quelqu'un, Ida MACALPINE, parmi les nombreux auteurs qui ont été amenés à opiner sur le transfert, a poussé au plus loin la tentative d'articuler le transfert dans ce sens. Nous aurons à y revenir.

Disons que, quel que soit son mérite…
il s'agit d'une personne fort têtue
…disons tout de suite que nous ne pouvons d'aucune façon recevoir cette position extrême.

De toutes façons, ce n'est pas trancher la question que d'amener ainsi son abord.

Même si nous devons considérer le transfert comme un produit de la situation analytique, nous pouvons dire que cette situation ne saurait se créer de toutes pièces et que pour produire le transfert, il faut qu'il y ait hors d'elle des possibilités auxquelles elle donnera leur composition, peut-être unique.

Ceci néanmoins, je le souligne, reste réservé quand nous proposons d'introduire le transfert comme lié étroitement à la *praxis analytique*.

Ceci n'exclut nullement, hors de toute *induction analytique*…
là où il n'y a pas d'analyste
à l'horizon si je puis dire
…qu'il puisse y avoir proprement des effets de transfert exactement structurables comme le jeu du transfert dans l'analyse.

Simplement l'analyse, à les découvrir, permettra de leur donner un modèle expérimental parce que expérimenté dans l'analyse, et qui ne serait pas du tout forcément, essentiellement différent du modèle que nous appellerons, si vous voulez, « naturel ».

De sorte que ce peut fort bien être la seule façon d'introduire l'universalité de l'application du concept, de faire émerger son apparition dans l'analyse où il trouve ses fondements structuraux.

Il suffira alors, si je puis dire, de couper le cordon de son arrimage dans la sphère de l'analyse, bien plus encore, naturellement de la *doxa,* de l'opinion, qui y est attenante.

Tout ceci, après tout, n'est que truisme.
Encore valait-il, à l'entrée, d'en poser la borne, cette introduction justement ayant pour but de vous rappeler que, si nous abordons les fondements de la psychanalyse, ceci suppose que nous y apportions, que nous apportions entre les concepts majeurs qui la fondent, une certaine cohérence.

Cette cohérence ici se marque en ce que nous avons déjà pu sentir dans la façon dont j'ai abordé le concept de l'inconscient, dont vous pouvez vous souvenir que je n'ai pu le séparer de ce qu'on peut appeler « *la présence de l'analyste* ».

« *Présence de l'analyste* », c'est un fort beau terme, qu'on aurait tort de réduire à cette sorte de prêcherie larmoyante, à cette boursouflure séreuse, à cette caresse un peu gluante, qui l'incarne dans un livre qui a paru sous ce titre[55].

« *La présence de l'analyste* » est elle-même une manifestation de l'inconscient, de sorte que la façon dont elle se manifeste de nos jours…

comme il a pu apparaître en certaines rencontres comme refus de l'inconscient…

c'est une tendance - et même avouée ! - dans la pensée que formulent certains

…ceci même doit être intégré dans ce concept de l'inconscient, et même vous donne l'accès le plus rapide à ce que j'ai mis au premier plan dans une formulation sans doute abrégée…

mais ici, l'abréviation même a sa portée

…qui est de vous le présenter d'abord comme essentiellement, ce mouvement, ***ce quelque chose du sujet*** qui ne s'ouvre que pour se refermer, en une certaine pulsation temporelle.

Pulsation en somme…

qu'à vous présenter ainsi,

« bille en tête » si je puis dire

…pulsation que je marque bien comme être, en somme, plus radicale quant à son essence, que même cette insertion dans le signifiant, sur laquelle j'ai depuis toujours insisté et qui, en somme, motive sans doute cette pulsation, mais que j'indique ainsi n'être pas forcément - ne lui pas être forcément - primaire au niveau de l'essence, puisque d'essence, on m'a provoqué de parler.

---

55 S. Nacht, La Présence du psychanalyste, P.U.F. , 1963.

J'ai ici indiqué, indiqué de façon *maïeutique, éristique,* qu'il fallait voir dans l'inconscient ce *quelque chose* qu'on peut appeler les effets - à un certain niveau - de la parole sur le sujet, pour autant que ces effets sont si radicalement primaires qu'ils sont proprement ce qui détermine le statut du sujet comme sujet.

C'est là une proposition destinée à restituer l'inconscient freudien à sa place.
Et c'est là ce qui nous justifie radicalement à ne pas nous séparer en un moment où FREUD, pour nous, l'introduit dans notre expérience.

Assurément l'inconscient était là depuis toujours, existait, agissait, avant FREUD, mais il est suffisamment marqué, et il importe de souligner, que toutes les acceptions qui ont été données avant FREUD de cette fonction de l'inconscient n'ont, avec l'inconscient de FREUD, absolument rien à faire.

Que l'inconscient :

- ni comme « *primordial* », comme « *fonction archaïque* »,

- ni comme présence voilée d'une pensée qu'il nous faut mettre au niveau de l'être avant qu'elle se révèle, l'inconscient métaphysique d'Eduard Von HARTMANN, quelque référence qu'y fasse FREUD dans un argument *ad hominem,*

- ni l'inconscient surtout comme instinct,

tout cela n'a rien à faire avec *l'inconscient de* FREUD !

Et je dirai plus, rien à faire…
quel que soit le vocabulaire analytique,
ses inflexions, ses infléchissements
…rien à faire avec notre expérience !

J'interpellerai ici les analystes, avez-vous jamais, un seul instant, le sentiment de manier la pâte de l'instinct ?

Ce à quoi donc je procédai, dans mon *Rapport de Rome*, c'est quelque chose de l'ordre qu'on peut appeler ***juridiquement*** une « novation[56] », une nouvelle alliance, refondée avec le sens de la découverte freudienne.

Que l'inconscient soit le seul des effets qui se dérobe, de la parole sur un sujet, à ce niveau où le sujet se constitue des effets du signifiant, ceci marque bien que dans le terme de « sujet »…
c'est pourquoi je l'ai rappelé à l'origine
…nous ne désignons pas le substrat vivant, bien entendu, qu'il faut au phénomène subjectif…

- ni aucune autre sorte de substance,
- ni aucun être de la connaissance dans sa pathie, seconde ou primitive,
- ni même non plus le *logos* qui s'incarnerait quelque part,

…mais le sujet cartésien, à savoir qui apparaît, à ce moment où le doute se reconnaît comme certitude, à ceci près que par notre abord, les assises de ce sujet se révèlent bien plus larges, mais du même coup bien plus serves quant à la certitude qu'il manque, qu'il rate. C'est là ce qu'est l'inconscient !

Donc il y a un lien entre ce champ et le moment - moment de FREUD - où il se révèle.

C'est ce lien que j'exprime, en le rapprochant de ce qui se passe au niveau d'une démarche dans *la physique* comme celle de NEWTON, d'EINSTEIN, de PLANCK et que je caractérise comme *a-cosmologique*, dans ce sens que tout ces champs se caractérisent de tracer un nouveau sillon dans le réel, et que j'exprime d'une façon imagée en le désignant - ce sillon - comme nouveau par rapport à la connaissance qu'on pourrait en attribuer, de toute éternité, à Dieu.
La différence paradoxalement aussi qui assure la plus grande, la plus sûre, subsistance du champ de FREUD, c'est justement que *c'est un champ qui de sa nature, se perd*.

56 Novation : subst. fém., (*Droit*) Substitution d'une obligation nouvelle à une ancienne par changement d'un des éléments constitutifs de cette dernière.

C'est ici que la présence du psychanalyste est irréductible comme témoin de cette perte.

À ce niveau, nous n'avons rien de plus à en tirer car c'est, si je puis dire, *chaque fois qu'elle se produit*, une « *perte sèche* », qui ne se solde par aucun gain, si ce n'est de la fonction, comme pulsation, de *cette perte*.

Bien loin d'ailleurs de se solder par un gain, on constate que, du point de vue de ce qu'on pourrait appeler « *connaissance de l'homme* », chaque fois que dans la zone…

zone en somme d'ombre, ombre nécessaire

…où cette perte se produit…

et que désigne le trait oblique dont je divise les formules qui se déroulent, linéaires en face de chacun de ces termes « *inconscient* », « *répétition* », « *transfert* », la zone d'ombre que désigne cette ligne oblique et qui place l'ombre nécessaire à sa gauche

…la zone de la perte comporte…

peut-on le dire, quant à ces faits de pratique analytique même

…un certain renforcement, de ce qu'on peut appeler obscurantisme…

et qui est très caractéristique de la condition de l'homme, en notre temps de prétendue *information*

…obscurantisme dont sans trop savoir pourquoi, nous faisons crédit à l'avenir qu'il y apparaîtra inouï.

Toute la fonction qu'a pu prendre la psychanalyse dans la propagation d'un certain style de cette condition de l'homme qui se dénomme elle-même…

ce n'est pas moi qui la désigne ainsi

…l'*American way of life*, est proprement ce que je désigne sous ce terme d'obscurantisme, en tant qu'il se marque par *le réavènement*, *la revalorisation*, de termes depuis aussi longtemps réfutés dans le champ de la psychanalyse même que la prévalence, *la prédominance des fonctions du moi*.

À ce titre donc, *la présence du psychanalyste*, par le versant même où apparaît une vanité de son discours, doit être incluse dans le concept de l'inconscient.

Psychanalystes d'aujourd'hui, nous avons à en tenir compte comme du *caput mortuum* [57] de la découverte de l'inconscient, cette *scorie*, certes, nous avons à en tenir compte dans la balance des opérations.

À ce titre, peut-être essentiel à nos calculs, il justifie du même coup, il nous incite au maintien ***d'une position conflictuelle à l'intérieur de l'analyse*** comme d'une nécessité même de l'existence de l'analyse.

S'il est vrai que la psychanalyse repose sur une considération du conflit, étant fondamental du drame, fécondant comme étant initial et radical quant à tout ce qu'on peut mettre sous la rubrique du psychique, de sorte que la *novation* à laquelle j'ai fait allusion et qui s'appelle *Rappel du champ et de la fonction de la parole et du langage dans l'expérience psychanalytique*, ne prétend pas être une position d'exhaustion par rapport à l'inconscient,puisqu'elle est elle-même intervention dans le conflit.

Et ce rappel qui peut vous paraître un peu long a sa portée immédiate en ceci que ce que je veux dire, c'est que ce rappel lui-même a une portée transférentielle.

Ce que je souligne, puisque aussi bien ceci est reconnu, du fait que justement a pu être reproché à mon séminaire de jouer…
par rapport à ce qui constituait mon audience
…justement une fonction qui fût, par l'orthodoxie de l'*Association Psychanalytique*, considérée comme périlleuse, justement, d'intervenir dans le transfert !

Or, loin que je la récuse, cette incidence me paraît en effet radicale, pour être constitutive à tout rappel de ce qui est, de ce que j'ai appelé cette novation, ce renouvellement de l'alliance avec la découverte de FREUD.
Ceci indique que la *cause* de l'inconscient…
et vous voyez bien qu'ici le mot
« *cause* » est à prendre dans son ambiguïté :

57 Caput mortuum, (tête morte), expression dont se servaient les alchimistes pour désigner le résidu de leurs analyses. Le nom de caput mortuum venait de ce qu' ils comparaient ces résidus à une tête de laquelle la distillation avait enlevé l'esprit.

cause à soutenir mais aussi *fonction de la cause*
au niveau de l'inconscient
…cette *cause* à soutenir doit être foncièrement conçue comme une « *cause perdue* »[58].
Et c'est la seule chance qu'on ait de la gagner.

C'est pourquoi, au deuxième temps de mon explication conceptuelle marquant la connexion qui à la fois est nécessaire et distingue le concept de la *répétition* dans sa dimension méconnue, c'est essentiellement d'y mettre en relief ce ressort qui est celui de *la rencontre toujours évitée*, de *la chance manquée* comme étant la visée qui donne son sens au terme de la répétition : que la fonction de manquement, de ratage…
qui est toujours dans la répétition analytique
…ne se soutient que de marquer, en un point X, la place du rendez-vous, place de la τύχη [tuché].

Ceci…
je ne peux plus longuement ainsi y insister
…représente la part d'ombre qui se maintient au niveau du second concept, que j'ai appelé ici, au regard de la chance, *vanité de la répétition*, occultation en quelque sorte constitutive, mais ici, dont la place, de *se resserrer*, d'être *plus réduite*, laisse à penser qu'il y a un *progrès dans l'accessibilité de la fonction conceptuelle*, qui nous laisse en somme entrevoir autre chose…
autre chose d'accessible au troisième temps, celui du *transfert*
où nous allons arriver, entrer aujourd'hui
…que le choix, qui serait celui où nous ferait buter ce second temps, le dilemme :

- ou d'assumer purement et simplement notre implication comme analystes, dans le caractère éristique de ce ***discord*** de tout exposé de notre expérience

- ou de polir le concept au niveau de quelque chose qui serait impossible à objectiver sinon d'une analyse transcendantale de la cause.

58 Cf. séminaire 1959-60, L'éthique, séance du 09-12-1959 (début) : « ce mot de « *la Chose* », dérivant du latin *causa*… ».

Si vous voulez, celle-ci se formulerait ainsi, reprenant la formule, classique, le cliché de : l'« *ablata causa tollitur effectus* » [enlevez la cause, vous enlevez l'effet].

Nous n'aurions qu'une petite modification à y apporter qui serait de souligner le singulier de la *protase*, : l'*ablata causa*, en mettant au pluriel les termes de l'*apodose* : non plus *tollitur*, mais *tolluntur effectus*, et qui voudrait dire :
« *les effets ne se portent bien qu'en l'absence de la cause* ».

Tous les effets sont soumis à *la pression d'un ordre transfactuel* qui en somme demande à entrer dans leur *danse d'effets*, mais à quoi, en somme, s'ils « *se tenaient bien la main* », comme dans la chanson célèbre, ils feraient obstacle à ce que la cause s'immisce dans leur ronde !

À cet endroit, il faut définir la cause inconsciente comme n'étant ni un οὐχ ὂν [ouk on], ni un *non-étant…*
comme je crois certains, Henri EY nommément
…non-étant de la possibilité, *l'étant ce serait l'étant de la profondeur*.

Elle n'est rien de tout cela.
Elle est un μή ὂν [mé on : interdit], de l'interdiction qui porte à l'*être* un *étant* malgré son non-avènement, une fonction de l'*impossible* sur quoi se fonde une certitude.

Mais voilà qui nous mène à la fonction de transfert.

Car cet indéterminé de pur être qui n'a point d'accès à la détermination, cette position primaire de l'inconscient qui s'articule aussi bien comme étant constitué par l'indétermination du sujet, c'est à cela que le transfert nous offre l'accès, d'une façon énigmatique qui est celle que nous allons explorer maintenant, et dont l'essence, je l'ai désignée dans la troisième colonne comme répondant aux étapes du sujet, indéterminé, et de la rencontre impossible, le nœud gordien qui nous offre l'accès à ce qui est cherché dans la visée du sujet :
à savoir sa certitude.

C'est dire que, concernant *le transfert*, la position du psychanalyste, sa *présence*, la façon dont il la conçoit…
ce qui en somme est un temps normal…
si nous pouvons appeler ainsi
celui dans lequel nous vivons
…ce qui, pour l'analyste, est en somme ce à quoi se réduit, à lui, sa propre certitude concernant l'inconscient
…la façon dont il la conçoit ne peut être extraite du concept que nous pouvons – nous - donner, que nous pouvons tenter d'achever du « *transfert* ».

Il est alors frappant de noter la multiplicité, la pluralité voire la plurivalence des conceptions qui, dans l'analyse, ont été formulées du transfert.
Je ne prétendrai pas vous en faire faire une revue exhaustive, car ceci à soi seul suffirait à occuper de très longues périodes d'enseignement.
C'est pourquoi j'essaierai de vous guider par les chemins d'une exploration choisie.

Et ici, la moindre chose qui s'indique est de marquer les premiers reliefs par où le concept a été abordé par FREUD lui-même.

À son émergence dans les textes et les enseignements de FREUD, quelque chose nous guette comme un ***glissement*** que nous ne saurions lui imputer, *a fortiori* lui reprocher c'est - ce concept de transfert - de n'y voir que le concept même de la répétition.

N'oublions pas que, quand FREUD nous le présente, il nous dit :

« *Ce qui ne peut être remémoré se répète dans la conduite.* »

Cette conduite, pour révéler ce qu'elle répète, est livrée à la reconstruction de l'analyste.
En un sens, on peut aller à croire que l'opacité du traumatisme, telle qu'elle est alors maintenue dans sa fonction inaugurale par la pensée de FREUD…
c'est-à-dire pour nous,
la résistance de la signification
…est là nommément tenue pour responsable de la limite de la remémoration.

Et après tout, nous pourrions nous y trouver à l'aise dans notre propre théorisation, de reconnaître qu'il y a là un moment fort significatif, ce qu'on pourrait appeler la passation de pouvoirs du sujet à l'Autre, à l'Autre : celui que nous appelons le grand Autre, le lieu de la parole, virtuellement le lieu de la vérité.

Est-ce là le moment fécond, le point d'apparition du concept du transfert ?

C'est là ce qu'il en est, en apparence, et c'est souvent ce à quoi l'on s'en tient.

Mais, regardons de plus près.
Ce moment, dans FREUD, n'est pas simplement ce moment-limite qui correspondrait à ce que j'ai désigné comme…
et c'est pour cela qu'il m'a fallu vous le rappeler au début de cette conférence
« *le moment de fermeture de l'inconscient* », de *la pulsation temporelle* qui le fait disparaître à un certain point de son énoncé.

Ce moment, FREUD quand il amène la fonction du transfert, a bien soin de le marquer comme la cause de ce que nous appelons transfert.

L'Autre est dès avant présent, latent ou pas, dans la révélation subjective :
il est déjà là quand quelque chose a commencé à se livrer de l'inconscient.

Ce que le sujet a commencé d'abord d'en donner, sous une forme qui est loin d'être limitée à la *remémoration*, sous une forme où ***l'interprétation*** de l'analyste ne fait en somme que recouvrir le fait que l'inconscient…
et ses nœuds dans leur constitution, où qu'ils aboutissent, *au rêve, au lapsus, au rire du mot d'esprit ou au symptôme*
…l'inconscient lui-même…
s'il est ce que je dis, à savoir jeu du ***signifiant***
…l'inconscient dans ses formations a déjà, lui, procédé par interprétation.

L'Autre, le grand Autre est déjà là dans toute ouverture, si fugitive soit-elle, de l'inconscient.

Ce que FREUD nous indique…
et dès ce qu'il apporte au premier temps concernant le transfert
…c'est :

- *que le transfert* est essentiellement *résistant*, *Übertragungswiderstand*,
- *que le transfert* est le moyen par où s'interrompt la communication de l'inconscient,
- que l'inconscient se referme *par le moyen du transfert*,
- qu'il est là quelque chose qui, loin d'être ce que j'ai appelé tout à l'heure « *la passation de pouvoirs* » est justement la fermeture en tant qu'elle lui est opposée.

Ceci est essentiel à marquer, le paradoxe qui s'exprime assez communément en ceci…
et qui peut être trouvé même dans le texte de FREUD
…que ce transfert est à attendre, pour l'analyste, pour qu'il commence à donner l'interprétation.

Je veux bien *accentuer* ce dont il s'agit en ce point clé, parce qu'il est la ligne de partage, en ce que nous qualifierons de la bonne et la mauvaise façon de concevoir le transfert.

II y en a, je vous l'ai dit, dans la pratique analytique, de multiples.
Elles ne sont pas forcément à s'exclure.

Elles peuvent être définies à différents niveaux, et par exemple l'instance qui est fréquemment faite de la relation du sujet à telle ou telle de ces instances que dans le second temps de sa topique, FREUD a pu définir comme l'*idéal du moi* ou le *surmoi* par exemple, si elles sont partielles, ce n'est seulement que de donner une vue latéralisée de ce qui est essentiellement le rapport avec le grand Autre.

Mais il est d'autres divergences qui, elles, sont irréductibles.

La conception qui est à la fois formulée mais plus ou moins bien appliquée et qui, de toutes façons, là où elle se formule, ne peut que contaminer la pratique :
- que « *l'analyse du transfert doit procéder sur le fondement d'une alliance avec la partie saine du moi du sujet* »,
- que l'analyse du transfert, c'est de faire appel à son bon sens, je dirais, pour lui faire remarquer le caractère illusoire qu'ont telles ou telles de ses conduites à l'intérieur de la relation avec l'***analyste***, est quelque chose qui proprement subvertit ce dont il s'agit, à savoir, bien effectivement la *présentification de cette schize du sujet* qui est ici, effectivement, *réalisée dans la présence*.

Mais, faire appel à cette partie du sujet qui serait, là dans le réel, apte à juger ***avec*** l'analyste…
des parties saines conjuguées !
…de ce qui se passe dans le transfert, c'est là méconnaître que c'est justement cette partie-là qui est intéressée dans le transfert, que c'est elle qui ferme la porte, ou la fenêtre, ou les volets, comme vous voudrez, et que la belle avec qui on peut parler, est là derrière, que c'est elle qui ne demande qu'à les rouvrir, les volets.

Et c'est bien pour cela que c'est à ce moment que l'interprétation devient décisive, car c'est à elle qu'on a à s'adresser.

Je ne ferai qu'indiquer ici, dans ce schéma ce qu'il comporte de réversion de ce qui est communément imagé, si l'on peut dire, dans le modèle qu'on en a dans la tête.

C'est qu'en somme, si je dis quelque part que :

« *L'inconscient c'est le discours de l'Autre* »

c'est précisément comme cela qu'il convient de concevoir ce moment décisif où apparaît le sens de l'interprétation.

Le discours de l'Autre qu'il s'agit de réaliser, celui de l'inconscient, il n'est pas *au-delà* de la fermeture, il est *au-dehors*, et c'est lui qui…
par la bouche de l'analyste
…en appelle à la réouverture du volet.

Il n'en reste pas moins qu'il y a un paradoxe, à désigner dans *ce mouvement de fermeture* justement le moment initial où *l'interprétation* peut prendre sa portée.

C'est ici aussi ce par quoi se révèle ce qu'on peut appeler la crise conceptuelle permanente qui existe dans l'analyse, concernant la façon dont il convient de concevoir la fonction du transfert.

L'antinomie, la contradiction de sa fonction qui le fait saisir comme le point d'impact de la portée interprétative en ceci même que par rapport à l'inconscient, il est son moment de fermeture, voilà ce qui nécessite que nous le traitions comme ce qu'il est, à savoir comme nœud. Nous le traiterons ou non comme un nœud gordien, c'est à voir.

Qu'il soit un nœud et qu'il nous incite à en rendre compte, ce que j'ai fait pendant plusieurs années, par des considérations de topologie…
qui, j'espère, à ceux qui les ont entendues ne paraîtront pas superflues à rappeler
…voilà la voie où nous engage ce que nous avons maintenant à dire sur le transfert.

Il y a une crise dans l'analyse.

Et après tout, je suis fondé…
parce que justement il n'y a là rien de partial
…à choisir le dernier article où cette crise peut se manifester de la façon la plus éclatante, de n'être pas d'un esprit médiocre, d'être ce Thomas SZASZ[59] qui nous parle de Syracuse :
cela ne le rend pas plus apparenté – hélas ! – à ARCHIMÈDE, car cette Syracuse est dans l'Etat de New York.

59 Thomas Szasz : "The concept of transference", in International Journal of Psychoanalysis, 1963, N° 44, pp. 432-443.

Cet article…
paru dans le dernier numéro, et c'est pourquoi je le prends dans son occasion de rencontre arbitraire dans le dernier numéro de l'*International Journal of Psychoanalysis*
…cet article lui est inspiré par une idée cohérente avec la recherche qui inspire les articles précédents de son auteur, qui est une recherche véritablement émouvante de l'authenticité du chemin analytique.

Il est extrêmement frappant qu'il se trouve…
si c'est là - certes - une position extrémiste, c'est une position poursuivie dans un discours excessivement cohérent
…il est tout à fait frappant qu'un auteur, d'ailleurs des plus estimés dans son cercle qui est celui de la psychanalyse exactement américaine, fasse cet article pour reconsidérer, mettre en question, la fonction du concept du transfert comme n'étant rien d'autre qu'une défense du psychanalyste, et qu'il aboutisse à une conclusion qui est celle-ci…
conclusion terminale - par rapport à un article, mais qui nous laisse en suspens au regard de l'avenir - d'un examen qui assurément ne peut que paraître dès lors, vous allez le voir, que très problématique
…à une conclusion comme celle-ci :

> « *Le transfert est le pivot sur lequel toute la structure, la structure entière du traitement psychanalytique, repose.* »

C'est un concept qu'il appelle *inspired* — je me méfie toujours des faux amis dans le vocabulaire anglais, j'ai essayé de peser. Cet *inspired* ne me paraît pas vouloir dire *inspiré*, mais quelque chose plutôt comme *officieux*, c'est un concept *officieux* autant qu'indispensable.

> « *Encore* - dit-il - *donne-t-il asile (harbour) aux germes, non seulement de sa propre destruction mais de la destruction de la psychanalyse elle-même.* »

Pourquoi ?
Parce qu'il tend à placer la personne de l'analyste *au-delà de l'épreuve de la réalité*, telle qu'il peut la tenir de ses patients, de ses collègues et de lui-même. Ce risque, *this hazard*, doit être carrément, *frankly*, reconnu.

Et il ajoute :

« *Ni la professionnalisation, ni l'élévation des standards, ni les analyses didactiques poussées jusqu'au forçage, coerced training analysis, ne peuvent nous protéger contre ce danger* ».

Et c'est là, qu'ici est la confusion, dont je dois dire que nous voyons mal où elle conduit :

« *Seule l'intégrité de l'analyste et de la situation analytique peut nous rendre sauf de l'extinction de the unique dialogue, du dialogue unique entre l'analyste et l'analysé.* »

Cet « *unique* » se rapporte évidemment, fait que tout dans l'analyse…
nous verrons jusqu'à quel point il faut considérer ce fait comme légitime
…se trouve actuellement pointé sur l'analyse du transfert.

Mais la lecture de cet article…
et après tout je peux penser que cette revue est d'un accès suffisamment possible, encore qu'elle ne vienne pas ici en France par paquets, pour un nombre au moins important de mes auditeurs, pour vous inciter à en prendre connaissance d'ici la prochaine fois
…toute cette impasse ci désignée…
et je dois dire, entièrement forgée, complètement erronée
…qui est ici désignée, est pourtant pour l'auteur nécessitée par le fait même qu'il ne saurait concevoir l'analyse du transfert que dans les termes que j'ai posés tout à l'heure :
à savoir d'un assentiment, d'un accord obtenu ou non de la part de l'analyste, de ce qu'on appelle…
il est le seul à ne pas s'en servir, mais le texte implique que c'est ce dont il s'agit
…ce qu'on appelle *la partie saine du moi*, celle qui est *apte à juger de la réalité*, et *à trancher de l'illusion*.

Le départ de son article commence ainsi logiquement :

> « *Le transfert est semblable à tels concepts qui sont celui de l'erreur, de l'illusion, ou du fantasme.* »

Et c'est à partir de là que sont étudiés les cas, divisés en ces termes, une fois obtenue la présence du transfert, c'est une question d'accord entre l'analysé et l'analyste, à ceci près que l'analyste étant ici juge sans appel, et sans recours pour lui-même nous sommes évidemment conduits à dénommer comme champ de pur risque, champ sans contrôle, toute analyse du transfert.

Je n'ai pris cet article que comme un cas limite, et après tout, exemplaire, démonstratif, opératoire à l'occasion, à nous inciter à restituer ici, une détermination, qui fasse entrer en jeu un autre ordre. Cet ordre n'est, à proprement parler, que celui de la vérité.

Entendez que la dialectique, par quoi la vérité ne se fonde que de ceci :
que la parole - même mensongère - y fait appel et la suscite.

Cette dimension, est ce *quelque chose* qui est toujours absent de ce que j'appellerai le *logico-positivisme*, qui se trouve effectivement, ici, dominer l'analyse de ce concept du transfert dans SZASZ et par SZASZ.

Chose singulière, on a pu parler de la conception de la dynamique inconsciente, d'intellectualisaion, sous prétexte que j'y mettais au premier rang la fonction du signifiant.

Assurément, ne voit-on pas, ici apparaître, dans cette facette inattendue du développement de la pensée de l'analyse dans la psychanalyse américaine, qu'il s'agit là - bel et bien - dans ce mode opératoire…

> où tout se joue de la confrontation d'une réalité et d'une connotation d'illusion portée sur le phénomène du transfert

…que c'est là qu'est effectivement *l'intellectualisation* prétendue et qui serait ici dominante.

Assurément, il y a quelque chose qui semble…
pour tout lecteur qui se détache de l'attrait d'un texte, assurément, très serré, et même prenant
…et qui simplement se révèle en ceci :

- que loin que nous ayons à considérer ici deux sujets, dans une position duelle, à discuter de quelque chose qui se serait *là*, ici déposé, comme l'effet de chute d'une compression dans le comportement, isolé comme paradoxal du patient dans l'analyse,

- que, entre deux sujets, il se passe bien autre chose, et nommément que tout à fait hors du champ où se tranche et ne se tranche pas l'accord sur une objectivité, il nous faut faire surgir le domaine de la tromperie possible.

Quand je vous ai introduit le terme du « *sujet de la certitude cartésienne* », comme le point de départ nécessaire de toutes nos spéculations, sur ce que *révèle l'inconscient*, j'ai bien marqué le rôle de balancier essentiel qu'est l'Autre dans DESCARTES comme, dit-on, ne devant pas être - en aucun cas - trompeur.

Mais cet Autre, assurément, le danger dans l'analyse, c'est qu'il soit un Autre trompé. Or, ce n'est pas là tout ce dont il s'agit, je le souligne, quand il s'agit d'appréhender la dimension du transfert.

Ce n'est certes pas là, la seule direction dans laquelle il convient de rappeler ***ce dont il s'agit***…
ce que je ne fais ici qu'indiquer car j'aurai à y entrer la prochaine fois
…ce n'est pas la seule dimension que celle-ci que je désigne comme celle de la tromperie…
dans le sens de ce que le sujet cherche, et tout ceci est en suspens
…la tromperie, si elle a quelque part, chance de réussir, quant à un faux accès à ce qui lui manque, c'est bien assurément l'amour qui en donne le modèle.

Quelle meilleure manière d'assurer, de s'assurer, sur le point où on se trompe, que de persuader l'autre de la vérité de ce qu'on avance ?

Et est-ce que ce n'est pas là une ***structure fondamentale*** que le transfert nous donne l'occasion d'imager de la dimension de l'amour, c'est qu'à persuader l'autre qu'il a ce qui peut nous compléter.

Et qu'aussi bien, c'est justement ce qui fait surgir, à point nommé, nécessairement, à l'occasion, cette dimension de l'amour.

Voilà qui nous servira de porte exemplaire, pour la prochaine fois en démontrer le tour.

J'indique assez que ceci nous permet de réfuter totalement une critique aussi extrême et dont on ne voit d'ailleurs pas à quoi elle peut aboutir, que celle qui est faite, ici, du maniement du concept de transfert.

C'est elle aussi qui nous permet, qui nous indique de complètement rejeter toute référence à cette ***prétendue alliance*** avec la partie saine du moi, comme constituant l'opération du transfert, ceci…

je l'indique pour que vous ne vous y trompiez pas

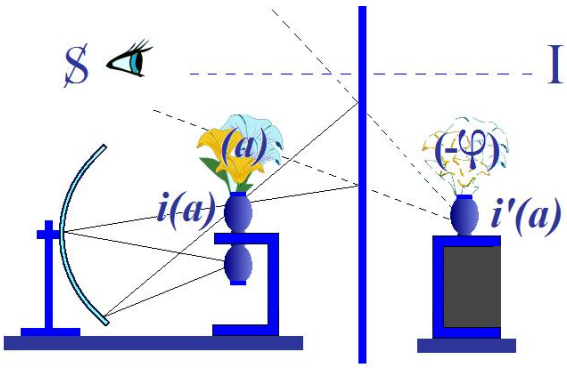
…n'est pas tout ce que j'ai à vous montrer.

Car si c'est le moyen dont le sujet fait surgir un certain nombre d'effets que désigne l'emploi du mot transfert, ce n'est pas là, ce qui motive, ce qui cause radicalement la fermeture qu'il comporte.

Ce qui le motive, ce qui le cause…

et qui sera l'autre face de notre examen des concepts du transfert

…se rapportant à ce que j'ai désigné avec le point d'interrogation, dans la partie gauche, partie d'ombre, réservée au niveau du concept de transfert, et que j'ai dessiné par l'*objet(a).*



J'ai introduit la dernière fois le concept de transfert. Vous avez pu le remarquer :
je l'ai fait d'une façon problématique, en me fondant sur les difficultés qu'il impose à l'analyste.

J'ai pris…
à moi offert par la rencontre,
…le hasard du dernier article publié dans l'organe le plus officiel de la psychanalyse, l'*International Journal of Psychoanalysis*, l'article de SZASZ qui va jusqu'à *mettre en cause* l'utilisation dans l'analyse de la notion de *transfert*, comme ouvrant la porte à une effectuation du rôle de l'analyste dont le caractère serait, en elle-même, d'être en somme sans contrôle puisqu'en raison des repères…
j'ose le croire, eux-mêmes problématiques
…que prend SZASZ pour en discuter, à savoir les repères du *logico-positivisme*, ce qui consiste à interroger directement l'effet de sens du signifiant comme étant quelque chose qui se détermine de l'extérieur, que son emploi en rapport avec telle ou telle réalité supposait être des données.

Dans l'occasion, c'est par rapport à ce qui se manifestera d'actuel dans le traitement que l'analyste va pointer - pour le patient - ce qui s'y produit d'effets de discordance plus ou moins manifestes à l'endroit de ce qu'on appellera La « *réalité de la situation analytique* », à savoir les deux sujets qui y sont présents.

Et bien sûr, SZASZ n'a pas de peine à opposer les deux pôles de ce qui peut s'y produire, à savoir les cas où cet effet de discordance bien évident prendra par exemple l'illustration de quelque chose dont nous ne sommes point étonnés de le voir surgir sous la plume humoristique d'un SPITZ, d'un vieux de la vieille qui en connaît un bout, pour savoir ce qui convient, à prendre des exemples exemplaires et, pour tout dire, à bien amuser son public !

Prenant comme exemple le cas où une de ses patientes, dans un rêve qu'on appelle « de transfert »…

c'est-à-dire de réalisations amoureuses

avec son analyste, en l'occasion lui, SPITZ

…le voit pourvu d'une chevelure aussi blonde qu'abondante, ce qui à toute personne qui a entrevu le crâne en œuf du personnage…

et il est assez connu pour être célèbre

…apparaîtra bien évidemment un point sur lequel l'analyste pourra montrer au sujet à quelles distorsions les effets de l'inconscient l'ont poussé.

Mais assurément, quand il s'agira de qualifier une conduite du patient comme étant, à l'endroit de l'analyste, à visée désobligeante :

« *De deux choses l'une, nous dit SZASZ, ou bien le patient est d'accord, ou s'il ne l'est pas, qui tranchera, sinon la position principielle que l'analyste a toujours raison ?* »

ce qui nous rejette vers ce pôle à la fois manifestement mythique et idéalisant, de ce que SZASZ appelle « ***l'intégrité de l'analyste*** », ce dont nous nous demandons ce que cela peut bien vouloir dire si ce n'est le rappel à la dimension de la vérité !

Je ne puis donc situer l'article de SZASZ que dans cette perspective où lui-même ne peut le considérer comme opérant qu'à titre proprement, non point ***heuristique***, mais ***éristique***, qu'au titre de nous manifester, dans la réflexion en impasse d'un analyste, la présence d'une véritable crise de conscience dans la fonction analytique, dans la fonction de l'analyste.

Cette crise de conscience, voilà qui d'une certaine façon, dirais-je, ne nous intéresse que de façon tout à fait latérale, si nous-mêmes avons le sentiment, pouvons trouver :

- avoir tracé des voies qui n'y butent nullement,

- pour tout dire, d'avoir montré la voie où un tel écueil, pour autant qu'après tout, il ne fait que profiler de la façon la plus aiguë, la plus extrême, et même jusqu'à un certain point que forcer ce à quoi aboutirait certaine pente, si on s'y laissait aller, non pas tellement de pratique de l'analyse de transfert, qu'une certaine façon unilatérale de la théoriser.

Ceci nous indique assurément les dangers de cette pente, mais c'est une pente que nous avons nous-mêmes depuis assez longtemps dénoncée en montrant qu'est ailleurs la ligne de visée, pour que nous n'en soyons affecté qu'à titre de confirmation d'une réflexion personnelle de quelqu'un qui, aussi bien, doit montrer par là quelque retour, quelque réaction qui se produit, qui ne peut manquer de se produire dans cette pente de l'analyse que j'ai associée la dernière fois, à une certaine aire sociologique, à un certain idéal de conformisation individuelle qui donnerait, en quelque sorte la mesure et l'emploi de la pratique analytique dans cette configuration sociale déterminée que j'ai désignée par son nom.

Et, pour nous ramener aux données, je dirais presque phénoménologiques qui nous permettent de replacer le problème là où il est, je vous ai indiqué la dernière fois, en concluant, que dans ce rapport de l'un à l'autre, quel qu'il soit, qui s'instaure dans l'analyse, une dimension est éludée dans cette façon, je le souligne, ***unilatérale*** de présenter le transfert.

C'est que l'un des deux s'adresse à l'autre.
Sans doute, la notion du transfert nous permettra de savoir en quels termes et pourquoi, sur quels présupposés…

et sans doute, ces présupposés doivent avoir quelque chose à faire avec le phénomène du transfert

…mais sans même avoir à nous y référer, il est clair que cette relation s'instaure sur un plan qui n'est point réciproque, qui n'est point symétrique.

Nous n'avons pas là en effet à nous étonner, que c'est ce que SZASZ constate, *très à tort pour la déplorer* :

- que dans ce rapport de l'un à l'autre s'institue la dimension, en effet, d'une recherche de la vérité, où l'un est supposé, est supposé savoir, tout au moins en savoir plus que l'autre,

- et que de celui qui est supposé savoir, la dimension surgit aussitôt de penser que non seulement il ne faut pas qu'il se trompe, mais aussi bien qu'on peut le tromper, que le « *se trompe* » aussi, du même coup, est rejeté, sur le sujet, que ce n'est pas simplement que le sujet est…
  si l'on peut dire, soit si l'on peut dire d'une façon statique
  …dans le manque, dans l'erreur.

C'est que d'une façon mouvante, dans le discours, dans ce vers quoi il s'avance, dans ce qu'il articule, par son discours, il peut, il doit, il est essentiellement situé à la dimension de « *se tromper* ».

Que même, comme le remarque à très juste titre un analyste, dont je prendrai à plusieurs reprises, aujourd'hui, le repère, pour marquer, chez lui aussi, une certaine courbe, une certaine évolution de sa pensée concernant le transfert.
C'est NÜNBERG, NÜNBERG dans l'année 1951, *volume XXXII* de l'*International Journal of Psychoanalysis*.

C'est un article qu'il intitule…
Non ! C'est plus tôt : en 1926, dans le *volume VII*, c'est un article qu'il intitule *The will to recovery*, c'est-à-dire « *la volonté* », non pas à proprement parler « *de guérison* » : *recovery* c'est *restauration*, *retour* – *le mot est fort bien choisi*.

Et il s'interroge sur ce qui peut, en somme, motiver chez le patient : …

chez le patient dont chacun sait que son symptôme, la théorie nous le dit, son symptôme est fait pour lui apporter certaines satisfactions, sinon satisfaction, assurément - la chose est doctrinée - du plaisir

…qu'est-ce qui peut en fin de compte pousser le patient à venir recourir à l'analyste, à demander quelque chose qu'il appelle, lui, « la santé » ?

Par beaucoup d'exemples…

et non des moins humoristiques

…NÜNBERG n'a pas de peine à montrer qu'il ne faut pas faire beaucoup de pas dans l'analyse pour voir quelquefois éclater ce qui a motivé le patient, comme la visée profonde…

sans doute non avouée d'abord, couverte de termes généraux, de sa recherche de ce qu'il appelle sa « santé », son « équilibre »

…c'est justement sa visée inconsciente, nous ne disons, non point à longue portée, mais dans sa portée la plus immédiate.

Et quel abri par exemple du recours à l'analyse pour rétablir la paix de son ménage parce que quelques boiterie est survenue dans sa fonction sexuelle ou quelque désir extra-conjugal !

Ce que le patient s'avère dès les premiers temps viser, à proprement parler, c'est…

sous la forme d'une suspension provisoire de ses relations de présence à son foyer, de mise à l'écart de son conjoint

…précisément ce qu'il désire, à savoir…

ce qui est dans le sens directement contraire de ce qu'il est venu proposer comme but premier de son analyse, s'adressant à son analyste

…à savoir précisément, non pas la restitution de son ménage, mais sa rupture !

Nul doute donc que nous nous trouvions là…
    enfin au maximum, dans l'acte même de
    l'engagement de l'analyse et donc certainement
    aussi dans ses premiers pas
…mis au contact de la profonde ambiguïté de toute assertion du patient, du fait qu'elle a, par elle-même et très essentiellement, une double face et que, pour dire le mot, ce soit d'abord comme s'instituant *dans* et même *par* un certain *mensonge* que nous voyons s'instaurer la dimension de la vérité.

En quoi elle n'est à proprement pas parler ébranlée, puisque déjà le mensonge comme tel se propose, se pose lui-même dans cette dimension de la vérité.

Que cet accrochage initial…
    que toute l'expérience analytique
…dans la relation du sujet au signifiant…
    non pas en tant que c'est lui qui en dispose,
    mais que le rapport avec le signifiant
    le constitue et l'institue comme sujet
…c'est là le repère dont ce n'est pas en vain que nous avons voulu d'abord le mettre au premier plan d'une rectification générale de la théorie analytique car il est aussi premier et constituant dans l'instauration de l'expérience analytique que…
    nous l'avons souligné, il doit être conçu comme
…premier et constituant dans la fonction de l'inconscient dans ce qu'elle a de plus radical.

Sans doute c'est limiter là, dans notre incidence didactique quant à l'analyse, l'inconscient à ce qu'on pourrait appeler sa plate-forme la plus étroite…
    si étroite qu'elle est semblable
    au tranchant du couteau
…mais c'est par rapport à ce point de division que nous pouvons ne pas faire d'erreur du côté d'aucune substantification, de ce dont il peut s'agir, de ce qu'il y a à manier dans l'expérience analytique.

- À prendre les choses, à les centrer, sur le schéma à quatre coins de notre graphe, distinguant sciemment *le plan de l'énonciation* du *plan de l'énoncé*,

- à l'illustrer à l'occasion de ce qu'une pensée logicienne trop formelle y introduit d'absurdité, en marquant par exemple l'impasse, voire le paradoxe, en voyant une antinomie de la raison dans l'énoncé du « *je mens* », alors que chacun sait qu'il n'y a point la moindre antinomie, qu'il est tout à fait faux de reprendre, de répondre à ce « *je mens* » que :

« *si tu dis " je mens " c'est que tu dis la vérité et donc tu ne mens pas* »

et ainsi de suite, il est tout à fait clair que le « *je mens* » ce n'est pas seulement ce qui fait sens, malgré son absurdité, qu'il est soutenable, il est parfaitement valable.

Le « *je* » qui énonce, le « *je* » de l'*énonciation* n'est pas le même que le « *je* » de l'*énoncé*, c'est-à-dire le *shifter* qui, dans l'*énoncé*, le désigne.

Il est tout à fait concevable que, du point où j'énonce, formule d'une façon tout à fait valable que le « *je* », le « *je* » qui à ce moment-là formule l'énoncé est en train de mentir, qu'il a menti peu avant, qu'il ment après, ou même qu'en disant « *je mens* », il affirme qu'il a - à formuler cette parole - l'intention de tromper.

Il n'y a pas à aller très loin de nous, pour en illustrer l'exemple. L'historiette juive rendue célèbre du train que l'un des deux partenaires de l'histoire affirme à l'autre qu'il va prendre :

> « *Je vais à Lemberg* »

lui dit-il, à quoi l'autre lui répond

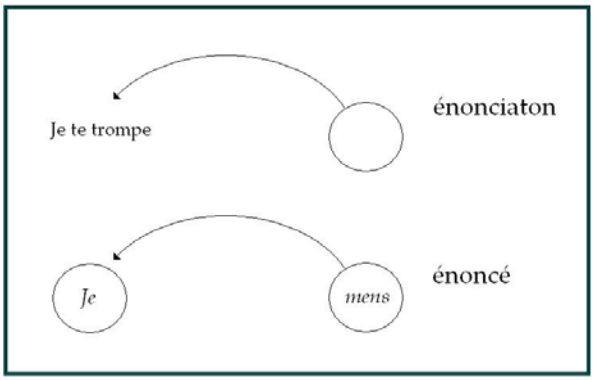
> « *Pourquoi me dis-tu que tu vas à Lemberg puisque tu y vas vraiment ?*
> *Et que, si tu me le dis, c'est que, c'est pour que je croie que tu vas à Cracovie* ».

Ce dont il s'agit, dans cette division de l'*énoncé* à l'*énonciation*, fait qu'effectivement, si nous pointons le « *je* » du « *je mens* » au niveau de la chaîne de l'énoncé où le « *mens* » est un signifiant faisant partie, au niveau de l'Autre, du trésor du vocabulaire, où le « *je* » se détermine *rétroactivement*, devient signification engendrée au niveau de l'énoncé.

Ce qu'il produit au niveau de l'énonciation, c'est effectivement ici un « je te trompe » qui en est le résultat, mais qui provient de quelque chose qui est ici le point d'où l'analyste attend le sujet dans la recherche analytique et, lui renvoyant, selon la formule, son propre message dans sa signification véritable, c'est-à-dire sous une forme inversée, lui dit :

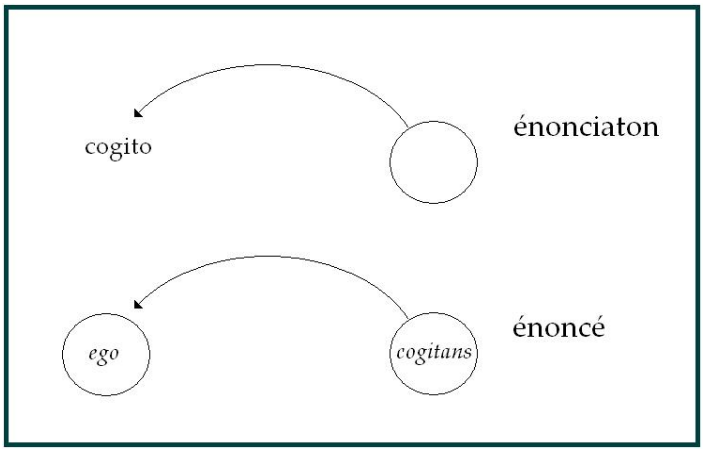
> « *Dans ce "je te trompe", ce que tu envoies comme message, c'est ce que moi je t'exprime. Ce faisant, tu dis la vérité.* »

Dans l'effort, dans le cheminement de tromperie où le sujet s'aventure, l'analyste est en posture de formuler ce « tu dis la vérité», et notre interprétation n'a jamais de sens que dans cette dimension.



Je voudrais ici, un instant, vous indiquer d'une façon en quelque sorte toute courte, parce qu'elle se présente à notre portée, la ressource que nous offre ce schéma vis-à-vis de la démarche fondamentale, qui est celle dont j'ai fait dater la possibilité de la découverte de l'inconscient, qui est bien là depuis toujours, qui était là au temps de THALÈS, qui était là au niveau de modes de relations inter-humaines les plus primitifs, mais d'où date la possibilité de ce que j'ai appelé sa découverte.

Si nous reportons, sur ce schéma…
il faudra sans doute que j'aille vite
…le « *je pense* » cartésien, observez bien comment s'opérerait la chose.



Assurément la distinction de l'*énonciation* à l'*énoncé* est ce qui en fait le glissement toujours possible, et si l'on peut dire le point d'achoppement éventuel.

Car si quelque chose est, par le procès du *cogito*, institué, c'est ici un *cogitans*, une dimension, le registre de la pensée en tant qu'il est extrait d'une opposition à l'étendue, qui reste actuellement son point le plus fragile, mais qui, assurément, lui assure un statut suffisant, dans l'ordre de la constitution signifiante.

Que l'*ego* ici puisse se désigner comme ce qui en est la conséquence, ceci en effet donne sa *certitude* au niveau de l'*énonciation*, au *cogito* qui prend cette place.

Mais il faut le dire, le statut du « *je pense* » est aussi réduit, aussi minimal, aussi ponctuel, et pourrait aussi bien être affecté de cette connotation du « ça ne veut rien dire » que le « *je mens* » de tout à l'heure.

Car le « *je pense* », réduit à cette ponctualité d'être un « *je pense* » qui ne s'assure que du doute absolu concernant toute signification du « *je pense* », a peut-être même un statut encore plus fragile que celui où on a pu attaquer le « *je mens* ».

Dès lors j'oserai qualifier, dans son effort de certitude, le « *je pense* » cartésien, de participer d'une sorte, je ne dirai même pas de *prématuration*, d'*avortement*, et c'est là qu'est la différence du statut que donne au sujet la dimension découverte de l'inconscient.

Cartésien, il est de toute la différence de *quelque chose* qui concernant *la certitude du sujet* est celle d'un *avortement*, à ce que nous appellerons quoi ?
Une promesse, quelque chose dont la plate-forme est plus large que cet *homuncule*.

Je vais reprendre le terme tout à l'heure pour désigner ce que je veux dire, à savoir *le désir* qui est là à situer au niveau du *cogito* :
que tout ce qui anime ce dont parle toute énonciation, c'est du désir !

Là encore, je vous fais observer que j'ai dit *désir*, et le désir tel que je le formule…
par rapport à ce que FREUD nous apporte dès le départ de ses assertions
…il en dit plus.

Je vais dire quoi tout à l'heure mais dès maintenant, je reprends ce terme « *d'avorton* », « *d'homuncule* ».
Si je puis ainsi épingler la fonction du *cogito cartésien*, c'est qu'elle est illustrée par la retombée, par la rechute qui ne manque pas de se produire dans l'histoire de ce qu'on appelle « *la pensée* », c'est de prendre ce « *je* » du *cogito* pour le petit *homuncule* :

- qui depuis longtemps est représenté chaque fois qu'on veut faire de la psychologie :
  ce fameux « *petit homme qui est dans l'homme* »

- qui depuis longtemps a été dénoncé dans sa fonction par la pensée, même présocratique,

- à savoir qui rend raison de l'unité ou de la discordance psychologique, par la présence à l'intérieur de l'homme d'un petit homme qui le gouverne, qui est le conducteur du char

- qui est le point dit, de nos jours, « *de synthèse* ».

En d'autres termes, dans notre vocabulaire à nous, qui fait de l'S par quoi nous symbolisons le sujet en tant que déterminé, constitué comme second, par rapport au signifiant.

Et pour l'illustrer, je souligne que la chose peut se présenter de la façon la plus simple dans le *trait unaire* : le premier signifiant, c'est *la coche*, par où il est marqué par exemple que le sujet à ce moment-là a tué une bête, moyennant quoi, dans sa mémoire, il ne s'embrouillera que quand il en aura tué dix autres, il ne se souviendra plus laquelle est laquelle.

Et que c'est à partir de ce *trait unaire*, dont le sujet est d'abord marqué, dont le sujet lui-même se repère, et d'abord et avant tout comme *tatouage*, premier des signifiants que le sujet secondement, quand cet « 1 » est institué, le compte c'est *un* « *1* ».

Et c'est au niveau, non pas de l'*Un* mais du *un* « *1* » qu'il a d'abord, lui, à se situer comme sujet.

En quoi déjà les deux « un » se distinguent, et se marque la première schize qui fait que le sujet, comme sujet, se distingue - non pas de ce qu'il désigne - mais du signe par rapport auquel d'abord il a pu se constituer comme sujet.

C'est de la confusion de cette fonction de S avec le *i(a)*, c'est-à-dire l'image de l'*objet(a)* en tant que c'est ainsi que le sujet se voit, lui, redoublé, se voit comme constitué par l'image reflétée, momentanée, précaire de la maîtrise, s'imagine *homme* justement et seulement de ce qu'il *s'imagine*.

Tout repérage, tout repérage du sujet dans la pratique analytique, par rapport à la réalité telle qu'on la suppose nous constituant, revient à déjà tomber dans le piège, dans la dégradation, dans la chute, de cette constitution du sujet, comme « *isolat psychologique* ».

Et tout départ pris du rapport de cet « *isolat* »
à un contexte réel, peut avoir sa raison d'être
dans telle ou telle spéculation psychologisante,
dans telle institution d'expériences de psychologues,
elle peut produire des résultats, avoir des effets,
permettre d'instituer des tables.

Bien sûr, ce sera toujours dans des contextes où
c'est nous qui la faisons, la réalité : par exemple,
quand nous proposons au sujet des tests, qui sont des
tests par nous organisés, c'est le domaine de
validité de ce qu'on appelle la psychologie, mais
cela n'a rien à faire avec le niveau où s'institue,
où nous soutenons l'expérience psychanalytique.

Et n'oublions pas qu'à l'instituer ainsi, nous
poussons les choses à un point qui, si je puis dire,
renforce incroyablement le dénuement du sujet.

Car ce que j'ai appelé « *isolat psychologique* », loin d'être
la vieille - ou toujours jeune - la vieille « *monade* »
instituée comme traditionnellement centre de
connaissance…

> car la « *monade leibnizienne* », par exemple, n'est point
> isolée, elle est centre de connaissance, elle est
> ce qui dans le cosmos est ce centre d'où quelque
> chose que nous appellerons, selon les inflexions,
> contemplation ou harmonie, viendra à s'exercer,
> elle n'est point séparable d'une cosmologie

…l'« *isolat psychologique* », institué dans le concept du *moi*,
tel qu'il vient par une déviation…

> déviation qui je pense, n'est qu'un détour

…dans la pensée psychanalytique, vient à jouer comme
sujet, si l'on peut dire « *en détresse* » dans le rapport à
une réalité…

> dont il va s'agir pour l'instant, pour nous, de
> repérer comment même elle est conçue dans
> l'analyse

…est quelque chose qu'il convient aussi ici de situer
pour en voir…

> par rapport à ce que l'analyse effectivement
> profile à son horizon comme ouverture

…pour en voir le paradoxe.

Je veux d'abord marquer, à titre simplement de pointage, de repère, que cette façon de théoriser l'opération est en plein discord, en plein déchirement avec ce que, par ailleurs, l'expérience nous amène à promouvoir et que nous ne pouvons pas éliminer du texte analytique, à savoir la fonction de l'*objet interne*.

Ici les termes d'introjection ou de projection sont utilisés au petit bonheur.
Je ne sais pas si nous aurons ou n'aurons pas le temps enfin de pointer comment il s'agit de les rectifier, mais assurément si quelque chose…

> même dans cette voie, dans ce contexte de théorisation boiteuse

…quelque chose nous est donné, vient au premier plan, c'est de toutes parts…

> je dirais presque sous quelque horizon de l'expérience que l'analyste, là, constitue sa propre expérience

…c'est cette fonction de l'*objet interne* qui a fini à l'extrême par se polariser, dans ce « *bon* » ou « *mauvais objet* », autour de quoi certains ont fait tourner tout ce qui, dans la conduite du sujet représente distorsion, inflexion, peur, paradoxale, corps étranger dans la conduite.

Et à quoi, aussi bien dans le point opératoire ou l'intervention de l'analyste, certains dans des conditions d'urgence…

> celles par exemple, de la sélection des sujets à l'usage de tels ou tels emplois diversement directeurs, cybernétiques, responsables : quand il s'agit de former des pilotes d'aviation ou des conducteurs de locomotive

…certains ont pointé qu'il s'agissait de concentrer la focalisation d'une analyse rapide, voire d'une analyse éclair, voire de l'usage de certains tests dits de personnalité.

Nous ne pouvons point ne pas poser, dans ce mode de conception du rapport du moi à la réalité,
la question du statut de cet *objet interne*.
Est-il un objet de perception ?

Par où l'abordons-nous ?
Où vient-il ?
Dans la suite de cette rectification,
en quoi consisterait l'analyse du transfert ?

Je ne fais ici qu'en pointer le repère puisque aussi bien, nous aurons à y revenir par le détour qu'il nous faut maintenant parcourir.

Je vais pourtant maintenant, tout de suite, vous indiquer quelque chose qui ne sera ici qu'un schéma d'approche, qu'un modèle, et un modèle qu'il conviendra que nous perfectionnions beaucoup. Prenez-le donc pour modèle problématique.

Mais le pouvoir d'adhérence du schéma généralement centré sur la fonction de *la rectification de l'illusion*, est telle que jamais trop prématurément je ne pourrai lancer quelque chose qui, à tout le moins, y fasse obstacle, y apporte quelque chose qui déroute, à tout le moins si ceci ne recentre pas encore.

Je vais ici représenter au tableau quelque chose, un schéma, qui nous permette de situer comment s'ordonne le problème.

L'inconscient,

- s'il est ce que je vous ai dit : quelque chose de marqué par une pulsation temporelle,

- si l'inconscient c'est ce qui se referme dès que ça s'est ouvert,

- si la répétition d'autre part, ce n'est pas simplement ***que*** cette stéréotypie de la conduite, mais si c'est répétition par rapport à quelque chose de toujours manqué, vous voyez bien, d'ores et déjà que le transfert ne saurait être par lui-même…

  tel qu'on nous le représente comme *mode d'accès* à ce qui se cache, à ce qui est occulté dans *l'inconscient*

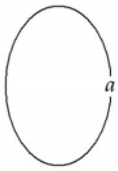
  …qu'une voie précaire.

Car si le transfert n'est que répétition, il sera répétition toujours du même ratage.

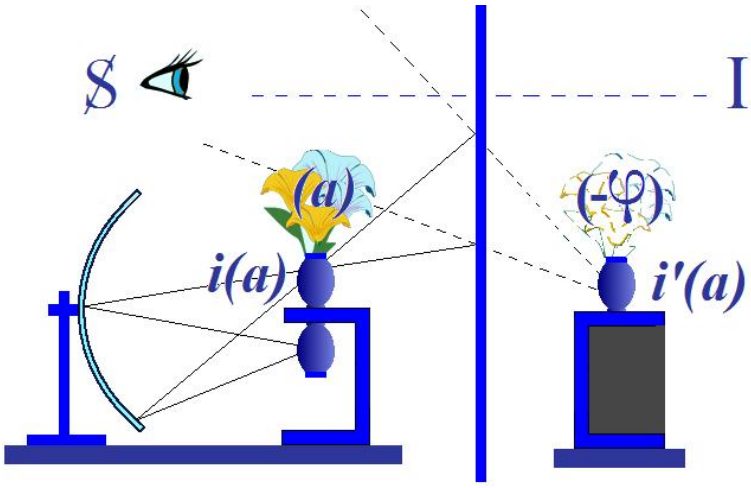
Car si le transfert prétend, à travers cette répétition, restituer la ***continuité*** d'une histoire, c'est à éveiller, à réanimer, à faire resurgir - quoi ? - un rapport que l'inconscient vous présente comme, de sa nature, ***syncopé***.

Nous voyons donc que le transfert comme mode opératoire ne saurait se suffire de se confondre…
comme pratiquement on le fait
…avec l'efficace de la *répétition*, avec la restauration de ce qui est occulté dans l'inconscient, voire avec la *purification*, *la catharsis* des éléments inconscients !

Quand je vous parle de l'inconscient comme de quelque chose de ce qui *apparaît dans la pulsation temporelle*, *l'image peut vous venir de la nasse qui s'entrouvre au fond de quoi va se réaliser la pêche du poisson*.
L'inconscient est, selon la figure de la besace, ce quelque chose de *réservé*, de *refermé* à l'intérieur, où nous avons, nous, à pénétrer du dehors. Mais c'est précisément là qu'il convient d'en renverser la topologie dans un schéma :



que vous aurez à faire se recouvrir avec celui que j'ai donné dans mon article : *Remarques sur le rapport de Daniel Lagache* concernant le *moi idéal* et l'*idéal du moi*.



Je le souligne, à propos des derniers éléments que je vous ai apportés autour de la pulsion scopique que ce schéma rend clair : que *là d'où le sujet se voit…*

à savoir où se forme cette image réelle et inversée [*i(a)*] de son propre corps qui est donné dans le schéma du *moi* : je vous prie de vous reporter à ce schéma et à ce texte et au rôle du miroir concave

…que là d'où le sujet se voit, ce n'est pas là d'où il se regarde.

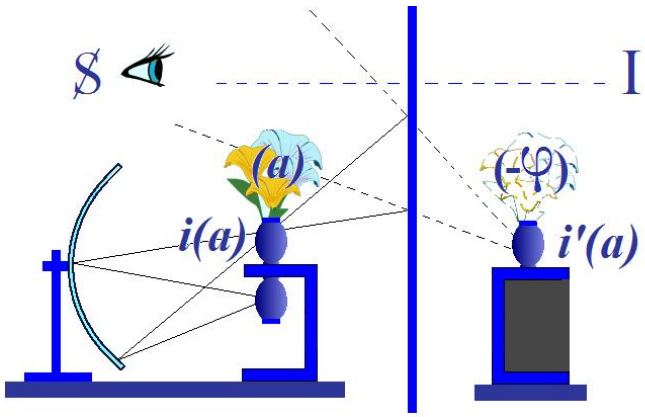
Il se voit dans l'espace de l'Autre, mais le point d'où il se voit est aussi dans cet espace de l'Autre. Or, c'est bien ici d'où le sujet se regarde et même, d'où il parle. En tant qu'il parle, c'est ici au lieu de l'Autre qu'il commence à constituer ce mensonge véridique par où s'amorce quelque chose qui participe du désir, du désir au niveau de l'inconscient.

La nasse dont il s'agit…

et particulièrement concernant son orifice, à savoir ce qui constitue sa structure essentielle

…le sujet, nous devons le considérer comme étant à l'intérieur.Ce qui est important n'est point ce qui y entre, conformément à la parole de l'Évangile, mais ce qui en sort.

Mais le mode sous lequel nous pouvons concevoir *cette fermeture de l'inconscient*, c'est l'instance, l'apparition, l'incidence d'une façon aussi nécessaire que ***rythmique*** de quelque chose qui joue le rôle d'obturateur.



Cet obturateur, il est ici [*(a)*] dans ce schéma.

Il faut, pour vous imager ce modèle simplifié, le comprendre purement et simplement, comme l'appel l'aspiration, la succion - si je puis dire - à l'orifice de la nasse de l'*objet(a)*.

C'est la bascule, c'est la mise en jeu de l'*objet(a)*, à ce *point de battement*, à *cet orifice* par où émerge, dans cette image… que vous pouvez aussi bien faire semblable à ces grandes boules dans lesquelles se brassent les numéros à tirer d'une loterie.

Ce qui effectivement se concocte, au départ, à partir dans ce grand jeu, dans cette grande roulette, des premiers énoncés de l'association libre, ce qui peut en sortir de bon, ça sort, dans l'*intervalle* où l'*objet(a)* ne bouche pas l'orifice.

Cette structure imagée, sommaire, brutale, élémentaire, « *philosophie à coups de marteau* » si vous voulez en l'occasion, c'est ce qui vous permet de restituer, dans sa *contre-position réciproque*, la *fonction constituante du symbolique*, dans ce nœud du sujet, au pair et impair [0,1] de sa retrouvaille, avec ce qui vient s'y présentifier dans l'action effective de la manœuvre analytique.

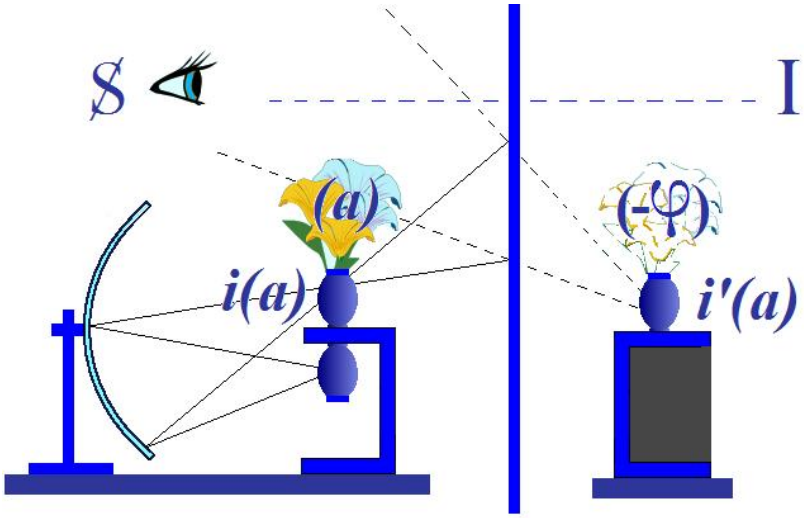
Ceci est complètement - bien sûr - insuffisant, mais tout à fait important à mettre au premier plan, comme un concept « *bulldozer* » si je puis dire, pour essayer de restituer ce qu'il faut pour concevoir d'abord, comment peuvent s'accorder la notion que le transfert, à la fois obstacle à la remémoration, est en même temps présentification de ce dont il s'agit, à savoir de ce quelque chose d'essentiel qui, la fermeture de l'inconscient, qui est *le manque* - toujours à point nommé - *de la bonne rencontre* [εὐτυχία : eutuchia].

Je pourrais, tout ceci, l'illustrer de la multiplicité des formules, et évidemment de leurs discordances, que les analystes ont données de ce qu'il en est de la fonction du transfert.

Je ne puis – bien sûr - en parcourir tout le champ, mais je vous prie de suivre au moins quelques opérations de tri élémentaire si vous avez par vous-même la curiosité d'en prendre connaissance.

Il est bien certain qu'autres choses sont le *transfert* et la *fin thérapeutique*.
Le transfert ne se confond pas avec cette fin.
Il ne se confond pas non plus avec un simple moyen.
Les deux extrêmes de ce qui a été formulé dans la littérature analytique sont ici situés.

Combien de fois lirez-vous des formules qui viennent à associer par exemple, le *transfert* avec l'*identification*, avec cette référence au point I tel que je le situais tout à l'heure :



alors que ce n'est ***qu'un temps d'arrêt***, qu'une fausse terminaison de l'analyse qui est très fréquemment d'ailleurs posée pour être sa terminaison normale, que sans doute son rapport avec le transfert est étroit — mais précisément en ce par quoi le transfert n'a pas été analysé.

À l'inverse, vous verrez formuler la fonction du transfert comme point d'appui, comme moyen de cette rectification réalisante contre laquelle va tout mon discours d'aujourd'hui.

Or, il est impossible de situer le transfert correctement dans aucune de ces références.

Puisque de réalité il s'agit, c'est effectivement sur ce plan que j'entends porter la critique.

Le transfert…
    poserai-je aujourd'hui en aphorisme introductif
    de ce que j'aurai à dire la prochaine fois
…le transfert est ceci *de capital*, effectivement *de clé* quant à l'expérience analytique, qu'il est la mise en acte - de quoi ? - …
    non pas de l'illusion, non pas de quelque chose qui irait à nous pousser dans le sens identificatoire, aliénant sur le point imaginaire, qu'est aucune conformisation…
        fût-ce à un modèle idéal dont l'analyste, en aucun cas, ne saurait être le support
…le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient.

Or, c'est cela que j'ai laissé en suspens dans le concept de l'inconscient, chose singulière :
c'est ce qui est de plus en plus oublié que je n'ai pas rappelé jusqu'à présent !

J'espère dans la suite pouvoir vous justifier pourquoi il en est ainsi, pourquoi, de l'inconscient, j'ai tenu en somme à vous rappeler l'incidence que nous pourrons appeler de l'acte constituant du sujet au niveau de l'inconscient :
parce qu'il est celui qu'il s'agit, pour nous, de soutenir.

Mais n'omettons pas qu'au premier chef, quand FREUD nous a apporté la dimension de l'inconscient, n'oublions pas tout ce qu'il y avait d'associé derrière.

Non seulement d'associé mais jusqu'au bout, jusqu'à son terme, de souligné par FREUD comme lui étant strictement consubstantiel, à savoir la sexualité.

Pour avoir toujours plus oublié ce que veut dire cette relation de l'inconscient au sexuel, nous verrons que l'analyse a hérité d'une conception de la réalité qui n'a plus rien à faire avec ce qu'était la réalité telle que FREUD la situait au niveau du processus secondaire.

C'est donc poser le transfert, vous ai-je dit, comme la mise en acte de la réalité de l'inconscient que nous serons amenés, la prochaine fois, à repartir, pour y remettre les assises, grâce à quoi une conceptualisation positive peut en être donnée.

Guy ROSOLATO

Je peux vous dire les réflexions que j'ai faites pendant votre séminaire.
D'abord une analogie :
votre schéma ressemble singulièrement à un oeil.
Dans quelle mesure le *(a)* jouerait le rôle de *cristallin* ?
Dans quelle mesure, par exemple, ce cristallin pourrait avoir un rôle de cataracte dans certains cas, c'est une analogie…

Il n'en demeure pas moins que, par exemple, ce que j'aimerais, ce serait que vous précisiez ce que vous pouvez dire de l'*idéal du moi* et du *moi idéal* en fonction et très précisément de ce schéma.

Pour le reste, la mise en acte de la réalité de l'inconscient, à propos du transfert…
oui, mais par « *mise en acte* », qu'entendez-vous ?

Il est certain qu'il y a un rapport entre le transfert et l'inconscient.

Je vois cela écrit dans cette formule.

Mais il me semble que d'abord « *réalité de l'inconscient* » dans la mesure où nous sommes sur le plan de la réalité psychique, mais « *mise en acte* », je pense que, peut-être, c'est important dans votre formule.

LACAN

Figurez-vous que je l'ai souligné.
« *Mise en acte* » c'est un mot promesse, en ce sens que ça veut dire que les gens savent bien faire intervenir la fonction de l'acte comme tel et que…

> bien sûr je la distingue tout à fait en cette occasion, puisque cet acte ne peut prendre… cet acte n'est pas dire conduite. Il ne s'agit pas là de l'objectivation des conduites telle qu'elle est mise en valeur en mode objectivant dans la perspective que je contrebats, c'est-à-dire dans celle qui juge, jauge à la similitude, à la similitude formelle des conduites dans la réflexion, ce qu'il y a d'efficace et de convaincant à faire valoir

…j'ai bien parlé d'acte et non pas de conduite.
Ce terme ***acte*** se situe au niveau de ce qui est constituant du sujet.

Donc, j'aurai à reprendre ça - et si vous voulez - à introduire ici une ponctuation, une promesse de tête de chapitre suivant cette référence à mettre en valeur.

C'est bien ça que je veux dire et que je crois qu'il faut dire comme essentiel au départ pour que le transfert ne soit pas le lieu d'alibi, de mode opératoire insuffisant, pris par des biais et des détours, qui n'en sont pas forcément pour autant inopérants et qui rendent compte *des limites* par exemple, *de l'intervention analytique*, des fausses définitions qu'on peut donner *de cette terminaison*, et que j'ai nommément pointé aujourd'hui comme ce dont il s'agit, quand j'ai parlé de ce que… de ce dont tels ou tels auteurs se contentent comme définition *de la fin de l'analyse*, quel que soit ce qu'ils font efficacement eux-mêmes dans leur pratique, comme BALINT par exemple, quand il parle de l'identification à l'analyste.

C'est un point très important.
C'est d'ailleurs pour ça que j'y reviens à l'instant en vous répondant. C'est tout à fait cohérent avec une certaine façon de considérer le transfert.

Si vous ne prenez pas le transfert à ce niveau…
qui je dois le dire, n'a pas été pleinement,
ni du tout même, illustré aujourd'hui, mais qui
sera le sujet de ma prochaine conférence
…vous ne pouvez en saisir jamais que des incidences partielles, des incidences qui mènent à la confondre soit avec d'autres concepts soit à faire des choix, partiellement, de son efficace et de la place qu'il pourrait occuper.

Quant aux remarques que vous avez faites, c'est amusant. Il faut…
dans tout ce qui est de la topologie
…il faut toujours se garder très sévèrement de ce qui lui donne fonction de *Gestalt*.
Ce qui ce veut pas dire que certaines *Gestalt*, certaines formes vivantes, ne nous donnent pas quelquefois, si je puis dire, la sensation d'être une espèce d'effort du biologique, pour en l'espace…
et notre espace ***réel*** quoi qu'en pense KANT,
qui a bel et bien trois dimensions
…essayer de forger quelque chose qui ressemble à *ces torsions de ces objets topologiques fondamentaux* que je vous ai développés dans l'année du *séminaire sur l'Identification*, à savoir par exemple, celle de cette *mitre* [cross-cap] dont vous vous souvenez sûrement que c'est une surface rejetée dans l'espace à trois dimensions, qui se recoupe elle-même, ce qui ne veut rien dire d'autre d'ailleurs.

je pourrais très bien vous désigner tel ou tel point ou plan, où un organe nous paraît figurer l'effort touchant, si on peut dire, de la vie, pour rejoindre ces configurations topologiques qui ont d'ailleurs leur intérêt.

Je n'ai justement pas voulu ici compliquer la chose et présenter trop de difficultés à une partie de mes auditeurs.

Je n'ai justement pas voulu me servir de ces considérations topologiques pourtant bien simples qui m'auraient forcé en tout cas, à les introduire d'une façon un peu développée.

Mais, enfin, il est certain que c'est seulement ces considérations topologiques qui peuvent par exemple nous donner l'image de ce dont il s'agit quand ce qui est à l'intérieur est aussi à l'extérieur.

Or, c'est pour ça qu'elles sont particulièrement nécessaires quand il s'agit de l'inconscient.
Car, qu'est-ce que je vous dis là en disant qu'au niveau de l'inconscient commence à se présentifier *un sujet trompeur*, je vous le représente à la fois comme étant ce qui est de l'intérieur du sujet, mais qui ne se réalise qu'au dehors, c'est-à-dire dans ce lieu de l'Autre où seulement il peut prendre son statut.

Ceci ne peut véritablement être imagé que dans une configuration topologique telle que l'intérieur soit l'extérieur et inversement, et par conséquent, bien autre chose qu'une sphère, *une nasse*.

C'est *une nasse* d'une toute autre configuration…
et vous savez qu'après tout, on fait des bouteilles de vin qui le représentent assez bien
…c'est *une nasse*, une nasse dans laquelle on se débrouille d'une façon très particulière puisqu'on ne peut à la fois dire qu'on est au dehors quand on est au dedans et inversement.

À l'occasion, de toutes autres *formes analogues* ont été bien utiles, mais je ne peux pas ici me servir de tout l'acquis de mes séminaires antérieurs pour la bonne raison ***qu'une partie de mon auditoire y est neuf***.

Donc j'ai employé le schéma pur et simple de la *nasse* et j'ai introduit simplement la notion de *l'obturateur.*
Que l'objet soit obturateur, il s'agit de savoir comment encore. Bien sûr, il n'est pas purement et simplement cette sorte d'obturateur passif, de bouchon que, pour commencer de lancer votre pensée sur une certaine piste, j'ai voulu là, imager.

J'en donnerai une représentation plus perfectionnée où vous verrez peut-être encore telles ou telles analogies qui vous montreraient sa parenté avec la structure de l'œil.

Ça n'est à la fois pas par hasard que l'œil soit fait ainsi, et fait ainsi, je dirai, dans toute l'échelle animale, ce qui semble déjà avoir frappé[60] et dont, chose très curieuse, il ne semble avoir tiré à proprement parler, aucune conclusion.

Mais il est, en effet, tout à fait singulier que la structure de l'œil nous présente une forme générale qui soit si facilement évoquée chaque fois que nous essayons de figurer chronologiquement les relations du sujet au monde.

Ce n'est sans doute pas par hasard.

Encore conviendrait-il, naturellement, de ne pas nous précipiter là-dessus pour y adhérer d'une façon trop étroite.

Quoi qu'il en soit, puisque vous avez fait cette remarque, je n'en profiterai que pour une chose : pour vous marquer la différence qu'il y a avec un schéma analogue que fait FREUD, qui est celui qu'il fait quand il donne le schéma de l'*Id* et quand il représente le *moi* étant la lentille par laquelle l'*Unbewusstsein*, la *perception-conscience*, vient à opérer sur la masse amorphe.

C'est un schéma qui vaut ce qu'il vaut, qui est tout aussi limité dans sa portée que le mien d'une certaine façon.

Mais vous pouvez remarquer quand même la différence, c'est que, si j'avais voulu y mettre le *moi*, quelque part, c'est le *i(a)* que j'aurais mis.

Or c'est le *(a)* !

60 Cf. Darwin : « Quand je pense à l'œil, je frémis ».

J'ai terminé la dernière fois sur une formule,
et j'ai eu l'occasion de m'apercevoir qu'elle a plu,
ce que je ne peux attribuer qu'à ce qu'elle contient
de promesses, puisque aussi bien, *sous sa forme aphorismatique*,
elle n'était point encore développée.

J'ai dit que…
faisant un pas, voire un saut, après la
préparation, le chemin que j'avais commencé
d'esquisser pour serrer le concept de transfert
…j'ai dit :

« *Nous allons nous fier à la formule suivante* :
le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient. »

Peut-être ceci a-t-il résonné, ceci a-t-il…
comme je le disais à l'instant
…*plu*, dans la mesure où ce qui se sous-tend, s'annonce
dans une telle formule, c'est justement ce que
vous êtes tous plus ou moins assez informés pour voir
que c'est bien ce qu'on tend, dans la définition
du transfert, le plus à éviter.

Moi-même, je me trouve pour avancer cette formule
dans une position problématique, car qu'est-ce
qu'a avancé, promu mon enseignement concernant
l'inconscient ?

L'inconscient, ce sont les effets sur le sujet de la
parole, l'inconscient c'est la dimension où le sujet
se détermine du fait et dans le développement des
effets de la parole, en suite de quoi :
l'inconscient est structuré comme un langage.

Quoi ici apparemment, sinon une direction bien faite,
pour arracher toute saisie de l'inconscient,
en apparence, à une visée de réalité autre que celle
de la constitution du sujet.

Et pourtant si je souligne que cet enseignement
a eu dans sa visée une *fin…*
que pour aller droit au but
j'ai qualifiée de *transférentielle*
…c'est-à-dire de recentrer ceux de mes auditeurs
auxquels je tenais le plus, à savoir ***les psychanalystes***,
dans une visée conforme à l'expérience analytique.

C'est bien dire qu'ici ***le maniement*** même ***du concept*** doit,
selon le niveau d'où part la parole de l'enseignant,
tenir compte des effets sur l'auditeur de la
formulation conceptuelle.

Il reste donc que dans ce qu'il en est de *la réalité de l'inconscient*, nous sommes…
tous tant que nous sommes, et y compris
celui qui enseigne sur l'inconscient
…dans un rapport à sa réalité, *réalité de l'inconscient* que mon
intervention, en quelque mesure, je dirais,
non seulement amène au jour mais jusqu'à un certain
point, engendre.

Allons au fait !

La *réalité de l'inconscient*, c'est à la fois ce que tout le
monde sait…
ce qui est vrai et ce qui
en est la vérité insoutenable
…c'est la réalité sexuelle.

FREUD l'a articulé, réarticulé, articulé si je puis
dire, *mordicus*, en chaque occasion.

Pourquoi – dirais-je – *est-ce une réalité insoutenable ?*

Eh bien, justement en ceci que la réalité sexuelle,
la sexualité, eh bien le moins qu'on puisse dire,
c'est que nous n'en savons pas tout.

Nous avons fait…
pendant le temps que FREUD articulait sa
découverte de l'inconscient
nous avons fait…

pendant ce temps, ne l'oublions pas, c'est-à-dire depuis environ, disons, les années 1900 ou celles qui précèdent immédiatement
…quelques progrès qui, pour intégrés qu'ils soient à notre imagerie mentale, nous ne devons pas pour autant considérer que la science que nous en avons prise pendant ce temps a été là depuis toujours.

Nous en savons un petit peu plus sur le sexe que ce qui en est d'abord fondamentalement à appréhender.
La division sexuelle, en tant qu'elle règne sur la plus grande partie des êtres vivants, est ce qui assure - quoi ? - *le maintien de l'être d'une espèce*.

Que nous accentuions, avec PLATON, cet « *être d'une espèce* » au rang d'une *Idée* éternelle ou que nous disions, avec ARISTOTE, qu'elle n'est nulle part ailleurs, que dans les individus qui la supportent, ceci n'est pas ce que nous avons ici à mettre en balance.

L'espèce, disons « *subsiste* » sous la forme de *ses individus*.
Il n'en reste pas moins que si la survivance du cheval, comme espèce, a un sens, il reste que chaque cheval est transitoire, et meurt.
Et le lien du sexe à la mort, à la mort de l'individu, est fondamental, essentiel.

Et que ce suspens : l'existence sous cette forme

- perdure grâce à la division sexuelle,

- repose sur la copulation, une copulation accentuée en deux pôles, que la tradition séculaire s'efforce de caractériser comme le pôle mâle et le pôle femelle,

- et que là, gît le ressort de la reproduction.

Depuis toujours, autour de cette ***réalité fondamentale***, se sont groupées, harmonisées, toute une séquence et…
conséquence qui très sensiblement dans ce qui nous est le plus accessible l'accompagne
…d'autres caractéristiques plus ou moins liées à la finalité de cette reproduction, au soutien,
au premier pas de la croissance de ce qui est ainsi engendré.

Bref, je ne peux ici qu'indiquer ce qui dans le registre biologique s'associe à la différenciation sexuelle, sous la forme de ce qu'on appelle, caractères et fonctions sexuelles secondaires.

Plus loin encore, nous savons, nous pouvons préciser, articuler, mieux que jamais comment ce terrain, sur lequel s'est fondée, dans la société, toute une répartition des fonctions d'un jeu d'alternance.

Ce qui est proprement ce que le structuralisme[61] moderne a su le mieux préciser, en montrant combien c'est au niveau de l'alliance…

> en tant qu'opposée à la génération naturelle, à la lignée biologique

…que sont exercés ces fondamentaux échanges…

> au niveau du signifiant

…qui nous permettront de retrouver ***les structures les plus élémentaires*** de ce fonctionnement social, à inscrire en termes — le mot enfin qui vient — d'une *combinatoire*.

L'intégration, si l'on peut dire de cette *combinatoire*, du haut au bas, à la réalité sexuelle, c'est là ce qui, pour nous et pour tout homme, fait surgir la question, disons le mot :
non pas de l'origine du signifiant, mais si ce n'est point par là que *le signifiant est entré au monde, au monde de l'homme*.

Je voudrais ici seulement jeter une lumière, pour l'instant, latérale, même si nous ne devons pas nous arrêter longtemps sur ce point, pourtant c'est ici que je veux la ponctuer.

Ce qui, pour nous, peut accentuer l'instance de cette question…

> celle qui rendrait légitime de dire que c'est par la réalité sexuelle que le signifiant est entré au monde, ce qui veut dire que l'homme a appris à penser

61 Cf. Claude Lévi-Strauss, Les structures élémentaires de la parenté, éd. de l'E.H.E.S.S., 1967.

…c'est que, dans ce champ récent des découvertes, celui qui commence à une étude correcte de la mitose et surtout, à l'apparition des modes, la révélation des modes sous lesquels s'opère la maturation des cellules sexuelles, à savoir le double processus de réduction dont vous avez, je pense tout de même, tous entendu parler.

À la suite de quoi, dans un type général auquel il faut apporter maintes exceptions, ce dont il s'agit dans cette réduction, c'est de la perte d'un certain nombre d'éléments - qu'on voit - qu'on appelle chromosomes.

Et chacun sait que tout ceci nous a conduit à une *génétique*.
Mais qu'est-ce qui sort de cette *génétique*, sinon la fonction dominante, dans la détermination de certains éléments de l'organisme vivant, d'une *combinatoire*.

J'irai plus loin, sur le chemin où j'avance :
une *combinatoire* qui opère, en laissant à certains de ces temps, temps essentiels, temps majeurs pour quiconque sait un petit peu quelque chose de cette étude, ce qui, je pense, est ici le cas général, temps d'alié-nation de certains restes, d'éléments expulsés.

Je ne dis ici rien de plus.

Je ne me rue pas…
sous prétexte de la fonction du *(a)*
…dans une spéculation analogique, j'indique seulement ce qui en est d'une affinité, d'un apparentement, depuis toujours, avec ce qu'il en est *des énigmes de la sexualité avec le jeu du signifiant, avec la combinatoire.*

En d'autres termes, je ne fais ici jour et droit qu'à une certaine vision, c'est à savoir qu'effectivement, dans l'histoire, une « science », la science ***primitive***, s'est effectivement enracinée dans un mode de pensée qui, jouant sur cette *combinatoire*, sur des *oppositions…*
celles du *Yin* et du *Yang*, de l'eau et du feu,
du chaud du froid, de tout ce que vous voudrez
…leur faisait mener, si je puis dire, la danse…

le mot est choisi pour sa
portée plus que métaphorique
…leur danse, en se fondant sur des rites de danses foncièrement motivés par les répartitions sexuelles effectives qui se faisaient dans la société.

Je ne peux pas me mettre à vous faire ici un cours, même abrégé, d'astronomie chinoise, mais amusez-vous à ouvrir le livre de Léopold de SAUSSURE[62]…
il y a, comme ça, de temps en temps,
des gens géniaux dans cette famille
…vous y verrez que l'astronomie chinoise est à la fois fondée le plus profondément qui soit sur ce jeu des signifiants qui vont, à retentir, du haut en bas
- de la politique,
- de la structure sociale,
- de l'éthique,
- de la régulation des moindres actes,

…et qui est, quand même, une très bonne science astronomique.

Il est vrai que jusqu'à un certain point du temps, toute la réalité du ciel peut ne s'inscrire en rien d'autre…
ce en quoi d'ailleurs on n'a point manqué
…qu'une vaste constellation de signifiants.

La limite ici de la science…
et de ce qu'on peut appeler la science primitive
en tant qu'elle serait foncièrement - disons,
allons jusqu'à l'extrême – une sorte de technique
sexuelle
…la limite n'est pas possible à faire, car c'est une science.

Ce que les Chinois, effectivement, ont collationné, enrichi d'observations parfaitement valables, nous montrent qu'ils avaient un système…
mouvement relatif de la terre et des astres
…parfaitement efficace quant à la prévision de variations diurnes et nocturnes par exemple, à une époque très précoce.

62 Léopold De Saussure : Les origines de l'astronomie chinoise, éd. Cheng-Wen Publishing Company, Tapei, 1967.

Si précoce qu'en raison de leur pointage signifiant, nous pouvons dater cette époque parce qu'elle est assez lointaine pour que la précision des équinoxes s'y marque à la figure du ciel et que l'étoile polaire n'y soit pas, au moment du fondement de cette astronomie, à la même place qu'elle est de nos jours.

Il n'y a point là, de versant, de ligne de division entre la science la plus parfaitement recevable, ce que nous appelons science : collation expérimentale, qui reste valable pour tous, et les principes qui l'ont guidée.

Pas plus que…
Claude LÉVI-STRAUSS le souligne
…on ne peut dire que tout est fantaisie et fumée dans la magie primitive :
toute une énorme collation d'expériences parfaitement utilisables s'y inscrit et s'y emmagasine.

À ceci près, qu'il y a tout de même quelque chose, un moment qui arrive, plus ou moins tôt, plus ou moins tard, où tout de même l'amarre est rompue, avec l'initiation sexuelle du mécanisme.
Et justement, si paradoxal que ça paraisse, la rupture se fait d'autant plus tard que la fonction du signifiant y est plus implicite, moins repérée.

J'illustre ce que je veux dire :
bien après *la révolution cartésienne* et *la révolution newtonienne*, nous voyons encore, au cœur de la doctrine positiviste fondée sur l'astronomie, *une théorie religieuse de la terre comme grand fétiche* qui est parfaitement cohérente avec cette énonciation qui est dans COMTE, comme vous le savez : que jamais, quant aux astres, nous ne pourrons rien connaître de leur composition chimique, autrement dit que les astres continueront d'être là cloués à leur place - et si nous savons y mettre une autre perspective - en pure fonction de signifiants.

Manque de pot, comme on dit, presque les mêmes années, l'analyse de la lumière nous permettait de voir dans les astres mille choses à la fois, y compris justement leur composition chimique.

C’est-à-dire que la rupture est consommée, de l’astronomie à l’astrologie, à ce moment précis et vous le voyez, ce qui ne veut pas dire, bien sûr, que l’astrologie ne vive pas encore pour un très grand nombre de gens.

Or, où tend tout ce discours ?

À nous interroger si ce que FREUD désigne comme étant l’inconscient, nous devons le considérer comme une rémanence de cette jonction « archaïque » de la pensée avec la réalité sexuelle.

Si l’inconscient est ce qui en survit en nous, à notre insu et isolé, si c’est en ce sens qu’il faut entendre que la sexualité c’est la réalité de l’inconscient…

entendez bien ce qu’ici il y a à trancher

…la chose est si voilée, d’accès si difficile, que c’est par :

- un support historique de la manifestation des directions, que se formulent les solutions,

- la façon dont entre elles l’histoire oscille et balance, que nous pouvons l’éclairer.

Je dis qu’il est frappant que cette conception d’un niveau où la pensée de l’homme suit les versants de l’expérience sexuelle, comme en représentant le champ…

réduit par l’envahissement d’une science et d’une technique qui se règlent autrement

…c’est la solution, le versant, qui dans l’histoire a pris forme et incarnation dans la pensée de JUNG.

Ce qui inclut, ce qui implique, vu ce qu’a d’inévitable pour une pensée moderne, une théorie du sujet où ce qu’on appelle psychologisme le mène à situer ce niveau, à incarner sous le nom d’*archétype*, ce rapport du psychique du sujet à la réalité.

Or, il est remarquable que le *jungisme*…
pour autant qu'il fait, de ces modes primitifs d'articulation du monde quelque chose de *subsistant*, quelque chose comme le noyau — il le dit — de la psyché elle-même
…s'accompagne…
par une nécessité
- qui n'est pas de mot,
- qui n'est pas de forme,
- qui n'est pas contingente,
- qui ne saurait être caduque,
…de la répudiation du terme de *libido*, en tant que FREUD l'a accentuée, de la neutralisation de cette fonction désignée par FREUD dans le terme de *libido*,
par le recours à une notion d'énergie psychique, d'intérêt, une fonction beaucoup plus généralisée.

Ce n'est pas là simple version selon l'école…
« *petite différence* »
…là se désigne quelque chose de tout à fait ***essentiel***.
Car ce que FREUD entend présentifier dans la fonction de la libido…
ce n'est point un rapport « archaïque », un mode d'accès primitif des pensées, un monde qui serait là comme l'ombre subsistante d'un monde ancien à travers le nôtre
…c'est la présence effective et comme telle du ***désir***, et c'est ce qui reste maintenant à pointer.
Du désir, non pas comme substance, comme chose que nous allons chercher au niveau du processus primaire, du désir en tant qu'il est là, qu'il commande le mode même de notre abord.

Autrement dit, j'éclaire encore ma lanterne :
je lisais, je relisais récemment…
pour une intervention que j'ai faite pour un congrès qui a eu lieu il y a peu d'années en 1960
…je relisais ce qu'apportait sur l'inconscient, quelqu'un de l'extérieur…
non pas, bien sûr, quelqu'un de non informé
…quelqu'un qui essayait de s'avancer aussi loin qu'il peut de la place où il est pour conceptualiser ce domaine, M. RICŒUR nommément.

Il avait été assurément aussi loin que d'accéder à ce qui est le plus difficile d'accès pour un philosophe, à savoir le réalisme de l'inconscient, que l'inconscient n'est pas ambiguïté des conduites, « *futur savoir qui se sait déjà de ne pas se savoir* », mais lacune, coupure, rupture qui s'inscrit dans certain manque.

Et là, il introduit quelque chose qui a l'air d'être ce que je vous dis, c'est que ce qu'il en est ne peut pleinement s'éprouver :

- que par rapport à l'*aventure analytique*, par rapport à l'inconscient,

- que dans cette *aventure*, son modelé, son relief, ses caches, ses trous, ses trappes et ses clapets.

Bien sûr en philosophe qu'il est, il convient qu'il y a *quelque chose* de cette dimension à réserver. Simplement il se l'accapare, il appelle ça l'*herméneutique*.

On fait grand état de nos jours de ce qu'on appelle l'herméneutique. L'herméneutique n'objecte pas seulement à ce que j'ai appelé notre *aventure analytique*. Il s'est révélé aussi dans les faits, objecter au structuralisme, tel qu'il s'énonce au niveau des travaux de LÉVI-STRAUSS.

Qu'est-ce que l'herméneutique, si ce n'est aussi ce quelque chose qui va voir dans la suite de ses transformations, de ses mutations historiques…

> ce qu'on peut appeler le progrès pour l'homme, un homme que je ne qualifierai pas d'abstrait, l'homme d'une histoire,d'une histoire qui peut aussi bien, sur les bords, se prolonger en des temps plus indéfinis

…le progrès des signes selon lesquels il organise, il constitue son destin ?

Et bien sûr, M. RICOEUR de renvoyer à la pure contingence ce à quoi les analystes, en l'occasion, ont affaire dans chaque cas.

Il faut dire que, du dehors, *la corporation des analystes* ne lui donne pas l'impression d'un accord si fondamental que cela puisse en effet l'impressionner. Ce n'est pas une raison pourtant, pour lui laisser là terrain conquis.

Car effectivement, je soutiens que c'est au niveau de l'analyste…

si quelque pas plus en avant peut être accompli

…que c'est au niveau de l'analyste que peut, que doit se révéler ce qu'il en est de ce *point nodal* par quoi *la pulsation de l'inconscient est liée à la réalité sexuelle*.

Ce *point nodal* s'appelle le désir, et toute l'élaboration théorique que j'ai poursuivie ces dernières années, pour vous montrer, au pas à pas de la clinique, comment le désir se situe dans la dépendance de la demande, en tant que demande articulée au signifiant.

Ce qui la supporte, laisse ce reste métonymique, ce qui court, sous la demande :

- cet élément qui n'est pas élément indéterminé mais condition à la fois ***absolue*** et ***insaisissable***,

- cet élément nécessairement en impasse, insatisfait, impossible, méconnu,

- cet élément qui s'appelle le désir,

c'est ceci qui fait la jonction avec le champ défini par FREUD comme celui de l'instance sexuelle au niveau du processus primaire.

La double face de la fonction du désir en tant qu'elle est résidu dernier dans le sujet de l'effet du signifiant, sujet radical, pour FREUD, ***desidero***, c'est le cogito freudien, et c'est de là, nécessairement, que s'institue l'essentiel de ce que FREUD désigne comme le processus primaire.

Observez bien ce qu'il en dit, ce champ où la pulsion se satisfait - de par la structure - se satisfait fondamentalement et essentiellement de l'*hallucination*.

Aucun schéma-mécanisme ne pourra jamais répondre de ce qui est donné, tout simplement pour une régression, sur l'arc réflexe :
ce qui vient par le *sensorium,* doit s'en aller par le *motorium,* et si le *motorium* ne marche pas, ça retourne en arrière.

Mais diable, si ça retourne en arrière, comment pouvons-nous concevoir que cela fasse une *perception* ? Si ce n'est par l'image, de quelque chose qui, d'un courant arrêté, fait refluer l'énergie sous la forme d'une lampe qui s'allume, mais lampe qui s'allume pour qui ?

La dimension du tiers est essentielle, sous quelque forme que vous vouliez représenter ce dont il s'agit, dans cette prétendue régression.

Elle ne peut se concevoir que sous une forme strictement analogue à ce que j'ai dessiné, l'autre jour, pour vous au tableau, sous la forme de la duplicité du sujet de l'énoncé au sujet de l'énonciation.

Seule la présence du sujet qui désire et qui désire sexuellement, nous apporte cette dimension de métaphore, de métaphore naturelle, d'où se décide la prétendue identité de la perception.

Pour FREUD, et justement dans la mesure où il maintient la libido comme l'élément essentiel du processus primaire, ceci veut dire…

> contrairement - contradictoirement, si vous voulez - à l'apparence des textes où il veut essayer d'illustrer sa théorie

…que l'hallucination, l'hallucination la plus simple du plus simple des besoins…

> l'hallucination alimentaire elle-même, telle qu'elle se produit dans le rêve de la petite Anna quand elle dit, je ne sais plus quoi :
>
> « *Tarte, fraise, œufs* »
>
> et autres menus friandises

…ceci implique non pas qu'il y a purement et simplement là, *présentification des objets d'un besoin*, que c'est dans la dimension de la sexualisation de cet objet, déjà, que l'hallucination du rêve est possible, car vous pouvez le remarquer, la petite Anna n'hallucine que les objets interdits.

La chose, bien sûr, doit se discuter dans chaque cas, et à chaque niveau, mais la dimension de *signification* de toute hallucination qui nous est offerte en clinique est absolument à repérer, pour nous permettre de saisir ce dont il s'agit dans le principe du plaisir.

La chose est nettement formulée :
c'est du point où le sujet désire que la connotation de réalité…
    et c'est ce qui fait son poids
…est donnée dans l'hallucination.

Et que FREUD fasse une opposition du principe du plaisir au principe de réalité, c'est justement dans la mesure où la réalité y est définie comme réalité désexualisée.

On parle souvent dans la théorie analytique, dans les théories les plus récentes, de fonctions désexualisées :
que l'idéal du moi repose sur l'investissement d'une *libido* désexualisée, et bien d'autres fonctions encore.

Je dois dire qu'il me paraît très difficile de parler d'une libido désexualisée.

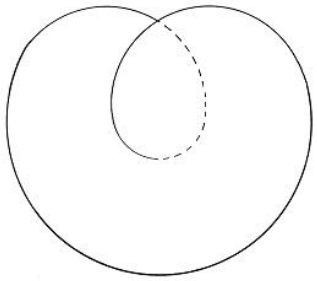
Mais que l'abord de la réalité comporte une désexualisation, c'est là ce qui est, en effet, au principe de la définition par FREUD des *Zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*, des deux principes où se répartit l'événementialité psychique.

Qu'est-ce à dire ?

Que dans le transfert, c'est là que nous devons en voir s'inscrire le poids, de cette réalité sexuelle.

Pour la plus grande partie inconnue et jusqu'à un certain point voilée, elle court - en double – Sous ce qui se passe au niveau du *discours analytique*, qui est bel et bien, à mesure qu'il prend forme, celui qu'on peut appeler la demande, et ce n'est pas pour rien que toute l'expérience nous a amené à la faire tellement basculer du côté des termes de frustration et de gratification.

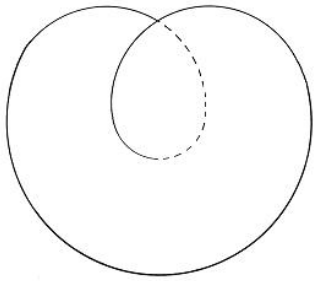
Mais s'il n'y avait point cette forme, cette topologie du sujet que j'ai essayé, ici, d'inscrire au tableau, selon un sigle, un algorithme, que j'ai appelé dans son temps le huit intérieur :



Assurément quelque chose qui vous rappelle les schémas logiques, ceux, par exemple, des fameux cercles d'EULER, à ceci près que, comme vous pouvez le voir, je pense que les deux schémas sont assez expressifs, vous voyez bien qu'il s'agit là d'une surface, de quelque chose que vous pouvez découper fabriquer.

Le bord en est continu, à ceci près qu'ici, vous le voyez, il ne va pas sans être occulté par la surface qui s'est précédemment déroulée, mais vous n'avez aucune objection à faire à cette structure ni à la pureté de ce bord. Quelque chose, ici, se dessine, qui, vu dans une certaine perspective, peut nous paraître représenter deux champs qui se recoupent.

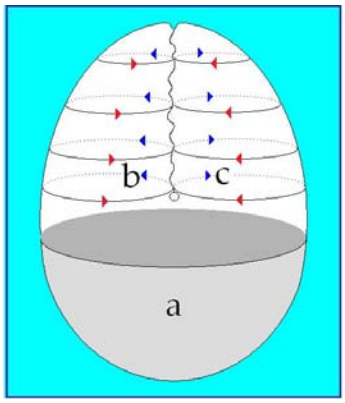
La libido, ici, je l'ai inscrite au point où ce lobe tel qu'il se décrit comme le champ du développement de l'inconscient vient recouvrir, occulter l'autre lobe, celui de la réalité sexuelle, telle qu'elle est ici, intéressée. La libido serait ce qui appartient aux deux, *le point d'intersection*, comme on dit, en pure logique.

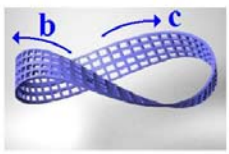


Eh bien, c'est justement ce que ça ne veut pas dire. Car c'est justement en ce point où les champs paraissent se recouvrir que, si vous voyez, le profil vrai de la surface est un vide.

Cette surface, si vous voulez la rattacher à quelque chose de fondamental en topologie, n'en pas faire un accident de construction, comme une petite rustine bizarrement fabriquée, elle appartient à une surface dont j'ai décrit en son temps, à mes élèves *la topologie*, et qui s'appelle *le cross-cap*, autrement dit *la mitre*.

Je ne l'ai pas dessiné ici, pour ne point vous alourdir les efforts à faire au niveau de mon discours, mais je vous prie simplement d'observer ce qui est sa caractéristique qui saute tout de suite absolument aux yeux :
c'est que, si vous faites, par une surface complémentaire, s'unir les bords tel qu'ils se présentent, à peu près deux à deux, la surface complémentaire, fermez cette surface-ci, surface qui joue le même rôle de complément, si vous voulez, que serait une sphère par rapport à un simple cercle, et une sphère qui fermerait ce que déjà le cercle s'avérerait, s'offrirait comme prêt à contenir.





Regardez bien, c'est une *surface de Mœbius*.
Je veux dire que si vous suivez ici ce qu'il arrive dans une pente qui se trouverait avoir l'intervalle de ces deux surfaces, cette pente vient à ***se refermer***, à ***se boucler***, à se coller, comme on ferait dans la réalité, de façon qu'elle se forme, d'une façon telle que, comme vous le savez, dans le *ruban de Mœbius*, son endroit se continue avec son envers.

Mais il est une deuxième nécessité qui ressort de cette figure, c'est qu'elle doit, pour fermer sa courbe, traverser quelque part la surface précédente, nommément en ce point-ci, selon cette ligne que je viens de reproduire ici sur le deuxième modèle.

Ceci désigne la place, l'image qui nous permet de figurer en quoi le désir comme lieu de jonction du champ de la demande…
    en tant que nous allons voir s'y présentifier les syncopes de l'inconscient, leur corrélation
…à ce quelque chose d'intéressé qui est la réalité sexuelle.

Tout ceci dépend, c'est là-dessus que j'ai à conclure aujourd'hui, d'un point, d'une ligne, que nous appelons la ligne de désir, en tant qu'elle est, d'une part, liée à la demande, que d'autre part, c'est par son incidence que se présentifie, dans l'expérience, l'incidence sexuelle.

Or, ce désir, quel est-il ?
Pensez-vous que c'est là que je désigne l'instance du transfert ? Oui et non.

Il s'agit de savoir comment je vais l'entendre et vous verrez que la chose ne va pas toute seule si je vous dis que le désir dont il s'agit, c'est le désir de l'analyste.

Je ne ferai rien d'autre, pour ne pas vous laisser sous la sidération d'une affirmation qui peut vous paraître aventurée, que de vous rappeler la porte d'entrée de l'inconscient dans l'horizon de FREUD.

Anna O.…

laissons cette histoire d'O, appelons-la par son nom Bertha PAPPENHEIM. Elle est devenue, vous le savez, dans la suite, un des grands noms de l'assistance sociale en Allemagne il n'y a pas si longtemps, une de mes élèves m'apportait, pour m'en assurer, un petit timbre frappé en Allemagne à son image. C'est vous dire qu'elle a laissé quelques traces dans l'histoire.

…Anna O., vous le savez, c'est à son propos qu'on a découvert le transfert.

Vous savez ce qui s'est produit :
BREUER était, de l'opération qui se poursuivait avec ladite personne, tout à fait enchanté, ça allait comme sur des roulettes, ne l'oubliez pas.
À ce moment-là, le signifiant, personne ne l'aurait contesté, si on avait su simplement faire revivre ce mot du vocabulaire stoïcien.
Plus Anna en donnait de signifiants, et de jaspinage, mieux ça allait.
C'était le *cheminey-cure*, le ramonage.

Et pas trace, dans tout ça, à l'horizon, de la moindre chose gênante, reprenez l'observation.
Pas de *sexualité*, ni au microscope ni à la longue vue.
L'entrée de la sexualité, elle se fait tout de même par BREUER. Il commence quand même à lui revenir quelque chose, c'est peut-être d'abord de chez lui que ça lui revient :

« *Tu t'en occupes un peu beaucoup* ».

Là-dessus, le cher homme alarmé, et bon époux au reste, trouve qu'en effet, ça suffit comme ça.

Moyennant quoi, comme vous le savez, l'O en question montre les magnifiques et dramatiques manifestations de ce qu'on appelle, dans le langage scientifique, *pseudocyesis...*

ce qui veut dire tout simplement *un petit ballon*,

autrement dit *une grossesse* que l'on qualifie de *nerveuse* montrant là — on peut spéculer — quoi ?

Il faudrait encore ne pas se précipiter sur
le langage du corps.

Disons simplement que le domaine de la sexualité
montre un fonctionnement naturel des signes,
non pas des signifiants à ce niveau.

Car le faux ballon est un symptôme, fait…
    selon la définition du signe
…pour *représenter quelque chose pour quelqu'un*.

Le signifiant, je vous le rappelle, étant tout autre chose,
représentant un sujet pour un autre signifiant.

Grosse différence à articuler en cette occasion.
Car, et pour cause, je vous le dirai tout à l'heure,
on a tendance à dire que tout ça, c'est la faute à
Bertha !

Mais je vous prierai un instant de suspendre votre
pensée à cette hypothèse :
pourquoi est-ce que la grossesse de Bertha,
nous ne la considérerions pas plutôt…
    selon ma formule que « *Le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre* »
…comme la manifestation du désir de BREUER ?

Pourquoi est-ce que vous n'iriez pas jusqu'à penser
que c'était BREUER qui avait un désir d'enfant.

Et je vous en donnerai un commencement de preuve,
c'est que BREUER, partant en Italie avec sa femme,
s'empresse de lui faire un enfant.

Un enfant qui…
    comme le rappelle aimablement
    M. JONES à son interlocuteur
…un enfant qui…
    au moment où JONES parle
d'être né dans ces conditions…
    dit ce Gallois imperturbable
…vient…
    sans doute non sans relation avec ces conditions
…de se suicider à New York.

Laissons de côté ce que nous pouvons penser en effet d'un désir auquel même cette issue n'est point indifférente, mais observons ce que fait FREUD en disant à BREUER :

> « *Mais quoi ? Quelle affaire ! Le transfert, c'est la spontanéité de l'inconscient de ladite Bertha. Ça n'est pas le tien, ton désir...* »

lui dit—il.

Je ne sais pas ***s'ils se tutoyaient***, mais c'est probable.

> « *C'est le désir de l'Autre* ».

En quoi je considère que FREUD traite BREUER comme un hystérique, car il lui dit :

> « *Ton désir, c'est le désir de l'Autre* ».

Chose curieuse, il ne le déculpabilise pas absolument, mais assurément il le désangoisse.
Ceux qui, ici, savent la différence que je fais entre ces deux niveaux, peuvent en prendre une indication.
Ce n'est pas maintenant que nous allons suivre les choses dans ce sens.

Mais ceci nous introduit à la question de ce que FREUD, son désir à lui, a décidé en « fourvoyant », en déviant toute la visée, la direction à donner à la saisie du transfert comme tel dans son ***fonctionnement***, dans ce sens…

> dans ce sens maintenant au dernier temps et
> dans les termes quasi-absurdes que j'ai donnés,
> à l'origine dénoncés par SZASZ

…à savoir celui qui aboutit à ce qu'un analyste puisse dire que toute la théorie du transfert n'est qu'une défense de l'analyste.

Je fais basculer cet extrême.

J'en montre exactement l'autre face, mais une face qui peut, elle, peut-être nous conduire quelque part, en vous disant :
c'est le désir de l'analyste !

Il faut me suivre…
tout cela n'est pas fait simplement
pour mettre les choses *sens dessus-dessous*
…c'est pour vous mener quelque part.

Mais avec cette clé, lisez une revue générale, comme vous pouvez en trouver - mon Dieu – sous la plume de n'importe qui, quelqu'un qui peut écrire un « *Que sais-je ?* » peut aussi bien vous faire sur la psychanalyse, peut aussi bien vous faire une revue générale du transfert.
Lisez la revue générale du transfert, que je désigne ici suffisamment, et repérez-vous sur cette visée.

Ce que chacun apporte comme contribution au ressort du transfert, est-ce que ce n'est pas, à part FREUD, quelque chose où son désir est parfaitement lisible ?

— Je vous ferais l'analyse d'ABRAHAM, simplement à partir de sa théorie des objets partiels. Il n'y a pas que ce que - dans l'affaire - que ce que l'***analyste*** entend faire de son patient, il y a aussi ce que l'analyste entend que son ***patient*** fasse de lui. ABRAHAM, disons, voulait être une mère complète.

— Et puis je pourrais aussi m'amuser à ponctuer les marges de la théorie de FERENCZI d'une chanson célèbre de GEORGIUS : *Je suis fils-père*.

— Et que NÜNBERG a aussi ses intentions, et que dans son article vraiment remarquable sur « *Amour et transfert* », se montre en position d'arbitre des puissances de vie et de mort où on ne peut pas ne pas voir, de quelque façon, l'aspiration à une position divine.

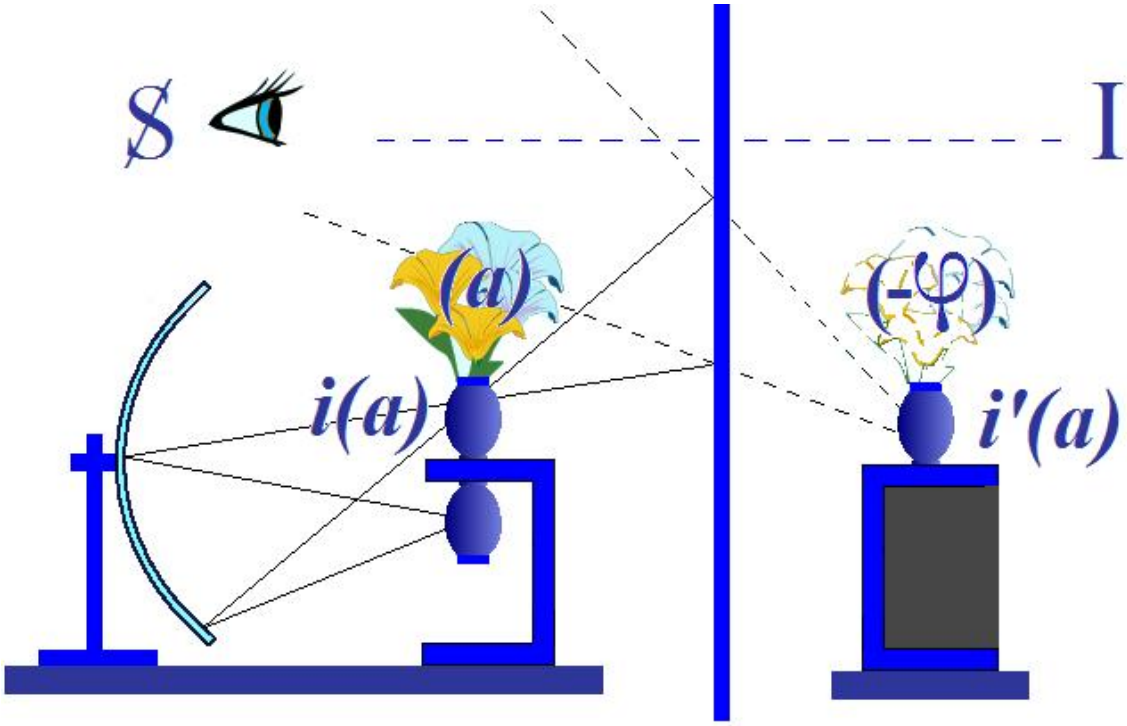
Ceci peut, en un certain sens, ne participer que d'une sorte d'amusement.

Mais c'est au cours de cette histoire que peut se ponctuer, se scander, l'isolement véritable, authentique de fonctions comme celles qu'ici j'ai voulu reproduire au tableau.

À savoir que ce pour quoi ces petits schémas
que j'ai faits…
    à l'occasion d'une réponse à *une théorie psychologisante de la personnalité psychanalytique*
c'est pour montrer – quoi ? - la dynamique qui les lie étroitement à ce que le sujet entend ici articuler dans la nasse, ce qui de sa petite affaire, vient se profiler, je l'ai dit, à titre d'*obturateur*.

À ceci près que…
    cet *obturateur*, il faut que vous le compliquiez un peu, que vous en fassiez un obturateur comme ce qu'il y a dans un appareil photographique
…à ceci près que ce serait un miroir.

Et que c'est dans ce petit miroir qui vient obturer ce qui est de l'autre côté, qu'il voit se profiler le jeu grâce à quoi il peut accommoder sa *propre image* autour, selon l'illusion que je rappelle ici, de ce qu'on obtient dans une expérience de physique amusante dite « *du bouquet renversé* », c'est-à-dire d'une *image réelle*. [Lacan modifie l'expérience de Bouasse : ici c'est le vase qui est renversé et un miroir plan est ajouté]



Là c'est l'image réelle [*i(a)*] de l'enveloppe, qui vient s'accommoder autour de ce quelque chose qui apparaît, qui est le *petit(a)*, et la somme de ces accommodations d'image, c'est *ce quelque chose* où le sujet doit trouver l'occasion d'une intégration essentielle.

Que savons-nous de tout cela, si ce n'est qu'au gré des oscillations, des flottements, de l'engagement du désir de chaque analyste, nous sommes arrivés à ajouter tel petit détail, telle observation de complément, telle addition ou raffinement d'incidence qui nous permet de qualifier la présence…
la présence au niveau du ***désir***
…de chacun des analystes.

Et pour autant qu'en la matière il fait œuvre recevable, l'incidence de la réalité sexuelle, c'est là où FREUD a laissé cette bande - comme il dit - qui le suit, cette bande que j'ai évoquée tout à l'heure, mon Dieu, assez ironiquement.

Pour aussi bien l'évoquer ici sous une autre forme : vous savez qu'après tout, les gens qui suivaient le Christ n'étaient pas si reluisants.

FREUD n'était pas le Christ, mais enfin après tout, il était peut-être quelque chose comme *Viridiana*[63].

Ceux qu'on photographie…
si ironiquement, dans ce film,
avec ce petit appareil
…m'évoquant quelquefois invinciblement le groupe…
également de nombreuses fois photographié
…de ceux qui furent de FREUD les apôtres et les épigones.

Est-ce là les diminuer ?

Pas plus que les apôtres !

63 *Viridiana* est le personnage principal et le titre d'un film mexicain de Luis Buñuel, sorti en 1961, Palme d'or du festival de Cannes 1961.

C’est justement de ce niveau qu’ils pouvaient porter le meilleur témoignage. C’est d’une certaine naïveté, d’une certaine pauvreté, d’une certaine innocence qu’ils nous ont le plus instruits.

Il est vrai qu’autour de SOCRATE, l’assistance était, il faut bien le dire, beaucoup plus reluisante, et qu’elle…

je crois l’avoir démontré à l’occasion

…ne nous enseigne, sur le sujet de la relation au transfert…

ceux qui se souviennent de mon séminaire sur ce sujet peuvent en témoigner

…qu’ils ne nous enseignent pas moins.

C’est là que je reprendrai mon pas la prochaine fois, en essayant de vous articuler la prégnance de la fonction du désir de l’analyste.

J'ai terminé mon dernier propos en ponctuant l'endroit où je vous avais menés, par cette schématisation topologique d'un certain partage, d'un périmètre, non seulement commun, mais destiné à s'involuer sur lui-même et qui est celui que constitue ce qu'on appelle ordinairement et d'une façon impropre, la situation analytique.

Car ce que vise cette *topologie*, c'est à vous faire centrer tout ce qui peut être énoncé de cette prétendue « ***situation*** » d'un certain point *transsubjectif*, c'est arriver justement à concevoir où est ce point à la fois de ***disjonction*** et de ***conjonction***, d'***union*** et de ***frontière***, qui ne peut être occupé que par le désir de l'analyste.

Avant d'aller plus loin…
> de vous montrer comment effectivement ce repérage est nécessité par tous les détours de concepts et de pratiques que nous permet déjà d'accumuler une longue expérience de l'analyse et de ses énoncés doctrinaux

…avant d'aller plus loin, à l'épreuve j'ai vu que je ne pouvais…
> au moins pour ceux qui, jusqu'ici n'ont pu suivre pour des raisons simplement de fait, mes discours antérieurs

…que je ne pouvais aller plus loin au moins sans commencer aujourd'hui de mettre en avant le quatrième concept que je vous ai annoncé comme essentiel à l'expérience analytique, à savoir *le concept de la pulsion*.

Ce que je vais aujourd'hui essayer, c'est une approche, une introduction…
> pour employer le terme de FREUD, *Einführung*

…cette introduction, nous ne pouvons la faire qu'à la suite de FREUD.

C'est pour autant que - vous le savez - la notion dans FREUD est une notion absolument nouvelle, je veux dire, qui sans doute…
par rapport à tous les emplois
antérieurs du terme *Trieb*
…a une longue histoire, et aussi bien dans la… pas seulement dans *la psychologie*, ou même dans *la physiologie*, mais dans *la physique* elle-même, dans le passé de ses emplois en langue allemande, assurément ce n'est pas là pur hasard si FREUD a été choisir ce terme.

Mais il lui a donné un emploi si spécifié, si essentiel, si intégré à notre pensée concernant la pratique, qu'en quelque sorte il va tellement de soi, il est tellement intégré dans la pratique analytique elle-même, que ce passé est vraiment occulté, oublié.

Autant le passé du terme inconscient pèse sur l'usage du terme d'inconscient dans la théorie analytique autant - pour ce qui est du *Trieb* - chacun l'emploie comme la désignation d'une sorte de donnée radicale de ses points ou buts de notre expérience.

Et on irait presque, on va quelquefois, à l'invoquer, par exemple et spécialement *contre* la doctrine qui est la mienne concernant l'inconscient, y désignant…
de sa référence au signifiant
et aux effets du signifiant
…y désignant ce qu'on appelle…
à tort ou à raison, peu importe
…une intellectualisation…
si l'on savait ce que je pense de l'intelligence,
assurément peut-être, on pourrait revenir sur ce reproche
…y désignant je ne sais quelle négligence prétendue, de ce quelque chose que tout analyste, en quelque sorte connaît d'expérience, à savoir ce qu'on appelle « *le pulsionnel* », ce quelque chose que nous rencontrons dans l'expérience avec ce caractère d'irrépressible, même à travers les répressions :
s'il doit y avoir répression, c'est qu'il y a au-delà ce quelque chose qui « *pousse* ».

Et bien sûr, il n'est nul besoin d'aller bien loin dans une analyse d'adulte, ni d'être un praticien d'enfants, pour connaître cet élément qui fait le poids clinique de chacun des cas que nous avons à manier, à traiter, et qui s'appelle *la pulsion*.

Et ici…
> cette référence à une donnée dernière de quelque chose dont je vous dis que, pour comprendre l'inconscient, il y a tellement lieu d'y renoncer, de l'écarter : l'archaïque, le primordial

…et ici, il semble que ce recours dernier soit ce qui ne puisse d'aucune façon être négligé quand il s'agit d'aborder de décrire l'inconscient.

Est-ce bien là même une objection valable ?

La question, d'ailleurs, est secondaire, il importe de savoir si - concernant la pulsion - ce dont il s'agit est du ressort, est du registre, de ce ***primaire***, de ce poids de l'organique.

Est-ce que c'est ainsi qu'il faut interpréter…
> ce que, par exemple, dans un texte de FREUD qui est dans *Jenseits des Lustprinzips*[64]

…que la pulsion, le *Trieb*, représenterait, dit-il, *die Äusserung der Trägheit*, quelques manifestations de l'inertie dans la vie organique ?

Est-ce que c'est là la notion, en quelque sorte, simple, qui s'adjoindrait de la référence à quelque *arrimage* de cette inertie qui est justement ce que nous appellerions…
> occasionnellement et ici d'une façon opaque, comme une référence à quelque *donné*

…la fixation, la *Fixierung* ?

Non seulement je ne le pense pas, mais je pense qu'un examen sérieux de l'élaboration que donne FREUD de cette notion de la pulsion va contre.
La pulsion n'est pas ***la poussée***.

64 Sigmund Freud, Au-delà du principe du plaisir, in Essais de psychanalyse, Payot 2004, Coll. Petite bibliothèque Payot.

Le *Trieb* n'est pas le *Drang*.
Ne serait-ce - et c'est bien évident - que parce que, quand FREUD vient dans un article, écrit en 1915, c'est-à-dire un an après l'*Einführung zum Narzissmus*[65]...
vous verrez l'importance
de ce rappel tout à l'heure
...nous écrit dans l'article *Trieb und Triebschicksal*[66]...
que j'aurais eu envie, en hommage à un livre de notre ami Maurice MERLEAU-PONTY, de traduire, moi, par : *Les Pulsions et les avatars de la pulsion...* mais après tout, c'est pour éviter justement *avatar* qui ne me paraît pas de très bonne traduction : si c'était *Triebwandlungen*, ce serait *avatars*, *Schicksale* c'est *aventures*, *vicissitudes*
...eh bien, dans cet article, il dit que dans la pulsion, il importe d'y distinguer quatre termes :

- mettons le *Drang* d'abord, *la poussée*, ça n'en est » qu'une part,

- la « *Quelle* » : la *source*,

- l'« *Objekt* » : l'*objet*,

- le « *Ziel* » : le *but*.

Et bien sûr...
je vais donc l'écrire en français
...et bien sûr, on peut, à lire cette énumération, la trouver toute naturelle.

Mon propos est de vous montrer que tout le texte est fait pour nous montrer que *ce n'est pas si naturel que ça*.

Cette chose qui semble aller de soi, décrire en quelque sorte la ligne d'un rapport d'échange entre l'organisme et - nous dirions par exemple - l'objet de son besoin, c'est là quelque chose contre quoi va tout ce que nous allons pouvoir lire, avant et après cet énoncé, dans le texte de FREUD.

---

65 Sigmund Freud , Pour introduire le narcissisme, in La vie sexuelle, PUF 1999.
66 Sigmund Freud , Pulsions et destin des pulsions in Métapsychologie, Gallimard ,1968, Coll. idées.

Il est essentiel d'abord de rappeler :

- que FREUD lui-même nous désigne au départ de cet article que c'est là un *Grundbegriff*, un *concept fondamental*,
- que ce concept…
  il en fait la remarque, en quoi
  FREUD se montre bon épistémologue
  …il faut s'attendre, à partir du moment où lui FREUD, l'introduit dans la science, que dans la suite tout soit possible.

De deux choses l'une : où *il sera gardé*, où il sera *rejeté*.
Il sera gardé s'il fonctionne, dirait-on de nos jours, je dirais s'il trace sa voie dans le réel qu'il s'agit de pénétrer, mais comme tous les autres *Grundbegriffe* dans le domaine scientifique.

Et là nous voyons se dessiner ce qu'il y a de plus présent - pour l'époque - à l'esprit de FREUD, à savoir *les concepts fondamentaux de la physique* et du point de développement où la physique est arrivée.

Point toujours présentifié par FREUD par le fait que ses maîtres, que les gars de son école en *physiologie*, sont ceux qui promeuvent de mener à réalisation les programmes - tel BRÜCKE - d'intégration de la *physiologie* aux concepts fondamentaux de *la physique* moderne et spécialement à ceux de l'*énergétique*.

Et combien, au cours de l'histoire, cette notion d'*énergie*, comme celle de force aussi bien, ont-elles pu en quelque sorte glisser de l'extension progressive, ou plus exactement, de la généralisation, des reprises, de leur thématique sur une réalité de plus en plus englobée !

C'est bien ce que prévoit FREUD :

> « *le progrès de la connaissance* - dit-il - *ne supporte aucune Starrheit* - je dirais - *aucune fascination des définitions* ».

Il dit quelque part ailleurs que *la pulsion*,
en quelque sorte, fait partie de nos mythes.
J'écarterai ce terme de mythe, au sujet de *la pulsion*.

D'ailleurs, dans ce texte même et au premier paragraphe, FREUD emploie le terme de *Konvention*, de *convention*, qui est beaucoup plus près de ce dont il s'agit et que j'appellerai d'un terme « *benthamien* », que j'ai à un moment, bien repéré et fait repérer à ceux qui me suivent : une *fiction*.

Terme aussi, je le dis en passant, qui est tout à fait préférable à celui de *modèle* dont on a trop abusé, et qui s'en distingue en ceci — vous savez que le *modèle* n'est jamais un *Grundbegriff*.

Ce qu'un certain style d'empirisme dans la théorie…
qui est la caractéristique de *la physique anglaise*
…a introduit sous le terme de *modèle*, c'est essentiellement quelque chose qui, concernant ce sur quoi il y a à opérer dans un certain champ, peut comporter aussi bien plusieurs *modèles* fonctionnant corrélativement. Il n'en est pas de même pour un *Grundbegriff*, pour un *concept fondamental*, ni pour une *fiction fondamentale*.

Et maintenant, demandons-nous ce qui apparaît d'abord, quand nous regardons de plus près ce qu'il en est de ces quatre termes, concernant la pulsion. Disons, pour aller vite, que ces quatre termes, si on regarde de près ce qu'en dit FREUD, ne peuvent qu'apparaître disjoints.

La poussée, d'abord, nous allons…
si au moment où elle est introduite, nous nous reportons au début des énoncés de FREUD dans l'article
…*la poussée* va être identifiée à une pure et simple *tendance à la décharge*, c'est à savoir, à ce qui se produit du fait d'un *stimulus*, à savoir la transmission de la part admise, au niveau du stimulus, du *supplément d'énergie*, la fameuse quantité « Qή » de l'*Esquisse*[67].
À ceci près que FREUD nous fait là-dessus, et d'emblée, une remarque qui va très loin dans le départ de ce dont il s'agit.

67 Sigmund Freud : Esquisse d'une psychologie scientifique, 1895, in La naissance de la psychanalyse, PUF, 2002.

Sans doute ici aussi il y a stimulation, excitation, pour employer le terme dont FREUD se sert à ce niveau, *Reiz*, l'*excitation*.
Le *Reiz*, à première lecture, le *Reiz* dont il s'agit concernant *la pulsion*, est différent de toute stimulation venant du monde extérieur, c'est un *Reiz interne*.

Qu'est-ce que ceci veut dire ?
Nous avons là pour l'expliciter, la notion de *besoin*…
et aussi bien est-elle dans le texte : le *Not*
…tel qu'il se manifeste dans l'organisme,
à des niveaux divers et d'abord au niveau de la faim,
de la soif, voilà qui est suffisamment explicite,
ce qu'on paraît vouloir dire en distinguant le *Reiz interne*,
l'excitation interne de l'excitation externe.

Qu'il soit bien dit…
pesé, que c'est, dès les premières
pages, dès les premières lignes
…que FREUD définit…
pose ce point vraiment inaugural, et de la
façon la plus articulée, la plus formelle
…qu'il ne saurait, d'aucune façon, s'agir de
la pression d'un besoin tel le *Hunger*, la *faim*,
ou le *Durst*, la *soif* :
que ce n'est absolument pas de cela qu'il s'agit dans le Trieb !

Ce à quoi il va se référer, posant tout de suite pour nous la question de ce dont il s'agit :
dans le *Trieb*, s'agit-il de quelque chose dont *l'instance* s'exerce au niveau de l'organisme, dans sa totalité, dans son état d'ensemble ?

Le *réel* ici fait-il son irruption, au sens de faut-il que ce soit « *le vivant* » qui soit intéressé dans ce dont il s'agit, à savoir le champ freudien ?

Non, il s'agit bien toujours et tout spécialement de ce champ lui-même, et sous la forme la plus indifférenciée que FREUD lui ait donné au départ, qui…
pour nous reporter à l'*Esquisse* que je donnais tout
à l'heure, que je désignais tout à l'heure
…est à ce niveau appelé le *Ich*, le *Real-ich*.

Le *Real-ich* est conçu d'abord comme supporté, non par l'organisme tout entier, mais par le système nerveux dans son ensemble, en tant que sa trame, et ce qu'il reçoit, les stimuli, ce qui en règle la décharge.

Le *Ich* dont il s'agit a ce caractère de sujet planifié, de sujet objectivé, champ dont je souligne les caractères de surface justement en le traitant *topologiquement*, dans la forme d'une *surface*, en tentant de vous montrer comment le prendre sous cette forme répond à tous les besoins de son maniement.

Ceci est essentiel, car quand nous y regarderons de plus près, nous verrons que le *Triebreiz*, c'est ce par quoi certains éléments de ce champ sont, dit FREUD, *Triebbesetzt*, investis pulsionnellement.
Ceci nous montre que ce dont il s'agit…

> pour m'exprimer d'une façon qui mériterait sans doute d'être plus développée, mais je ne dois point me laisser entraîner trop loin mais rester près du texte de FREUD, qui d'ailleurs me donne ici tous les éléments

…c'est que si nous sommes nécessités à concevoir là quelque chose qui s'attarde au texte de FREUD parce que c'est articulé, c'est que cet investissement, qui nous place sur le terrain d'une énergie, et pas de n'importe quelle énergie, une énergie potentielle, car ce qu'il y a de frappant c'est que FREUD l'articule de la façon la plus pressante, la caractéristique de la pulsion est d'être une *konstante Kraft*, une force constante, et qu'il ne peut pas le concevoir comme une *momentane Stosskraft*.

Qu'est-ce que ça veut dire *momentane Stosskraft* ?
Sur ce mot *Moment*, nous avons déjà l'exemple de quelque malentendu historique.
Les Parisiens, pendant le siège de Paris en 1870, se sont gaussés d'un certain *psychologische Moment* dont BISMARK aurait fait usage.
Ça leur a paru absolument marrant, car les Français ont toujours été chatouilleux…

> *jusqu'à une époque récente qui les a habitués à tout,*

…à l'usage exact des mots.

Ce *moment psychologique* tout à fait nouveau, leur a paru l'occasion de bien rire.
Ça voulait dire le *facteur psychologique* tout simplement.

Cette *momentane Stosskraft*, ici, qui n'est peut-être pas à prendre tout à fait dans le sens de *facteur*, mais dans le sens de *moment en cinématique*, et cette *Stosskraft, force de choc*, je crois que ce n'est pas autre chose qu'une référence à la force vive, à l'énergie cinétique.

Ici il ne s'agit point d'*énergie cinétique*, en d'autres termes il ne s'agit pas de quelque chose qui va se régler avec du *mouvement*, la décharge dont il s'agit est d'une toute ***autre nature*** et sur un tout ***autre plan***.

Quoi qu'il en soit au niveau de la poussée et…
chose plus singulière
…de cette constance qui, elle, témoigne, va tellement *contre* toute assimilation possible à un autre,
c'est-à-dire à une fonction biologique,
c'est-à-dire à quelque chose qui a toujours un *rythme*.

La pulsion, la première chose qu'en dit FREUD c'est, si je puis dire :

- qu'elle n'a pas de jour ou de nuit,

- qu'elle n'a pas de printemps ni d'automne,

- qu'elle n'a pas de montée, de descente,

- c'est une force « constante ».

Il faudrait tout de même tenir compte des textes, et aussi de l'expérience.

Parce que si, d'autre part – à l'autre bout de la chaîne - nous nous apercevons que ce dont il s'agit, et ce à quoi nous sert, le maniement de cette fonction de la pulsion, c'est toujours la référence à ce que FREUD, ici aussi, écrit en toutes lettres, mais avec une paire de guillemets :
la « *Befriedigung* », la « *satisfaction* ».

C'est là que se pose pour nous la question de savoir ce que ça veut dire « *la satisfaction de la pulsion* ».

Car vous allez me dire :

> « *Bon, c'est assez simple, la satisfaction de la pulsion, c'est arriver à son but, à son Ziel* ».

Le fauve sort de son trou et quand il a trouvé ce qu'il a à se mettre sous la dent, il est satisfait, il digère.
Le fait même qu'une image semblable puisse être évoquée, montre assez en fin de compte, qu'on la laisse résonner en harmonique à cette mythologie - alors à proprement parler - de la pulsion.

Il n'y a qu'une chose qui y objecte tout de suite…
et c'est d'ailleurs assez remarquable que depuis le temps que c'est là à nous poser comme une énigme qui à la façon de toutes les énigmes de FREUD est une énigme qui a été soutenue comme une gageure, enfin jusqu'au terme de la vie de FREUD, et même sans que FREUD ait daigné s'en expliquer plus. Il laissait probablement le travail à ceux qui auraient pu le faire
…c'est une des *vicissitudes*, des quatre *vicissitudes* fondamentales que FREUD nous pose au départ…
et il est curieux que ce soit aussi *quatre vicissitudes*, comme il y a quatre éléments de la pulsion
…c'est *la troisième*…
celle qui précède juste la quatrième dont FREUD dans cet article ne traite pas, il la rejette à l'article suivant, à savoir le refoulement
…*la troisième c'est la sublimation*.

Or, dans cet article - et à mille reprises - FREUD nous dit proprement que *la sublimation* aussi donne *la satisfaction d'une pulsion* alors qu'elle est *zielgehemmt*, *inhibée quant à son but*, en d'autres termes, qu'elle ne l'atteint pas.

Ça n'en est pas moins la satisfaction de la pulsion, et ceci, sans refoulement.

En d'autres termes, pour l'instant je ne baise pas, je vous parle. Eh bien, je peux avoir exactement la même satisfaction que si je baisais.

C'est ce que ça veut dire.
C'est ce qui pose d'ailleurs la question de savoir si, effectivement, je baise.

C'est entre ces deux termes que se pose, si on peut dire, l'extrême antinomie qui consiste tout d'abord en ceci :
de nous rappeler que l'usage de *la fonction de la pulsion*
n'a pour nous d'autre portée que de ***mettre en question***
ce qu'il en est de la « *satisfaction* ».

Dès que je l'introduis, que je la promeus, tous ceux qui sont psychanalystes doivent sentir à quel point j'apporte là le niveau d'*accommodation* le plus essentiel.

C'est à savoir qu'il est clair que ceux à qui nous avons affaire, les patients, ne se satisfont pas, comme on dit, de ce qu'ils ont.
Et pourtant, nous savons que tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils vivent, leurs symptômes mêmes, relèvent de la satisfaction.

Ils satisfont *quelque chose* qui va sans doute à l'encontre de ce dont ils pourraient se satisfaire, ou peut-être mieux encore pourrait-on dire, *ils satisfont à quelque chose*.
Ils ne se contentent pas de leur état *mais quand même…*
en étant dans cet état si peu contentatif
…ils se contentent, ***et toute la question est justement de savoir*** :
qu'est-ce que c'est que ce « *se* » qui est là *contenté*.

Dans l'ensemble, et à une première approximation, nous irons même à dire que *ce* à quoi ils satisfont par les voies du déplaisir, c'est…
nous le savons et aussi bien
d'ailleurs est-ce communément reçu
…c'est quand même la loi du plaisir.
Leur activité, si l'on peut dire, à un certain niveau, évident pour cette sorte de satisfaction, disons qu'ils se donnent « *beaucoup de mal* » et que, jusqu'à un certain point c'est justement ce « *trop de mal* » qui est la seule justification de notre intervention.

On ne peut pas dire que, quant à la satisfaction, le but ne soit pas atteint.

Il ne s'agit pas là ***d'une prise de*** *position éthique* ***définitive***. Il s'agit de savoir qu'à un certain niveau c'est ainsi que, nous analystes, abordons le problème.

Que pour autant que nous en savons un peu plus long que les autres sur tout ce qui est du normal et de l'anormal, nous savons que les formes d'arrangement qu'il y a de ce qui marche bien à ce qui marche mal, forment *une série continue* et que ce que nous avons là devant nous, c'est un système où tout s'arrange et qui a atteint sa sorte - à lui propre - de *satisfaction*.

Si nous nous en mêlons, c'est dans la mesure où nous pensons qu'il y a des ***voies plus courtes***, par exemple. En tout cas, quand nous nous référons à la pulsion, c'est dans la mesure où nous entendons que c'est à ce niveau de la pulsion que l'état de satisfaction, à rectifier sans doute, auquel nous avons affaire, prend son sens, sa portée et sa stase.

Cette *satisfaction* est paradoxale parce que quand on y regarde de près, on aperçoit…

> et c'est là ce que j'ai voulu indiquer comme ***point d'insertion*** dans notre discours de cette année

…quelque chose qui va prendre dans la suite tout son développement, quelque chose de nouveau : c'est *la catégorie de l'impossible*. Elle est - dans les fondements des conceptions freudiennes - absolument radicale.

Le chemin du sujet…

> pour prononcer ici ce terme, par rapport auquel seul peut se situer ce terme de satisfaction

…le chemin du sujet passe entre, si je puis dire, deux murailles de l'*impossible*.
Cette fonction de l'*impossible* n'est pas à aborder sans prudence comme toute fonction qui se présente sous une forme négative.

Je voudrais simplement vous suggérer que, comme toutes les autres notions qui se présentent sous une forme négative, la meilleure façon de les aborder n'est pas de les prendre par la négation, parce que ça va nous porter à la question sur le possible.

Et l'impossible ça n'est pas forcément le contraire du possible, ou bien alors, comme ce qui est l'opposé du possible c'est assurément *le réel*, nous serons amenés à *définir le réel comme l'impossible*.
Je n'y vois pas, quant à moi, d'obstacle, et ceci d'autant moins que dans FREUD, c'est sous cette forme qu'apparaît - en apparence - le *réel*, à savoir l'*obstacle* au *principe du plaisir*. Le *réel*, c'est le heurt, le fait que ça ne s'arrange pas tout de suite, comme le veut la main qui se tend vers les objets extérieurs.

Je pense que c'est là une conception tout à fait *illusoire* et *réduite* de la pensée de FREUD sur ce point.

Le *réel* s'y distingue, comme je l'ai dit la dernière fois, par sa séparation du champ du *principe du plaisir*, par sa désexualisation, par le fait que son économie, de ce fait, admet quelque chose de nouveau justement. Ce quelque chose de nouveau c'est l'*impossible*.
Et ceci veut dire que l'*impossible* est présent dans l'autre champ comme essentiel.
Le *principe du plaisir* se caractérise par ceci que l'*impossible* y est si présent qu'il n'y est ***jamais reconnu*** comme tel.
L'idée de la fonction du *principe du plaisir* de se satisfaire par *l'hallucination* est là pour l'illustrer.

Mais ce n'est qu'une illustration de ceci :
que supposée dans ce champ, ce champ de la pulsion, la pulsion saisissant son objet apprend en quelque sorte, eh bien que ce n'est justement pas par là qu'elle est satisfaite !

Car si on ne distingue…
au départ de cette ***dialectique*** de la pulsion
…le *Not*, du *Bedürfniss*…
dont nous allons voir tout à l'heure *ce qu'il en est*
…le *besoin*, de l'*exigence pulsionnelle*, c'est justement parce que aucun *objet* d'aucun *Not* – *besoin* – ne peut *satisfaire la pulsion*.

Parce que, quand bien même vous gaveriez la bouche, cette bouche qui s'ouvre dans le registre de *la pulsion*, de *la pulsion orale*, ce n'est pas de la nourriture qu'elle se satisfait, c'est comme on dit : du *plaisir de la bouche*.

Et c'est bien pour cela qu'elle se reconnaîtra, qu'elle se rencontrera…
au dernier terme et dans l'expérience analytique …comme pulsion orale, justement dans une situation où elle ne fait rien d'autre que de commander le menu.

Ce qui se fait sans doute avec la bouche, qui est au principe de la satisfaction, ce qui va à la bouche retourne à la bouche et s'épuise dans ce plaisir que je viens d'appeler - pour me référer à des termes d'usage - « plaisir de bouche ».

Et aussi bien, c'est ce que nous dira FREUD.
Prenez le texte :

> « *Pour ce qui est de l'objet dans la pulsion, qu'on sache bien* - nous dit-il – *qu'il n'a à proprement parler aucune importance. Il est totalement indifférent* » .

Il ne faut jamais lire FREUD en n'ayant pas *les oreilles bien dressées*. Quand on lit tant de choses pareilles, ça doit tout de même les faire bouger un peu.

L'objet, comment faut-il le concevoir ?

L'objet de la pulsion, comment faut-il le concevoir pour qu'on puisse dire que dans la pulsion - et quelle qu'elle soit – qu'il est indifférent ?

Ça nous désigne ainsi que, pour prendre par exemple ce que je viens d'annoncer concernant *la pulsion orale,* il est bien clair et bien évident que ce n'est point

— de nourriture,

— ni de souvenir de nourriture,

— ni d'écho de la nourriture,

— ni de sein de la mère,

qu'il s'agit, quoi qu'on en pense, mais de quelque chose qui s'appelle « *le sein* » et qui a l'air d'aller tout seul parce qu'étant de la même série.

Si on nous fait cette remarque que « *l'objet dans la pulsion n'a aucune importance* », c'est probablement parce que « *le sein* »…
puisque c'est ainsi dans la pulsion orale
que nous le désignons
…c'est que « *le sein* » est tout entier à réviser quant à sa fonction d'*objet*.

C'est que justement dans sa fonction d'*objet*…
l'*objet(a)* tel que, sans doute, *dans un temps d'élaboration* qui est celui proprement que moi-même j'apporte
…c'est que le sein, *objet(a)*, comme *cause du désir*, est quelque chose auquel nous devons donner la fonction que FREUD lui a assigné primitivement, une fonction telle, que nous puissions dire sa place dans *la satisfaction de la pulsion*.
Nous dirons que la meilleure formule nous semble être celle-ci : *que la pulsion en fait le tour*.

Nous trouverons à l'appliquer à propos *d'autres objets*.
« *Tour* » étant à prendre ici dans les deux sens…
ambiguïté que lui donne la langue française
…qui est à la fois :
- de *turn*, forme *autour* de quoi on tourne,
- et de « *tour* », de *trick*, « *tour d'escamotage* ».

Sur le sujet de la source que j'ai fait venir en dernier, parce qu'assurément chacun des quatre termes est tel qu'il peut nous donner la prise, disons, d'un point d'origine auquel, au moins à titre heuristique, nous puissions d'abord nous accrocher.

Il est certain que du point de vue de ce qu'on pourrait appeler la régulation vitale, que nous voudrions à tout prix faire rentrer dans cette fonction de la pulsion, ça se dirait au premier abord que c'est là que nous devons la trouver.Et pourquoi ?

- Et pourquoi les zones dites « *érogènes* » ne sont-elles reconnues qu'en ces points qui ne se différencient pour nous dans la fonction qu'ils représentent que par *leur structure de bord* ?

- Pourquoi parle-t-on de la bouche, et non pas de l'œsophage, de l'estomac : ils participent tout autant dans ce qui est de la fonction orale.

Mais au niveau *érogène*, nous parlons - et non pas en vain, pas au hasard - de la bouche et pas seulement de *la bouche*, plus spécialement *des lèvres* et *des dents*, de ce qu'HOMÈRE appelle « *l'enclos des dents* ».

De même pour ce qui est de *la pulsion anale*, ce n'est pas tout de dire qu'ici certaine fonction vivante prend sa fonction, intégrée à une fonction d'échange avec le monde qui serait là *l'excrément*.

Il y a d'autres fonctions excrémentielles.
Il y a d'autres éléments à y participer que *la marge de l'anus* qui est pourtant spécifiquement ce qui pour nous, également se définit comme la source et le départ d'une certaine pulsion.

Je ne me serai peut-être pas aujourd'hui avancé bien loin, mais uniquement à ceci :
de vous suggérer que s'il y a quelque chose à quoi d'abord, pour nous, ressemble la pulsion, ce quelque chose par quoi elle se présentifie, c'est *un montage*.

Mais pas *un montage* au sens où, dans une perspective qui…
    même pour vouloir y réduire ***la fonction du finalisme***
…se développe tout de même en référence à ***la finalité***, celle qui s'instaure dans les théories modernes de l'instinct.

Là aussi l'apparition, le jeu, seulement la présentification d'une image de montage est tout à fait saisissante : le mécanisme, la forme spécifique qui fera que la poule dans la basse-cour se planque sur le sol si vous faites passer à quelques mètres au-dessus un papier découpé en forme de faucon, quelque chose qui déclenche une réaction qui est en somme plus ou moins appropriée et dont l'astuce est de nous faire remarquer…
    bien sûr, puisqu'on peut user d'un leurre
…qu'elle ne l'est pas forcément appropriée.

Est-ce de cette sorte de *montage*, où je veux mettre l'accent quand je parle de *montage* à propos de *la pulsion* ?
Non, ça va bien plus loin.

Je dirai que le montage de la pulsion c'est un montage qui d'abord en apparence se présente pour nous comme n'ayant ni queue ni tête, comme un montage au sens où l'on parle de montage dans un *collage surréaliste*.

Si nous rapprochons *les paradoxes* que nous venons de ***définir*** au niveau du *Drang de l'objet*, du *but de la pulsion*, je crois que l'image qui nous viendrait, c'est je ne sais quoi qui montrerait :

« *la marche d'une dynamo qui serait branchée sur la prise du gaz avec quelque part une plume de paon qui en sort et vient chatouiller le ventre d'une jolie femme qui est là à demeure pour la beauté de la chose.* »

La chose commençant d'ailleurs à devenir intéressante de ceci c'est que ce que FREUD nous définit par la pulsion, c'est toutes les formes dont on peut inverser un pareil mécanisme.

Je ne veux pas dire qu'on retourne la dynamo, on déroule ses fils :
c'est eux qui deviennent la plume de paon, la prise du gaz passe dans la bouche de la dame et un croupion sort au milieu.

Voilà ce qu'il montre comme exemple développé.

Lisez ce texte de FREUD d'ici la prochaine fois, que je le reprenne.

Vous y verrez à tout instant le saut sans transition des images les plus hétérogènes les unes aux autres.

Et tout ceci ne passant que par des références grammaticales dont il vous sera aisé, la prochaine fois, de saisir l'artifice.

À savoir qu'à moins de savoir de quoi l'on parle, quel est, si l'on peut dire…
    et je le mets entre guillemets, parce que
    je pense que le mot n'est pas valable
…le « ***sujet*** » de la pulsion.

Comment on peut dire…
purement et simplement, comme il va nous le dire
que l'exhibition est le contraire du voyeurisme,
ou que le masochisme est le contraire du sadisme,
ce qu'il avance pour des raisons simplement purement
grammaticales d'inversion du sujet et de l'objet
comme si l'objet et le sujet grammaticaux étaient
des fonctions réelles, alors qu'il est facile de
démontrer qu'il n'en est rien et qu'il suffit de
se reporter à notre structure du langage pour que
la déduction devienne impossible.

Mais ce qu'autour de ce jeu, il nous fait parvenir,
concernant ce qui est l'essence de la pulsion,
le point nécessaire, le point topologique où quelque
chose se réalise qui est sans doute satisfaction,
satisfaction qui est à placer à un niveau du sujet,
à un niveau du sujet où assurément nous sommes requis
d'y voir autre chose que sa détermination, une autre
façon de s'atteindre, de se réaliser, de se ***satisfaire***,
ce que la prochaine fois je vous définirai comme
le tracé de l'acte, voilà ce qui maintenant comme
« devoir » se propose devant vous.

τῷ τόξῳ ὄνομα βίος, ἔργον δὲ θάνατος.

HÉRACLITE (Fragment 48)

[Pour l'arc (τῷ τόξῳ terme usuel synonyme de βιός) le nom est vie (ὄνομα βίος), mais l'œuvre est mort (ἔργον θάνατος).] [68]

- Quand je lis…
  la dernière de mes lectures d'actualité
  …dans le *Psychoanalytic Quaterly*, un article comme celui de M. Edward GLOVER intitulé *Freudian or neo-freudian*, entièrement dirigé contre les constructions de M. ALEXANDER,

- quand j'y ressens cette ***sordide odeur de renfermé***, du fait qu'au nom de ***critères désuets*** une construction comme celle de M. ALEXANDER…
  mon Dieu, je n'ai pas hésité à l'attaquer de la façon la plus formelle, il y a déjà quatorze ans, au *Congrès de Psychiatrie de 1950*
  …mais enfin, qui est la construction d'un homme de grand talent,

- quand je vois à quel niveau cette discussion est discutée, contrebattue,

je me rends cette justice qu'à travers tous *les avatars* que rencontre mon discours ici même et ailleurs, assurément on peut dire que ce discours obvie, fait obstacle, à ce que l'expérience de l'analyse ne vous soit pas transmise d'une façon absolument crétinisante.

68 Cf. Marcel Conche : Héraclite, Fragments ; PUF 1986, Coll. Epiméthée, p. 423.

Je reprends à partir de là mon discours sur *la pulsion*.

J'ai été amené à l'aborder au moment… après avoir posé que le transfert dans l'expérience est ce qui manifeste la mise en action de la réalité de l'inconscient en tant qu'elle est sexualité.

Je me trouve arrêté, pour poursuivre sur ce que comporte cette affirmation même : si nous sommes sûrs que la sexualité est là présente en action dans le transfert, c'est pour autant qu'elle se manifeste à certains moments à découvert sous la forme de *l'amour*. Or, c'est là ce dont il s'agit : est-ce que l'amour représente le point sommet, le moment achevé, le facteur indiscutable qui nous présentifie la sexualité dans l'*hic* et *nunc* du *transfert* ?

À ceci obvie, s'oppose, objecte, de la façon la plus claire, le texte non certes isolé, mais choisi par moi comme central…
    et sans qu'on puisse aucunement
    accuser ce choix d'arbitraire
…puisque le texte dont il s'agit est le texte de FREUD, qui a proprement pour objet *Les pulsions et leurs vicissitudes*.
C'est ce texte que j'ai commencé d'aborder la dernière fois en essayant de faire sentir sous quelle forme problématique…
    autrement dit fourmillante de questions
…se présente l'introduction de la pulsion.

J'espère qu'***une part au moins importante*** de mon auditoire aura pu dans l'intervalle se reporter à ce texte,

- soit qu'il s'agisse de personnes capables de le lire en allemand, ce qui me paraît éminemment souhaitable,

- soit, faute de mieux, qu'ils aient pu le lire, toujours plus ou moins improprement traduit, dans les deux autres langues de culture : l'anglais ou le français. La note la plus mauvaise étant assurément donnée à la traduction française, sans que je m'attarde autrement à pointer les véritables falsifications dont elle fourmille.

Néanmoins, même à une première lecture, la plus sommairement superficielle, vous aurez pu vous apercevoir que cet article…
encore qu'il ne l'annonce pas au départ
…est entièrement divisé en deux versants :

- premièrement, l'articulation et aussi bien le démontage, de ce que je vous ai appelé l'autre jour la pulsion, justement comme montage, puis,

- deuxième versant, l'examen de ce qu'il faut concevoir comme étant non point *die sexual,* *mais conformément à l'esprit de l'article : das Lieben, l'acte d'amour*.

Et qu'il est expressément formulé que l'amour ne saurait aucunement dans l'expérience, être confondu, être considéré comme le représentant, ce qu'on pourrait appeler *Ganze,* comme ce qu'il appelle, ce que FREUD articule, met en question, sous le terme de « *die ganze Sexualstrebung* », c'est-à-dire *la tendance*, les formes, la convergence *de l'effort du sexuel*, en tant ***qu'il s'achèverait en*** *Ganze,* en un tout saisissable qui en résumerait l'essence et la fonction.

« *Kommt aber auf damit nicht zuher !* » « *Ça ne va pas du tout comme ça !* »

s'écrie-t-il au moment de répondre à cette sorte de suggestion, en quelque sorte ambiante, et que nous avons rendue, nous autres analystes, par toutes sortes de formules qui sont autant de tromperies, comme étant ce qui justifie la fonction de l'appréhension du terme de l'autre, par la voie d'une série d'objtectalisations partielles.

Tout l'article est, là, fait pour nous montrer qu'au regard de ce qu'on peut considérer, et de ce que FREUD, bien sûr considère comme étant la fonction finale de la sexualité, à savoir la reproduction, les pulsions telles qu'elles se présentent à nous dans le procès de la réalité psychique, sont des restes des pulsions…
au regard de cette fonction finale
définie en termes biologiques
…restes des pulsions partielles.

Les pulsions, dans leur structure, dans la tension qu'elles établissent, sont liées à quelque chose que nous pouvons appeler en l'occasion *le facteur économique*.

Ce *facteur économique* dépend des conditions dans lesquelles s'exerce la fonction du *principe du plaisir* à un niveau que nous reprendrons quand le moment sera venu de notre discours sous le terme de *Real-Ich*.

Disons tout de suite que ce *Real-Ich*, nous pouvons…

> dans une approximation rapide mais que dès maintenant vous pouvez tenir pour exacte

…nous pouvons le concevoir comme étant l'appareil nerveux, le système nerveux central, en tant qu'il fonctionne non pas comme un système de relation, mais comme un système destiné à assurer des tensions internes, une certaine homéostase.

C'est en raison de cette réalité de l'*Ich*, du système homéostastique, que la sexualité n'intervient, n'entre en jeu que sous la forme des *pulsions partielles*.

La pulsion serait précisément cette sorte de montage par quoi la sexualité participe à la vie psychique d'une façon qui doit se conformer à la structure de béance qui est celle de l'inconscient.

En d'autres termes, si nous plaçons aux deux extrêmes de ce qui est notre expérience analytique :

1) Le refoulé, le refoulé primordial, ce refoulé est un signifiant : ce qui s'édifie par dessous pour constituer *le symptôme*, nous pouvons l'inscrire, le considérer comme échafaudage, toujours de *signifiants*. Refoulé et symptôme sont homogènes et réductibles à des fonctions de signifiants. Leur structure, quoi qu'elle s'édifie par succession, comme tout édifice, est quand même, au terme, au produit fini, inscriptible en termes synchroniques.

2) L'autre extrémité est celle de notre interprétation. Cette interprétation concerne ce facteur d'une structure temporelle spéciale, que j'ai essayé de définir par la métonymie.

L'interprétation, dans son terme, pointe, non pas essentiellement les étapes de la construction, mais le désir auquel…

dans un certain sens, dans le sens du vecteur que j'essaie ici de vous faire sentir

…elle est identique.
Le désir, c'est en somme l'interprétation elle-même.

3) Dans l'intervalle, si la sexualité, sous la forme des pulsions partielles, ne s'était pas manifestée comme dominant toute l'économie de cet intervalle, comme y mettant la présence sexuelle, toute notre expérience se réduirait à une mantique[69] à laquelle le terme neutre d'énergie psychique pourrait alors convenir, mais où il manquerait, à proprement parler, ce qui y constitue *la présence*, *le Dasein* de *la sexualité*.

La lisibilité du sexe dans l'interprétation des mécanismes inconscients est toujours rétroactive. Elle ne serait que de la nature de *l'interprétation* si, effectivement, à chaque instant de l'histoire, *les pulsions partielles*, nous ne pouvions d'elles être assurés qu'elles sont intervenues efficacement en temps et lieu.

Et ceci non pas seulement comme on a pu le croire au début de l'expérience analytique, sous la forme en quelque sorte erratique, dispersée : bloc de glace errant, arraché à ce qui est…

par rapport au développement de l'enfant

…la grande banquise, la sexualité de l'adulte intervenant comme séduction sur un sujet immature.

Si la sexualité s'est avérée tout de suite, et je dois dire avec une prégnance dont après coup on peut être surpris, à savoir que dès les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*[70], FREUD a pu poser comme essentiel ce qui lui est apparu alors comme perversion polymorphe, comme sexualité aberrante, comme rupture du charme d'une prétendue innocence, innocence infantile.

---

69 Mantique , subst. fém. Art de la divination. La mantique, ou l'art du devin, témoigne, selon ses adeptes ou ses témoins, de l'existence d'une faculté qui permettrait de «savoir», sans utiliser les moyens ordinaires d'information.

70 Sigmund Freud , Trois essais sur la théorie de la sexualité , Gallimard, 2001, Coll. Folio Essais.

Cette sexualité, pour s'être imposée si tôt, je dirai presque trop tôt, nous a fait passer trop vite sur l'examen de ce qu'elle représente en son essence.

C'est à savoir :

- qu'au regard de l'instance de la sexualité, tous les sujets sont à égalité, depuis l'enfant jusqu'à l'adulte,

- qu'ils n'ont affaire qu'à ce qui, de la sexualité, passe dans les réseaux de la constitution subjective, dans les réseaux du signifiant,

- que la sexualité ne se réalise que par l'opération des *pulsions* en tant qu'elles sont *pulsions partielles*, partielles au regard de la finalité biologique de la sexualité.

L'intégration de la sexualité à une dialectique du désir passe par la mise en jeu de ce qui, dans le corps, méritera ici que nous le désignions par le terme d'*appareil*, si vous voulez bien entendre par là ce dont le corps, au regard de la sexualité, *peut s'appareiller*, ce qui veut dire que ceci est distinct de ce dont les corps peuvent s'*apparier*.

Ce qui domine, à la lecture de ce texte de FREUD, se rassemble dans une expérience dont s'est donné à nous - de façon incroyablement précoce - comme une donnée et qu'on n'a pas eu le temps d'élaborer.

Ce qui explique aussi tout cet embrouillis de la discussion autour des pulsions, comme *sexuelles*, des pulsions comme étant les *pulsions du moi*, et la variation de la frontière.

Ce qui résout presque d'emblée le paradoxe… scandaleux pour certains, de ce qu'il ait fallu en venir au-delà des pulsions telles qu'on avait cru pouvoir les rassembler sous le titre des *pulsions de vie* comme de *pulsions de mort*
…c'est qu'*on ne voit pas* ce qu'il en est de *la pulsion*.

À savoir que s'il est vrai qu'elle représente…
mais qu'elle ne fait que ***représenter*** et ***partiellement***
…la courbe de ce que veut dire chez le vivant l'accomplissement de la sexualité, comment s'étonner que son dernier terme soit la mort, puisque la présence du *sexe* chez le vivant est liée à cette *mort* ?

Et si j'ai fait aujourd'hui reproduire au tableau cette citation :

τῷ τόξῳ ὄνομα βίος, ἔργον δὲ θάνατος

Plus exactement ce n'est pas une citation, c'est un *fragment* d'HÉRACLITE recueilli dans l'ouvrage monumental où DIELS a rassemblé ce qui nous reste épars de l'époque présocratique :

… βιός [bios], écrit-il [l'arc : τῷ τόξῳ terme usuel synonyme de βιός] …
et ceci nous émerge comme de ses leçons de sagesse dont on peut dire, qu'avant tout le circuit de notre élaboration scientifique, elles vont au but et tout droit
… βιός [bios]…
et à un accent près ce n'est pas *la vie* [βίος] mais c'est *l'arc* [βιός]
…HÉRACLITE nous dit :

« *À l'arc est donné ce nom* βιός [bios]… »…

l'accent serait sur la première syllabe si c'était la vie

…« *…mais son œuvre, c'est la mor*t . » [Cf. note 68]

Ce que la pulsion intègre - et d'emblée - dans toute son existence, c'est une dialectique de l'arc, et je dirai même du tir à l'arc.

C'est là seulement ce par quoi nous pouvons situer sa place dans l'économie psychique, ce qu'il importe de voir, dans ce que FREUD nous introduit par la voie, je dirai, elle-même des plus traditionnelles.

Faisant usage à tout moment des ressources de la langue, et n'hésitant pas à se fonder sur ce quelque chose qui n'est pourtant caractéristique que de certains systèmes linguistiques, celui des trois voies : *active, passive et réfléchie*.

Ceci pourtant n'est qu'une enveloppe où nous devons voir :

- qu'une chose est cette réversion signifiante,

- autre chose ce qui l'en habille,

c'est-à-dire au niveau de chaque pulsion,
l'aller et retour fondamental où elle se structure,
entre deux pôles dont il est remarquable
qu'il ne puisse les désigner qu'en termes de ce quelque chose qui est le verbe :

- *beschauen* et *beschaut werden*, *voir* et *être vu*,

- *quälen* et *gequält werden* : *tourmenter* et *être tourmenté*.

Mais ce que dès l'abord il pose, il nous présente comme étant fondamentalement acquis, c'est que nulle part de ce parcours, chaque pulsion partielle ne peut être séparée de son aller et retour, de sa réversion fondamentale :
le caractère circulaire du parcours de la pulsion.

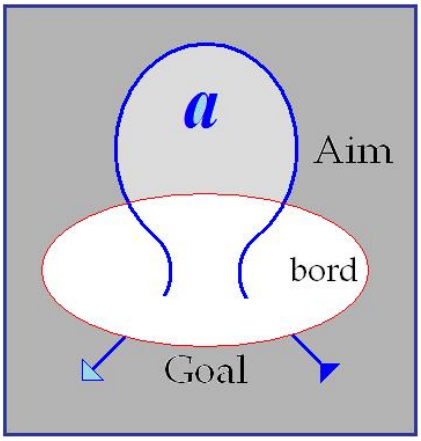
J'insiste, pour définir le fonctionnement de ce *montage* qu'il introduit initialement, sur la dimension de cette *Verkehrung*.

Mais quand il l'illustre, et nous verrons qu'il est remarquable de savoir quelle pulsion il va choisir pour l'illustrer, très nommément *la Schaulust*, *la joie de voir*, et ce qu'il ne peut désigner autrement que par l'accolement des deux termes « *sado - masochisme* ».
Quand il parlera de ces deux pulsions, et plus spécialement de la troisième, il tiendra à bien marquer que ce n'est pas de deux temps qu'il s'agit dans ces pulsions, mais de trois.

Il faut bien distinguer ce qui n'est que ce *retour*
en circuit de la pulsion [2ème temps], de ce qui *apparaît*...
mais aussi bien de ne pas apparaître
...dans ce *troisième temps*, à savoir l'*apparition* d'*ein neues Subjekt*,
qu'il faut entendre non pas comme ceci :
qu'il y en aurait déjà un...
à savoir le sujet de la pulsion
...mais que il est nouveau de voir apparaître un sujet.

Et ce sujet, qui est proprement l'*autre*, apparaît
en tant que *la pulsion* a pu fermer son cours circulaire,
et ce n'est qu'avec l'apparition du sujet au niveau
de l'*autre* que peut être réalisé ce qu'il en est
de la fonction de la pulsion.

C'est bien là-dessus précisément, que j'entends
maintenant attirer votre attention.



Ce circuit que vous voyez ici dessiné par la courbe
de cette flèche...
Drang [poussée] à l'origine
...partante et redescendante, qui ici franchissant la
surface constituée par ce que je vous ai défini la
dernière fois comme le *bord*, considéré dans la théorie
comme la *source*, la « *Quelle* » la *zone* dite *érogène*
dans la pulsion, cette tension est toujours « *boucle* »
et constitue, dans tout ce qu'elle soutient de
l'économie du sujet, quelque chose qui ne peut être
désolidarisé de son *retour* sur la *zone érogène*.

Ici s'éclaircit le mystère du *zielgehemmt*, de cette forme que peut prendre la pulsion, d'atteindre sa *satisfaction* sans avoir pour autant atteint – quoi ? – son « *but* », en tant qu'il serait défini par *la fonction biologique*, par la réalisation effective de *l'appariage reproductif*.

Mais ce n'est pas là le but de la pulsion partielle. Quel est-il ?

Suspendons-le encore, mais penchons-nous sur ce terme de « *but* » et sur les deux sens qu'il peut présenter et que pour les différencier, j'ai choisi ici de noter par une langue dans laquelle ils sont particulièrement expressifs, l'anglais :

- le « *aim* »…
  quelqu'un que vous chargez d'une mission, ça ne veut pas dire lui dire *ce qu'il doit rapporter*.
  Ça veut dire lui dire *par quel chemin il doit passer*
  …« *the aim* », c'est *le trajet*.

- Le but a une autre forme qui est le « *Goal* ».
  Le *Goal* ça n'est pas non plus dans *le tir à l'arc*, le but, ça n'est pas l'oiseau que vous abattez, c'est *d'avoir marqué* le coup, *d'avoir atteint* votre but.

Ce qu'il en est de la pulsion est ceci :

- si elle peut être *satisfaite* sans avoir atteint ce qui, au regard d'une totalisation biologique de la fonction, serait *la satisfaction à sa fin de reproduction*,

- si elle peut être tout autre chose, c'est qu'elle est *pulsion partielle, et que son but n'est point autre chose que ce retour en circuit.*

Et ceci est présent dans FREUD.

Quelque part, il nous dit que le modèle idéal qui pourrait être donné de l'autoérotisme, c'est une seule bouche qui se baiserait elle-même.
Comme tout ce qui se trouve sous sa plume : métaphore lumineuse, éblouissante même, mais dont on pourrait dire qu'elle ne demande peut-être qu'à être complétée d'une certaine question.

Est-ce que dans la pulsion, cette bouche n'est pas ce qu'on pourrait appeler une bouche fléchée, une bouche cousue, quelque chose où nous voyons, dans l'analyse, pointer au maximum dans certains silences l'instance pure de *la pulsion orale se refermant sur sa satisfaction*.

En tout cas ce qui force à distinguer cette *satisfaction* du pur et simple autoérotisme de la zone érogène, c'est ce quelque chose que nous confondons trop souvent avec ce sur quoi la pulsion se referme.

Cet *objet* qui n'est en fait *que la présence d'un creux, d'un vide...*
occupable, nous dit FREUD, par *n'importe quel objet*
...et dont nous ne connaissons l'instance que sous la forme de la fonction de *l'objet perdu (a)*, celui dont il faut dire qu'il n'est pas *l'origine de la pulsion orale*.

Il n'est pas introduit au titre de la primitive nourriture, il est introduit au fait de ce qu'aucune nourriture ne satisfera jamais la pulsion orale, si ce n'est à *contourner* cet *objet éternellement manquant*.

Ce circuit, la question est seulement pour nous de savoir où il se branche, et d'abord :

- s'il est en quelque sorte revêtu d'une *caractéristique de spirale*,

- si *le circuit de la pulsion orale* se continue, s'engendre, comme se continuant par *la pulsion anale*, par exemple, celle-là qui est dite constituer, par rapport à *la pulsion orale*, le stade suivant.

- Si en d'autres termes, ce manque, cette insuffisance centrale est la forme qui serait dialectique : *de l'opposition s'engendrerait le progrès*.

C'est déjà pousser bien loin la question pour des gens qui nous ont habitués à tenir, au nom de je ne sais quel mystère du développement, la chose comme déjà acquise, inscrite en quelque sorte dans l'éveil de possibilités organiques.

Ceci paraît se soutenir du fait qu'effectivement, pour ce qui est de l'émergence de la sexualité sous sa forme « *achevée* », c'est bien en effet à un processus organique que nous avons affaire.

Mais il n'y a aucune raison d'étendre ce fait à la relation entre les autres pulsions partielles.

Il n'y a aucun rapport d'engendrement d'une des pulsions partielles à la suivante, le passage de la pulsion orale à la pulsion anale ne se produit pas par un procès de maturation, mais par l'intervention de *quelque chose* qui n'est pas du champ de *la pulsion* : par l'intervention, le renversement de la demande de l'autre.

Et si nous faisons intervenir les autres pulsions…
dont la série peut être établie, et après tout résumée à un nombre assez court
…il est tout à fait clair que vous seriez bien embarrassés de faire…
entre *la Schaulust*, *la pulsion scopique*, voire ce que je distinguerai en son temps comme *la pulsion invoquante*
…de faire le moindre rapport de déduction ou de genèse, de situer dans une succession historique, définissable en stades, sa place par rapport aux pulsions que je viens de nommer.

Il n'y a aucune métamorphose naturelle de *la pulsion orale* en *pulsion anale*, et quelles que soient, à l'occasion, les apparences que puisse nous donner *le jeu du symbole* que constitue, en d'autres contextes, le prétendu *objet anal* – à savoir *les fèces* – par rapport au *phallus*, dans son incidence négative, ceci ne nous permet *à aucun degré*…
l'expérience nous le démontre
…de considérer qu'il y a continuité de la *phase anale* à la *phase phallique*, qu'il y a rapport de *métamorphose naturelle*.

La pulsion nous devons la considérer, comme FREUD nous l'indique, sous la rubrique de la *konstante Kraft* qui la soutient comme une *tension stationnaire*.

Et jusqu'aux métaphores qu'il nous donne, pour exprimer ces *issues*, *Schuss* dit-il, qu'il traduit immédiatement par l'image qu'elle supporte dans son esprit :
celle d'une fusée de lave, émission matérielle de la déflagration énergétique qui s'y produit en divers temps successifs, qui viennent précisément à venir, les uns après les autres, compléter cette forme de trajet de retour.

Est-ce que nous ne voyons pas là, dans la métaphore freudienne elle-même, s'incarner cette structure fondamentale :
quelque chose qui sort d'un bord qui en redouble, si l'on peut dire, la structure fermée de ce trajet qui y retourne, rien d'autre n'assurant *sa consistance* que ce qui est de *l'objet*, à titre de *quelque chose qui doit être contourné* ?

Quoi en résulte ?

C'est que, ce que nous révèle cette articulation que nous sommes amenés à faire de la pulsion dans sa forme radicale, de ce que nous pourrions appeler sa manifestation, comme mode d'un sujet acéphale, car tout s'y articule en terme de tension et n'a de rapport au sujet, que de communauté topologique.

C'est pour autant que l'inconscient, j'ai pu vous l'articuler comme se situant dans ces béances que la distribution des investissements signifiants instaure dans le sujet, et se figurent dans l'algorithme en losange que je mets au cœur de tout rapport proprement de l'inconscient entre la réalité et le sujet.

C'est pour autant que quelque chose, dans l'appareil du corps est strictement structuré de la même façon, c'est en raison de cette unité topologique des béances en jeu, que la pulsion prend son rôle dans le fonctionnement de l'inconscient.

Suivons maintenant FREUD, suivons FREUD quand il nous parle de la *Schaulust, voir, être vu*.

Est-ce là la même chose ?

Comment est-il même soutenable que ce le puisse être autrement qu'à l'inscrire en termes de signifiants ? Ou y a-t-il alors quelque autre mystère?

Il y a un tout autre mystère, et, pour vous y introduire, il n'est que de considérer ce que la *Schaulust* est, se manifeste dans la perversion.
Je souligne que la pulsion n'est pas la perversion. Que ce qui constitue le caractère énigmatique de la présentation de FREUD, tient précisément à ce que, ce qu'il veut nous donner c'est une structure radicale et dans laquelle le sujet n'est point encore placé.

Ce qui définit la perversion - nous y reviendrons dans la suite - c'est justement la façon dont le sujet s'y place. Il s'y place d'une façon qui rend plus ou moins claire la structure de la pulsion. Dans la perversion, il s'y place d'une façon tout à fait claire.

Et pour voir comment la dialectique de FREUD nous promeut, nous suggère de nous introduire, il n'est que de considérer attentivement son texte.
Le précieux des textes de FREUD dans cette matière où il défriche, c'est qu'à la façon des bons *archéologues*, il laisse le travail de la fouille en place, de sorte que même si elle est inachevée, nous pouvons savoir ce que veulent dire les objets déterrés.

Quand M. FENICHEL passe par là-dessus, il fait comme on faisait autrefois, il ramasse tout, il le met dans ses poches et dans des vitrines, sans ordre, ou tout au moins, dans un ordre complètement arbitraire, de sorte que personne n'y retrouve plus rien.

Ce qui se passe dans le voyeurisme ?
Au moment du voyeurisme, au moment de l'acte du voyeur, où est le sujet, où est l'objet ?

Je vous l'ai dit : le sujet n'est pas là en tant qu'il s'agit de voir, de la pulsion de voir, mais en tant que le sujet est pervers. En tant qu'il est pervers, il ne se situe qu'à l'aboutissement de la boucle, à savoir, quant à ce qu'il en est de l'objet.

C'est ce que ma topologie écrite au tableau ne peut pas vous faire voir, mais vous permet d'admettre : pour autant que la boucle tourne autour de l'objet, l'objet est là, missile, c'est avec lui que dans la perversion la cible est atteinte.

L'objet est ici *regard*, et *regard* qui est le sujet, qui l'atteint, qui fait mouche dans le tir à la cible, et je n'ai qu'à vous rappeler ce que j'ai dit en son temps de l'analyse de SARTRE.
Si cette analyse fait surgir l'instance du regard, ça n'est pas au niveau de l'autre dont le regard surprend le sujet en train de voir par le trou de la serrure, c'est que l'autre le surprend, lui, sujet, comme tout entier regard caché.

Et vous saisissez là l'ambiguïté de ce dont il s'agit quand nous parlons de la pulsion scopique. Le regard est cet *objet perdu* et soudain retrouvé, dans *la conflagration de la honte*, par l'introduction de l'autre.

Jusque-là, qu'est-ce que le sujet cherche à voir ?

- Ce qu'il cherche à voir, sachez-le bien, c'est l'objet en tant qu'absence.

- Ce que le voyeur cherche et trouve, ce n'est qu'une ombre, une ombre derrière le rideau. Il y fantasmera n'importe quelle magie de présence, la plus gracieuse des jeunes filles, même si de l'autre côté il n'y a qu'un athlète poilu.

- Ce qu'il cherche, ce n'est pas - comme on le dit *le phallus*, mais justement son absence, d'où la prééminence, précisément, de certaines formes comme objet de sa recherche.

- *Ce qu'on regarde, c'est ce qui ne peut pas se voir*.

Si déjà, grâce à l'introduction de l'autre, ce qu'il en est de la structure de la pulsion, ici, apparaît, elle ne se complète vraiment que dans sa forme renversée, dans sa forme de retour, qui est la vraie pulsion active dans toute pulsion :
c'est quand elle se complète.

Dans l'exhibitionnisme, on voit que ce qui est visé par le sujet, c'est ce qui se réalise dans l'autre.

De la visée véritable du désir, c'est l'autre, en tant que forcé, au-delà de son implication, ce n'est pas seulement la victime, en tant que refermée à quelque autre qui la regarde.

C'est ainsi que dans ce texte, nous avons la clé, le nœud de ce qui a fait tellement d'obstacle à la compréhension du masochisme.

FREUD, ici, articule de la façon la plus ferme qu'au départ, si l'on peut dire, de la *pulsion sadomasochiste*, la douleur n'est pour rien, qu'il s'agit d'une *Herschait*, d'une *Bewältigung*, d'une violence faite - à quoi ? – à quelque chose qui a si peu de nom que FREUD vient et en même temps recule à envisager le cas…

conforme à tout ce que
je vous énonce sur la pulsion

…où nous pouvons en trouver le premier modèle sur une violence que le sujet se fait - à des fins X de maîtrise - à lui-même

Il y recule.

Et pour de bonnes raisons.

L'ascète qui se flagelle le fait pour un tiers.

Or, ce n'est point là ce qu'il entend saisir, il veut seulement désigner le pédicule, le retour, l'*insertion* sur le corps propre, du départ et de la fin de la pulsion.

« *Mais à quel moment voyons-nous - dit FREUD - s'introduire, dans la pulsion sadomasochiste, la possibilité de la douleur ?* »

La possibilité de la douleur subie par ce qui est devenu, à ce moment-là, le sujet de la pulsion.

C'est en tant - nous dit-il - que la boucle s'est refermée, que c'est d'un pôle à l'autre qu'il y a eu réversion, que l'autre est entré en jeu, que le sujet s'est pris pour terme, terminus de la pulsion, à ce moment-là, la douleur entre en jeu, en tant que le sujet l'éprouve de l'autre.

Il deviendra, pourra devenir, dans cette déduction théorique à proprement parler, un sujet sadique, en tant que la boucle achevée de la pulsion aura fait entrer en jeu l'action de l'autre, et que ce dont il s'agit dans la pulsion qui ici enfin se révèle, se sera produit, à savoir :
que le chemin de la pulsion est la seule forme de transgression qui soit permise au sujet par rapport au principe du plaisir.

Le sujet s'apercevra que son désir n'est que vain détour à la pêche, à l'accrochage, de la jouissance de l'autre, pour autant que l'autre intervenant, il s'apercevra qu'il y a une jouissance au-delà du principe du plaisir.

Ce forçage du principe du plaisir par l'incidence de la pulsion partielle, voilà ce par quoi nous pouvons concevoir que ces pulsions partielles, ambiguës, installées sur la limite d'une *Erhaltungstrieb*, du maintien d'une homéostase, de sa capture par la figure voilée qui est celle de la sexualité, nous la voyons, nous commençons de voir à quel niveau ce dont il s'agit se dévoile.

C'est pour autant que la pulsion nous témoigne du forçage du principe du plaisir qu'il nous est en même temps témoigné, qu'au-delà du *Real-Ich* une autre réalité intervient, dont nous verrons par quel retour c'est elle, en dernier terme qui, ce *Real-Ich*, lui a donné sa structure et sa diversification.

Jacques-Alain MILLER

Est-ce que vous croyez qu'on pourrait dire *en conclusion* que *la pulsion* ne concerne le *réel* que par *sa limite - limite du réel* - c'est-à-dire, rapport qui a ses bornes.

Autrement dit, que la relation de *la pulsion* au *réel*, n'est pas celle d'un effort et d'un obstacle, mais d'un intérieur et d'un extérieur, dans un espace réversible c'est-à-dire qui s'enroule sur lui-même, si bien qu'on pourrait dire qu'il y a deux espaces qui échangent leur extérieur et leur intérieur, ne gardant pour se distinguer que cette opposition stable, à savoir que l'un est marqué par la sexualité de l'autre.

Alors, est-ce qu'on pourrait caractériser le rapport de *la pulsion* au *réel* de telle façon qu'on pourrait dire :

- que *la pulsion* c'est le rapport au *réel* d'un sujet qui est entré dans le *réel*,

- alors que le besoin est le rapport au *réel* d'un sujet qui n'y est pas entré, c'est-à-dire, qui, à proprement parler n'*existe pas* ou n'*est pas* encore.

- Et que, lorsque le sujet se met à être, son objet se met à n'être pas.

Qu'est-ce que c'est que « *l'entrée dans le réel d'un sujet* » ?

L'entrée dans le réel d'un sujet, ça doit être se mettre à se situer dans l'espace du grand Autre et le besoin d'un sujet ainsi situé dans cet espace, le besoin d'un tel sujet se repère par rapport au grand Autre, ce qui fait que la réalité de l'objet de ce besoin s'oblitère par là même, c'est-à-dire, devient symbolique d'une demande d'amour s'adressant au grand Autre.

Donc, l'*objet de la pulsion* peut être défini comme symbole d'une demande au grand Autre, cet *objet* étant lui-même, si l'on veut, non-être, ou absent, ou néantisé.

Est-ce qu'on peut encore caractériser ce rapport d'une autre façon comme une relation d'emprunt sélectif, c'est-à-dire *la pulsion* empruntant au *réel* les objets, cet emprunt se caractérisant par les caractères suivants :

- *la discontinuité*, c'est-à-dire que l'emprunt est toujours composé d'éléments,
- ou par *la métamorphose* que cet emprunt fait subir,
- et par *la combinaison*, le montage, la composition.

Alors, je voudrais que cette réaction soit corrigée, contestée.
Et ensuite, je voudrais vous porter une sorte d'ultimatum qui serait :
distinguer…
par les *définitions conceptuelles d'une forme identique*
…d'une part *l'objet de la pulsion*, *l'objet du fantasme*, *l'objet du désir*.

Et j'entends par « *définition d'une forme identique* » que vous définissiez :

1) la situation et le comportement du sujet en face de ces objets,
2) que vous déterminiez le champ dans lequel se situe cet objet, tant pour l'objet de la pulsion que la coupure de la demande.
3) que vous définissiez…

LACAN - Recommencez à dire les 1), 2), 3)…

1) *L'objet de la pulsion*, *l'objet du fantasme*, *l'objet du désir* et *la situation du sujet à l'égard de chacun de ces objets.*

2) *Le champ de chacun de ces objets*, ou *le lieu de chacun de ces objets*.

3) *La fonction de chacun de ces objets*.

LACAN

L'objet de la pulsion, il me semble que c'est ce que je vous ai apporté aujourd'hui qui doit vous permettre de le situer.

Si je dis que c'est au niveau de ce que j'ai appelé métaphoriquement « *une subjectivation acéphale* », *une subjectivation sans sujet, un os* [squelette], *une structure, un tracé* qui représente, en somme, l'autre face de la topologie, qui fait en somme qu'un sujet, nous disons de par ses rapports au signifiant est - si vous voulez - un sujet troué : ces trous, ils viennent bien de quelque part.

Qu'est-ce que FREUD nous apprend…
    dans ses premières constructions qui peuvent être dessinées au tableau, ses premiers réseaux de carrefours signifiants, qui se stabilisent
…de quelque chose qui, chez le sujet, est destiné à maintenir au maximum ce que j'ai appelé homéostase.

Ce qui ne veut pas simplement dire dépassement d'un certain seuil d'excitation mais aussi répartition des voies et même, il emploie des métaphores assignant un diamètre à ces voies, qui permettent le maintien, la dispersion toujours égale d'un certain *investissement*.

Quelque part FREUD dit formellement, c'est la pression de ce qui dans la sexualité est à refouler pour maintenir le principe du plaisir, qui a permis sur la base de cet appareil…
    ajoutons même, admirablement riche et, il y en a trop bien sûr, il y a trop de cellules dans le système nerveux central pour y loger tout ce que nous pouvons y loger, mais c'est de la façon dont elles fonctionnent en tant que lieu de ce que j'ai appelé cette homéostase, de l'investissement du *Real-Ich*, qu'elle a pris cette forme qui y instaure ces courants de dérivation constants, de déplacement constant de l'excitation
…qui fait qu'en quelque sorte l'incidence, qui peut venir, qui peut venir biologiquement de la pression de cet X que FREUD appelle libido, a permis…
    FREUD l'articule quelque part, en propres termes

…a permis le progrès de l'appareil mental lui-même, en tant que tel, l'instauration par exemple, dans l'appareil mental, de cette ***possibilité d'investissement*** que nous appelons *Aufmerksamkeit, possibilité d'attention*.

La détermination, le progrès du fonctionnement du *Real-Ich* : à la fois satisfaire au principe du plaisir et en même temps qui est investi sans défense par les montées de la sexualité, voilà qui est responsable de sa structure.

À ce niveau, nous ne sommes même pas forcés de faire entrer en ligne de compte aucune subjectivation à proprement parler du sujet, le sujet est un appareil. Cet appareil représente quelque chose de lacunaire, et c'est dans la lacune que le sujet instaure cette fonction d'un certain objet en tant qu'objet perdu. Ceci c'est le statut de l'*objet(a)* en tant qu'il est présent dans la pulsion.

L'objet du fantasme n'est… encore que le sujet y soit fréquemment inaperçu mais il y est toujours, dans le fantasme, où qu'il se présente, dans le rêve, dans la rêverie, dans n'importe quelles formes plus ou moins développées, plus ou moins présentées, le sujet se situe lui-même comme déterminé par le fantasme. Le fantasme est le soutien du désir, ça n'est pas l'objet qui est le soutien du désir.

Le sujet se soutient comme désirant par rapport à un ensemble signifiant toujours beaucoup plus complexe, et ceci se voit assez à la forme de scénario qu'il prend, où lui, le sujet plus ou moins reconnaissable et quelque part, et comme à proprement parler, schizé, divisé, il est habituellement double dans son rapport à cet objet qui, fréquemment, ne montre pas plus sa véritable figure.

Je reviendrai la prochaine fois sur ce que j'ai appelé structure de la perversion. C'est à proprement parler un effet inverse du fantasme. C'est le sujet qui se détermine lui-même comme objet dans sa rencontre avec la division de la subjectivité.

Je vous montrerai…
    je n'ai pu aujourd'hui que m'arrêter là,
    à cause de l'heure et je le déplore
…que le sujet, comme lui-même assumant ce rôle de l'objet, c'est exactement ce qui soutient la réalité de la situation de ce qu'on appelle pulsion sadomasochique et qui n'est qu'un seul point dans la situation masochique elle-même.

C'est pour autant que le sujet se fait l'objet d'une volonté autre…
    nous verrons aussi ce que veut dire le mot
    volonté, à cette occasion
…c'est là que non seulement se clôt, mais se ***constitue*** ce qu'il en est de la pulsion sadomasochique.

Ce n'est que dans un deuxième temps, comme FREUD nous l'indique dans ce texte, que le désir sadique est possible par rapport à un fantasme, le désir sadique existe dans une foule de configurations, à savoir aussi bien dans les névroses, mais ce n'est pas encore le sadisme.

Le sadisme comme tel, en tant qu'il est vécu par le sadique et qu'il ne peut être soutenu que par une profonde référence à l'autre, qui vient à un certain non pas demi-tour, mais quart de tour qui a été fait dans la situation où il se place, en un point…
    je vous prie de vous y reporter
…que j'ai défini dans mon article :
KANT avec SADE qui est paru dans *Critique en avril 1963*,
le sadique occupe effectivement lui-même,
à proprement parler, la place de l'objet, mais sans le savoir, au bénéfice d'un autre pour la jouissance duquel il exerce son action de pervers sadique.

Vous voyez donc là plusieurs possibilités de la fonction de l'*objet*, de l'*objet(a)* qui jamais ne se trouve comme visée du désir. Il est ou pré-subjectif ou comme le fondement d'une identification du sujet, ou comme le fondement d'une identification déniée par le sujet, c'est en ce sens que le sadisme n'est que la dénégation du masochisme.

Et cette formule permettra d'éclairer beaucoup de choses concernant la nature véritable du sadisme.

Mais *l'objet du désir* au sens commun, courant du mot, ce que nous croyons je dirai, est :

- ou *un fantasme* qui est en réalité *le soutien du désir*, ce n'est pas l'objet du désir,
- ou *un leurre*.

Sur ce sujet du *leurre*, qui pose en même temps toutes les questions préalables que vous avez posées tout à l'heure concernant le rapport du sujet au *réel*, c'est - chose curieuse - ce dans quoi nous permettra de nous avancer l'analyse que FREUD lui-même donne de l'amour.

La nécessité où est FREUD de se référer au rapport de l'*Ich* au *réel* pour introduire la dialectique de l'amour, alors que, à proprement parler, et d'une certaine façon le *réel* neutre est le *réel* ***désexualisé***, car c'est de cela dont il s'agit, n'est pas intervenu au niveau de la pulsion.

C'est là ce qui sera pour nous le plus enrichissant, concernant ce que nous devons concevoir de la fonction de l'amour, à savoir, qu'il indique déjà sa structure fondamentalement narcissique.

Qu'il y ait un *réel*, ce n'est absolument pas douteux, que le sujet n'ait de rapport, de rapport constructif avec ce *réel* que dans la dépendance - étroite alors - du *principe du plaisir*, du *principe du plaisir* non forcé par *la pulsion*, c'est ce qui, la prochaine fois, nous permettra de voir que là est la source et l'origine, là est le point d'émergence de cet objet d'amour.

Toute la question est de savoir comment cet objet d'amour peut venir à remplir un rôle analogue à cet objet tel que je viens de vous le définir, c'est-à-dire à l'objet du désir.

Sur quelles équivoques, sur quelles ambiguïtés repose la possibilité, pour l'objet d'amour, de devenir objet de plaisir.

Est-ce que je vous ai donné quelques lumières par cet exposé ?

Jacques-Alain MILLER

Quelques lumières et quelques obscurités…

J'ai le propos aujourd'hui…
ça ne veut pas dire que *j'aurai le temps* de le tenir
…de vous mener, *de l'amour*…
au seuil de quoi j'ai laissé
les choses la dernière fois
…*à la libido*.

J'annonce tout de suite ce qui sera la pointe, la nouveauté d'une certaine élucidation concernant la façon dont il faut concevoir la libido, en vous disant :

« *La libido n'est pas quelque chose de fuyant, de fluide, à savoir de se répartir, s'accumuler, tel un magnétisme dans les centres de cristallisation que lui offre le sujet, la libido est à concevoir comme un organe, organe aux deux sens du mot, organe-partie de l'organisme ou organe-instrument* ».

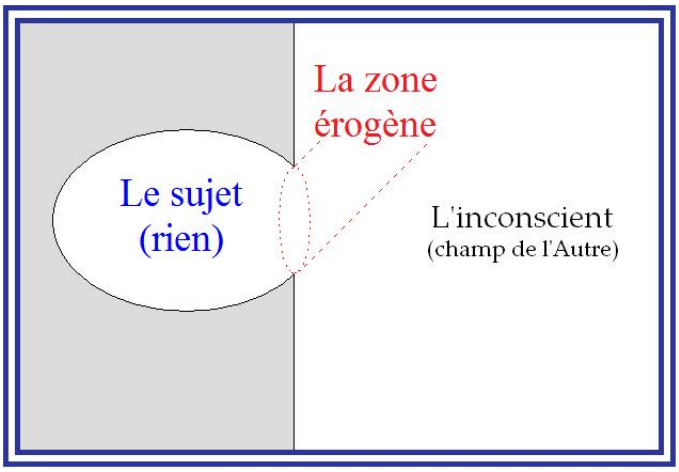
Je m'excuse si, comme on a pu me le dire, dans l'intervention de la dernière fois, par les chemins où je vous mène, il y a divers temps et quelques obscurités.

Je crois que c'est la caractéristique de notre champ. N'oublions pas qu'il est commun de représenter l'inconscient comme une cave, sinon comme une caverne pour évoquer celle de PLATON.

Ce que je vais vous dire aujourd'hui, c'est que ce n'est la bonne comparaison, c'est bien plutôt quelque chose proche de la vessie.

Et cette vessie, il s'agit justement de vous faire voir qu'à condition d'y mettre une petite lumière à l'intérieur, ça peut servir de lanterne et ce n'est point se tromper.

Mais pourquoi s'étonner si la lumière met quelquefois un peu de temps à prendre, à s'allumer ? Bien sûr…



En vous faisant… en vous menant la dernière fois à quelque chose que je pense avoir articulé :
c'est que, pour représenter le sujet dont il s'agit, en tant qu'alternativement, par la pulsation de l'inconscient le sujet se montre et se cache.

Dans ce sujet nous ne saisissons que des *pulsions partielles*.
La *ganze Sexualstrebung*, ***représentation de la totalité de la pression sexuelle***, FREUD nous dit qu'elle n'y est pas.

Sur ce résultat, où je vous conduis après lui,
je vous dis où vous pouvez y aller voir, ***je vous affirme*** que tout ce que j'ai appris de mon expérience, y est « *convenient* ».

À tout ceux qui sont ici, je ne peux demander de s'y accorder pleinement par là même puisqu'à certains elle manque, mais le fait même, que je vous guide dans cette voie suppose bien sûr…
et votre présence ici suppose – en *répons* [71]
…une certaine confiance, faite à ce que ***nous appellerons…***
dans le rôle où je suis
par rapport à vous : celui de l'Autre
…la bonne foi.

71 Répons : subst. masc. - (relig. cath.) , refrain repris par le chœur, alternant, dans la psalmodie responsoriale (qui qualifie tout chant où alternent versets et répons, où se répondent soliste et chœur), avec les versets donnés par un soliste.
- parole, geste faits en retour à une parole, une demande.

Bien sûr, aussi cette *bonne foi* est *toujours précaire*, *supposée*, car ce *rapport* du sujet à l'Autre, où, à la fin, se termine-t-il?

Ce *rapport* du sujet – *difficile* – qui est celui sur les chemins duquel nous mène l'analyse, c'est à savoir qu'il n'est, comme sujet, rien moins que dans l'incertitude, pour la raison qu'il est divisé ce sujet, par l'effet de langage, et c'est ce que je vous dis, vous enseigne, moi en tant que LACAN, suivant sans doute les traces de *la fouille freudienne*, comme je l'appelle, comme je l'appelais la dernière fois.

Par l'effet de parole il se réalise toujours plus dans l'Autre, mais là, il ne poursuit déjà plus qu'*une moitié* de lui-même, vous verrez que c'est là-dessus que je vous ramènerai. Il ne trouvera son désir que toujours plus divisé, pulvérisé, dans la cernable métonymie de la parole.

L'effet de langage est tout le temps mêlé à ce *quelque chose* qui est le fond de l'expérience analytique, l'actualisation de ce qu'*il n'est sujet que d'être assujettissement, assujettissement au champ de l'Autre*.

Assujettissement synchronique dans ce champ de l'Autre : que ce soit de là qu'il provient, c'est aussi pour cela qu'il lui faut en sortir, s'en sortir, et dans le « *s'en sortir* », à la fin, il saura que l'autre réel a tout autant que lui à « *s'en sortir* », à *s'en dépatouiller*.

C'est bien là que la nécessité s'impose de cette *bonne foi*, fondée sur cette certitude que cette même implication de la difficulté, par rapport aux voies du désir, est aussi dans l'Autre.

La vérité, en ce sens, c'est *ce qui court après la vérité*, et c'est là où je cours, où je vous ***emmène*** – tels les chiens d'ACHTÉON – après moi.

Quand j'aurai trouvé *le gîte* de la déesse, ***je me changerai sans doute en cerf***, et vous pourrez me dévorer.

Mais nous avons encore un peu de temps devant nous !

FREUD, donc, vous l'ai-je représenté la dernière fois telle cette figure d'ABRAHAM, d'ISAAC et de JACOB que Léon BLOY, dans *Le salut par les Juifs*[72], représente sous la forme de ces trois également vieillards, qui sont là, selon une des formes de la vocation d'Israël autour de je ne sais quelle bâche, à cette occupation fondamentale qui s'appelle la brocante. Ils trient. Il y a quelque chose qu'ils mettent d'un côté, et une autre de l'autre.

FREUD d'un côté met les pulsions partielles, et de l'autre, l'amour.
Il dit : « *C'est pas pareil* ».
Les pulsions nous nécessitent dans l'ordre sexuel, ça, ça vient du cœur.

À notre grande surprise, il nous apprend que l'amour, de l'autre côté…
c'est tout au moins comme ceci qu'il s'exprime, dans cet article, je vous prie de vous y reporter pour le lire, quelque chose comme ceci
…« *ça, ça vient du ventre, c'est ce qui est miam-miam* ». Ça peut surprendre.

Mais ça nous éclaire sur quelque chose, sur quelque chose de fondamental à l'expérience analytique, c'est que la pulsion génitale, si elle existe…
or justement, c'est justement ce que FREUD nous enseigne : à examiner la pulsion génitale
…c'est que, comme pulsion, ce n'est pas du tout articulé comme les autres, malgré l'apparence, malgré l'ambivalence.

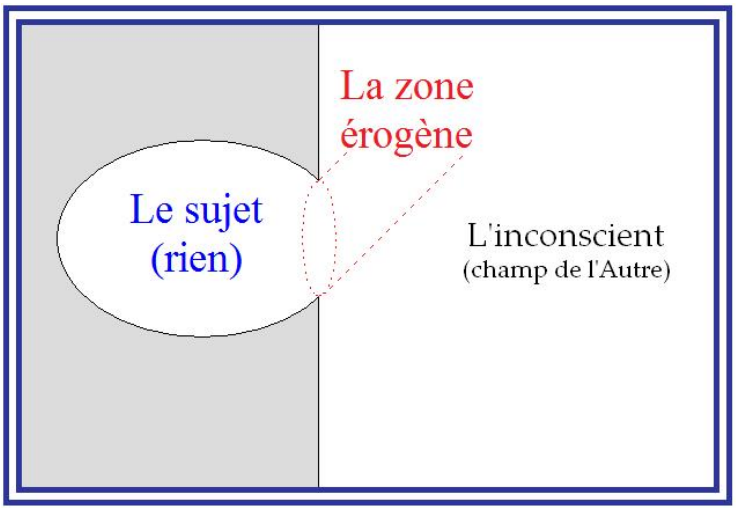
Donc, dans ses prémisses, et dans son propre texte, il se contredit proprement, quand il nous dit que ça [l'ambivalence] pouvait passer pour une des ***caractéristiques*** de la *Verkehrung*, de la reversion de la pulsion.

Quand il l'examine, cette ambivalence, là, où seulement dans sa première avancée, il l'a désignée dans l'ambivalence amour-haine, il nous dit :

« *Ce n'est pas du tout pareil que la reversion de la pulsion* ».

72 Léon BLOY, Le salut par les Juifs, in Oeuvres de Léon Bloy, tome 9, Mercure de France, 1983.

Si donc la pulsion génitale n'existe pas,
elle n'a qu'à aller se faire f… façonner ailleurs.
Ailleurs, ***de l'autre côté que du côté où il y a la pulsion***,
à gauche - sur mon schéma là-bas - de *la zone érogène*.



Vous la voyez déjà se dessiner dans cette botte que j'ai appelé tout à l'heure quelque chose de flottant comme un voile, une vessie, que c'est à droite, dans le champ de l'Autre, qu'elle a à aller se faire façonner, la pulsion génitale.

Eh bien, qu'est-ce que ça rejoint, ça ?
Eh bien, justement ce que nous apprend *l'expérience analytique* !
C'est à savoir que la pulsion génitale est soumise :

- à la circulation du *complexe d'Œdipe*,
- aux *structures élémentaires* et autres *de la parenté*,
- à quelque chose qu'on ***désigne*** comme *champ, insuffisamment*, comme *champ de la culture*, puisque *ce champ de la culture*, justement, se fonde de ce *no man's land*, sans doute où *la génitalité* comme telle a à subsister, mais où elle est dissoute sans doute, non rassemblée.

Nulle part n'est saisissable, dans le sujet cette *ganze Sexualstrebung*.

Mais, pour ce qu'elle n'y soit nulle part, elle y est pourtant diffuse, et c'est là ce que FREUD essaie, dans cet article, de nous faire sentir.

Car, tout ce qu'il va dire de l'amour…
et pour accentuer, et justement, dans la mesure où il s'agit là de cerner la pulsion
…que *l'amour*, pour le concevoir, c'est à *une autre sorte de structure* qu'il faut nécessairement se référer.

Il la divise en trois cette structure, en trois niveaux :

- niveau du réel,
- niveau de l'économique,
- niveau du biologique, en dernier.

Les oppositions qui y correspondent sont triples.

- Au niveau du réel :
  c'est ce qui *intéresse* et ce qui est *indifférent*.

- Au niveau de l'économique :
  ce qui fait *plaisir* et ce qui fait *déplaisir*.

- Seulement au niveau du biologique, l'opposition activité-passivité, ici se présente en sa forme propre, vous le verrez, la seule valable, quant à son sens grammatical, la position :
  « *aimer–être aimé* ».

Nous sommes très proprement invités par lui à considérer que l'amour, dans son essence, n'est à juger que comme passion sexuelle du *gesamt Ich*. Or *gesamt Ich* est ici dans son oeuvre, un *hapax*[73] auquel nous avons à donner le sens de ce qui est dessiné quand il a à nous rendre compte du *principe du plaisir*.

Le *gesamt Ich* est ce champ, ce champ que je vous ai invité à considérer dans ce fait, qui est à considérer comme une surface et une surface limitée que le tableau noir y soit propice à le représenter que tout puisse s'y mettre, comme on dit, *sur le papier*.

---

73 Hapax , subst. masc. : - ling. Mot, forme dont on n'a pu relever qu'un exemple; en particulier, vocable n'ayant qu'une seule occurrence dans un corpus donné.
-Par métaphore : toute vraie occasion est un hapax, c'est-à-dire qu'elle ne comporte ni précédent, ni réédition, ni avant-goût ni arrière-goût, elle ne s'annonce pas par des signes précurseurs et ne connaît pas de « seconde fois ».

Qu'il s'agisse de ce réseau qui se représente par des arcs, des lignes, liant des points de concours, marquant dans ce cercle fermé ce qui a à s'y conserver d'homéostase tensionnelle, de moindre tension, de ne pas dépasser un seuil de tension, de nécessaire dérivation, diffusion de l'excitation en mille canaux, chaque fois qu'en l'un d'entre eux, elle pourrait être trop intense.

Cette filtration, de la stimulation à la décharge, c'est là cet appareil, cette *calotte* - si vous voulez, *cornée* - à cerner *sur une sphère*, où se définit d'abord ce qu'il appelle le stade du *Real-Ich*.
C'est à ceci qu'il va dans son discours attribuer la qualification *d'autoerotisch*.

De là, les analystes ont conclu que…
> comme ce devait être à situer quelque part dans ce qu'on appelle le développement, il est tout à fait clair, pensent-ils, que puisque la parole de FREUD est parole d'Évangile

…le nourrisson doit tenir toutes choses autour de lui pour indifférentes.

On se demande comment les choses peuvent tenir dans un champ d'observateurs pour qui les *articles de foi* ont, par rapport à l'observation, valeur tellement écrasante. Car enfin, s'il y a quelque chose dont le nourrisson ne donne pas l'idée, c'est de se désintéresser de ce qui entre dans son champ de perception. Qu'il y ait des objets, dès le temps le plus précoce de la phase néonatale, c'est ce qui ne fait aucun doute.

Autoerotisch ne peut absolument pas avoir ce sens.
Et si vous lisez FREUD dans le texte, vous verrez que le second temps, le temps économique, consiste en ceci justement, que le second *Ich*, le second de droit, le second dans un temps logique, si vous voulez, c'est *Lust-Ich*, qu'il appelle *purifiziert* - *Lust-Ich purifié* - que celui-ci s'instaure, justement dans le champ *extérieur* à la calotte dans lequel je désigne le premier *Real-Ich* de l'explication de FREUD.

Au-dehors, dans les objets, et c'est cela qui est l'*autoerotisch*, et FREUD le souligne lui-même, qu'il n'y aurait pas de surgissement des objets, en effet s'il n'y avait pas des « *objets bons pour moi* ».

Ici se constitue le *Lust-Ich* et le champ de l'*Unlust* : *l'objet comme reste*, l'*objet* comme non plus « *bon pour moi* », mais *étranger*, et comme tel d'ailleurs *l'objet bon à connaître*, et pour cause, c'est celui qui se définit dans le champ de l'*Unlust*.

À ce niveau apparaît comme tel le *lieben*, *aimer* : les objets du champ du *Lust-Ich* sont aimables. Le *hassen* [avoir en horreur], avec son lien, d'ailleurs profond, à la connaissance, c'est l'autre champ.

Il n'y a pas trace, à ce niveau, d'autre fonction pulsionnelle que justement celles qui ne sont pas de véritables pulsions, ce qu'on appelle dans le texte de FREUD les *Ichtriebe*, et tout son texte…
je vous prie de le lire attentivement
…consiste à fonder le niveau de *l'amour* à ce niveau-là, et à dire que si ce qui est ainsi divisé, ainsi défini au niveau de l'*Ich* ne prend valeur, fonction sexuelle, ne passe de l'*Erhaltungstrieb*, de la *conservation*, au *Sexualtrieb* qu'en fonction de l'appropriation de chacun de ces champs, sa saisie par une des pulsions partielles se définit ailleurs.

Ceci je pourrais vous le montrer à chaque ligne de texte. Si depuis trois fois que j'en parle, vous ne l'avez pas encore lu, ma foi tant pis… Car bien sûr ce texte vaudrait - peut-être le fait-on ailleurs - vaudrait toute une année de commentaires, c'est là-dessus que je vous demande de le lire, quitte à confirmer ensuite ce que je vous dis par la lecture de ce texte.

FREUD dit proprement que *Vorhangung des Wesentlichen*, à faire sortir ici l'essentiel, c'est d'une façon purement *passive*, *non pulsionnelle*, ici dans ce champ de *l'amour*, que le sujet enregistre les *äußeren Reize* [stimuli externes], ce qui vient du monde extérieur, que son activité ne vient que « *par rapport* ».

Et inversement il le dit *actif* *durch seine eigene Triebe*, *par ses propres pulsions*. ***Il s'agit ici de la diversité des*** *pulsions partielles*.

C'est en cela que nous sommes amenés au tiers niveau qu'il fait intervenir, de l'activité-passivité, mais avant d'en marquer les conséquences, c'est l'accent, je vous fais bien remarquer, le caractère, si je puis dire, traditionnel, classique, de cette conception de l'amour : « *se vouloir son bien* ».

Est-il besoin de souligner que cela est exactement l'équivalence de ce qu'on appelle dans la tradition, la théorie physique de l'amour, le *velle bonum alicui*[74] de Saint THOMAS, pour nous, en raison de la fonction du narcissisme ayant exactement la même valeur.

J'ai depuis longtemps souligné le caractère captieux de ce prétendu altruisme, qui se satisfait de préserver le bien - de qui ? - de celui qui, précisément, nous est nécessaire.

Voilà où FREUD entend asseoir les bases de l'amour. C'est seulement avec l'activité-passivité qu'entre en jeu ce qu'il en est proprement de ***la relation sexuelle***.

Or, la couvre-t-elle, cette relation d'activité-passivité ?
Si peu, que c'est à cette occasion, mais aussi bien, en plus d'une autre…

> je vous prie de vous référer à tel passage de *L'homme aux loups*, par exemple, ou réparti en d'autres points des cinq grandes psychanalyses

…où FREUD nous dit que *la référence polaire activité-passivité* est là pour *dénommer*, pour *recouvrir*, pour *métaphoriser* ce qui reste d'insondable.Le terme n'est pas de lui…

Mais que *jamais* il ne dise *nulle part* que psychologiquement *la relation masculin-féminin* ne soit saisissable autrement que par ce représentant de *l'opposition activité-passivité*, en tant que jamais l'opposition masculin-féminin comme telle soit atteinte.

---

74 Thomas d'Aquin, Somme théologique (I, q.20, a.2) : amare nil aliud est quam velle bonum alicui (aimer n'est rien d'autre que vouloir le bien de l'autre).

Ceci désigne assez l'importance de ce qui est répété ici, sous la forme d'un verbe, particulièrement aigu à exprimer ce dont il s'agit, cette opposition passivité-activité :
verschmilzt dit-il, quelque chose comme « *se coule* », « *se moule* », « *s'injecte* ».
C'est une « *artériographie*[75] » et les rapports *masculin-féminin* même ne l'épuisent pas.

On sait bien naturellement, qu'on peut avec cette opposition activité-passivité, rendre compte de beaucoup de choses dans le domaine de l'amour.
Mais alors, ce à quoi nous avons affaire, c'est justement cette « *injection* » si je puis dire, de sadomasochisme, qui n'est point du tout à prendre, quant à la réalisation proprement sexuelle, pour argent comptant.

Bien sûr que dans la relation sexuelle, vont venir se mettre en jeu tous les intervalles du désir.
Quelle valeur a pour toi, mon désir ?
Question éternelle, qui se pose *dans le dialogue des amants*.

Mais quant à cette prétendue valeur, par exemple, du *masochisme* – du *masochisme féminin* comme on s'exprime – il convient de le mettre dans la parenthèse d'une interrogation sérieuse.
C'est qu'elle fait partie de ce dialogue, de ce qu'on peut définir en bien des points, comme étant un fantasme masculin.

Beaucoup de choses laissent à penser que c'est complicité de notre part que de le soutenir mais, pour ne pas nous livrer, je veux dire, nous livrer tout entier, aux résultats de ***l'enquête anglo-saxonne***…

> qui sur ce sujet, je pense, ne donnerait pas grand chose, si nous disons qu'il y a là quelque ***consentement*** des femmes, ce qui ne veut rien dire

…nous nous limiterons, plus légitimement, nous autres ***analystes***, aux ***femmes*** qui font partie ***de notre groupe***.

---

75 Artériographie : - méthode d'exploration qui consiste à injecter dans les artères des substances opaques aux rayons, puis à prendre des clichés successifs qui permettent d'examiner la configuration interne des canaux artériels.

Et il est tout à fait frappant de voir que les représentantes de ce sexe dans le cercle analytique, sont tout à fait spécialement disposées à entretenir cette créance comme basale, du *masochisme féminin*. Sans doute y a-t-il là un voile, qu'il convient de ne pas soulever trop vite, concernant les intérêts du sexe. Excursion à notre propos, d'ailleurs excursion profondément liée, vous le verrez, nous aurons à revenir sur ce qu'il en est de ce joint.

Quoi qu'il en soit, s'introduit ici une remarque, c'est que rien ne nous sert…

ici, au maximum, de ce champ, tel qu'il vient d'être défini comme celui de l'amour

…rien ne nous sert de ce cadre narcissique dont FREUD, en propres termes, dans cet article, nous indique qu'il est fait justement de l'articulation de cet *autoerotisch…*

à sentir, comme je vous l'ai indiqué, à savoir comme le critère de surgissement, la répartition des objets

…à cette insertion de l'*autoérotisme*, dans les intérêts organisés du moi qui s'appellent le *narcissisme*.
Ceci veut dire que, s'il y a représentation des objets du monde extérieur, d'un choix et d'un discernement et d'une possibilité de connaissance, bref de tout le champ dans lequel s'est exercée la psychologie classique, rien encore…

et c'est bien pour cela que toute la psychologie dite affective a jusqu'à FREUD échoué

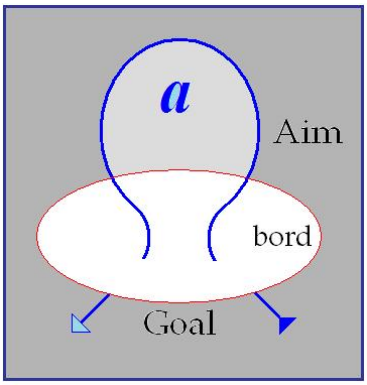
…rien encore n'y représente l'Autre radical, l'Autre comme tel, l'Autre justement *entre* ceci que la sexualité nous désigne comme deux champs, deux pôles, deux mondes opposés, dans le masculin et le féminin.

Au maximum, seront-ils représentés par quelque chose qui est différent, même que cette *opposition activité-passivité* dont je parlais tout à l'heure, l'idéal viril et l'idéal féminin, ceux-là ressortissent proprement d'un terme que ce n'est pas moi qui introduit, justement pour rendre des points à nos collègues féminins, qui a été introduit par une psychanalyse, et concernant le rôle de l'attitude sexuelle féminine, par un terme qui s'appelle « *la mascarade* ».

La mascarade n'est pas ce qui entre en jeu dans *la parade*…
nécessaire au niveau des animaux à l'appariage,
et aussi bien la parure se révèle-telle là
généralement, du côté du mâle
…*la mascarade* a un autre sens, dans le domaine humain, c'est précisément de jouer, au niveau non plus imaginaire mais symbolique.

C'est à partir de là qu'il nous reste, maintenant, à montrer que la sexualité comme telle fait sa rentrée, exerce son activité propre, par l'intermédiaire, si paradoxal que cela paraisse, des pulsions partielles.

Tout ce que nous en dit FREUD, tout ce qu'il en épelle, tout ce qu'il en articule, nous montre ce mouvement que je vous ai tracé au tableau la dernière fois, ce mouvement circulaire de quelque chose de la poussée qui sort à travers le bord érogène pour y revenir comme étant sa cible, après avoir fait le tour de quelque chose(x), que j'appelle *l'objet(a)*.



Je pose que c'est par là que le sujet vient, tente à atteindre ce qui est à proprement parler la dimension de l'Autre (avec un grand A).

Et qu'un examen également ponctuel de tout ce texte est la mise à l'épreuve…
avec soin, comme de pièces dures, à mordre
selon l'image que j'évoquai tout à l'heure
…c'est celle qui nous fera apparaître, dans l'examen même de FREUD, et jusque dans les échecs de cet examen, la vérité de ce qu'ici j'avance.

C'est à savoir, la distinction radicale qu'il y a, de « *s'aimer à travers l'autre* »…

> ce qui ne laisse, dans ce champ narcissique de l'objet, aucune transcendance à l'objet, aucune transcendance à l'objet inclus

…à ce qui se passe dans cette « *circularité de la pulsion* », où l'hétérogénéité même de l'aller et du retour montre dans son intervalle une béance.

Car qu'est-ce qu'a de commun « *voir* » et « *être vu* », et aussi bien, la façon dont FREUD est amené à l'articuler en tableaux et caractéristiques. Prenons la *Schaulust*, la pulsion scopique, il oppose soi-même :

- *beschauen*, regarder un objet étranger,

- à être regardé - l'objet propre – par une personne étrangère : *beschaut werden*.

C'est qu'un objet et une personne, c'est pas pareil. Au bout du cercle, disons qu'ils se relâchent, ou que le pointillé nous en échappe quelque peu. D'ailleurs, pour les lier, c'est à la base, là où l'origine et la pointe se rejoignent qu'il faut que FREUD les serre dans sa main, et qu'il s'essaie à y trouver l'union, justement au point de retour, et à le resserrer en disant que la racine de la pulsion scopique est toute entière à prendre dans le sujet, dans le fait que le sujet se voit lui-même.

Seulement, là, parce que c'est FREUD, il ne s'y trompe pas. Ce n'est pas – lui - se voir dans la glace, c'est ***selbst ein Sexualglied beschauen***, il se regarde - je dirais - dans son membre sexuel.

Seulement là non plus ça ne va pas. Parce qu'il faut identifier ceci avec son inverse qui est assez curieux et je m'étonne que personne n'en ait relevé l'humour : ceci est égalé à *Sexualglied von eigener Person beschaut werden*, c'est-à-dire qu'en quelque sorte, « *le numéro deux se réjouit d'être impair* », le sexe ou la quéquette se réjouit d'être regardé.

Qui, jamais à pu vraiment saisir le caractère vraiment subjectivable d'un pareil sentiment ?
En fait, l'articulation, le lien de ce nœud, de cette boucle, qui est celui de l'aller et retour de la pulsion, s'obtient fort bien à ne changer qu'un des termes de FREUD :

- non pas *eigenes Objekt*, *l'objet propre* qui est bien en fait, ce à quoi se réduit le sujet, à un objet,
- ni *von fremder Person*, *l'autre*, bien entendu,
- ni *beschaut*,
- mais *werden* non pas *machen*,

ce dont il s'agit dans la pulsion, c'est de « *se faire voir* ».

Dans ce « *se faire* » l'activité de la pulsion se concentre, et c'est à le reporter, sur le champ des autres pulsions, que nous pourrons peut-être avoir, saisir, quelque lumière.

Il faut que j'aille vite, hélas, et que non seulement j'abrège, mais que je comble…

chose très frappante, très remarquable

…les trous que FREUD a laissés ouverts dans son énumération des pulsions.
Après le « *se faire voir* », j'en amènerai un autre, le « *se faire entendre* », dont il ne nous parle même pas.

Et il faudra que, très vite, je vous indique cette différence à remarquer qu'il y a, au « *se faire voir* ».
Vous avez quand même des oreilles :
les oreilles sont cette sorte d'orifice…

le seul dans le champ de l'inconscient

…qui ne peut pas se fermer.

Alors je pense que vous allez entendre ce que je veux vous dire, en marquant que le « *se faire voir* », s'indique d'une flèche qui vraiment revient ainsi,
et entendez un peu le « *se faire entendre* »…

c'est là, c'est une indication simplement pour plus tard

…le « *se faire entendre* » va vers l'autre si le « *se faire voir* » va vers le sujet. Et ceci a une raison structurale, il importait que je le dise au passage.

Venons à la pulsion orale.
Qu'est-ce que c'est ?
On parle des fantasmes de dévoration :
« *Se faire boulotter* ». Chacun sait, qu'en effet, c'est bien là, et confinant à toutes les résonances du masochisme, ce que nous voyons, le terme, le terme autrifié de la pulsion orale.

Mais pourquoi ne pas mettre les choses au pied du mur, justement de ce que nous agitons tout le temps et puisque nous nous référons au nourrisson, et au sein, et que le nourrissage, le sein, c'est la succion, c'est le « *se faire sucer* », c'est le vampire.

Ce qui nous éclaire d'ailleurs, sur ce qu'il en est de cet objet singulier…
    que je m'efforce à décoller dans votre esprit de la métaphore nourriture
…le sein.
Le sein est aussi quelque chose de plaqué et qui suce – quoi ? - l'organisme de la mère.

Est suffisamment indiquée, à ce niveau, quelle est la revendication, en quelque sorte…
    et ceci nous met sur le biais de ce que je vais avoir à vous montrer
…la revendication par le sujet de quelque chose de lui séparé mais lui appartenant, dont il s'agit qu'il se complète.

Au niveau de la pulsion anale, écoutez - un peu de détente - naturellement, là, ça ne semble plus aller du tout. Et pourtant, « *se faire chier* », ça a un sens.

Quand on dit « *Ici, on se fait rudement chier* », rapport à l'emmerdeur éternel !

Ça devient d'autant plus intéressant, que tout ce qui est, dans le champ de la pulsion anale, de l'économie de ce fameux objet qu'on a bien tort de purement et simplement identifier à la fonction, diversement spécifiée, qu'on lui donne dans le métabolisme de la névrose obsessionnelle.

On aurait bien tort :

- de l'amputer de tout ce qu'il représente, ce fameux scybale, comme du cadeau, à l'occasion, de tout le rapport qu'il a, au fond, à la souillure, à la purification, à la *catharsis*,

- de ne pas voir que, sans doute, c'est là…
  et pour cause, c'est de là qu'elle sort cette notion
  …que c'est là que se situe ***la fonction de l'****oblativité*.

Et que pour tout dire, l'*objet* ici, n'est pas très loin…
ce qui nous ramène fort bien, au cycle de la formule que j'ai mise, là, en exergue
…du domaine que l'on appelle celui de l'âme.

Qu'est-ce que ce bref survol ***nous indique, nous révèle*** ?

Dans ce flux, ce retournement que représente la poche de la pulsion comme si là, en quelque sorte, s'invaginant à travers la zone érogène, c'était elle qui était chargée d'aller quelque part, quêter quelque chose, qui à chaque fois répond dans l'Autre à la pulsion.

Et je ne referai pas la série :
disons qu'au niveau de la *Schaulust*, c'est *le regard*, mais je ne l'indique que pour vous dire que j'y reviendrai plus tard, sur ses effets sur l'Autre de ce mouvement d'appel.

Marquons ici cette polarité du *cycle pulsionnel* avec ce rapport à quelque chose toujours au centre désigné qui est un organe, à prendre au sens, ici, d'instrument de la pulsion.

Cet organe, cet objet, dans un autre sens que le sens qu'il avait tout à l'heure, comme instauré à la sphère d'induction de ***l'****Ich*, cet objet insaisissable, est objet que nous ne pouvons que contourner, et pour tout dire ce faux organe, voilà ce qu'il convient maintenant d'interroger.

Je dis, [ce faux organe] il se situe par rapport à ***quelque chose*** qui est le vrai organe, et pour le faire sentir…
et pour dire que c'est là le seul pôle qui, dans le domaine de la sexualité, soit à notre portée, soit capable d'être appréhendé
…je me permettrai d'avancer devant vous, un mythe, sur lequel je prendrai le parrainage historique de ce qui est dit au *Banquet* de PLATON, dans la bouche d'ARISTOPHANE, concernant justement ce sur quoi il s'interroge, à savoir la nature de l'amour.

Ceci suppose bien sûr, que nous nous donnions le loisir, que nous nous donnions ***la permission d'user***…
dans le judo avec la vérité
…de cet appareil, cet appareil que, devant mon auditoire antérieur, j'ai toujours évité d'user.

Je leur ai donné les modèles antiques, et nommément dans le champ de PLATON, mais je n'ai fait que leur donner l'appareil à creuser ce champ. Je ne suis pas de ceux qui disent :

« *Mes enfants, ici, il y a un trésor* »

Moyennant quoi ils vont labourer le champ.

Je leur ai donné le soc et la charrue, à savoir que l'inconscient était fait de langage, et à un moment-pointe, qui a eu lieu, il y a à peu près trois ans et demi, il en est résulté, deux au moins fort bons travaux, trois même. Mais il s'agit maintenant de dire :

« *Le trésor, ce qui est à trouver,*
on ne peut le dire que par la voie que j'annonce ».

Cette voie qui participe du comique…
absolument essentielle à comprendre le moindre des dialogues de PLATON, *a fortiori ce qu'il y a dans Le Banquet*
…et même, si vous voulez, du canular, car bien sûr, ce n'est pas autre chose que la fable d'ARISTOPHANE.

C'est un défi aux siècles, car cette fable les a traversés sans que personne essaie de faire mieux.

Je vais essayer.

Précisément, m'efforçant de faire le point de ce qui s'est dit à ce Congrès, Congrès de Bonneval, j'arrivais à peu près à fomenter quelque chose qui va s'exprimer ainsi :

« *Je vais vous parler de la lamelle* ».

Si vous voulez accentuer son effet de canular, vous l'appellerez l'*hommelette*. Cet hommelette, vous allez le voir, est plus facile à animer que l'homme primordial, dans la tête duquel il faut toujours que nous mettions un homoncule pour le faire marcher.

Chaque fois que se rompent les membranes de l'œuf d'où va sortir le fœtus en passe de devenir un nouveau-né, imaginez un instant que quelque chose s'en envole, qu'on peut faire avec un œuf aussi bien qu'un homme, à savoir l'hommelette ou la lamelle.

La lamelle, c'est quelque chose d'extra plat, et qui se déplace comme l'amibe, simplement c'est un peu plus compliqué. Mais ça passe partout.
Et comme c'est quelque chose…
je vous dirai tout à l'heure pourquoi
…qui a rapport avec ce que l'être sexué perd dans la sexualité.
C'est…
comme est l'amibe par rapport aux êtres sexués
…immortel, pour la raison que ça survit à toute division, que ça subsiste à toute intervention scissipare. Et ça court.

Eh bien, ça n'est pas rassurant !
Parce que, supposez seulement que ça vienne vous envelopper le visage, pendant que vous dormez tranquillement. Je vois mal comment nous n'entrerions pas en lutte avec un être capable de ces propriétés. Mais ça ne serait pas une lutte bien commode.

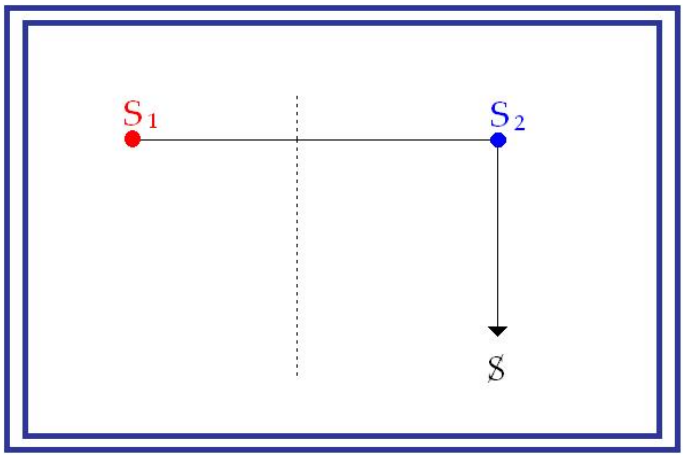
Cette lamelle, cet organe qui a pour caractéristique de ne pas exister, mais qui n'en est pas moins un organe - et je pourrai vous donner plus de développement sur sa place zoologique - je vous l'ai déjà indiqué, c'est la *libido*.

La *libido*, je vous ai dit, en tant que pur instinct de vie, c'est-à-dire dans ce qui est retiré de vie, de vie immortelle, de vie irrépressible, de vie qui n'a besoin, elle, d'aucun organe, de vie simplifiée et indestructible, de ce qui est justement soustrait à l'être vivant, d'être soumis *au cycle de la reproduction sexuée*.

C'est de cela que représente l'équivalent,
les équivalents possibles, toutes les formes que l'on peut énumérer, de *l'objet(a)*.
Ils ne sont que représentants, figures.

Le sein…
comme équivoque, comme élément caractéristique de l'organisation mammifère, le placenta par exemple
…représente bien cette part de lui-même que l'individu perd à la naissance, et qui peut servir à symboliser l'objet perdu plus profond.

Pour tous les autres objets, je pourrai évoquer la même référence, et ceci alors, s'éclaire de démontrer ce dont il s'agit, et qui est désigné dans la partie inférieure, pour ce que j'ai dessiné au tableau, marquant le rapport du sujet au champ de l'Autre, en dessous, en voici l'origine :



S'il est vrai que le sujet ne surgit au monde, n'existe…
car, après tout, dans le monde du *Real-Ich* du moi, de la connaissance, tout peut exister comme maintenant, y compris vous, et la conscience,

sans qu'il y ait, pour cela, quoi qu'on en pense, le moindre sujet

…si le sujet est ce que je vous enseigne, à savoir le sujet déterminé par le langage et la parole, ceci veut dire que *le sujet in initio commence au lieu de l'Autre*, en tant que là surgit le premier signifiant.

Or, qu'est-ce qu'un signifiant, qu'est-ce que je vous serine depuis assez longtemps je pense, pour n'avoir pas à de nouveau, ici, à l'articuler ?
C'est qu'un signifiant est ce qui représente un sujet - pour qui ? - non pas pour un autre sujet, mais pour un autre signifiant.

Si vous découvrez dans le désert une pierre couverte de hiéroglyphes, vous ne doutez pas un instant qu'il y a eu un sujet derrière pour les inscrire.
Mais que chaque signifiant s'adresse à vous : c'est une erreur, la preuve d'ailleurs, c'est que vous pouvez n'y rien entendre.

Par contre vous les définissez comme signifiants, de ce que vous êtes sûr que chacun de ces signifiants se rapporte à chacun des autres. Et c'est de ceci qu'il s'agit dans le rappel du sujet *au champ de l'Autre*.

Le sujet naît, en tant qu' *au champ de l'Autre* surgit le signifiant. Mais, de ce fait même, ceci qui, auparavant, n'était rien, comme sujet à venir, devient, se fige en *signifiant*, ce qui ne nous étonne pas.

Si ce rapport à l'Autre est justement ce qui pour nous fait surgir ce que représente ici la lamelle, à savoir, non pas la polarité sexuée, le rapport du masculin au féminin, mais le rapport du sujet, du sujet vivant, à ce qu'il perd, de devoir passer pour sa reproduction, par le cycle sexuel.

Ceci explique l'affinité essentielle de toute pulsion avec la zone de la mort.

Si je fais la conciliation de cette double face de la pulsion, de présentifier *la sexualité* dans l'inconscient et d'être, dans son essence, représentante de la mort.

Si je vous ai parlé de l'inconscient comme de ce qui s'ouvre et se ferme, c'est que son essence est de marquer ce temps, origine du sujet, par quoi, de naître avec le signifiant il naît divisé, sujet incontestablement attesté dans l'Autre, et sujet qui s'identifie à ce surgissement au niveau de ce qui, juste avant, auparavant, comme sujet n'était rien, mais qui, à peine apparu, se fige en signifiant.

De ce rapport, de cet effort, de cette conjonction, de ce rappel du sujet…
là où il est dans le *champ de la pulsion*, vers le sujet
là où il s'évoque dans le *champ de l'Autre*,
…de cet effort pour se rejoindre, dépend qu'il y ait un support pour la *ganze Sexualstrebung*.

Il n'y en a pas d'autre.
C'est pour cela, c'est ***seulement là***, que la relation des sexes se représente, au niveau de l'inconscient.

Pour le reste :

- elle est livrée aux aléas de ce champ de l'Autre,

- elle est livrée aux explications qu'on lui donne, qu'on lui apprend, de savoir comment il faut s'y prendre,

- elle est livrée à la vieille dont il faut…
  ce n'est pas une fable vaine
  …qu'elle apprenne à DAPHNIS comment il faut faire pour faire l'amour.

François WAHL

Cette force qu'est la libido, qui est antérieure à toute pulsion, c'est-à-dire, si la libido, si vous pesez la libido…

LACAN — La libido c'est la lamelle, c'est un organe.

François WAHL

Comment justifiez-vous la perte par rapport à ça, du passage par la sexualité ?
À quel moment s'introduit par rapport à elle, l'articulation activité-passivité ?

LACAN

Parfait, vous soulignez très bien, un des manques de mon discours. Vous allez aussi me faire le crédit, qu'étant donné le temps où nous sommes, je ne fasse pas une réponse très longue.

1) Cette sorte de « *corps de lamelle* », avec son insertion quelque part, car cette lamelle, elle a un bord, elle vient s'insérer là où je vous l'ai mis, écrit au tableau, à savoir, sur la zone érogène, à savoir, sur l'un des orifices du corps, en tant que ces orifices - toute notre expérience - sont liés à l'ouverture-fermeture de la béance de l'inconscient. Elles y sont liées, parce que c'est là que s'y noue la présence du vivant.

Si nous avons découvert quelque chose qui lie à l'inconscient *la pulsion* dite *orale*, *anale*, auquel j'ajoute *la pulsion scopique* et celle qu'il faudrait presque appeler *la pulsion invocante*, qui a ce privilège, comme je vous l'ai dit incidemment…
rien de ce que je dis n'est pure plaisanterie
…a pour propriété de ne pas pouvoir se fermer, c'est là l'insertion de la lamelle.
Dieu merci, je ne l'ai pas dit mais je l'ai écrit. C'est au tableau.

2) Le rapport de *la pulsion* avec *activité-passivité* :
je pense m'être suffisamment fait entendre, en disant qu'au niveau de *la pulsion*, il est purement *grammatical*.
Il est support, artifice que FREUD emploie pour nous faire saisir l'aller et retour du ***mouvement pulsionnel***.

Mais je suis revenu à *quatre ou cinq reprises* sur le sujet :
que nous ne saurions purement et simplement,
le réduire à une réciprocité.
Il n'y en a nulle, au niveau de la pulsion, et j'ai indiqué de la façon la plus articulée aujourd'hui, qu'à l'ensemble des trois temps, vous verrez le texte (*a*), (*b*), (*c*), dont FREUD articule chaque pulsion, il importe, il est nécessité de substituer la formule du « *se faire… quelque chose* », « *voir* », « *entendre* », etc.
et toute la liste que j'ai donnée.

Ceci ***implique*** essentiellement et fondamentalement *activité*, en quoi je rejoins ce que…
dans le point que je vous ai cité
…FREUD lui-même articule en disant…
en distinguant les deux champs :
- le champ pulsionnel d'une part,
- et d'autre part le champ narcissique de l'amour

…en disant que – là - au niveau de l'amour, il y a réciprocité de l'« *aimer* » à l'« *être aimé* », et que dans l'autre champ, il s'agit d'une pure activité *durch seine eigene Triebe*, pour le sujet, vous y êtes ?

En fait, il saute aux yeux que même dans leur prétendue « *phase passive* », l'exercice d'une pulsion masochique par exemple, exige que le masochiste se donne un mal de chien, si j'ose m'exprimer ainsi.

Si *la psychanalyse* doit se constituer comme *science de l'inconscient*, les fondements…
vous le savez
…sont qu'il convient de partir de ce que :
l'inconscient est structuré comme un langage.

De ceci j'ai déduit, je développe devant vous, essentiellement une topologie, dont la fin est de rendre compte de la constitution du sujet.

À ceci il est arrivé…
dans un temps que j'espère dépassé
…qu'on m'objecte que ce faisant…
donnant la dominante à la structure
…je néglige cette dynamique si présente dans notre expérience, allant jusqu'à dire que pour autant, j'arrive à éluder le principe affirmé dans la doctrine freudienne que cette dynamique dans son essence, de bout en bout est sexuelle.

Je crois, j'espère, que le procès de mon développement cette année, et nommément au point où il est arrivé à une sorte de *culmen*, la dernière fois, vous montre que cette dynamique est loin d'y perdre.

Je rappelle…
peut-être à dessein que ceux qui ont été absents à cette séance la dernière fois le sachent
…que j'y ai pu accentuer…
première chose essentielle que je vais dire
…que j'y ai ajouté un élément, je crois, tout à fait nouveau, à cette dynamique, et dont nous verrons l'usage que je ferai par la suite, qui est la
deuxième chose que je vais rappeler.

La première est d'accentuer que dans cette répartition du champ que je constitue à opposer…
par rapport à ce que nous appellerons
l'entrée de l'inconscient
…les deux champs du *sujet* et de *l'Autre*.

L'Autre, avec un grand A :
- en tant qu'il est le lieu où se situe la chaîne du signifiant, en tant qu'elle commande tout ce qui va pouvoir se présentifier d'abord du sujet,
- l'Autre comme le champ de ce vivant où le sujet a à apparaître.

Et j'ai dit :
du côté de ce vivant appelé à la subjectivité,
c'est là que se manifeste essentiellement la pulsion.

Toute pulsion étant…
par essence de pulsion
…pulsion partielle, aucune pulsion ne représente…
ce que FREUD évoque un instant, pour se demander
si c'est l'amour qui la réalise
…la totalité de la *Sexualstrebung*, de la *tendance sexuelle*,
en tant qu'on pourrait la concevoir…
telle que se conçoit à la limite, mais justement
dans un champ qui est exclu de notre expérience
…comme devant - si elle y rentrait - présentifier,
dans le psychisme, la fonction de la *Fortpflanzung*,
la fonction de la *reproduction*.

Cette fonction, qui ne l'admettrait sur le plan biologique ?

Ce que j'affirme, ce que j'avance…
d'après FREUD qui en témoigne
de toutes les façons
…c'est qu'elle n'est pas représentée comme telle dans le psychisme, c'est que dans le psychisme rien n'est suffisant, par quoi le sujet puisse se situer comme « *être de mâle* » ou « *être de femelle* ».

Il n'en situe dans son psychisme que des *équivalents* : *activité* et *passivité*, qui sont loin de la représenter d'une façon exhaustive.

FREUD le souligne, l'y accentue…
y ajoute même l'*ironie* de dire proprement qu'elle n'est - cette *représentation* - ni si contraignante, ni si exhaustive que ça, *durchgreifend, ausschlieblich*
…dans les deux termes qu'il emploie, la *polarité de l'être*, du mâle et du femelle, n'est représentée que par :

- la polarité de l'*activité*, laquelle représente, laquelle se manifeste à travers les *Triebe*,

- tandis que l'autre terme de polarité, la *passivité*, n'est que la passivité vis-à-vis de l'extérieur *gegen die äusseren Reize*.

Seule cette division essentiellement…
et c'est là-dessus que ***j'ai conclu*** la dernière fois
…rend nécessaire ce qui a été d'abord présentifié, mis au jour par l'expérience analytique :
que les voies de ce qu'il faut faire, comme *homme*, comme *femme*, sont entièrement, si je puis dire, abandonnées au drame, au modèle d'un scénario qui se place au champ de l'Autre, ce qui est proprement l'Œdipe.

Je l'ai accentué la dernière fois, en vous disant que ce qu'il faut faire, comme *homme* ou comme *femme*, cet être humain que nous abordons dans le champ de sa réalité psychique, au dernier terme a à l'*apprendre*, de toute pièce, toujours de l'Autre.
Et j'ai évoqué là, la vieille femme dans le conte de DAPHNIS et CHLOÉ, fable qui nous représente qu'il est un dernier champ…
et qui est justement le champ, sommet de l'accomplissement sexuel
…où en fin de compte, l'*innocent* ne sait pas les chemins.

Que ce soit *la pulsion* - *la pulsion partielle* - qui l'y oriente, qui l'y dirige, que seule *la pulsion partielle* soit le *représentant*, dans le psychisme des conséquences de la sexualité, c'est le signe que dans le psychisme, la sexualité se présente, se *représente* par une relation du sujet :

- *qui se déduit d'autre chose que de la sexualité elle-même*,
- *qui s'instaure dans le champ du sujet par une voie qui est la voie du manque*.

Deux manques, ici se recouvrent.

L'un qui ressortit au défaut, au défaut central
autour de quoi tourne la dialectique de *l'avènement du sujet*
à son propre être dans la relation à l'Autre,
par le fait que le sujet dépend du *signifiant* en tant que
le *signifiant* est d'abord au champ de l'Autre.

Et ce manque vient à recouvrir, vient à reprendre,
un autre manque qui est le manque *réel*, antérieur,
à ce que nous le situions à l'avènement du vivant,
à la reproduction sexuée.
Ce manque c'est ce que le vivant perd de sa part de vivant :

- à être ce vivant qui se reproduit par la voie sexuée, c'est ce manque qui se rapporte à quelque chose de *réel* qui est ceci : *que le vivant, d'être sujet au sexe, est tombé sous le coup de la mort individuelle.*

À cette poursuite du complément…
que nous image de façon si pathétique et de façon aussi leurrante *le mythe* d'ARISTOPHANE :
que c'est l'autre, que c'est sa moitié sexuelle
que le vivant cherche dans l'amour

…à cette façon de *représenter mythiquement* « *le mystère de l'amour* »,
l'analyse, l'expérience analytique substitue
la recherche, non du complément, du *complément sexuel*,
mais la recherche de *cette part à jamais perdue de lui-même dans le vivant*,
qui est constituée du fait :

- qu'il n'est qu'un vivant sexué, et
- qu'il n'est plus immortel.

C'est ceci à quoi s'attache…
    et qu'il nous fait saisir
…que *la pulsion*…
    la seule : *la pulsion partielle*
…a cette face foncière…
    au principe même de ce qu'il la fait servir
    à induire le vivant par un leurre,
    dans sa réalisation sexuelle
…c'est au départ qu'elle est *pulsion*…
    pulsion que FREUD a appelé « *pulsion de mort* »
…qu'elle représente en elle-même la part de la mort dans le vivant sexué.

C'est pour cela que défiant, peut-être pour la première fois dans l'histoire, ce mythe…
    pourvu d'un si grand prestige, que j'ai évoqué,
    sous le chef où PLATON le met
…d'ARISTOPHANE, j'y ai substitué la dernière fois, ce mythe fait pour incarner cette part manquante, *ce mythe* que j'ai appelé celui *de la lamelle*, qui a cette importance nouvelle, dont nous verrons à l'usage ce qu'il nous apportera d'appui, de désigner *la libido* comme *à concevoir*, non pas sous la forme d'un champ de forces mais *sous la forme d'un organe*.

La libido est l'organe essentiel à comprendre de la nature de la pulsion. Si cet organe n'est que « *la part perdue de l'être* » dans cette spécification qu'il est un être sexuée qui « assure »… est-ce *un organe irréel* ?

J'aurais - de plus d'une façon - à vous montrer à ce sujet, que l'*irréel* ici n'est point *imaginaire*, que l'*irréel* se définit de *s'articuler au réel* d'une façon, certes, qui nous échappe, et c'est justement ce qui nécessite que sa représentation soit *mythique*, comme nous la faisons.

Et je puis tout de suite vous désigner que de ce qu'il soit irréel, cela n'empêche même pas un organe de s'incarner, et je vais vous en donner tout de suite la matérialisation.

Une des formes les plus antiques à incarner dans le corps cet organe irréel, il n'y a pas à la chercher loin, c'est *le tatouage*, c'est *la scarification*.

Bel et bien cette *entaille…*
à s'incarner au point de proliférer
sous la forme de *tatouages*
…qui a bien cette fonction…
d'où cet organe vient à culminer dans ce rapport du sujet à l'Autre
…d'être pour l'Autre, où ce *tatouage*, cette *scarification* primitive vient à :

- situer le sujet, à marquer sa place, dans le champ des relations entre tous les membres du groupe, entre chacun et tous les autres,

- et en même temps avoir de façon évidente cette fonction érotique que tous ceux qui en ont approché la réalité, ont perçue.

Dans ce rapport, dans ce rapport foncier de *la pulsion*, le mouvement est essentiel par quoi l'élan, la flèche qui part vers la cible, ne remplit sa fonction qu'à réellement en émaner, pour sur le sujet revenir.

Le pervers, en ce sens est celui qui, en court-circuit, plus directement qu'aucun autre y réussit son coup, en intégrant le plus profondément sa fonction de *sujet* à son existence de *désir*.

C'est là tout autre chose que la variation d'ambivalence qui fait passer, du champ de la haine à celui de l'amour et inversement, l'objet selon ou non qu'il profite au bien-être du sujet.
Ce n'est pas lorsque l'objet n'est pas bon à sa ***visée*** qu'on devient masochiste.

Ce n'est pas parce que son père la déçoit que la petite malade de FREUD dite « *l'homosexuelle* », devient homosexuelle, elle aurait pu prendre un amant.

C'est autre chose qui se manifeste chaque fois que nous sommes dans la dialectique de la pulsion.

Cette direction, foncièrement se distingue de ce qui est de « *l'amour comme ce qui est du champ du bien du sujet* »[76].

Ce qui est de « *la pulsion comme ce qui est du champ de son effort à se réaliser dans sa relation à l'Autre* », est radical à mettre au principe de ce champ où nous nous avançons.

C'est pourquoi, aujourd'hui, je veux revenir à accentuer cette tension…
à toujours maintenir comme la plus fondamentale
…de la réalisation du sujet dans sa dépendance signifiante comme étant d'abord au lieu de l'Autre, et ce sur quoi j'entends aujourd'hui revenir pour vous en répartir en deux opérations fondamentales la dialectique.

Qu'il soit vrai que tout surgisse *de la structure du signifiant* implique que *ce que j'ai d'abord appelé* « *la fonction de la coupure* », se structure maintenant dans le développement, dans *ce que j'ai appelé* « *la fonction topologique du bord* ».
La relation du sujet à l'Autre s'engendre toute entière dans ce processus de béance.
Tout pourrait être là sans cela…
les relations entre *les êtres* dans le *réel* et jusques
et y compris vous qui êtes là, les êtres animés
…tout pourrait s'engendrer en termes de relations inversement réciproques.

C'est à quoi la psychologie - c'est à quoi toute une sociologie - s'efforce et elle peut y réussir, dans ce qu'il ne s'agit que du domaine animal. La capture de l'imaginaire suffit à motiver toutes sortes de comportements du vivant.

Ce que l'analyse revient à introduire…
singulièrement puisque après tout, à maintenir cette dimension, la voie philosophique aurait suffi : ce en quoi elle s'est montrée insuffisante, faute d'une suffisante définition de l'inconscient

76 Cf. Thomas d'Aquin, Somme théologique (I, q.20, a.2) : « amare nil aliud est quam velle bonum alicui » (aimer n'est rien d'autre que vouloir le bien de l'autre).

…ce qu'il y a de remarquable dans la psychanalyse, c'est qu'elle nous rappelle que les faits de la psychologie humaine ne sauraient se concevoir, qu'ils ne le pourraient en l'absence - comme telle - de cette « *fonction du sujet* », *le sujet étant défini comme l'effet du signifiant*.

Ici, où les procès sont à définir, certes, comme circulaires…
je vise entre le sujet et l'Autre :

- du sujet appelé à l'Autre,

- au sujet de ce qu'il a vu lui-même apparaître au champ de l'Autre,

- de l'Autre y revenant

…ce processus est circulaire, mais de sa nature *sans réciprocité*, pour être circulaire il est *dissymétrique*.

Vous sentez bien qu'aujourd'hui, je m'avance ici, je vous ramène sur le terrain d'une logique dont j'espère vous accentuer l'importance essentielle. Le schéma que j'ai inscrit au tableau l'autre fois…
il n'y a rien aujourd'hui que j'ai inscrit au tableau mais je vais y mettre quelque chose
…du départ apodictique que je vous ai donné du rappel, de ce qui distingue le signifiant du signe.

Car *le signe*, s'il est vrai comme on dit, nous pouvons nous tenir à cette définition qu'il est :

« *ce qui représente quelque chose pour quelqu'un* »,

toute son ambiguïté tient à ceci, que ce « *quelqu'un* » ça peut être ***beaucoup de choses***, ça peut être l'univers tout entier, pour autant qu'on nous apprend, depuis quelque temps, que l'information y circule, au négatif, comme on dit, de l'entropie.

Tout nœud où se concentre *des signes en tant qu'ils représentent quelque chose*, peut être pris pour un quelqu'un.

Ce qu'il faut accentuer à l'encontre…
parce que c'est là la ligne sur quoi nous pouvons faire avancer le procès, ici, de notre intérêt
…c'est, c'est ce que j'avais mis au tableau la dernière fois, et que j'évoque :
« *qu'un signifiant est ce qui représente un sujet*, là, *pour un autre signifiant* ».

Le signifiant se produisant au champ de l'Autre, fait surgir le sujet de *sa signification*, mais il n'est, il ne joue, comme signifiant…
que pour à ce point, dont je viens suffisamment de vous dire à propos du *quelqu'un*, qu'il peut être ***toutes sortes de choses***, s'il est ce point, celui où est, ce qui va être appelé à parler comme sujet
…il ne fonctionne qu'à *réduire le sujet en instance* à n'être plus qu'un *signifiant*, *à le pétrifier* du même mouvement où il l'appelle à fonctionner comme un *sujet*.
Là est proprement la pulsation temporelle, où s'institue ce qui est la caractéristique de départ de l'inconscient comme tel : cette fermeture.

Ce que des analystes – ***l'un d'entre eux tout au moins*** – a senti à un autre niveau, pour le faire surgir, essayer de le signifier, dans un terme qui fut alors nouveau et d'ailleurs qui n'a jamais été exploité dans le champ de l'analyse, l'ἀφάνισις [aphanisis], *la disparition*.

Ce que JONES, qui l'a inventée, a pris pour ce quelque chose, si je puis dire, d'assez absurde : la crainte de voir disparaître le désir, est à situer d'une façon plus radicale, à ce niveau où je vous le mets, le sujet, dans son champ de sujet, se manifeste dans ce mouvement d'ἀφάνισις [aphanisis] que j'ai appelé *létal*, et d'une autre façon, en un point même, *le fading du sujet*.

Qu'ici, j'insiste un moment, que je vous fasse bien sentir à quel point il est toujours possible à retrouver, à chaque temps de l'expérience concrète et même de l'observation, à condition que ce ressort la dirige et lève d'elle ses aveuglements, j'y reviendrai, peut-être, si l'avenir me donne d'avoir encore à parler devant vous, j'y reviendrai dans le champ de ce qu'on appelle la *dissertation psychologique*.

L'erreur profonde, l'erreur piagétique…
pour les gens qui croiraient que c'est là un néologisme, je souligne qu'il s'agit de M. PIAGET, je dis ça parce que, depuis quelque temps, je suis habitué à ce qu'il me revienne qu'on est resté suspendu à un terme que je croyais facilement compréhensible
…l'erreur qui gît…
bien sûr aujourd'hui je ne pourrai pas beaucoup y insister, mais je l'indique
…dans la notion de ce qu'on appelle « *le discours égocentrique* » de l'enfant, précisé comme le stade où il manquerait de ce qui paraît, à cette psychologie alpine, le manque de la réciprocité.
Alors que la réciprocité, à ce moment-là, est bien loin de l'horizon de ce qui doit nous nécessiter.

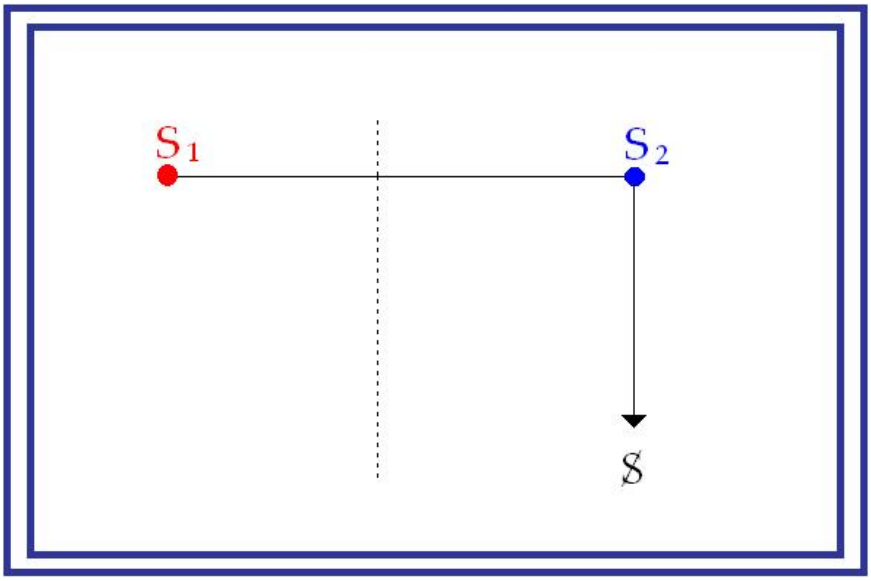
La notion du « *discours égocentrique* »…
si vous observez bien dans quelles conditions il se produit, il est observable
…est un contresens :
l'enfant, dans ce fameux *discours* qu'on peut *magnétophoner*, ne parle pas « *pour lui* », comme on le dit.

Sans doute, il ne s'adresse pas à l'autre, pour faire ici cette répartition théorique, qu'on nous déduit de la fonction du « je » et du « tu ».

Mais il faut qu'il y en ait d'autres là :
c'est pendant qu'ils sont là, tous ensemble, par exemple à se livrer à des petits jeux d'opération, comme on leur donne dans certaines - par exemple - méthodes dites ***d'éducation active***, là ils parlent.

Qu'ils ne s'adressent pas à tel ou à tel autre, ce n'est pas cela qui est l'important, ils parlent, si vous me permettez le mot, « *à la cantonade* ».

Ce ***discours égocentrique***, c'est un « *à bon entendeur, salut !* »
Mais c'est ce qui nous permet aussi de pointer, de retrouver là, cette construction du sujet au champ de l'Autre, telle que vous la désigne cette petite flèche au tableau.



Ici, à être saisi, pris dans sa naissance, au champ de l'Autre, la caractéristique du *sujet de l'inconscient* se définit, dans ceci…

où nous le retrouvons au même champ de l'Autre, de l'*autre scène* par exemple, dans le rêve

…que sous le signifiant qui développe ses réseaux, ses chaînes et son histoire, le sujet est à une place indéterminée.

Plus d'un élément du rêve, presque tous, peuvent être le point où, dans l'interprétation, nous le situerons diversement.

C'est ce qu'on prend…

au dehors quand on n'a rien compris,
il faut dire que les psychanalystes
ne s'expliquent pas très bien

…ce qu'on prend pour la « *pliation* » à tout sens de l'interprétation :

- elle n'est pas pliable à tout sens,

- elle ne désigne qu'une seule suite de signifiants,

mais le sujet peut en effet occuper diverses places, selon qu'on le met sous l'un ou l'autre de ces signifiants.

Mais maintenant, j'en viens à mes deux opérations que j'entends articuler aujourd'hui dans cette référence du sujet à l'autre.

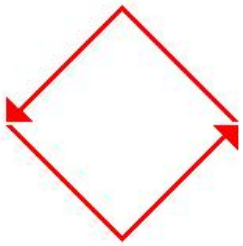
Processus de bord, processus circulaire, il est à supporter, de ce *petite losange*, dont vous le savez je me sers comme *algorithme* dans mon *graphe* précisément.

Précisément parce qu'il est nécessaire à intégrer à quelques-uns des produits finis de cette ***dialectique*** :

- il est impossible de ne pas l'intégrer, par exemple, au fantasme lui-même, c'est le $ \$ \lozenge a $,

- il n'est pas possible de ne pas l'intégrer aussi à ce nœud radical, où se conjoint la demande et la pulsion, celui que désigne le $ \$ \lozenge D $ et qu'on pourrait appeler le cri.

mais pour l'instant, tenons-nous-en à ce petit losange : bord, bord fonctionnant. Il suffit de le pourvoir d'une direction vectorielle, dont le sens, ici inverse des aiguilles d'une montre, dépend de ce qu'au moins dans nos écritures, vous lisez les choses de gauche à droite.



Le petit V inférieur, où se divise ici le losange…

ce sont là supports, pour votre pensée, qui ne vont pas sans artifice, mais il n'y a pas de topologie qui ne demande à se supporter de quelque artifice, c'est le résultat justement du fait que le sujet dépend du signifiant, autrement dit, d'une certaine impuissance de votre pensée

…le petit V d'en bas, c'est le *vel*, constitué de la première opération, où j'entends un instant vous suspendre.

Vous trouverez peut-être d'ailleurs, en fin de compte, que ce sont là des choses assez *bêta*, mais la logique, ça l'est toujours un peu : si on ne va pas jusqu'à la racine du *bébette*, on est infailliblement précipité dans la connerie comme il est facile d'en donner des exemples.

Les prétendues antinomies de la raison, vous savez :

« *Le catalogue de tous les catalogues qui ne se comprennent pas eux-mêmes* »

et on arrive à une impasse, ce qui donne, on ne sait pourquoi, aux logiciens, des vertiges.

Alors que la solution en est très simple : c'est que *le signifiant* avec lequel on désigne *le même signifiant*, ça n'est évidemment pas *le même signifiant* que celui par lequel on désigne l'autre, lequel est *le même* en l'occasion, ça saute aux yeux.

Le mot « *obsolète* », en tant qu'il peut signifier que le mot « *obsolète* » lui-même est un mot obsolète, n'est pas le même mot « *obsolète* », d'un côté et de l'autre.

Alors, ceci doit nous encourager à mettre au point ce *vel* que je vous introduis : c'est le *vel* de la première opération essentielle *où se fonde le sujet* qui, ma foi, n'est pas du tout dépourvu d'intérêt à développer ici, devant un public assez vaste, en raison qu'il ne s'agit de rien de moins que de cette opération que nous pouvons appeler l'*aliénation*.

Comme cette « *aliénation* » mon Dieu, je ne peux pas dire qu'elle, elle ne circule pas…

> de nos jours, quoi qu'on fasse, on est toujours un petit peu plus aliéné, que ce soit dans l'*économique*, le *politique*, le *psychopathologique*, l'*esthétique* et ainsi de suite

…ça ne serait peut-être pas une mauvaise chose de voir en quoi consiste la racine de cette fameuse aliénation.

Est-ce que par exemple ça voudrait dire ce dont je parais bien être le tenant, à savoir : que le sujet est condamné à ne se voir surgir, *in initio* qu'au champ de l'Autre ? Ça pourrait être ça ? Eh bien, pas du tout, pas du tout, pas du tout !

L'aliénation consiste dans ce *vel* qui…
si le mot « *condamné* » n'appelle pas d'objections de votre part, je le reprends
…le *condamne* à n'apparaître comme *sujet* *que* dans cette *division*, que je viens - me semble-t-il - suffisamment d'articuler, en disant que :

- s'il apparaît d'un côté comme sens, produit par le signifiant,
- de l'autre, il apparaît comme ἀφάνισις [aphanisis] [77].

Là est un *vel* qu'il vaut bien la peine d'illustrer, pour ***le différencier des autres usages du*** *vel* : de l'*« ou »*. Il y en a deux vous savez, je pense, déjà de votre minimum d'éducation logicienne :

- il y a le *vel* exhaustif, je vais ou là, ou là, si je vais là, je ne vais pas là, il faut choisir.

- Il y a aussi une autre façon d'employer *vel* : je vais d'un côté ou de l'autre, on s'en fout, c'est équivalent. Ce sont deux *vel* *qui ne sont pas pareils*.

Je vais essayer de vous apprendre qu'*il y en a un troisième* et tout de suite, pour ne point vous égarer, je vais vous dire à quoi il est destiné à servir.

La logique symbolique…
très utile, pour ce qu'elle a été introduite de nos jours, et qu'elle a apporté quelques clartés dans ce domaine délicat
…nous a appris à distinguer la portée de cette opération, que nous appelons « *réunion* », pour parler comme on parle quand il s'agit des ensembles, à savoir d'une collection d'objets : c'est autre chose, d'additionner deux collections ou de les réunir.

77 Cf. Écrits, Position de l'inconscient, p.840 (ou t.2 p.321) : ce qu'il *y avait* là, disparaît de n'être plus qu'un signifiant.

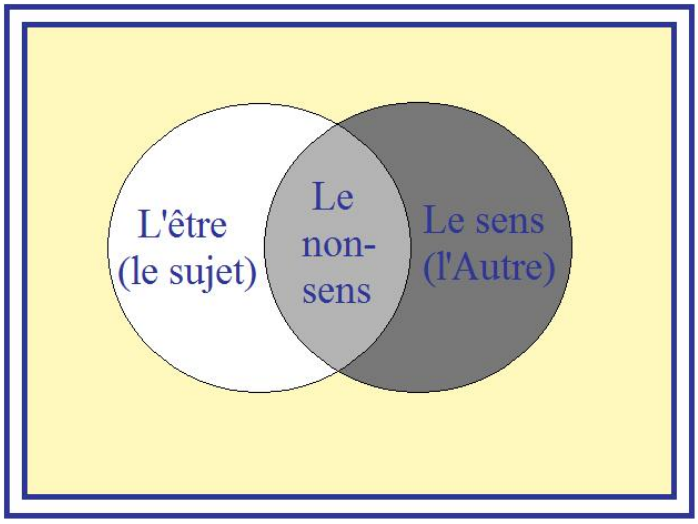
Je vais tout de suite vous le faire sentir.
Si dans ce cercle, celui de gauche, il y a cinq objets et si dans l'autre il y en a encore cinq, les additionner, ça fait dix.

Mais comme il y en a qui peuvent appartenir aux deux, vous voyez bien que la réunion est différente de l'addition, puisque s'il y en a, ici par exemple, deux qui appartiendront bien, en effet, à chacun des deux cercles, les réunir consistera en l'occasion, à ne pas redoubler leur nombre, il n'y aura, dans la réunion que huit objets.

Je m'excuse de ce qui peut paraître là enfantin à ces rappels, mais ceci est fait pour vous donner la notion que ce *vel* que je vais essayer de vous articuler, ne se supporte que de cette base de la forme logique de la réunion. Le *vel* de l'aliénation se définit d'un choix dont les propriétés dépendent de ceci, qu'il y a, dans la réunion, un élément qui comporte que, quel que soit le choix qui s'opère, il a pour conséquence, un « *ni l'un ni l'autre* ».

Le choix, donc, n'y est, que de savoir, si l'on entend garder une des parties. L'autre disparaissant en tout cas.

Illustrons-le par ce qui nous intéresse :
l'être du sujet, celui qui est là sous le sens.



Nous choisissons l'être : il disparaît, il nous échappe, il tombe dans le non-sens.

Nous choisissons le sens :
Le sens ne subsiste qu'écorné de cette partie de *non-sens* qui est, à proprement parler, ce qui constitue, dans la réalisation du sujet, *l'inconscient*.

En d'autres termes, il est de la fonction,
de la nature de ce sens, tel qu'il vient à émerger
au champ de l'Autre, d'être dans une grande partie
de son champ, éclipsé par la disparition de l'être,
induite par la fonction même du signifiant.

Ceci - je vous l'ai dit - a une implication tout à fait directe dans ceci qui n'est que trop inaperçu : que l'interprétation n'a point son dernier ressort…
    et quand je vais vous le dire, vous verrez que
    c'est une évidence, seulement c'est une évidence
    qu'on ne voit pas
…n'a point son dernier ressort en ceci qu'elle nous livre les significations de la voie où chemine le psychique que nous avons devant nous.

Elle a cette portée, mais elle n'est que de prélude.
L'interprétation ne vise pas tellement le sens,
que de cerner, que de réduire, les signifiants dans
leur non-sens, et nous pouvons retrouver les guides,
les déterminants de toute la conduite du sujet.

Et je me permets pour certains, pour ceux qui ont lu, en particulier ce que - dans un certain congrès[78] - mon élève LECLAIRE a apporté dans le sens d'une application de mes thèses à l'examen de ceux qui l'entouraient, et je vous prie de vous y reporter pour voir sous quel biais il est incontestable que ce qu'il apportait, que ce qu'il ***isolait***, dans justement, non pas comme on l'a cru dans la discussion, toute la dépendance significative de sa séquence…
    simplement là dans l'occasion
    la séquence de la licorne
…mais justement dans le caractère irréductible et insensé de cette *chaîne de signifiants*.

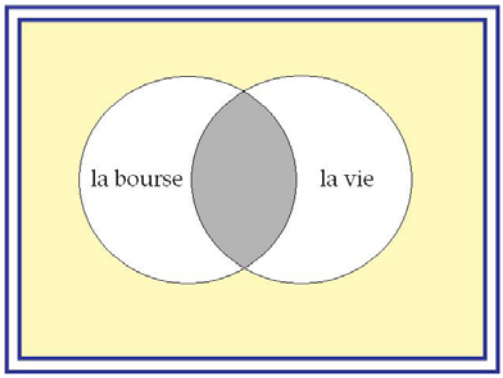
78 L'inconscient, 6ème colloque de Bonneval ,1960. Bibliothèque des introuvables, 2007, pp.95-130 et pp.143-177(discussion).

On ne saurait trop revenir, on ne saurait trop marteler l'importance de quelque chose comme ce que je viens de vous décrire ici.

Cet « ou » aliénant n'est point une invention arbitraire, et comme on dit, une vue de l'esprit. Elle est dans le langage. Cet « ou » existe.

Il est tellement dans le langage qu'il faudrait tout de même bien rappeler qu'il conviendrait aussi, quand on fait de la linguistique, de le distinguer, ce *vel* aliénant.

Je vais vous en donner un exemple, et tout de suite.
« *La bourse ou la vie* » :



- si je choisis la bourse, je perds les deux.

- Si je choisis la vie, j'ai la vie sans la bourse, à savoir une vie écornée.

Je vois que je me suis suffisamment fait comprendre. Je n'insiste donc pas, au moins tout de suite.

Quand HEGEL nous introduit au principe de l'*aliénation*, c'est bien là que j'ai trouvé légitimement la justification de l'appeler le *vel* « *aliénant* ».

De quoi s'agit-il ? Économisons nos traits.
Il s'agit d'engendrer *la première aliénation*, celle par quoi l'homme entre dans la voie de l'esclavage.
« *La liberté ou la vie* » :

- *s'il choisit la liberté* – couic ! – *il perd les deuxi mmédiatement*.

- *S'il choisit la vie, il a la vie amputée de la liberté.*

C'est curieux, il doit y avoir là-dedans quelque chose de particulier. Ce quelque chose de particulier nous allons l'appeler « *un facteur léthal* », celui en effet qui résulte, dans certaines autres répartitions que nous montre ce jeu des signifiants que nous voyons quelquefois jouer au cœur de la vie elle-même : on appelle ça des chromosomes. Il arrive qu'il y en ait un qui ait cette fonction léthale, c'est pour ça que je l'évoque ici.

Nous allons en trouver le contrôle dans quelque chose d'un peu particulier, c'est de faire intervenir, dans un de ces champs, la mort elle-même.
Par exemple, ça va être : « *la liberté ou la mort* ».

Eh bien là, il se produit…
justement parce que *la mort* entre en jeu
…quelque chose d'une *structure* un petit peu différente. C'est très exactement, qu'on peut dire que dans les deux cas, j'aurai les deux.

La liberté, vous savez, après tout c'est comme la fameuse liberté du travail, pour laquelle la Révolution française s'est, paraît-il, battue, ça peut aussi bien être la liberté de crever de faim, c'est même à ça que ça a conduit, pendant tout le XIX^{ème} siècle. C'est pourquoi, depuis, il a fallu réviser certains principes. Vous choisissez la liberté, eh bien, c'est la liberté de mourir.

Chose curieuse, dans les conditions où on vous dit « *la liberté ou la mort* », la seule preuve de la liberté que vous puissiez faire, dans les conditions où on vous l'indique, c'est justement de choisir la mort, car là, vous démontrez que vous avez la liberté du choix.

Cette répartition toute différente des résultats…
en ce moment d'ailleurs qui est aussi un moment hégélien, car c'est ce qu'on appelle le moment dit de la Terreur
…cette répartition toute différente, est destinée à vous mettre en évidence ce que j'ai appelé, l'essentiel du *vel* aliénant, le facteur léthal.

La deuxième opération…
au point où je ne peux ici que l'introduire,
étant donnée l'heure avancée
…je vais au moins vous en annoncer le titre,
vous annoncer aussi ce que *ce temps* vous démontrera, car s'il achève le *circulus*, la circularité de la relation du sujet à l'Autre, ce sera, pour vous y démontrer une torsion essentielle.

De même que *ce temps* est fondé sur la *sous-structure* de la *réunion*, l'autre est fondé sur la *sous-structure* de ce qu'on appelle…
dans la même logique ***des ensembles*** si vous voulez,
ou de la logique symbolique
…non plus la réunion mais l'*intersection* ou le *produit*.

L'*intersection* ou le *produit* de deux ensembles, vient justement à se situer, dans cette même *lunule* où vous le retrouvez, la forme de la béance, du bord.
Cette intersection ou produit de deux ensembles est constitué par ceux qui appartiennent, les éléments qui appartiennent aux deux ensembles.

C'est ici que va se produire *le temps second* où le sujet est conduit par cette dialectique.
Ce temps second, cette opération seconde, aussi essentielle que la première, à définir, parce que c'est là que nous allons voir pointer le champ du transfert, c'est ce que j'appellerai…
introduisant ici mon second nouveau terme, pour aujourd'hui
…la *séparation*.

Separare, « *séparer* », j'irai tout de suite…
moins à ***l'équivoque*** du *se parare*, du « *se parer* » dans tous les sens fluctuants qu'il a en français, qui est aussi bien « *s'habiller* » que « se défendre », « *se fournir de ce qu'il faut pour vous mettre en garde* »
…j'irai tout de suite plus loin…
ce à quoi m'autorisent les spécialistes du latin
…au *se parere*, au « *s'engendrer* », dont il s'agit dans l'occasion.

Comment, dès ce niveau, le sujet a « *à se procurer* », car j'y reviendrai, c'est là l'origine du mot qui, en latin sert à désigner l'« *engendrer* ». Originellement, il est juridique, comme d'ailleurs, chose curieuse, en indoeuropéen, tous les mots - jusques et y compris *parere* - qui désignent le « *mettre au monde* ».

Le mot « *parturition* » lui-même, ainsi, se trouve s'originer dans un mot qui, dans sa racine ne veut rien dire d'autre que « *procurer un enfant au mari* », opération juridique et disons-le même, sociale.

Ce n'est donc pas ici, pour faire ressurgir sinon pour la motiver, cette extraordinaire *saltation* symbolique qui fait que nous sommes si contents d'introduire dans les fantasmes du sujet, ce terme qui fait rêver, de se pondre lui-même, c'est bien d'autre chose qu'il s'agit dans ce *separare*, dans cette séparation.

J'essaierai de vous montrer la prochaine fois, comment…

> à l'instar de ce que nous a montré de radicalement différent cette fonction du *vel aliénant*, par rapport aux autres *vel* jusqu'ici définis

…un usage est à faire de cette notion de l'*intersection*, comme pouvant nous montrer comment elle surgit du recouvrement de *deux manques* :
c'est en tant qu'un *manque* va être, par le sujet, rencontré dans l'Autre et dans cette intimation même qu'il lui fait par son discours, à savoir les intervalles de son discours, à savoir ceci qui surgit dans l'expérience de l'enfant et y est radicalement repérable, qui est essentiellement ceci :

« *Il me dit ça, mais qu'est-ce qu'il veut ?* »

Dans ces intervalles coupant les signifiants et qui font partie de la structure même du signifiant, là est le gîte de ce que, en d'autres registres de mon développement j'ai appelé *la métonymie*.

C'est là que *rampe*, c'est là que *glisse*, c'est là que *fuit*, tel le furet, ce que nous appelons le désir.
Le désir de l'Autre par le sujet, dès qu'il surgit, est appréhendé dans ce qui ne colle pas, dans les manques du discours de l'Autre.

Et tous les « *pourquoi ?* » de l'enfant s'adressent moins, comme on le croit, à cette sorte d'avidité de la raison des choses, qu'ils ne constituent une mise à l'épreuve de l'adulte, un « *pourquoi est-ce que tu me dis ça ?* » toujours renouvelé, toujours ressuscité de ce qui est le fond de ce pourquoi — *à savoir de l'énigme du désir de l'adulte*.

Or, à répondre à cette prise, le sujet, tel Gribouille, va apporter la réponse du manque antécédent de sa propre disparition, qu'il vient ici situer au point du manque aperçu dans l'Autre.
Le premier objet qu'il propose à ce désir parental dont l'objet est inconnu, c'est ceci, sa propre perte « *Peut-il me perdre ?* ».

Me perdre, le fantasme de sa mort, de sa disparition, est le premier objet que le sujet dans cette dialectique, a à mettre en jeu, et qu'il met, en effet, nous le savons par mille faits, ne serait-ce que par, par exemple, l'anorexie mentale.
Et aussi bien nous savons que le fantasme de sa mort est agité communément par l'enfant dans ses rapports d'amour avec ses parents.

Cette indication d'un manque recouvrant l'autre, et dont l'essentiel est qu'il ne va pouvoir engendrer la dialectique des objets du désir.
En tant qu'elle fait le joint *du désir du sujet au désir de l'Autre*...

il y a longtemps que je vous
ai dit que c'était le même

...cette dialectique passe par ceci qui est essentiel à retenir :

- qu'il n'y est pas répondu directement,

- que c'est un manque engendré du temps précédent, qui sert à répondre au manque suscité par le temps suivant.

Je pense avoir suffisamment accentué les deux éléments essentiels que j'ai tenté d'avancer aujourd'hui, dans cette nouvelle, fondamentale, opération logique :
la *non-réciprocité* d'abord, et cet élément de *torsion dans le retour*, qui fait, que ce à quoi on revient, c'est à une utilisation déplacée de ce qui s'était formé d'abord.

Jacques-Alain MILLER

J'ai quand même l'impession que ce travail…
    un peu obscur pour nous
…vous l'éclairez et le situez par rapport au travail précédent.

LACAN - Oui, c'est fait pour ça.

Jacques-Alain MILLER

Vous avez, en quelque sorte, donné la définition la plus claire et du sujet et de sa constitution. Vous avez caractérisé le procès de cette constitution circulaire et dissymétrique, circulaire il me semble, puisque du champ du signifiant, on ne pourrait dire de préférence ou qu'il y naisse et que les étapes du parcours du sujet, ne sont pas, ne sauraient être distribuées dans un temps sans torsion.

Maintenant, cette circularité du procès n'entame pas la souveraineté du grand Autre, puisque le sujet, d'entrer simplement dans son champ, y est obligatoirement vassal.

Maintenant, vous avez surtout, il me semble, montré dans le procès de cette constitution, que ce procès était unitaire, mais qu'on pouvait y distinguer des étapes, que la sexualité en particulier, ne constituait pas un autre défilé que celui du signifiant, défilé qui serait réel alors que les défilés du signifiant seraient symboliques.

Vous avez montré au contraire, que, la sexualité tient au sujet, du discours du grand Autre et à partir de ce discours, et donc que la sexualité se place comme une des structures, *isomorphes* et pourtant décalées, en quoi se constituent les défilés du signifiant.

Et c'est de ce passage que *le sujet* reçoit tout son *être*, c'est-à-dire que son *être* est proprement *le don du signifiant*, étant entendu qu'en même temps qu'il reçoit son *être*, il reçoit son *manque à être* et que ce don est en quelque sorte, unique.

Et alors maintenant, j'en arrive…

LACAN

Est-ce que je peux me permettre simplement de ponctuer en marge, là, quelque chose qui est… il faudrait que je reprenne ce que vous venez de me dire : isomorphe.

Je ne suis pas sûr qu'on puisse absolument le dire. N'est-ce pas ?

Ceci veut dire, que la sexualité vient à s'engager dans les défilés du signifiant par son facteur léthal.

Ce n'est pas parce que nous le constatons, ce facteur léthal, qu'il est élucidé là-dedans, pas plus que « *l'être pour la mort* » n'est absolument, chez nous, monnaie courante, quoi qu'on dise, n'est-ce pas ?

Il s'introduit dans le circuit, mais il n'est pas complètement dominé là-dedans. Après tout, il n'est même pas tranché absolument.

Qu'il soit sûr qu'il soit un correctif du sexe, il l'est dans le sujet certes, voilà ce que je voulais ajouter.

Jacques-Alain MILLER

Je vais maintenant vous poser une question sur ce contexte d'aliénation qui est enfin apparu a la fin et qu'il semble que vous avez voulu traiter en dernier.

LACAN

En dernier ?
Non, j'ai l'impression que j'ai l'ai mis au milieu.
Le tout est peut-être un peu, naturellement, poussé
vers la sortie parce que je n'ai jamais tout à fait
le temps mais enfin quand même j'ai bouclé
ce que j'avais à dire sur le concept d'aliénation.
J'ai même introduit l'autre le concept de séparation.

Jacques-Alain MILLER

Est-ce que vous voulez dire que l'aliénation d'un
sujet qui a reçu cette définition…
    il est à la fois *né dans*, *constitué par*,
    et *ordonné à* un sens qui lui est extérieur
…est-ce qu'on peut dire que l'aliénation d'un sujet
ainsi défini, ne peut radicalement pas avoir
la structure de l'aliénation d'une « *conscience de soi* »,
c'est-à-dire est-ce qu'il faut comprendre cette
béance comme LACAN contre HEGEL ?

LACAN

C'est très bien ce que vous venez de dire là,
parce que c'est juste ce que venait tout de suite
de me dire GREEN. Il s'est approché en me serrant
la pince, au moins moralement, et il m'a dit :

« *Mort du structuralisme, vous êtes le fils de HEGEL.* »

Je ne suis pas d'accord !
Mais alors, je pense qu'en disant « *LACAN contre HEGEL* »,
vous êtes beaucoup plus près de la vérité.
Encore que bien sûr, il ne s'agit pas du tout
d'un débat philosophique, et puisqu'en somme deux
questions la présentifie également, peut-être
j'essaierai la prochaine fois, avec le temps qu'il
faut tout de même que je calcule pour clore ce que
j'ai à vous dire cette année, de mettre là-dessus
quelques points sur les i.

André GREEN - Les fils tuent les pères.

Quand je vous ai dit, au début de nos entretiens :

« *Je ne cherche pas, je trouve.* »

ceci veut dire que dans le champ de FREUD par exemple, on n'a qu'à se baisser pour ramasser ce qu'il y a à trouver. Le *nachträglich* par exemple, a été, dans sa réelle portée, négligé, encore qu'il fût là et qu'il n'y avait qu'à le ramasser.

Un jour, je me souviens de l'étonnement, de la surprise de quelqu'un qui était sur les mêmes pistes que moi, à voir ce qu'on pouvait faire de l'*einziger Zug*, du *trait unaire*.

Aujourd'hui, à propos de ce que j'ai introduit la dernière fois, je voudrai vous montrer l'importance, déjà désignée par mon schéma de la dernière fois, de ce que FREUD appelle, au niveau du refoulement, le *Vorstellungsrepräsentanz*.

Vorstellungs : la langue allemande a cette sorte de faille qui l'amène à mettre des « *s* » indus qui ne peuvent pas se rattacher à la déclinaison normale du déterminant mais qui lui est nécessaire pour *lier* ses mots composés.

Il y a là deux termes : *Vorstellung, Repräsentanz*.
Je vous ai parlé la dernière fois d'une forme…
que j'ai appelé la forme de l'aliénation
…que j'ai illustrée par plusieurs exemples,
et que je vous ai dit pouvoir s'articuler en un *vel* d'une nature très spéciale.

Nous pourrions aujourd'hui essayer d'articuler de quelques autres façons, disons :
« *pas de quelque chose… sans une autre chose* ».
La dialectique de l'esclave c'est évidemment :
pas de liberté sans la vie, mais pour lui, il n'y aura pas de vie avec la liberté.

Autrement dit, de l'un à l'autre il y a une condition nécessaire, et cette condition nécessaire devient précisément la raison suffisante de la perte de l'exigence originelle.

Peut-être est-ce quelque chose, ainsi, qui se présente, dans certaines circonstances, pour certains de ceux qui me suivent :
pas de moyen de me suivre sans *passer par mes signifiants*,
mais *passer par mes signifiants* comporte ce sentiment d'*aliénation*
qui les incite à chercher, selon la formule de FREUD,
« *la petite différence* », malheureusement, cette « *petite différence* »
leur fait perdre très exactement la portée
de la direction que je leur désignais.

Et c'est ainsi que…
> mon Dieu, je ne suis pas tellement chatouilleux,
> je laisse chacun suivre sa voie dans la direction
> que je montre

…je me serai volontiers passé d'avoir à relever
ce qui semblait à tel si précieux de rectifier,
dans la traduction que j'avais donnée d'abord,
de ce *Vorstellungsrepräsentanz*.

J'ai dit, FREUD dans le refoulé, insiste, accentue,
c'est que le refoulement porte sur quelque chose qui
est de l'ordre de la représentation, mais il n'a pas
dit que c'était la représentation. Il a dit que
c'était le *Vorstellungsrepräsentanz*.

Et dès que j'ai introduit, il y a plusieurs années,
cette remarque…
> qui était aussi simplement une façon de lire ce
> que FREUD écrit sous le titre de la *Verdrängung*, à
> savoir l'article qui dans la série des articles
> réunis comme *métapsychologiques* suit immédiatement
> l'article sur l'inconscient

…j'ai insisté évidemment sur le fait que FREUD dit
bien, souligne que ce n'est point là *le fait du refoulé*.

La *Verdrängung*…
> et nous verrons ce que ceci
> veut dire dans notre théorie

…va se promener ailleurs, là où il peut.

Il y aura toujours assez de ***professeurs de psychologie*** pour justifier avec le patient, qu'il prenne sens là où justement il n'est plus à sa place.

Mais insistant sur le fait que c'est la *représentation* qui est refoulée, j'ai aussi insisté sur ceci : que ce qui est refoulé, ce n'est pas *le représenté du désir*, la signification, que c'est *le représentant* – et j'ai traduit, littéralement – *de la représentation*.

Ici intervient…
    montrant, illustrant, dans l'exemple même de cette ***transmission*** que comporte un ***enseignement***, la fonction de l'aliénation
…ici intervient chez tel ou tel, plus ou moins animé par le souci des privilèges, disons par exemple, de l'autorité universitaire, ne la qualifions pas autrement, après tout, à cette autorité…
    un dixième, disons pas plus, d'infatuation d'entrée en fonction
…prétend corriger, le *représentant*, disons, *représentatif*.

Ça n'a l'air de rien, mais dans un petit livre, qui vient de sortir ou qui va immédiatement sortir, sur la psychosomatique, nous trouverons toute une argumentation sur je ne sais quelle prétendue méconnaissance qu'il y aurait dans quelque chose qu'il faut bien appeler « ***ma théorie du désir*** », et dans une petite note…
    qui se référera d'ailleurs à je ne sais quel passage insaisissable, pris dans le texte proposé par deux de mes élèves
…il soulignera qu'à me suivre, ils font du désir le *représentant représentatif* du besoin.

Je ne discute pas si, effectivement, mes élèves ont écrit cela :
nous ne sommes pas arrivés à le retrouver ensemble !

Mais l'important est ceci, que la remarque, la seule remarque pertinente de ce petit livre extrêmement peu substantiel, consiste à dire :

« *Nous, nous dirions plutôt que le désir est le représentant non représentatif* ».

Or, c'est précisément ce que je dis, ce que je veux dire et ce que je dis…
car ce que je veux dire, je le dis
…en disant, en traduisant *Vorstellungsrepräsentanz* par *représentant de la représentation*.

Pour le localiser dans notre schéma fondamental de l'essence des mécanismes originels de l'aliénation, ce *Vorstellungsrepräsentanz* est très précisément ce que nous appellerons, pour la clarté des choses…
non pas pour les compliquer ni pour ajouter un terme de plus à notre vocabulaire, mais pour bien désigner ce que je veux dire aujourd'hui
…*le premier couplage signifiant*, qui nous permet de concevoir que *le sujet apparaît d'abord dans l'Autre en tant que le premier signifiant, le signifiant unaire, surgit au champ de l'Autre et qu'il représente, comme tel, le sujet, pour un autre signifiant*.

Lequel autre signifiant a pour effet l'ἀφάνισις [aphanisis] du sujet, division du sujet pour autant que :

- le sujet apparaît quelque part comme sens,

- ailleurs il se manifeste *comme fading, comme disparition*.

C'est donc, si l'on peut dire, une affaire de vie et de mort, entre *le signifiant unaire* et *ce sujet* en tant que *signifiant binaire*, c'est la cause de sa disparition.
Le *Vorstellungsrepräsentanz*, c'est ce *signifiant binaire*.

Comment est-il mis en cause, comment vient-il à constituer le point central de l'*Urverdrängung*, de ce qui, à être passé dans l'inconscient, sera…
comme FREUD l'indique dans sa théorie
…le point d'*Anziehung*, le point d'attrait, par où seront possibles ***tous les autres refoulements***, tous les autres passages similaires, au lieu de l'*unterdrückt* :
ce qui est passé en dessous, comme signifiant.

Voilà ce dont il s'agit, dans le terme *Vorstellungsrepräsentanz*.

Ce par quoi, vous ai-je dit, le sujet en quelque sorte trouve la voie de retour, du *vel de l'aliénation*, c'est cette opération que je vous ai appelée l'autre jour « *séparation* », c'est quelque chose par où *le sujet* trouve, si l'on peut dire, ***le point faible*** du couple primitif, de l'*articulation signifiante*, en tant qu'elle est, de par son ressort, de par son essence, *aliénante*.

C'est en tant que c'est au niveau d'un désir…
au niveau du désir qui est dans l'intervalle entre ces deux signifiants, désir qui est offert au sujet, offert à son repérage dans l'expérience du discours de l'Autre, du premier Autre auquel il a affaire, l'Autre, mettons pour illustrer : la mère en l'occasion
…c'est en tant qu'au-delà de ce qu'elle dit, de ce qu'elle intime, de ce qu'elle fait surgir comme sens, motif inconnu, son désir est quelque chose qui se manifeste comme étant *au-delà ou en deçà*, comme étant *inconnu*.

C'est en ce point de manque que se constitue le désir de l'Autre, que le sujet, par un procès qui n'est pas sans tromperie…
qui n'est pas sans constituer cette sorte de torsion fondamentale par quoi ce que le sujet retrouve, c'est cette *torsion* dont je parlais la dernière fois
…qu'il revient au point initial qui est celui de son manque comme tel, de son ἀφάνισις [aphanisis], de sa *disparition*.

Nous reviendrons en détail, nous suivrons à la piste les conséquences que ceci implique dans le procès même de ce qu'on appelle la cure, le traitement, et nous verrons que cet *effet de torsion* est essentiel à intégrer à ce qu'on peut appeler « *la phase de sortie du transfert* ».

Pour l'instant ce à quoi je veux seulement m'arrêter, c'est l'essentiel de cette fonction du désir en tant que c'est pour autant qu'ici le sujet vient à jouer sa partie dans la séparation, que le S, le signifiant binaire, le *Vorstellungsrepräsentanz*, est comme tel, *unterdrückt*, c'est-à-dire chu dans le dessous.

La chose est essentielle à bien articuler,
et en quelque sorte, vient tout de suite retentir,
jeter quelque lumière…
ce qui est le signe d'une approche
qui est justement ce que nous appelons
dans notre vocabulaire, dans notre pratique,
l'interprétation
…jeter quelque lumière à la fois sur des régions
très différentes.

Il n'est peut-être pas inutile de faire sentir au
passage…
si métaphysique, par rapport à notre expérience,
que cela puisse paraître tout d'abord, mais
enfin, dans une technique qui…
comme incidemment et comme si
la chose allait d'elle-même
…fait fréquemment allusion,
use du terme de *libérer* quelque chose
…est-ce qu'il est tout à fait étranger à notre champ
de dire que c'est là que se joue l'affaire de ce
terme, après tout qui mérite bien…
comme un autre auquel nous l'avons appliqué
…la qualification de fantôme, qui s'appelle *la liberté* ?

Ce dont le sujet a à se *libérer*, c'est de cet *effet aphanisique du signifiant binaire* et si nous y regardons de près,
nous verrons qu'effectivement ce n'est pas autre
chose dont il s'agit dans la fonction de *la liberté*.

Ce n'est point pour rien, qu'ayant à illustrer
la dernière fois, à justifier ce terme de *vel de l'aliénation*,
au niveau de notre expérience, les deux des supports
les plus certains, les plus évidents qui nous soient
venus, c'est ce choix, ces deux choix différents
l'un de l'autre, et qui de leur formule structurent :

— l'un la position de l'*esclave*,

— l'autre la position du *maître*.

À l'un, le choix étant donné de « *la liberté ou la vie* »,
et que c'est de résoudre, « *pas de liberté sans la vie* »,
que la vie reste à jamais écornée de cette liberté.

Car à regarder les choses, certes d'un regard
à porter plus loin, vous verrez que c'est exactement
de la même façon que se structure *l'aliénation du maître*.
Car si HEGEL nous indique que le statut du maître
s'instaure de la lutte à mort…
de pur prestige, souligne-t-il
…c'est bien que c'est de la mort comme telle,
que c'est de faire passer son choix par la mort,
que le maître, lui aussi, constitue son aliénation
fondamentale.

Car aussi bien, à peine ai-je eu besoin de le
souligner qu'assurément, bien sûr, on peut dire que *la mort ne lui est* - pas plus qu'à l'esclavage - *épargnée*.
Il l'aura toujours à la fin et c'est là qu'est
la limite de sa liberté.

Mais c'est trop peu dire, car si la mort dont il
s'agit n'est pas cette mort constitutive du choix
aliénant du maître…
mort — lutte à mort, dit HEGEL, de pur prestige
…la révélation de l'essence du maître se manifeste au
moment de la Terreur où c'est à lui qu'on dit :
« *la liberté ou la mort* », et où il n'a évidemment que la mort
à choisir pour avoir la liberté.

Le terme, l'image suprême du maître,
c'est ce personnage de la tragédie claudélienne,
Sygne de Coûfontaine, que j'ai longuement - à un
détour de mon séminaire[79] - commentée.
Et pour autant que de son registre, qui est le
registre du maître, elle n'a rien voulu abandonner,
que les valeurs auxquelles elle sacrifie ne lui
apporte, en plus de son sacrifice, que la nécessité
de renoncer, jusqu'en son tréfonds, à son être même.

C'est en tant que par le sacrifice à ces valeurs,
elle est poussée, elle est acculée, forcée à renoncer
à son essence même d'*être*, au plus intime de son *être*,
qu'elle illustre à la fin ceci :
ce qu'il y a d'aliénation radicale de la liberté
chez le maître lui-même.

79 Séminaire Le transfert (1960-61), Seuil, 2001, séances des 03-05, 10-05, 17-05, 24-05-1961.

Ai-je besoin d'accentuer ce que ce *Repräsentanz* du signifiant a d'essentiel dans son sens ? Ai-je besoin d'accentuer qu'il faut entendre ici *Repräsentanz* - mais mon Dieu - à la façon dont les choses se passent, au niveau réel où se passe, dans tout domaine humain, la communication.

Ces *représentants*, mais c'est ce que nous appelons communément le *représentant de la France*, par exemple. Qu'est-ce qu'ils ont affaire les diplomates quand ils dialoguent ?

Très précisément ils ne jouent vis-à-vis l'un de l'autre que cette fonction d'être de purs *représentants*, et surtout il ne faut pas qu'intervienne ce quelque chose qui serait de leur signification propre.

Quand les diplomates dialoguent, ils sont censés représenter quelque chose dont la signification…
    d'ailleurs mouvante
…est au-delà : la France.

Mais dans le dialogue même, chacun n'a à enregistrer ce que l'autre transmet, que dans ses termes, dans sa fonction de signifiant, et les deux diplomates qui dialoguent, n'ont pas…
    autant que possible,
    essentiellement dans la structure
…à tenir compte de ce qu'est l'*autre* comme présence, comme homme plus ou moins sympathique et avec lequel il peut diversement s'agir d'inter-psychologie, ce n'est qu'une impureté dans le jeu.

Le terme *Repräsentanz* est à proprement parler, à faire intervenir dans ce sens du *signifiant,* où ce qui est souligné c'est qu'il a à être *enregistré*, *pris* comme tel, mais qu'il est essentiellement aux pôles opposés de la signification.

La signification qui joue, qui entre en jeu, dans la *Vorstellung,* et d'ailleurs la *Vorstellung* est celle à laquelle nous avons affaire en psychologie, c'est à dire la prise en charge, la mise en jeu, de ce qu'il en est des objets du monde, sous la parenthèse d'un sujet.

Ceci se passe ici :
un S avec une parenthèse dans laquelle se déroulerait
toute la suite que vous pouvez imaginer de *a, a', a"…*
[*S(a,a',a'',…)*] et ainsi de suite.

Ici est cette subjectivité à laquelle se suspend
la théorie de la connaissance.

Disons, bien sûr, qu'à toute *représentation* il faut un *sujet*,
mais ce que nous apprend l'origine du sujet,
est que ce sujet n'est jamais un sujet pur,
que chaque sujet ne se sustente pas dans le monde
avec sa *Weltanschauung* [conception du monde] originale ou originelle,
et que ce dont il s'agirait…
    ce serait en somme, comme nous l'indique
    encore une considération psychologique
    ou psychosociologique arriérée
…que ce dont ***il s'agirait***, que ce qu'***il y aurait*** à faire,
que « *le chemin de la vérité* » ***serait*** en quelque sorte *l'enquête* :
la totalisation, la statistique sur *la somme des Weltanschauung*,
sur ce qu'il en est de l'*opinion*. [la réalité comme somme des représentations]

Les choses pourraient ***être ainsi*** si en effet il y avait
dans le monde une série de sujets, avec chacun
la charge de représenter certaines ***conceptions du monde***.

C'est là, très essentiellement, la faute, la faille,
l'erreur philosophique, insoutenable…
    d'ailleurs jamais radicalement soutenue
…de l'idéalisme.

Mais ce qui constitue le sujet, nous montre qu'il y a
toujours la corrélation, le corrélatif de ce point,
quelque part, d'ἀφάνισις [aphanisis] du sujet, et que c'est là
que s'institue, dans notre *aliénation*, dans cette *division*
fondamentale, ce qu'il en est de *la dialectique du sujet*.

Ici bien sûr, s'appelle quelque chose qui vient là
pour répondre à la question qui a pu m'être posée
la dernière fois, concernant ce qui ferait que
j'adhère, plus ou moins, à la dialectique hégélienne.

Est-ce qu'il ne suffirait pas ici que je réponde que dans ce *vel*, ce point sensible, ce point de balance, il n'y a de surgissement du sujet au niveau du sens, que de l'ἀφάνισις [aphanisis] du sujet en l'*autre lieu* qui est celui de l'inconscient ?

Est-ce qu'il serait besoin de signaler autre chose, ni plus, que ceci ne comporte aucune médiation, et que je me charge…

que je me fais fort, si j'y suis provoqué

…de montrer que l'expérience effective, celle de ce qui s'est inauguré dans cette voie visée comme celle d'un savoir, d'un savoir absolu, ne nous amène jamais et en rien, à quelque chose qui puisse d'aucune façon illustrer la vision hégélienne de *synthèses successives*, et *qui laisse même apparaître la promesse* de ce qui est en lui, chez lui, lié obscurément à ce profil, dans cette visée dernière, de ce que *quelqu'un d'autre*[80] a illustré ici plaisamment, sous ce titre du « *Dimanche de la vie* », *de ce moment où plus aucune ouverture ne restera béante au cœur du sujet*.

Mais il me suffira… et je crois qu'il est nécessaire qu'ici j'indique d'où procède ce qu'on peut bien appeler le *leurre hégélien*, et comment il est en quelque sorte inclus dans la démarche inaugurale, dans celle du « *je pense* » cartésien, pour autant que je vous y ai désigné le point inaugural qui introduit dans l'*Histoire*, dans notre expérience, dans notre nécessité, qui nous empêche à jamais de méconnaître le *vel de l'aliénation*, parce qu'il y a été, pour la première fois pris pour le constituant de ce quelque chose dès lors d'inéliminable dans son ***fondement radical***, et qui est une fois de plus à spécifier ce dont il s'agit comme la dialectique du sujet.

Aussi bien, cette référence, dans la suite, me sera-t-elle assez essentielle…

assez essentielle pour caractériser ce qu'il en est de l'expérience du transfert

pour que je revienne, ici, à en articuler quelques traits.

---

80 Raymond Queneau, Le dimanche de la vie (1952), Gallimard, Follio n°442 ; avec en exergue cette citation : « Le moment idéal réside justement dans cette licence exempte de soucis : c'est le dimanche de la vie, qui nivelle tout et éloigne tout ce qui est mauvais. » G.W.F. Hegel , Esthétique.

- Ce qui fait la démarche cartésienne,
- ce qu'elle a de nouveau,
- ce qui fait qu'elle se distingue de cette recherche de l'επιστήμε [épistémè] dans *la pensée antique*,
- ce qui fait qu'elle se distingue de ce qui en a été l'un des termes, à savoir le scepticisme,

…c'est ce que nous allons ici tâcher d'articuler de cette double fonction même que nous avons rapproché la dernière fois de *l'aliénation* et de la *séparation*.

Qu'est-ce que cherche DESCARTES ?
Je vous l'ai dit…
je n'ai pas besoin de le répéter, de l'illustrer, textes en main, vous le verrez, je peux après tout en prendre quelque extrait
…c'est *la certitude* :

« *Un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux* – soulignez désir – *pour voir clair* – en quoi ? – *en mes actions, et marcher avec assurance en cette vie* ».[81]

Est-ce que déjà il ne s'agit pas là de tout autre chose que de la visée du savoir ?

Est-ce que nous ne voyons pas là l'originalité de cette démarche, qui n'est pas une démarche de dialecticien ni de professeur, encore bien moins une démarche de cavalier ?

On l'a souligné, non seulement la biographie de DESCARTES est marquée avant tout de cette recherche, de cette errance dans le monde, de ces rencontres, et - après tout - de ce dessein secret.

Ce n'est pas simplement parce que nous y apportons - comme ailleurs - ce souci de la biographie…
après tout, je suis de ceux qui le considère comme secondaire au regard du sens d'une œuvre
…mais c'est que DESCARTES lui-même souligne que cette biographie, sa démarche, est pour lui essentielle à la communication de sa méthode, de ce chemin qu'il a trouvé vers la vérité.

---

81 René Descartes, Discours de la méthode (I, 14).

Et il le souligne comme tel, il articule proprement que ce qu'il donné ce n'est pas…
comme a tenté de le faire BACON,
quelques années auparavant
…que ça n'est pas le moyen général de bien conduire sa raison, par exemple, sans l'abdiquer devant l'expérience, ce n'est pas cela du tout.

C'est sa méthode propre en tant qu'il est parti dans cette voie, qu'il est parti dans le sens de ce *désir* :

- dans le sens de cette recherche, qui est « *marcher avec assurance* »,

- dans ce « *désir d'apprendre à distinguer le vrai du faux, pour voir clair* »
en quoi ? « *en mes actions* ».

Cet exemple, donc, est particulier.

Là aussi je pourrai vous pointer des textes puisque il va jusqu'à ajouter ceci :

« *ce qui fut pour moi à tel moment mon chemin, ne paraît à d'autres pas bon, c'est leur affaire, qu'ils recueillent de mon chemin, de mon expérience, ce qu'ils ont à en recueillir* »

Et ceci fait partie de l'introduction par DESCARTES, de son chemin à lui vers la science.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas là, visée du savoir ?

Est-ce à dire que le poids du savoir ne soit pas là présent, dans l'incidence de DESCARTES ?

Mais bien sûr, c'est par là qu'il commence, du savoir il y en a à revendre, il y en a toujours, il y en a encore, ce n'est pas pour rien, ce n'est pas moi qui impose ici cette allusion, c'est son texte même.

Il a été formé par les meilleurs professeurs, il sort du collège de La Flèche, il est élève des Jésuites, pour ce qui est du ***savoir*** et aussi bien de la ***sapience***, là ça ne manque pas.

Irai-je jusqu'à dire que, il convient de ***centrer***, de ***nommer***, de ***bien voir*** ce qui est là, ce dont il s'agit, et ce qu'il s'agit aussi pour lui de démontrer dans cette diversité, cette abondance, cette surabondance même, de ce qui lui est apporté comme savoir, il n'est peut-être pas à considérer comme rien que ce soit justement de sa sortie de chez les Jésuites, qu'il emporte cette visée aiguë.

Est-ce que derrière un certain mode de la ***transmission*** du savoir, il n'y a pas quelque chose qui nous intéresse toujours au plus vif, au cœur de ce qui se transmet, à travers une certaine sagesse humaniste ? Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose comme un *perinde ac cadaver*[82] caché qui n'est pas là où on le met, dans la prétendue mort qu'exigerait de chacun la règle de Saint IGNACE ?

Pour moi, je n'y suis pas très sensible : ces Jésuites…
tels que je les vois, moi, du dehors
…ils m'apparaissent toujours plutôt bien là, et même assez frétillants. Ils font bien sentir leur présence et dans une diversité qui est bien loin d'évoquer celle de la mort.

La mort dont il s'agit est celle qui est cachée derrière la notion même de l'humanisme, au cœur de toute considération humaniste, et jusque dans ce terme qu'on essaie d'animer toujours sous le titre de « *sciences humaines* », il y a quelque chose que nous appellerons « *un cadavre dans le placard* ».

C'est cela ce dont il s'agit, et c'est en cela que DESCARTES trouve une voie nouvelle.

Sa visée n'est pas de réfutation des ***savoirs incertains***.

Il les laissera - les savoirs - courir bien tranquilles et avec eux encore, toutes les règles de vie sociale que l'on voudra.

82 Perinde ac cadaver : Locution latine issue des règlements de l'ordre religieux jésuite d'Ignace de Loyola (XVI^{ème} siècle), qui exigeait de ses membres une obéissance fidèle et silencieuse « comme un cadavre ».

Et la preuve d'ailleurs, c'est qu'aussi bien, l'autre terme du *vel de l'aliénation*, tel qu'il se présente à ce moment inaugural du surgissement de ce terme qui s'appelle le sujet, et qui serait ce qu'il a également présent, tout près de lui, dans son temps, le moment historique du début du XVII^{ème} siècle : celui de ***la pullulation*** de ce qu'on appelle *les libertins* et qui sont en réalité, les *pyrrhoniens*, les *sceptiques*.

PASCAL les désigne par leur nom, à ceci près qu'il n'en ***accentue*** pas d'une façon suffisamment libre le sens et le relief.

Le *scepticisme*, ce n'est pas la mise en doute…
en quelque sorte successive et énumérable
…de toutes les opinions, de toutes les voies plus ou moins *précaires*, où a tenté de se glisser *le chemin du savoir*.

C'est la tenue de cette position subjective :

« *On ne peut rien savoir* ».

Il y a là quelque chose qui mériterait d'être illustré par l'éventail, la moire, le chatoiement de ceux qui en ont été les incarnations historiques.

Je voudrais vous montrer que MONTAIGNE, par un certain côté, c'est vraiment celui qui s'est centré, non pas autour d'un *scepticisme*, mais autour d'un moment vivant de cette ἀφάνισις [aphanisis] du sujet.

Et c'est en cela qu'il est fécond, qu'il est guide éternel qui reste et qui dépasse tout ce qu'il a pu représenter comme moment à définir d'un tournant historique.

Mais ce n'est point là le *scepticisme* :

- le *scepticisme* est quelque chose que nous ne connaissons plus,

- le *scepticisme* est une éthique,

- le *scepticisme* est un mode de soutient de l'homme dans la vie, qui implique une position si difficile, si héroïque que nous ne pouvons même plus l'imaginer, justement peut-être en raison de cette faille, de ce passage qui nous a été désigné - dans quoi ? - dans ce passage trouvé par DESCARTES et qui est celui qui porte la recherche du chemin de la certitude dans la faille, dans ce point même du ***vel*** de l'aliénation auquel il n'y a d'issue que de la voie du désir.

Ce *désir de certitude*, il a beau pour DESCARTES n'aboutir qu'au doute, d'avoir choisi ce chemin est cela même qui l'a mené à opérer une séparation bien singulière.

Je voudrais simplement toucher quelques termes, toucher quelques points, parce que ce seront pour nous repères à quelques-uns des termes d'une des fonctions essentielles - quoique masquée - qui soit encore vivante, présente et directive dans notre méthode investigatrice qui est celle de l'***inconscient***.

On pourrait dire que DESCARTES…
à se pousser lui-même par une méthode dont j'ai bien toujours souligné devant vous…
et j'ai été assez satisfait en relisant ces textes de voir que là je ne brode pas, que ce n'est point un commentaire
…qu'effectivement pour lui, comme là où je vous le dis, la certitude ça n'est pas un moment en quelque sorte qu'on puisse tenir pour acquis une fois qu'il a été franchi, il faut qu'il soit, à chaque fois, par chacun répété, c'est une ascèse.
C'est un joint et c'est un ***point d'orientation*** particulièrement difficile à soutenir dans ce tranchant qui fait sa valeur essentielle et qui est à proprement parler l'instauration comme telle de ce quelque chose de séparé
…on pourrait dire que quand DESCARTES saisit, tient, nous dirons, inaugure, le concept d'une certitude qui ne tiendrait toute entière que dans ce « je pense » de la cogitation…

si l'on peut dire, marquée même de ce point
de non-issue qu'il y a entre l'annihilation
du savoir et le scepticisme qui ne sont point
deux choses semblables
…on pourrait dire que son erreur, c'est de croire que c'est là un savoir, que de cette *certitude* il puisse dire qu'il sache quelque chose, comme je l'ai déjà dit devant vous, que ce « je pense » ne soit pas simple point d'évanouissement.

Mais c'est qu'il y a autre chose qu'il a fait et qui est essentiel dans cette séparation.
Et cet autre trait essentiel concerne le champ qu'il ne nomme pas, mais qui est le champ même où errent tous ces savoirs, dont il a dit qu'il convenait de les mettre dans une suspension radicale.

C'est au niveau de ce plus vaste sujet, *le sujet supposé savoir*…
supposé savoir jusqu'à lui
…à savoir Dieu.

Vous savez qu'il ne peut faire qu'en ***réintroduire*** la présence, mais de quelle façon singulière !

De façon absolument essentielle, en ceci que c'est là, à son propos à lui…
non pas au sien, qui tient ce « je pense »
…à son propos à lui se pose ***la question des*** *vérités éternelles*, que pour s'assurer qu'il n'y a point en face de lui un Dieu trompeur, il lui faut passer par ce médium d'un être dont, dans son registre…
ceci mériterait, bien sûr,
de plus longs commentaires
…ce n'est pas tellement d'un être parfait qu'il s'agit, mais d'un être infini.

DESCARTES reste-t-il donc là accroché à ce qu'il en a toujours été jusqu'à lui, que toute recherche, que toute voie de science, doive s'assurer de ceci : que cette science actuelle existe quelque part, dans un être existant et qui s'appelle Dieu, en d'autres termes *que Dieu soit supposé savoir*.

Ceci peut vous paraître… peut vous paraître que je vous emmène loin de ce qui est du champ de notre expérience, et pourtant, je le rappelle ici…
pour en quelque sorte, à la fois m'excuser et maintenir votre attention bien au niveau de ce qui est le champ de notre expérience
…c'est que ce *sujet supposé savoir* c'est *l'analyste*, pour nous.

Et ce que nous aurons la prochaine fois à discuter, quand il s'agit de la fonction du transfert, c'est comment il se fait que nous n'ayons, nous, nul besoin de l'expérience, de la pensée expérimentant l'idée d'un être parfait, infini. Qui donc songerait à attribuer ces dimensions à son analyste, pour que s'introduise la fonction du *sujet supposé savoir* ?

Mais revenons à notre DESCARTES et à son *sujet supposé savoir*.
Comment s'en débarrasse-t-il ?
Eh bien - vous le savez - par son volontarisme, par la primauté donnée au vouloir de Dieu.
C'est assurément un des plus extraordinaires tours d'escrime qui ait jamais été porté dans l'histoire de l'esprit :
les vérités éternelles sont éternelles parce que Dieu les veut telles.

Je pense que vous appréciez l'élégance d'une telle solution qui, en quelque sorte, de toute une part des vérités, et justement les éternelles, lui laisse la charge.

Entendez bien que DESCARTES veut dire, et dit, que si deux et deux font quatre, c'est parce que Dieu le veut, tout simplement que c'est son affaire.
Or c'est vrai que c'est son affaire, et que deux et deux font quatre n'est pas quelque chose qui aille de soi, sans sa présence.

Je vais tâcher d'illustrer ici ce que j'entends dire.
DESCARTES, quand il nous parle de son procès, de sa méthode, des idées claires et des idées confuses, des idées simples et des idées complexes, entre ces deux termes de sa méthode, met l'ordre à suivre.

Il est bien possible, après tout, que *(1+1+1+1)* ne fasse pas quatre, et je dois vous dire que ce sur quoi je suis en train, pour vous, d'articuler le *vel* de l'aliénation en est bel et bien l'exemple.

Car, dans l'ordre cardinal, ceci donnerait à peu près quelque chose comme ceci : *1+(1+(1+(1)))…*
chaque fois qu'on introduit un nouveau terme, il y en a toujours un ou plusieurs des autres qui risquent de nous glisser entre les doigts.

Mais pour en arriver là, ce qui importe ce n'est pas le cardinal, c'est l'ordinal :
il y a une première opération mentale à faire, puis une seconde, puis une troisième, puis une quatrième.

Si vous ne les faites pas dans l'ordre, vous les manquez. Et de savoir si, au bout du compte, ça fait trois, ça fait quatre ou deux, est relativement secondaire, c'est l'affaire de Dieu.

En d'autres termes, ce que DESCARTES introduit, s'illustre aussitôt…
car son *Discours de la méthode*, il l'introduit
en même temps que sa géométrie, sa *Dioptrique*,
et encore un troisième traité
…ce que DESCARTES introduit, c'est quelque chose qui n'est pas, pour nous, à formuler d'une façon dont je puisse dire qu'elle doive être vraiment *transparente*, mais qui - tout de même - est indiquée dans le sens que je vais vous dire.

Il substitue les *petites lettres* : *a,b,c*, etc., de son algèbre, aux *grandes*. Les grandes, c'est si vous voulez, les lettres de l'alphabet hébreu avec lesquelles Dieu a créé le monde, et dont vous savez qu'elles ont un envers qui est numéral, c'est-à-dire :
qu'à chacune correspond un nombre.

La différence des *petites lettres* de DESCARTES avec les *grandes*, c'est que *les petites lettres de DESCARTES n'ont pas de nombre*, qu'elles sont interchangeables, et que seul l'ordre des commutation définira leur procès.

De ce qu'il y a dans le nombre de déjà impliqué de la présence de l'Autre - mon Dieu - il suffirait pour l'illustrer de vous dire que *la suite des nombres*, on ne peut la figurer qu'à y introduire un certain terme de numération, c'est-à-dire le zéro, d'une façon plus ou moins larvée.

Or, le zéro, c'est la présence du sujet, qui à ce niveau là *totalise* : nous ne pouvons pas l'extraire de la dialectique du sujet et de l'Autre.
Pour un temps, où il se joint, il fait subsister ce champ dont la neutralité apparente n'est autre que la présence du désir comme tel.
Bien sûr, ceci je ne l'illustrerai que par effet de retour, pourtant nous aurons pu faire quelques pas plus avant dans la fonction du désir.

DESCARTES, pour un temps, inaugure *les bases* de départ *d'une science* dans laquelle Dieu n'a rien à voir.
Car c'est la caractéristique de notre science, sa différence d'avec les sciences antiques, c'est que nous avons une science où personne n'ose même, sans ridicule, se demander si Dieu en sait quelque chose, si Dieu feuillette les traités de mathématiques modernes pour se tenir au courant.

Je me suis assez avancé aujourd'hui, et je m'excuse de ne pas l'avoir fait plus…

C'est là-dessus que je vais vous désigner, constante, ce qui est *la dernière visée* de mon discours de cette année, de poser la question de la position de l'analyse dans la science qui est de savoir si l'analyse est, peut se situer dans notre science, notre science considérée comme celle où Dieu n'a rien à voir.

LACAN

Je vous donne l'occasion tout de suite de compléter la portée de ce que je vous ai dit aujourd'hui, à un autre niveau, j'en serais heureux.

André GREEN

J'ai du mal à *l'articuler* avec ce que vous avez dit après.

LACAN

C'est bref, bien sûr. Parce qu'en réalité je n'ai pas pu, en effet, y revenir.

André GREEN

Est-ce qu'il n'y aurait pas, justement, un moyen de l'articuler, par rapport à ce que vous avez dit ensuite. La relation du sujet au miroir, justement par rapport à ce que vous avez dit ensuite.
La relation du sujet au miroir, en tant qu'elle le renvoie au *sujet supposé savoir* qui est dans le miroir.

LACAN

Mouais…
Enfin, je ne vous suivrai pas dans cette direction. Je ne vous suivrai pas dans cette direction parce que je crois que c'est un court-circuit.

Le point où se branche la reprise du *Vorstellungsrepräsentanz…*
qui est tout de même très nécessaire dans mon discours d'aujourd'hui, n'est-ce pas
…le point que je vous ai dit être, si vous voulez, le point virtuel de la fonction de la liberté, pour autant que ce choix, le *vel* se manifeste là entre le signifiant et le sujet, je l'ai illustré d'un bref rappel, d'une indication, d'une ouverture sur ce qu'on pourrait dire des avatars de cette liberté qui, en fin de compte, n'est bien entendu jamais retrouvée par personne de sérieux.

Et puis je suis passé à DESCARTES.
Je suis passé à ce DESCARTES qui ne s'en soucie guère, sinon en acte.
C'est en acte et par cette voie où il trouve sa certitude, que sa liberté à lui, passe.
Ça ne veut pas dire qu'il nous la lègue, à titre de compte en banque !

Ce lieu du *Vorstellungsrepräsentanz*, en tant qu'il va nous permettre d'y situer très précisément certains éléments qui nous intéressent, ça sera par là qu'il faudra encore que je passe la prochaine fois avant de faire jouer devant vous, au niveau du transfert, ces termes que j'ai été forcé d'introduire aujourd'hui autour de la fonction de l'Autre.

Ce sont des choses, en apparence, fort éloignées de notre domaine, mais que, quand même, je ne suis pas forcé d'annoncer dès aujourd'hui.
C'est très exactement le psychosomatique.

Le psychosomatique, c'est quelque chose qui n'est pas un signifiant mais qui, quand même, arrive là. C'est dans la mesure où l'affaire de l'induction signifiante au niveau du sujet s'est passée d'une façon qui ne mette pas en jeu l'ἀφάνισις [aphanisis] du sujet, que le psychosomatique est concevable.

En d'autres termes quand dans le petit ouvrage dont je parlais tout à l'heure, et dont vous pourrez mesurer l'ampleur de bavardage, on fait cette petite remarque qui, encore qu'elle prétende réfuter, non pas moi, je ne suis - Dieu merci - pas mis en cause, mais ceux qui parlent en mon nom, quand il rectifie que le désir n'est pas représentatif du besoin.

En effet c'est tout à fait quelque chose d'absolument essentiel, car c'est dans la mesure où un besoin vient à être intéressé dans cette fonction…

parce qu'à cette place le *Vorstellungsrepräsentanz* peut quelque chose qui limitera beaucoup, bien sûr, notre jeu d'interprétation pour la raison que *le sujet en tant qu'*ἀφάνισις [aphanisis] n'y est pas intéressé

…que la psychosomatique peut être conçue comme quelque chose qui soit quelque chose d'autre que ce simple bavardage de dire qu'il y a une doublure psychique à tout ce qui se passe de somatique.
On le sait depuis bien longtemps, si nous parlons de psychosomatique, c'est dans la mesure où doit y intervenir le désir, c'est en tant que, ici, le chaînon *désir* est conservé, même si nous ne pouvons plus tenir compte de la fonction ἀφάνισις du sujet.

J'indique cela, maintenant après tout, pourquoi ne pas même m'y tenir ?

Puisque après tout, pour ce qui est de mon sujet de cette année, à savoir *Les fondements de la psychanalyse*, ce commentaire latéral sera peut-être de toute façon trop bref pour faire ailleurs que dans les esprits déjà préparés - parce qu'ils ont déjà travaillé ce champ - un effet de lumière.

Pourtant, je le rementionnerai la prochaine fois au début de ce que j'aurai à énoncer.

Je voudrais encore bien vous faire sentir alors, puisque je suis sur ce terrain, ce de quoi il s'agit. Dans le réflexe conditionné, dans l'expérience pavlovienne, on ne remarque pas, on ne remarque pas assez, qu'elle n'est possible que pour autant que l'exercice d'une fonction, d'une fonction biologique, de ce à quoi nous pouvons attacher la fonction unifiante, totalisante du besoin, que c'est pour autant qu'elle est démontrable, à savoir que plus d'un organe y interfère, à savoir que, si vous avez fait sécréter votre chien à la vue d'un morceau de viande, ce qui va vous intéresser à partir de là, c'est la chose coupée à l'endroit de la sécrétion salivaire.

Et que ce qu'il s'agit, c'est de montrer que c'est articulable avec quelque chose qui fonctionne comme signifiant — puisque c'est fait par l'*expérimentateur*.
En d'autres termes, l'Autre est là.

Mais pour ce qui est de démontrer quelque chose quant au prétendu psychisme du malheureux animal, ça ne démontre absolument rien. Même les prétendus effets de névrose qu'on obtient, ne sont pas des effets de névrose, pour une simple raison, c'est qu'ils ne sont pas analysables par la parole.

Qu'on produise des choses, c'est fort intéressant, mais vous en savez très bien quel est l'intérêt majeur de ces réflexes conditionnés :
c'est de voir ce que l'animal peut percevoir, c'est-à-dire de nous servir du signifiant qui n'est pas un signifiant pour lui, mais qui pour fonctionner comme signifiant doit tout de même s'inscrire dans une différence, pour voir ce qu'il y a de *différentiel* possible au niveau de son *perceptum*, ce qui ne veut d'ailleurs absolument pas dire qu'il en sera le *percipiens* au sens subjectif du mot.

Le principal intérêt de ces expériences c'est de nous permettre de faire voir chez l'animal quel est l'éventail différentiel, au niveau ici d'une perception mais d'une perception qui n'a rien d'une représentation.

Forcément car ce n'est pas ici d'un autre sujet qu'il puisse s'agir que du sujet de l'expérimentateur.
Ça va encore même bien plus loin, nous interrogeons l'animal sur notre perception. Cette façon de limiter la portée des ***expériences pavloviennes***, est d'ailleurs du même coup la façon de leur restituer leur très grande et véritable importance.

Quels sont ses bénéfices effectifs, scientifiques ? Ce sont ceux-là que je dis et d'ailleurs, ce n'est pour rien d'autre qu'elles sont *effectivement* employées.
L'intérêt, finalement, peut être de nous apercevoir de la question quand même, qui est soulevée, par le fait que tout de même nous découvrons chez l'animal que ces signifiants qui sont les nôtres, puisque comme je vous l'ai dit, ***c'est nous qui les échelonnons en perception***, nous expérimentateurs, tout de même, traduisent entre eux une sorte d'équivalence qui est faite pour faire pointer une question.

Je ne dis pas que je la résous en la posant.
Une sorte d'équivalence qui est faite pour nous permettre de pointer la question, si je puis dire, du réalisme, de ce nombre dont je parlais tout à l'heure.

Sous une forme qui n'est pas celle du nombre, au sens où je vous l'ai, là, au tableau, décomposé, et où je vous montre quelle question implique en lui tout usage du nombre et ce qui fait que *l'arithmétique* est une science qui a été, non pas du tout affectée, mais littéralement arrêtée, barrée, par *l'intrusion de l'algébrisme*.

Dans un autre sens, le nombre, à titre de fréquence, de fréquence pure, intervient dans ce que nous pouvons appeler, à remettre les choses en place, le signal pavlovien, c'est à savoir, qu'un animal conditionné à ***cent incitations visuelles à la seconde***, réagit à ***cent incitations auditives à la seconde***.

Ici, peut commencer l'indication de ce qui, dans l'expérimentation introduit une question nouvelle, car vous sentez bien qu'il ne s'agit pas, encore, pour autant, de quelque chose auquel nous puissions donner plein statut de signifiant, sinon pour nous, bien sûr, qui comptons les fréquences.

Mais, tout de même, si l'animal, sans apprentissage, passe des cent de fréquence dans un registre au cent de fréquence dans un autre, ça nous permet peut-être d'aller un peu plus loin sur ce qu'il en est de la structure proprement perceptive.

J'en ai profité pour vous dire les choses que je voulais vous dire et que je ne vous avais pas dites. Restons-en là.

Le but de mon enseignement a été et reste de former des analystes .
La formation des analystes est un sujet qui est à l'ordre du jour de la recherche analytique.

Néanmoins il est clair…
et je vous en ai déjà donné des témoignages, tout au moins indiqué l'endroit dans la littérature analytique où vous pouvez les trouver
…que les principes s'en dérobent.

Il est clair, dans l'expérience de tous ceux qui ont passé par cette formation, qu'à l'insuffisance des critères se substitue, à beaucoup d'étapes de cette formation, quelque chose qui est de l'ordre de la cérémonie, ce qui, pour ce dont il s'agit, ne peut se traduire que d'une façon : la simulation.

Car il n'y a pour le psychanalyste, aucun au-delà, aucun au-delà substantiel à quoi pourrait se rapporter ce en quoi il se sent fondé à exercer sa fonction.

Ce qu'il obtient, pourtant, est d'un prix inexprimable, ce qu'il obtient, à savoir…
je vous l'articulerai aujourd'hui
…la confiance d'un sujet en tant que tel, et les résultats que ceci, par les voies d'une certaine technique, comporte.

Ceci est ce qui doit nous arrêter car le ***psychanalyste*** ne se présente pas comme un Dieu, il n'est pas Dieu pour son patient.

Que signifie cette confiance…
confiance d'ailleurs dont nous allons montrer les articulations
…que signifie cette confiance, autour de quoi tourne-t-elle?

Sans doute, pour celui qui s'y fie, qui en reçoit la récompense, la question peut être élidée.
Elle ne peut pas l'être pour le psychanalyste.
La formation du psychanalyste exige qu'il sache, dans ce procès où il conduit son patient, autour de quoi le mouvement tourne.
Lui doit savoir, à lui doit être transmis - et dans une expérience - ce dans quoi il retourne.

Ce point, ce point-pivot, c'est ce que je désigne…
> d'une façon qui, je le pense, vous apparaît déjà suffisamment motivée mais qui, j'espère, à mesure de notre progrès, vous apparaîtra de plus en plus claire, de plus en plus nécessaire

…c'est ce que je désigne sous ce nom: *le désir du psychanalyste*.

Je vous ai montré la dernière fois, cette place où se situe la démarche cartésienne, cette place par où s'est une fois désengrenée une démarche, une démarche qui dans son origine et dans sa fin *ne va pas essentiellement vers la science* mais vers sa propre certitude, et qui est au principe de ce qui n'est pas la science…
> au sens où depuis PLATON, et avant, elle a fait l'objet de la méditation des philosophes

…mais *La* science, l'accent étant mis sur ce « *La* » et non pas sur le mot « science ».

On savait déjà ce qu'il en était des conditions de *la science*, mais celle dans laquelle nous sommes pris, qui forme le contexte de notre action à tous, dans le temps que nous vivons, et à laquelle ne peut pas échapper le psychanalyste lui-même, parce qu'elle fait, à lui aussi, partie de ses conditions, cette science c'est *La* science, celle-là.

C'est par rapport à celle-là que nous avons à situer la psychanalyse. Nous ne le pouvons faire que par l'articulation de cette démarche première, *la démarche cartésienne* en tant qu'elle fonde le sujet.
Et c'est à la place du sujet cartésien que nous avons affaire à ce phénomène découvert, de l'inconscient, qui ne peut s'articuler que par la révision que nous avons faite du fondement du sujet cartésien et de ce qu'il comporte de fécond.

J'irai d'abord aujourd'hui à la phénoménologie
de ce transfert.
Le transfert est un phénomène où sont inclus ensemble
le sujet et le psychanalyste.

Le diviser dans les termes de « *transfert* » et de
« *contre-transfert* »…
    quelle que soit *la hardiesse*, quelle que soit la
    désinvolture des propos qu'on se permet sur ce thème
…ce n'est jamais qu'*une façon d'éluder* ce dont il s'agit.

Le transfert est un phénomène essentiel, lié au désir
comme phénomène nodal de l'être humain, qui a été
découvert avant FREUD.

Il a été parfaitement articulé…
    j'ai employé une grande partie d'une année
    consacrée au transfert à le démontrer sur un
    texte, nommément *Le Banquet* de PLATON
…il a été articulé avec la plus extrême rigueur dans
ce texte où il est débattu de l'amour.

Il a pu être fait, ce texte, pour sa relation au
personnage de SOCRATE, qui s'y montre pourtant
particulièrement discret.
Et autour de ce texte se désigne qu'un autre moment
essentiel, initial, est celui auquel la question que
nous avons à nous poser, de l'action de l'analyste,
doit se reporter, c'est que SOCRATE…
    et déjà j'indique la visée du chemin que je veux
    aujourd'hui vous faire parcourir en disant
…que SOCRATE n'a jamais prétendu rien savoir,
sinon savoir ce qu'il en est de l' ἔρως [erôs],
ce qui veut dire le désir.

Par ce seul fait, et par ce que SOCRATE est, et parce
que dans *Le Banquet*, PLATON en quelque sorte va plus loin
qu'en aucun de ses dialogues à nous indiquer
la signification fondamentale de *comédie*…
    et pousser la chose jusqu'au mime
…que constituent ces dialogues, à cause de cela,
il n'a pu faire que de nous indiquer de la façon
la plus précise, dans *Le Banquet*, la place du transfert.

Dès qu'il y a - quelque part - *le sujet supposé savoir*…
    ce que je vous ai écrit aujourd'hui au haut du
    tableau par « S.s.S. » (c'est une abréviation)
…il y a transfert.

Qu'est-ce que signifie l'ordre, l'organisation des psychanalystes…
    avec ce qu'il confère de certificats de capacités
…sinon d'indiquer à qui l'on peut s'adresser pour représenter ce sujet ?

Or, il est - bien sûr - à la connaissance de tous, qu'aucun psychanalyste ne peut prétendre représenter, de façon si mince soit-elle, un savoir absolu.

C'est pourquoi, en un sens, on peut dire que ***celui-là*** à qui l'on peut s'adresser, il ne saurait y en avoir - s'il y en a - qu'un, qu'un seul.

Cet un seul fut même - un temps - vivant : c'était FREUD. Et le fait que FREUD, concernant ce qu'il en est de l'inconscient, était légitimement le sujet qu'on pouvait supposer savoir, spécifie, met à part tout ce qu'il en fut de la *relation analytique*, quand elle a été engagée par ses patients avec lui-même.

À ceci près qu'il ne fut pas seulement le sujet supposé savoir, et qu'il nous a donné, en des termes que l'on peut dire indestructibles pour autant que depuis qu'ils furent émis, ils supportent une interrogation qui, jusqu'à présent, n'a jamais été épuisée.

Il n'a pu se faire de progrès…
    si petit que ce progrès se soit manifesté, de
    travail des sociétés dites ***scientifiques*** en analyse
…que ce progrès n'ait pu ne pas dévier chaque fois que fut négligé un des termes autour desquels FREUD a ordonné les voies qu'il a tracées et les chemins de l'inconscient.

Ceci nous montre assez ce qu'il en est, de la fonction du *sujet supposé savoir*.

La fonction et si je puis dire, du même coup, sa conséquence, le prestige de FREUD, sont à l'horizon de toute position de l'analyste, elles constituent même le drame de ce qu'on appelle l'organisation communautaire des psychanalystes.

De ce *sujet supposé savoir* …
qu'il soit FREUD ou réduit à ce terme, à cette fonction
…peu peuvent se sentir pleinement investis.

Mais là n'est pas la question.
Et la question d'abord, de chaque sujet, est d'où il se repère, pour s'adresser au sujet supposé savoir.
Il est clair que chaque fois que cette fonction peut pour lui, être incarnée dans qui que ce soit, analyste ou pas, il résulte de la définition que je viens de vous donner que le transfert est, d'ores et déjà, fondé.

Si les choses vont au point que ceci, chez le ***patient***, soit déjà - pour quiconque de nommable, pour une figure à lui accessible - suffisamment déterminé, il en résultera, pour quiconque se chargera de lui en analyse, une difficulté toute spéciale concernant la mise en question dans l'analyse, du transfert.

Et il arrive que même ce qu'il peut y avoir de plus borné dans ses vues, au niveau des analystes, que même l'analyste *le plus bête…*
je ne sais pas si ce terme extrême existe, c'est une fonction ici que je ne désigne qu'à la façon dont on désigne, en mathématiques, cette sorte de nombre mythique, par exemple, le plus grand nombre qui puisse s'exprimer en tant de mots
…même l'analyste le plus bête s'en aperçoit, le reconnaît, et dirige l'analysé vers ce qui reste pour lui le sujet supposé savoir.

Ceci n'est qu'un détail et presque une anecdote.

Entrons maintenant dans l'examen de ce dont il s'agit. L'analyste, vous ai-je dit, tient cette place pour autant qu'il est l'objet du transfert.

Et cette place, l'expérience nous prouve que le sujet, quand il entre dans l'analyse, est loin de la lui donner.

Laissons pour l'instant, un instant seulement, l'hypothèse - l'hypothèse cartésienne - que le psychanalyste soit trompeur.
Elle n'est pas absolument à exclure du contexte…
je dis : phénoménologique
…de certaines entrées en analyse. Ceci n'est pas pour l'instant ce qui est le plus à retenir.

La psychanalyse nous montre que ce qui limite…
surtout dans la phase de départ
…le plus la confidence, l'abandon à la ***règle analytique*** chez le patient, c'est la menace…
disons, pour ne pas trop accentuer les choses dans le sens subjectif, dans le sens de la crainte
…que le ***psychanalyste*** soit, par lui le ***patient***, trompé.

Combien de fois dans notre expérience arrive-t-il que nous ne sachions que très tard, un ***détail biographique*** gros comme ça !
Et pour me faire entendre, je dirai, par exemple l'aveu par le sujet qu'à tel moment de sa vie, il a attrapé la vérole, un exemple simple, pas très fréquemment rencontré ni très particulièrement illustratif.

« *Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?* »

pourra-t-on poser la question si l'on est, encore, pour la poser, assez naïf.

« *Très exactement - vous dira l'analysé - pour ne pas vous tromper, car si je vous l'avais dit plus tôt, vous y auriez pu attribuer une partie au moins, voire le fond de mes troubles. Or si je suis ici, ça n'est pas pour que vous donniez à mes troubles, une cause organique* ».

Ceci est une illustration, un exemple de portée assurément illimitée, et qu'il y a bien des façons de prendre, sous l'angle des préjugés sociaux, du débat scientifique, de la confusion qui reste autour du principe même de l'analyse.

Je ne le donne ici que pour illustration à ceci
que le patient peut penser que l'analyste peut être
trompé si on lui donne certains éléments,
il y a des éléments qu'il retient,
pour que l'analyste n'aille pas trop vite.

Il faudrait assurément…
ce n'est pas l'exemple le meilleur, je pourrais
vous l'incarner dans d'autres exemples
…dans une partie de *son texte*, dans une partie, comme on dit « *de ses problèmes* », que le patient se donne, disons au moins, le prétexte d'en retenir le thème un certain temps, que l'analyste ne se précipite pas dans son jugement.

Combien plus, celui qui peut être *trompé* devrait-il, pouvoir être sous le soupçon de pouvoir - tout simplement - *se tromper* !
Or, c'est bien là la limite, autour de ce « tromper », de ce « se tromper » que gît la bascule, la balance de ce point subtil, de ce point infinitésimal, que j'entends marquer.

Comment se fait-il…
Sur quel point pouvons-nous articuler ce que nous voyons dans l'analyse de la façon la plus manifeste ?
C'est que, même étant admis que l'analyste puisse être trompé…
et je dirais, même l'analyse chez certains sujets
étant mise en question au départ de l'analyse
elle-même, je veux dire étant supposé qu'après
tout elle puisse n'être qu'une sorte de leurre
…pour mieux encore accentuer ce que je veux faire entendre et ce que nous disent les patients, autour de ce « *se tromper* », quelque chose s'arrête.
Même au ***psychanalyste mis en question***, il est fait ce crédit d'une certaine infaillibilité quelque part qui - même à l'***analyste mis en question*** - fera attribuer quelquefois à propos d'un geste de hasard, des intentions :

« *Vous l'avez fait pour me mettre à l'épreuve* ».

Ici, je veux essayer de centrer votre attention, et je vous le répète, appeler sur le terrain du phénomène sur ce de quoi il s'agit.

Depuis la discussion socratique, il a été introduit ce thème que la reconnaissance des conditions du *bien* pour l'homme aurait en soi quelque chose qui ***s'impose***, qui soit irrésistible.

C'est le paradoxe de l'enseignement, sinon de SOCRATE :
qu'en savons-nous, sinon par la *comédie platonicienne* ?
Mais je ne dirais même pas « de PLATON »…
car PLATON se développe dans le terrain du dialogue, et du dialogue comique, et laisse ouvertes toutes les questions
…mais dans une certaine exploitation du platonisme dont on peut dire qu'elle se perpétue au milieu d'une dérision générale.

Car à la vérité qui ne sait que la reconnaissance la plus parfaite des conditions du *bien*, n'empêchera quiconque de se ruer dans son contraire!
De quoi s'agit-il donc, dans cette confiance faite à l'analyste ? Quel crédit pouvons-nous lui faire, ce *bien*, de le vouloir, de le vouloir pour un autre qui plus est ? Et pourtant nous ne doutons pas que là où se situe notre point de rencontre, il ne puisse être que d'assumer ce dont il s'agit.

Je m'explique :

— Qui ne sait, d'expérience, qu'on peut ne pas vouloir jouir ?

— Qui ne le sait d'expérience pour ce recul qu'impose à chacun, en ce qu'elle comporte d'atroces promesses, l'approche de la jouissance comme telle ?

— Qui ne sait qu'on peut ne pas vouloir penser ? Il y a là, pour nous en témoigner, tout le collège universel des professeurs.

Mais qu'est-ce que peut vouloir dire :
« *ne pas vouloir désirer* » ?
Toute l'expérience analytique, qui ici ne fait que donner forme à ce qui est pour chacun à la racine même de son expérience, nous témoigne que « *ne pas vouloir désirer* » et *désirer*, c'est la même chose.
Que le *désir* même, comporte en lui cette phase de défense qui le rend identique, parce que c'est le même que « *ne pas vouloir désirer* » et « *vouloir ne pas désirer* ».

Discipline à quoi se sont employés…
comme issue précisément aux impasses de l'interrogation socratique
…des gens qui ne furent pas seulement des *philosophes*, mais des espèces de *religieux* à leur manière, les *stoïciens*, les *épicuriens* par exemple.

Le sujet sait que ce « *ne pas vouloir désirer* », en soi a quelque chose d'aussi irréfutable que cette *bande de Moebius* qui n'a pas d'envers, à savoir ***qu'à la parcourir***, on reviendra mathématiquement à la surface qui serait supposé la doubler.

C'est parce que c'est en ce point de rendez-vous que l'analyste est attendu, que nous pouvons dire que là, sur le sujet du désir, c'est en tant que l'analyste est supposé savoir qu'il est *supposé* aussi…
également *nécessité*, que celui-ci le sache ou non, qu'il sache ou non le formuler
…qu'il part *à la rencontre* du désir inconscient.

C'est pourquoi je dis…
et je vous l'illustrerai par un petit dessin topologique qui a déjà été au tableau, je le reproduirai la prochaine fois
…que le *désir* est *l'axe, le pivot, le manche, le marteau* ***si on peut dire***, grâce à quoi s'applique cet élément-force, cette *inertie* qu'il y a derrière, ce qui va d'abord…
dans le discours du patient
…se formuler en *demande*, et ce qui lui donne son véritable poids, à savoir…
ce qui n'est pas pareil
…le transfert.

L'axe, le point commun de cette double hache, c'est *le désir de l'analyste* que je désigne ici comme une place, comme une fonction, comme une articulation ***essentielle***. Qu'on ne me dise pas que ce *désir*, je ne le nomme pas, je ne l'articule pas, car c'est précisément d'abord ce point qui n'est articulable que du rapport du désir au désir. Or ce rapport est interne :

« *Le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre.* ».

Est-ce qu'il n'y a pas ici, reproduit, cet élément d'aliénation que je vous ai désigné comme essentiel dans le fondement du sujet comme tel :

- à savoir qu'assurément : *ce n'est qu'au niveau du* « *désir de l'Autre* » *que l'homme peut reconnaître son désir*,
- et qu'assurément : *en tant que* « *désir de l'Autre* ».

Est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose qui doit lui paraître en quelque sorte *l'obstacle à ce point d'évanouissement* où jamais son désir ne pourra se reconnaître ?
Mais justement, c'est ce qui n'est ni soulevé, ni à soulever, car l'expérience analytique nous montre que c'est à voir jouer toute une chaîne au niveau du « *désir de l'Autre* » que le désir du sujet se constitue.

Quelque chose est donc conservé ici de l'aliénation, mais non pas avec les mêmes éléments…
non pas avec ce S_1 et ce S_2 du premier couple de signifiants d'où j'ai déduit toute *la formule de l'aliénation du sujet* dans mon avant-dernier cours
…mais ailleurs, entre :

- quelque chose qui s'est constitué du refoulement originaire, de ce que j'ai appelé la chute, l'***Unterdrückung***, du deuxième : S_2, du couple premier binaire des signifiants,

- et cette place de *manque*, cette place qui apparaît d'abord comme *manque*, dans ce qui est signifié par le couple,

dans l'intervalle qui les lie et qui s'appelle le « *désir de l'Autre* ».

Faut-il…
pour ceux à qui les mots ne suffisent pas
…que je désigne qu'il y a une différence entre :
- « ce qui se passe de là à là »,
- « ou ce qui se passe d'ici à là » ?
Je l'ai d'ailleurs, il me semble, déjà suffisamment indiqué dans ce que j'ai émis précédemment.

Ce doit m'être ici au passage, l'occasion de repointer, de réarticuler, un certain nombre de formules tout à fait essentielles pour vous à conserver, comme en quelque sorte, points-terme, points d'accrochage, faute desquels ne peut - sur tous ces termes - que glisser notre pensée.

La fonction initiante, inaugurale…
quant à la constitution de cette division du sujet où j'accentue l'essence de l'aliénation
…n'est pas liée par hasard…
par un hasard de simple besoin d'illustrer
…à la fonction du couple des signifiants…
ce n'est pas une façon plus simple de vous présenter les choses
…mais il est essentiellement différent qu'il y en ait deux ou qu'il y en ait trois.

Si nous voulons saisir où est la fonction du sujet dans cette articulation signifiante, nous devons opérer avec deux, parce qu'il n'y a qu'avec deux qu'il est, si je puis dire, coinçable dans l'*aliénation*.

Dès qu'il y en a trois, le glissement devient circulaire : passé du deuxième au troisième, il revient au premier, mais non pas au deuxième.

L'effet d'***aphanisis*** qui se produit sous l'un des deux ***signifiants*** est lié à ceci :
que ce en quoi se définit, disons pour employer le langage de la mathématique moderne, un ensemble de signifiants, c'est que c'est un ensemble tel que si nous le réduisons à deux…
il n'en « existe », comme on dit dans la théorie, avec un grand E inversé : ∃ pour la notation,
il n'en existe que deux

…le phénomène de l'aliénation se produit, à savoir *que le signifiant est ce qui représente le sujet pour l'autre signifiant. D'où il résulte qu'au niveau de l'autre signifiant…*
si l'autre signifiant est au niveau d'un autre
…le sujet s'évanouit.

C'est pourquoi aussi j'ai éprouvé aujourd'hui…
et ceci en raison de la relecture que j'ai faite du travail d'un de mes élèves auquel j'ai fait allusion la dernière fois
…je vous ai indiqué l'*erreur* qu'il y a dans une certaine traduction de ce *Vorstellungsrepräsentanz* qui est le signifiant S_2 du couple.

Il faut ici articuler ce dont il s'agit, et ce qui dans ce texte dont je parle, a été pressenti mais exprimé à côté, et d'une façon qui prête à l'erreur, pour précisément y omettre le caractère fondamental de la fonction du sujet dans cette articulation.

Il y est parlé sans cesse du *rapport du signifiant et du signifié* :
- ce qui est là se tenir dans ce que j'appellerai le *b-a-ba* de la question,
- ce qu'il a bien fallu, en effet, qu'un jour je mette au tableau noir pour montrer de quoi je partais, quel appui je prenais dans *quelque chose* qui avait été formulé *à la racine du développement saussurien*,
- mais ce dont, tout de suite, j'ai montré que ce n'était efficace et maniable qu'à y inclure la fonction du sujet au stade originel.

Il ne s'agit pas simplement de dire…
cette chose est vraiment à la portée de la plus mince expérience
…que de réduire la fonction du *signifiant* au *signifié*, à *la nomination*, à savoir une étiquette collée sur une chose, c'est laisser échapper toute l'essence du langage.

Je dois dire que ce texte, dont j'ai dit la dernière fois qu'il faisait preuve d'infatuation, fait preuve aussi d'ignorance crasse, en laissant entendre que c'est de cela qu'il s'agit, au niveau de l'expérience pavlovienne!

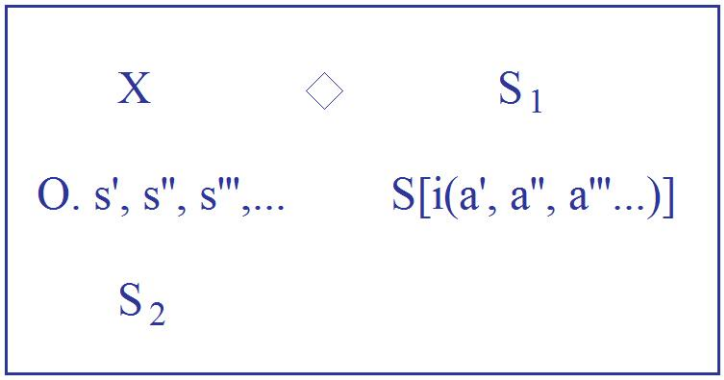
Même un instant, dans les idées de PAVLOV,
ce que PAVLOV « désire »…
pour l'appeler du terme dont nous venons de désigner ici la fonction dont il s'agit
…il le fait (mais le sait-il lui-même ?)
et assurément, s'il y a quelque chose qui puisse se situer au niveau de l'expérience du ***réflexe conditionné***,
ça n'est assurément pas d'associer un *signe* à une *chose*.

Comme je vous l'ai dit la dernière fois, c'est proprement…
que PAVLOV le reconnaisse ou non
…associer un *signifiant* qui est caractéristique de toute condition d'expérience, en tant qu'elle est d'expérience instituée avec en effet quelque chose que j'ai appelé *la coupure* qu'on peut faire dans l'organisation organique d'un besoin.
Ce *quelque chose* qui se désigne par une manifestation au niveau d'un cycle de besoins interrompus et que désigne, au niveau de l'expérience pavlovienne, ce que nous retrouvons ici comme étant *la coupure du désir*.

Et…
comme on dit : « *voilà pourquoi votre fille est muette !* »
…voilà pourquoi l'animal n'apprendra jamais à parler, au moins par cette voie, parce qu'évidemment, il est d'un temps, en retard.
Ceci peut provoquer en lui toutes sortes de ***désordres***, toutes sortes de troubles, mais il n'est pas prédestiné, il n'est pas appelé…
n'étant pas jusqu'à présent un être parlant
…à mettre en question le désir de l'expérimentateur qui aussi bien, si on l'interrogeait lui-même, serait bien embarrassé pour répondre.

Il n'en reste pas moins qu'à l'articuler ainsi, cette expérience a l'intérêt - en effet essentiel - de nous permettre de situer…
comme je l'ai fait la dernière fois en réponse aux questions qui m'ont été posées
…de situer ce qui est, à proprement parler, à concevoir de l'effet psychosomatique.

Ceci peut aller infiniment plus loin, de façon de formuler ainsi la formule à quatre termes qui est ici représentée en bas, je pense que vous la reconnaissez, malgré sa complication d'aujourd'hui, qui se justifie par ce que je vais vous dire maintenant.



O. s', s", s'",... : suite des sens

S[i(a', a", a'"...)] : suite des identifications

C'est que c'est précisément dans la mesure où il n'y a pas l'intervalle entre S_1 et S_2, où le premier couple de signifiants se solidifie, « s'holophrase » si je puis m'exprimer ainsi, que nous avons le modèle de toute une série de cas qui peuvent l'illustrer, encore que dans chacun le sujet n'y occupera pas la même place.

C'est pour autant, par exemple, que l'enfant, l'*enfant débile*...

sur lequel notre collègue Maud MANNONI[83]
vient de sortir un livre dont
je vous conseille à tous la lecture

...prend la place en bas, et à droite de ce S, au regard de ce *quelque chose* à quoi la mère le réduit à n'être plus que le support de son désir dans un terme le plus obscur, que s'introduit dans la manœuvre de l'éducation du débile, cette dimension psychotique précisément, ce que le livre de Maud MANNONI essaie de désigner à ceux qui d'une façon quelconque peuvent être commis à en lever l'hypothèque.

83 Maud Mannoni, L'Enfant arriéré et sa mère (1964), Seuil, 1981, Coll. Points-Essais.

De même, c'est assurément quelque chose du même ordre dont il s'agit dans la psychose.
Cette *solidité*, cette *prise en masse*, de *la chaîne signifiante primitive*, c'est ce qui interdit cette ouverture dialectique qui se manifeste dans le phénomène de la ***croyance***.

Au fond de la paranoïa…
de la paranoïa elle-même qui nous paraît pourtant toute animée de croyance
…au fond règne ce phénomène de l'*Unglauben* [incroyance] qui n'est pas le « *n'y pas croire* », mais l'absence d'un des termes de la croyance, de cet endroit où se désigne la division du sujet.

S'il n'est pas en effet de *croyance* qui soit, si l'on peut dire, pleine et entière, c'est même qu'il n'est pas de *croyance* qui ne suppose dans son fond que la dimension dernière qu'elle a à révéler est ***strictement corrélative*** du moment où c'est *son sens* qui va s'évanouir.

Toutes sortes d'***expériences*** sont là pour en témoigner, dont l'une d'entre elles, un jour, me fut donnée très humoristiquement à propos d'une mésaventure de CASANOVA, par MANNONI, ici présent, et qui fait là-dessus des considérations, à la fois les plus amusantes et les plus démonstratives.

Car c'est au terme d'une mystification…
qui réussit au point d'émouvoir les forces célestes, de déchaîner autour de lui un orage qui, à la vérité, le terrifie
…que le personnage…
qui jusque-là a poursuivi l'aventure la plus cynique avec une petite oie qui lui donne le motif de tout ce autour de quoi il entraîne tout un cercle d'imbéciles et pour avoir vu, si l'on peut dire, en quelque sorte, sa mystification prendre son sens, s'incarner, se réaliser
…que le personnage lui-même entre dans cette sorte d'effondrement…
comique à surprendre au niveau d'un CASANOVA qui défie la terre et le ciel au niveau de son désir
…de tomber dans l'impuissance comme si vraiment il avait rencontré la figure de Dieu pour l'arrêter.

Entendons donc bien ici que, quand par exemple on me présente comme quelque chose de rebattu…

encore dans ce texte dont je vous parlais tout à l'heure, c'est tout juste si la personne ne s'excuse pas de reprendre une fois de plus le *fort-da,* sur lequel chacun s'est essuyé les pieds. Vous savez de quoi il s'agit, *fort-da,* l'opposition phonématique où FREUD surprend le jeu initial de l'instauration chez le petit enfant du rapport à la présence et à l'absence

…le texte en question, pour le reprendre comme un exemple de la symbolisation primordiale…

et, je vous dis, en s'excusant d'une chose qui est maintenant passée dans le domaine public

…eh bien n'en fait pas moins une erreur et une erreur grossière, car ce n'est pas de leur opposition, le *fort* et le *da…*

pur et simple aller et retour

…qu'il tire sa force inaugurale, que son essence répétitive s'explique.

Et dire qu'il s'agit simplement pour le sujet de s'instituer dans une fonction de maîtrise est une sottise.

C'est dans la mesure où ici, dans les deux phonèmes, s'incarnent les mécanismes proprement de l'aliénation qui s'expriment, si paradoxal que cela vous paraisse, au niveau du *fort.*
Pas de *fort* sans *da* et, si l'on peut dire, sans *Dasein.*

Mais justement, contrairement à ce qu'essaie de saisir, comme le fondement radical de l'existence, toute la *Daseinanalyse,* toute une certaine phénoménologie, il n'y a pas de *Dasein* avec le *fort.*

C'est-à-dire qu'on n'a pas le choix et que si le petit sujet peut s'exercer à ce jeu *du fort-da,* c'est justement qu'il ne s'y exerce pas du tout, car nul sujet ne peut saisir cette articulation radicale :
il s'y exerce à l'aide d'une petite bobine, c'est-à-dire avec *l'objet(a).*

Et le poids, la fonction de cet exercice avec cet *objet* se réfère à une *aliénation* et non pas à une quelconque et supposée ***maîtrise*** dont on voit mal ce qui l'augmenterait dans une répétition indéfinie, alors que *la répétition indéfinie* dont il s'agit, exprime, manifeste, *met au jour la vacillation radicale du sujet.*

Comme à l'habitude, il me faut interrompre les choses dans une certaine limite. Pourtant je veux désigner, ne serait-ce qu'en termes brefs, ce qui maintenant, va faire l'objet de ce que nous pourrons dire la prochaine fois. J'en ai marqué au tableau, sous la forme de deux schémas, la différence essentielle.

Quand, au niveau du texte sur les *Triebe* et les *Triebschicksale*, Sur les pulsions et les vicissitudes de la pulsion, FREUD met l'amour à la fois :

- au niveau du *réel*,
- au niveau du *narcissisme*,
- au niveau du *principe du plaisir* dans sa corrélation avec le *principe de réalité*,

et en déduit la fonction d'ambivalence comme absolument différente de ce qui se produit dans la *Verkehrung* [inversion], dans le mouvement circulaire, bref au point, au niveau où il s'agit de l'amour, nous avons le schéma, le schéma dont FREUD nous dit qu'il s'étage en deux temps.

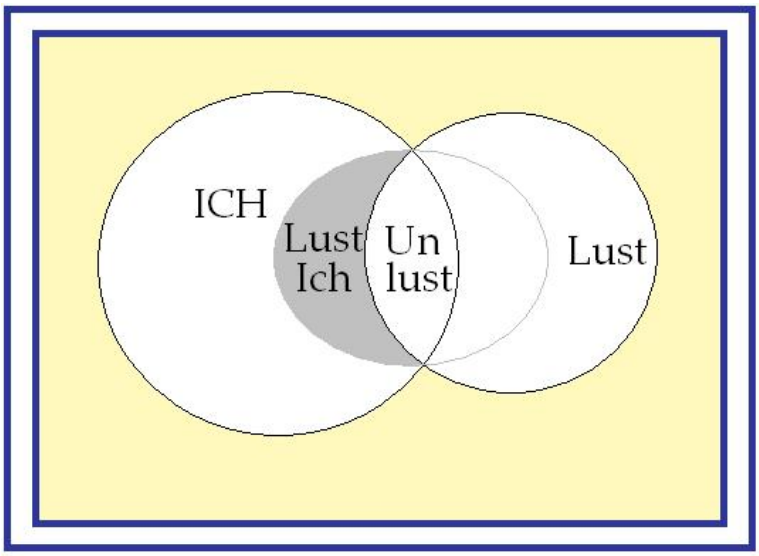
Premièrement un *Ich*, un *Ich* défini objectivement par le fonctionnement solidaire de l'appareil système nerveux central avec les conditions d'homéostase, à un certain niveau, le plus bas possible, à conserver, des tensions.

Autour de cela, nous dit-il, primitivement, nous pouvons concevoir ce qu'il y a hors de ça, si tant est qu'il y ait un hors, comme indifférence — et à ce niveau, puisqu'il s'agit de tensions, indifférence veut dire simplement inexistence.

Et puis, qu'est-ce qu'il nous dit qu'il nous donne après ? C'est que la règle de cet auto-érotisme n'est pas, non pas l'inexistence des objets, mais le fonctionnement des objets uniquement en rapport avec cette règle.

Dans cette zone d'indifférence, se différencient ce qui apporte *Lust* et ce qui apporte *Unlust*.
Et chacun depuis toujours n'a-t-il pas vu l'ambiguïté du terme de *Lustprinzip*, puisque aussi bien certains l'écrivent *Unlustprinzip* ?
Que quelque chose apporte le plaisir, c'est encore trop pour l'équilibre, et chacun le sait.

Comment figurer donc ce stade, tel que je vous l'ai mis ici à gauche ?

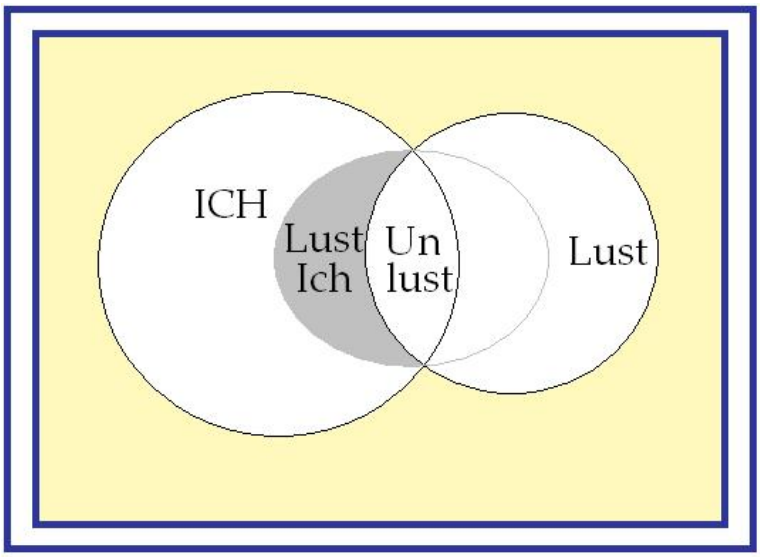


Il répondra à certaines questions qui m'ont été posées ici, sur la fonction spéculaire dans le rapport du sujet à l'autre.

Nous ne sommes pas, ici, au niveau du rapport du sujet à l'autre, nous sommes dans cet *Ich hypothétique* où se motive la première construction d'un appareil fonctionnant comme un psychisme.

Qu'est-ce que nous pouvons en donner comme figure, la plus proche et la plus exacte à le faire fonctionner ?

C'est ceci, à gauche :



avec ses grandes lettres : ICH, ce *Ich* en tant qu'il est appareil tendant à une certaine homéostase.
Et chacun sait qu'elle ne peut pas être la plus basse puisque ce serait la mort, et que d'ailleurs la chose a été, par FREUD, envisagée en second temps.

Mais il s'agit de comprendre si c'est à ce niveau-là ou à un autre qu'elle a été évoquée.
Le *Lust* est bel et bien un objet, un objet qui n'est pas dans ce cercle du *Ich*, un objet qui est reconnu, qui est miré dans cet *Ich* comme étant objet de ***Lust***.
Le *Lust-Ich* purifié dont parle FREUD, c'est l'image en miroir, c'est la correspondance point par point, c'est la connotation biunivoque de quelque chose qui est au niveau de l'objet et de quelque chose qui, dans l'*Ich*, s'en satisfait, en tant que *Lust*.

Ce qui est inassimilable, ce qui est irréductible, au principe du plaisir, ce qui est *Unlust* fondamental, FREUD nous le dit, c'est cela à partir de quoi va se constituer le non-*moi*.

Mais le *non-moi* se constitue à l'intérieur du cercle du *moi primitif*, et ce qui dans cet *objet* mord, c'est ce que le fonctionnement de l'*Ich* n'arrivera jamais à évacuer, c'est là l'origine de ce que nous ***retrouverons*** plus tard, dans la fonction dite du *mauvais objet*.

Vous le voyez donc ici, ce qui articule ce niveau du fonctionnement, c'est quelque chose d'abord qui donne l'amorce à une possible articulation de l'*aliénation*.

Car, en fin de compte, ce qui est du champ du *Lust*, c'est - dit FREUD - dans la zone extérieure à l'*Ich*, c'est quand même *quelque chose* dont il faut s'occuper.

Il y a *quelque chose* où la parfaite tranquillité de l'*Ich* choit. Mais ceci ne comporte pas l'exigence de la disparition de l'appareil, bien au contraire.

Ici l'*écornure* ou l'*écornage* dont je parle dans *la dialectique du sujet à l'Autre* se produit dans l'autre sens.

La formule de ceci, c'est le « *pas de bien sans mal* », « *pas de bien sans souffrance* », et qui garde à ce bien, à ce mal, son caractère d'alternance, de dosage possible, qui est en effet celui où l'articulation que je donnais tout à l'heure du couple des signifiants va se réduire, et faussement.

Car, pour reprendre les choses au niveau de ce bien et de ce mal primitif, de l'hédonisme dont chacun sait qu'il échoue, qu'il dérape pour expliquer la mécanique du désir, c'est qu'à passer à l'autre registre, à l'articulation aliénante, ceci s'exprime tout différemment.

Et je rougis presque ici d'agiter ces chiffons avec lesquels les imbéciles font *joujou* depuis si longtemps : « *au-delà du bien et du mal* » sans savoir exactement de quoi ils parlent.

Il n'en reste pas moins qu'il faut articuler ce qui se passe au niveau de *l'articulation aliénante*, comme un :

« *pas de mal sans qu'il en résulte un bien* »

et quand le bien est là :

« *il n'y a pas de bien qui tienne avec le mal* ».

C'est pour ça qu'à se situer dans le registre pur et simple du plaisir, l'éthique échoue, et que très légitimement KANT lui objecte que le *Souverain bien* ne saurait en être aucunement conçu d'infinitisation d'un petit bien quelconque, car, comme il l'observe, il n'y a pas de loi possible à donner, de ce qui peut être le bien dans les objets.

Le *Souverain bien*…
si tant est que ce terme qui
fait confusion doive être maintenu
…ne peut se retrouver qu'au niveau de la loi, et j'ai démontré dans mon article KANT sur SADE… *KANT avec SADE*, que ceci veut dire qu'au niveau du désir, passivité, narcissisme, ambivalence : telles sont les caractéristiques qui gouvernent la *dialectique du plaisir* au niveau du tableau de gauche.

Son terme est à proprement parler ce qu'on appelle l'*identification*.

Les caractères de ce qui se produit, de ce qu'introduit l'activité de la pulsion… ce qui permet de construire avec la plus grande certitude le fonctionnement dit « *division du sujet* » ou « *aliénation* » avec ses conséquences, c'est *la reconnaissance de la pulsion*.

Et comment a-t-elle été reconnue ?
Elle a été reconnue en ceci que loin que nous puissions limiter la dialectique de ce qui se passe dans l'inconscient du sujet, à la référence au champ du *Lust*, aux images des objets bénéfiques, des objets bienfaisants, des objets favorables, nous avons trouvé la fonction privilégiée d'un *certain type d'objets* qui en fin de compte ne peuvent servir à *rien*.
Ce sont les *objets(a)* : *les seins, les fèces, le regard, la voix*.

C'est autour de cette expérience nouvelle…
de cette introduction d'un terme nouveau que
toute dialectique amène
…que gît le point *expérimental*, le point *démonstratif*, qui introduit la dialectique du sujet en tant que sujet de l'inconscient.

C’est là que je poursuivrai la prochaine fois et que je retrouverai la suite de ce qui est à développer dans le sujet du transfert.

Moustafa SAFOUAN

Je ne peux poser de question car je trouve toujours une difficulté à saisir la différence entre l'objet dans la pulsion et l'objet dans le désir.
Maintenant qu'il s'agit de voir la différence du ça et l'objet dans la pulsion, je perds le fil.

LACAN

Écoutez, là il s'agit, mon cher, d'une question de terminologie. C'est très gentil de votre part de poser une question même si elle témoigne d'un embarras parce que ça peut servir à tout le monde.

Je ne suis pas le premier - je pense - à prendre le parti, par exemple de dire qu'au sens du déterminé…
je veux dire, d'un génitif objectif,
désir de quelque chose
…je ne suis pas le premier à dire… prenez même M SARTRE :
- le désir est une passion inutile,
- ça n'est pas ce qu'il a l'air de désirer qu'il désire…

Il faut s'entendre !

Il n'en reste pas moins qu'il y a un tas de choses très agréables, disons que nous croyons désirer, pour autant que nous sommes sains mais nous ne pouvons pas en dire plus que ceci :
c'est que nous croyons les désirer.
Il a là des choses, enfin, d'un niveau, il me semble, enfin, tout à fait transmissibles, ce n'est pas de la théorie analytique.

Les objets qui sont là dans le champ du *Lust* et qui ont ce rapport si fondamentalement narcissique avec le sujet qu'en fin de compte le système de la prétendue régression de l'amour dans l'identification a sa raison simplement de la symétrie de ces deux champs que je vous ai désignés par *Lust* et *Lust-Ich* de l'autre côté.

Ce qu'on ne peut pas garder au-dehors, on en a toujours l'image au dedans.
C'est aussi bête que ça l'identification à l'objet d'amour.

Et je ne vois pas pourquoi ça a fait tant de difficultés et même pour FREUD lui-même.
C'est l'objet d'amour, ça, mon cher.

D'ailleurs, quand il s'agit d'objets qui n'ont pas cette valeur pulsionnelle…
à proprement parler que vous soulevez en parlant de l'objet de la pulsion
…vous dites quoi, alors, comme FREUD le fait remarquer :

« *J'aime bien ça, j'aime bien le ragoût de mouton* »

C'est exactement la même chose que quand vous dites :

« *J'aime M^me^ Une telle* »

à cette différence que « *J'aime M^me^ Une telle* », vous le lui dites à elle, ce qui change tout.
Vous lui dites pour des raisons que je vous expliquerai la prochaine fois.

Il n'en reste pas moins que *vous aimez le ragoût de mouton*.
Vous n'êtes pas sûr de le *désirer*.

Prenez l'expérience de la belle bouchère, elle aime le caviar, seulement elle n'en veut pas.
C'est pour ça qu'elle le désire.

Alors *l'objet du désir c'est la cause du désir*.
Et cet *objet cause du désir, c'est l'objet de la pulsion*.
Ce qui veut dire, *c'est l'objet autour de quoi tourne la pulsion.*

Nous sommes là au niveau d'un dialogue de quelqu'un qui a tout de même assez travaillé mes textes pour que je puisse m'exprimer dans des formules algébriques resserrées.

Il y a l'objet de la pulsion, l'objet de la pulsion, c'est ce dont il s'agit dans son caractère déterminant, non pas du tout que le désir s'y accroche, le désir en fait le tour, en tant qu'il est agi dans la pulsion.

Tout désir n'est pas forcément agi dans la pulsion. Il y a aussi des désirs vides, des désirs fous, qui partent justement de ceci, il ne s'agit que du désir, par exemple, de ce qu'on vous a défendu quelque chose, du fait qu'on vous l'a défendu, vous ne pouvez pas faire, pendant un certain temps, autrement qu'y penser. C'est encore du désir.

Mais vous voyez bien, là comme ailleurs, l'existence de l'objet au niveau du déterminé du désir.

Chaque fois que vous avez affaire à *un objet de bien*…
    et vous pourriez m'objecter
    que c'est comme objet de désir
…nous le désignons…
    c'est une question de terminologie, mais c'est
    une terminologie justifiée
…nous le désignons comme *objet d'amour*.

Et c'est justifié en ceci :
que vous verrez la prochaine fois comment j'essaierai pour vous d'articuler le rapport qu'il y a entre l'amour, le transfert, le désir.

La fonction de l'amour, là où nous pouvons le voir vivre, là où *Le Banquet*, je pense, pendant une année, m'a permis de vous faire entendre comment ça jouait.

Ce que je vais introduire aujourd'hui…
qui n'est, aussi bien, quant à son vocabulaire,
rien à quoi vous ne soyez, hélas, familiarisés
…va être une tentative de donner à un certain nombre de ces termes, une articulation, un ordre *fondamental* destiné au moins à ce que, vous en souvenant lorsque vous les rencontrerez - lesdits termes - l'ordre dans lequel je les aurai mis pour vous, vous fera évoquer un problème.

Il s'agit, par exemple, des termes les plus usuels comme ceux :
d'*identification*, d'*idéalisation*, de *projection*, d'*introjection*.
Ce ne sont pas des termes évidemment, commodes à manier et - vous l'observerez - bien sûr, d'autant moins commodes à manier proprement qu'ils font sens.

Quoi de plus commun que d'identifier ?
Ça semble même l'opération essentielle de la pensée, il semble qu'on pourrait l'appliquer « *à tous les tournants* ».

Idéaliser, aussi, ça pourra beaucoup servir sans doute, à partir du moment où la position psychologiste se fera plus enquêteuse.

Projeter et introjecter, il semble que pour certains ils passent volontiers pour deux termes réciproques l'un de l'autre.

Le fait que j'ai depuis longtemps pointé…
peut-être il conviendrait de s'en apercevoir
…qu'un de ces termes se rapporte à un champ où domine le symbolique, l'autre l'imaginaire…
ce qui doit faire qu'au moins dans une certaine dimension ils ne se rencontrent pas
…n'est assurément qu'un commencement de distinction.

L'usage intuitif de ces termes…
    je veux dire à partir du sentiment qu'on a de
    comprendre et de comprendre d'une façon isolée
…comme déployant leur dimension dans la compréhension commune, est évidemment à la source de tous les glissements, de toutes les confusions, c'est le sort commun de toutes les choses du discours.

Si dans le discours commun, celui qui parle, au moins dans sa langue maternelle, s'exprime d'une façon sûre et en somme avec un tact si parfait que c'est à l'usager le plus commun d'une langue aussi bien à l'homme non instruit qu'on recourt pour savoir quel est l'usage propre d'un terme, c'est bien donc que dès que l'homme veut seulement parler, il s'oriente dans cette topologie fondamentale qui est celle du langage, qui est bien différente du réalisme simpliste auquel se cramponne, plus ou moins désespérément, trop souvent celui qui croit être à son aise dans le domaine de la science.

L'usage naturel de termes…
    enfin prenons les vraiment au hasard
…« *à part soi* », « *bon gré mal gré* », la différence qu'il y a entre ce que c'est qu'une « *affaire* » et *une chose* « *à faire* », enfin, l'usage du langage total implique cette topologie enveloppante où le sujet se reconnaît quand il parle spontanément.

Si je puis m'adresser à des psychanalystes concernant des termes comme ceux que je viens d'énumérer tout à l'heure et les solliciter de repérer à quelle ***topologie*** implicite ils se rapportent en usant de chacun de ces termes, c'est évidemment…
    je suppose - et qu'après tout on peut constater,
    si incapables qu'ils soient souvent - faute
    d'enseignement - d'articuler ces termes
…qu'ils en font couramment…
    et avec la même spontanéité
    que l'homme du discours commun
…ils en font dans l'ensemble un usage adéquat.

Bien sûr, s'ils veulent absolument forcer les résultats d'une observation, comprendre là où ils ne comprennent pas, on les verra en faire un usage *forcé*. Dans ce cas-là, il y aura peu de gens pour les reprendre.

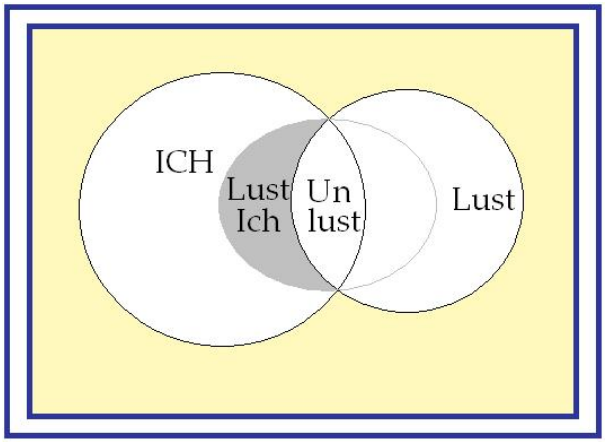
Aujourd'hui donc, implique que je me réfère à ce tact de l'usage psychanalytique, concernant certains mots, pour pouvoir les mettre, les raccorder, à l'évidence d'une topologie qui est déjà celle que j'ai apportée, décrite ici, et qui est par exemple incarnée au tableau, dans ces deux registres, ces deux articulations que j'ai déjà inscrites au tableau la dernière fois et déjà distinguées :

- celle du champ de l'*Ich* primordial,
- de l'*Ich* objectivable en fin de compte dans l'appareil nerveux,
- de l'*Ich* du champ homéostatique,

par rapport auquel se distinguent, se situent dans ce qui l'entoure, un champ…

du ou de la *Lust* selon que vous considérez la façon dont il convient de traduire les genres

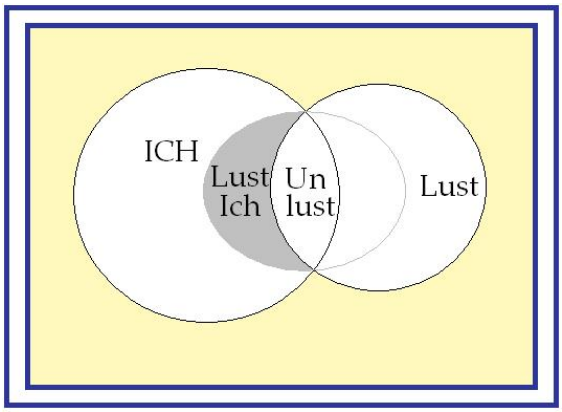
…disons un *champ du Lust* ou du *plaisir*, et un *champ de l'Unlust*.



J'ai scandé que FREUD distingue bien ce niveau. Il le distingue par exemple dans l'article sur les *Triebe*, sur *Les pulsions et leur vicissitudes*, il le distingue en marquant que ce niveau est à la fois marqué du signe d'organisation qui est un signe narcissique, et que c'est justement dans cette mesure qu'il est proprement articulé au champ du réel.

Que dans le réel il ne distingue, il ne privilégie, que ce qui se reflète dans son champ par un effet de *Lust*, qui se reflète dans son champ comme retour à l'homéostase. Bien plus, de ce fait, ce qui ne favorise pas l'homéostase, ce qui se maintient, à tout prix, comme *Unlust*, mord encore bien plus dans son champ.

Et c'est ainsi que ce qui est de l'ordre de l'*Unlust*, s'y inscrit comme non-moi, comme négation du moi, comme écornage du moi. Le non-moi ne se confond pas avec ce qui l'entoure, la vastitude du réel, le non-moi se distingue comme corps étranger, *fremde Objekt* : il est là, situé dans la lunule que ces deux petits cercles à la EULER constituent.



Cela je l'ai dit à la fin de mon discours de la dernière fois, donc, et c'est là que je reprends. Et vous voyez que c'est là un registre - le registre du plaisir - un fondement objectivable que nous pouvons nous faire, en tant que le sachant étranger à l'objet dont nous constatons le fonctionnement.

Mais nous ne sommes pas que ça, et même pour être ça, il faut que nous soyons le sujet qui pense.
Et en tant que nous sommes le sujet qui pense, nous sommes alors impliqués, impliqués d'une façon toute différente, pour autant que nous dépendons du champ de l'Autre qui était là…

et depuis un bout de temps,
et avant que nous venions au monde

…et dont ce sont les structures circulaires qui nous déterminent comme sujet.

Or il s'agit de savoir dans quel champ se passent les différentes choses auxquelles nous avons affaire dans le champ de l'analyse.

Eh bien, il s'en passe certaines au niveau du premier champ et certaines autres…
qu'il convient de distinguer des premières,
si on les confond, on n'y comprend plus rien
…d'autres choses, dans l'autre champ dont je vous ai montré les articulations essentielles *dans les deux fonctions…*
qui sont fonction du rapport
du sujet à l'autre comme tel
… dans les deux fonctions que j'ai ***définies*** et ***articulées*** comme :

- celle de l'*aliénation*, ***premier temps***,

- impliquant un ***deuxième temps*** : celui de la *séparation*.

Il est évident que la suite de mon discours aujourd'hui suppose que depuis que j'ai introduit ces deux fonctions, vous y avez réfléchi, ça veut dire que vous avez essayé de les faire fonctionner, de les appliquer à différents niveaux, de les mettre à l'épreuve.

Dans ce champ, champ de l'aliénation, j'ai déjà fait remarquer certaines des conséquences de ce ***vel*** très particulier qui constitue l'aliénation : soit la mise en suspens du sujet, au sens.

Mais la liaison, en quelque sorte *interne*, consécutive de cette sorte de vacillation du sujet, disons même, la chute de sens, qui vraiment renouvelle les articulations menaçantes de ce que j'ai essayé d'incarner autour des formes familières :
« *la bourse ou la vie* », ou la « *liberté ou la mort* »,
se reproduit, je dirais, ici d'un « *l'être ou le sens* ».

Termes que je n'avance pas, assurément, sans ***réluctance*** ou sans vous prier de ne pas vous précipiter, non plus à les trop ***charger de ces sens*** qui les feraient basculer dans ***une hâte***, qu'il convient avant tout que, dans l'avancée d'un tel discours, nous nous gardions.

Mais néanmoins je l'introduis ici, puisque aussi bien le nerf de tout ce qu'impliquera, après cette année, la poursuite de mon discours, sera d'essayer d'articuler, s'il se peut, pendant l'année qui suivra, quelque chose qu'il s'agira d'intituler : *Les positions subjectives*.

Car toute cette *préparation*, concernant *Les fondements de l'analyse*, doit normalement se déployer…
    puisque rien ne se centre convenablement
    que de la position du sujet
…à montrer ce que l'articulation de l'analyse, de partir du désir, permet d'en illustrer.

Positions subjectives donc, de quoi ?
Si je me fiais à ce qui s'offre…
    et à ce qui se ferait facilement entendre, et à ce qui rejoindrait après tout l'expérience analytique la plus commune
…je dirais là : *Positions subjectives de l'existence*, avec toutes les faveurs que ce terme peut trouver d'être déjà ambiant dans l'air.

Malheureusement, ça ne nous permettrait une application rigoureuse qu'au niveau…
    ça ne serait pas d'ailleurs
    sans faveurs : une tentation ?
…qu'au niveau du névrosé.

C'est pour ça qu'à « *Positions subjectives de l'être* » je serai amené probablement.
Après tout, je ne jure pas à l'avance de mon titre, j'en trouverai peut-être un meilleur, mais de toute façon, c'est de cela qu'il s'agira. Donc avançons.

Dans un article[84] auquel je me suis déjà référé, pour en corriger ce qui m'en est apparu les dangers, on a voulu donner forme et sans doute en un effort non sans mérite, à ce que mon discours introduit concernant *la structure de langage* inhérent à l'inconscient.

84 J. Laplanche et S. Leclaire, « L'inconscient : une étude psychanalytique », in L'inconscient, VI[ème] Colloque de Bonneval (1960), Paris, Desclée de Brouwer, 1966 ; ou Bibliothèque des introuvables, 2007.

On a abouti à une formule qui consiste en somme
à traduire *la formule* que j'ai donnée *de la métaphore*
d'une façon assurément bien dirigée,
car cette formule est essentielle…
    et elle était utilisable
…cette formule est essentielle à manifester
la dimension où l'inconscient apparaît, pour autant
que l'opération de *condensation signifiante* est fondamentale.

Bien sûr la *condensation signifiante*, avec son *effet de métaphore*,
on peut l'observer à ciel ouvert, dans la moindre
métaphore poétique. C'est pour ça que, quand
j'en ai pris l'exemple pour l'incarner…
    l'exemple, vous vous reporterez à mon article de
    La Psychanalyse qui s'appelle *L'instance de la lettre dans l'inconscient*,
    qui est, je crois, dans quelque chose comme *le N° 3*,
    si je ne me trompe
…j'ai pris, pour l'illustrer, une métaphore poétique.
J'ai pris, de tous les poèmes - mon Dieu - celui
peut-être qui, en langue française, peut être dit
chanter aux plus de mémoires :
qui n'a appris dans son enfance, à réciter *Booz endormi* ?

Et ce n'est pas, il faut le dire, un exemple
défavorable à être manié par des analystes,
surtout au moment où je l'introduisais, c'est-à-dire
où j'introduisais en même temps *la métaphore paternelle*.

Je ne vais pas vous refaire ce discours, mais son
vif, en l'occasion où nous l'introduisons ici, est
évidemment de vous montrer ce qu'apporte de création
de sens le fait de désigner celui qui est là en jeu,
dans cette position à la fois de père divin et
d'instrument de Dieu : Booz, ce qui se gagne dans le
poème et ce qui, d'ailleurs, fait tout le poème,
c'est de le désigner à un moment par la métaphore :

« *sa gerbe, n'était pas avare ni haineuse* ».

La dimension de songe, ouverte par cette *métaphore* n'est rien
moins que ce qui nous apparaît dans ***l'image terminale***,
celle de cette faucille d'or négligemment jetée dans
le champ des étoiles, c'est-à-dire *la dimension cachée* dans
ce poème, et plus cachée que vous ne le pensez.

Parce qu'il ne suffit point que je fasse là, surgir la serpe dont JUPITER se sert pour inonder le monde du sang de CHRONOS :
la dimension de la castration dont il s'agit est dans la perspective biblique d'un bien autre ordre et justement, joue là, présente de tous les échos de l'histoire et jusque des invocations de BOOZ au Seigneur : « *Comment surgira-t-il de moi, vieil homme, une descendance ?* »

Or, je ne sais pas si vous l'avez remarqué…
vous le sauriez beaucoup mieux
si j'avais pu faire cette année ce que
je me destinais à faire sur les *Noms-du-Père*
…je ne sais pas si vous avez remarqué que le Seigneur au nom imprononçable, est précisément celui qui veille à l'enfantement - de qui ? -
des *femmes bréhaignes* [stériles] et des *hommes hors d'âge*.

Le caractère fondamentalement transbiologique - si j'ose m'exprimer ainsi - de la paternité, introduite par l'ordre de la tradition du destin du peuple élu, a quelque chose qui, là, est justement ce qui est, si je puis dire, originellement refoulé, et qui ressurgit toujours dans cette sorte d'ambiguïté qui est celle de la boiterie, de l'achoppement et du *symptôme*, de la δυστυχία [dustuchia], de la *non-rencontre* avec le sens qui demeure caché.

C'est là cette sorte de dimension que nous retrouvons toujours et qui, si nous voulons la formaliser, comme s'y efforçait l'auteur dont je parlais *tout à l'heure*, mérite d'être manié avec plus de prudence qu'il ne l'a fait effectivement, se fiant, en quelque sorte, au *formalisme de fraction* qui résulte de marquer le lien qu'il y a *du signifiant au signifié* par une barre intermédiaire.

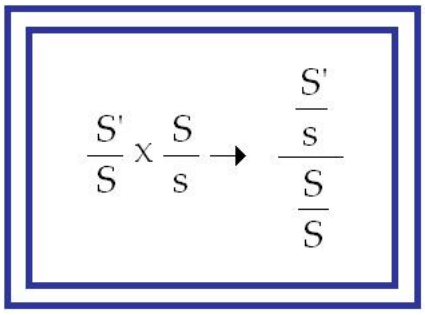
Cette barre, il n'est pas absolument illégitime de considérer qu'à certains moments et dans un certain mode de rapports, elle marque, elle permet de désigner, de situer, dans ce rapport du signifiant au signifié, l'indication d'une valeur qui est proprement ce qu'exprime son usage au titre de fraction, au sens mathématique du terme.

Et bien sûr comme ce n'est pas le seul, et qu'il y a du signifiant au signifié un autre rapport, qui est celui d'effet de sens…

> précisément au moment où il s'agit, dans la métaphore, de marquer l'effet de sens[85]

…on ne peut pas absolument prendre sans précaution, et d'une façon si hasardeuse qu'on l'a fait, la manipulation, au titre de *transformation fractionnaire*, qui serait en effet permise s'il s'agissait d'un rapport de proportion.

Bien sûr, de ce que A/B… de ce qui résulte de la multiplication (A/B) x (C/D), on peut transformer ce produit, quand il s'agit de la fraction par une formule à quatre étages, qui serait par exemple : (A/B) / (D/C).
C'est ce qu'on a fait, en disant que ce qui fait le poids, dans l'inconscient, d'une articulation du signifiant dernier qui vient à incarner la métaphore avec le sens nouveau, comme je l'ai dit, qui est créé, par l'usage de la métaphore, qu'à cela devait répondre je ne sais quel épinglage, de l'un à l'autre, de deux signifiants dans l'inconscient.



Il est tout à fait certain que cette formule ne peut pas donner satisfaction.

D'abord parce qu'on devrait savoir qu'il ne peut pas y avoir de rapport tel, du signifiant à lui-même, le propre du signifiant étant de ne pas pouvoir…

> j'y ai insisté maintes fois

…sans engendrer le piège de quelque faute de logique, se signifier lui-même.

85 Cf. Écrits P. 557, et séminaire La logique du fantasme : séance du 16-11-1966.

Il n'est besoin que de se référer aux antinomies, qui sont intervenues dès qu'on a essayé une formalisation logique exhaustive des mathématiques pour s'en rendre compte que *le catalogue des catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes*, n'est évidemment pas le même *catalogue ne se contenant pas lui-même*, en tant qu'il est celui introduit dans la définition et encore moins quand il est celui qui va être inscrit dans le catalogue.

Il est tellement plus simple de nous apercevoir que ce dont il s'agit est ce qui se passe ainsi, à savoir, qu'un *signifiant substitutif*, est venu à la place d'un autre signifiant constituer *l'effet de métaphore* en tant qu'il renvoie ailleurs le signifiant qu'il a chassé.

Eh bien, justement, de vouloir en faire, de vouloir en conserver la possibilité d'un maniement du type *maniement fractionnel*, impliquera de mettre au-dessous de la barre principale, au dénominateur, le signifiant disparu, le signifiant refoulé, au dénominateur de la valeur qui va apparaître, en dessous, *unterdrückt*.

Et loin qu'on puisse dire que « *l'interprétation…*
comme on l'a écrit
…est ouverte à tout sens » puisqu'il ne s'agirait que de la liaison d'un signifiant à un signifiant et par conséquent d'une espèce de liaison folle, il est tout à fait inexact de dire que « *l'interprétation est ouverte à tout sens* ».

C'est concéder, je dirais, à nos objecteurs, à ceux qui parlent le plus souvent contre les caractères incertains de l'interprétation analytique, leur concéder qu'en effet, toutes les interprétations sont possibles, ce qui est proprement absurde.

Ce n'est pas parce que j'ai dit que l'effet de l'interprétation, car je l'ai dit dans mon dernier ou avant-dernier discours, est d'isoler, de réduire, dans le sujet, un *cœur*, un *Kern*, pour s'exprimer comme FREUD, de *non-sense*, que l'interprétation est elle-même un *non-sens*.

L'interprétation est un signifié, une signification qui n'est pas n'importe laquelle, qui vient ici à la place du s et renverse justement le rapport qui fait que le signifiant, dans le langage, a pour effet le signifié :
elle, l'interprétation significative, a pour effet de faire surgir un signifiant irréductible.

C'est en interprétant au niveau de ce s…
    qui n'est pas ouvert à tous les sens
    et qui ne peut être n'importe quoi
…qui ne peut être qu'une signification seulement approchée, sans doute, car ce qui est là, riche et complexe quand il s'agit de l'inconscient du sujet, est destiné à évoquer, à faire surgir, des éléments signifiants irréductibles, *non-sensical*, fait de *non-sens*, que le travail de LECLAIRE a si particulièrement bien illustré.

Dans ce même article, il nous sort, à propos de son obsédé, la formule dite « *Poorjeli* » qui lie l'un à l'autre les deux syllabes du mot « *licorne* »
en permettant d'introduire dans sa séquence,
toute une chaîne où s'anime son désir.
Vous verrez dans ce qu'il publiera par la suite,
que les choses vont même là beaucoup plus loin.

L'interprétation donc, il est bien clair qu'elle n'est pas ouverte à tous les sens, qu'elle n'est point n'importe laquelle, qu'elle est une interprétation significative et qui ne doit pas être manquée.

Ce qui n'empêche pas que ce n'est pas cette *signification* qui est pour le sujet, pour l'avènement du sujet, essentielle, mais qu'il voit - au-delà de cette signification - à quel *signifiant*…
    non-sens, irréductible, traumatique,
    c'est là le sens du traumatisme
…il est, comme sujet, assujetti.

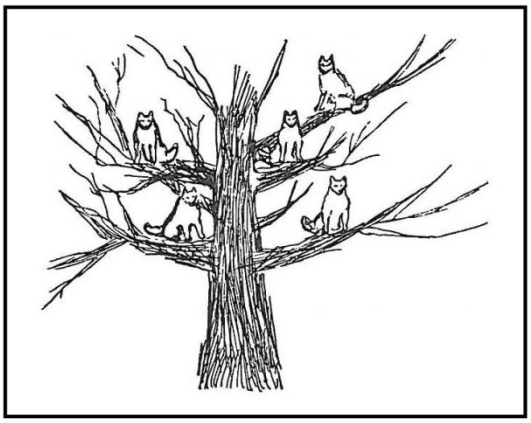
Ceci vous permet de concevoir, de comprendre,
ce qui est matérialisé dans l'expérience.

Je vous en prie, ceux qui ne l'ont pas fait,
qu'ils prennent une des grandes psychanalyses
de FREUD, et nommément la plus grande de toutes…
    la plus sensationnelle, parce qu'elle est
    littéralement accrochée à ce problème
    et qu'on y voit, plus que partout ailleurs,
    où vient converger ce problème de la conversion
    du fantasme et de la réalité, à savoir de quelque
    chose d'irréductible, de *non-sensical* qui fonctionne
    comme signifiant originellement refoulé
…je parle de l'observation de *L'homme aux loups*.

Dans *L'homme aux loups*, disons pour éclairer votre lanterne
et pour vous donner le fil d'Ariane qui vous guidera
dans sa lecture, la brusque apparition de ces loups
dans la fenêtre du rêve, jouera…
    je dis jouera
…la fonction du s, *refoulé primordial*.

Bien sûr, je dis jouera ce rôle, cela, ce n'est que
relatif, mais c'est effectivement le rôle qui est
dans le développement et dans tout ce que permet
d'articuler la recherche de FREUD.

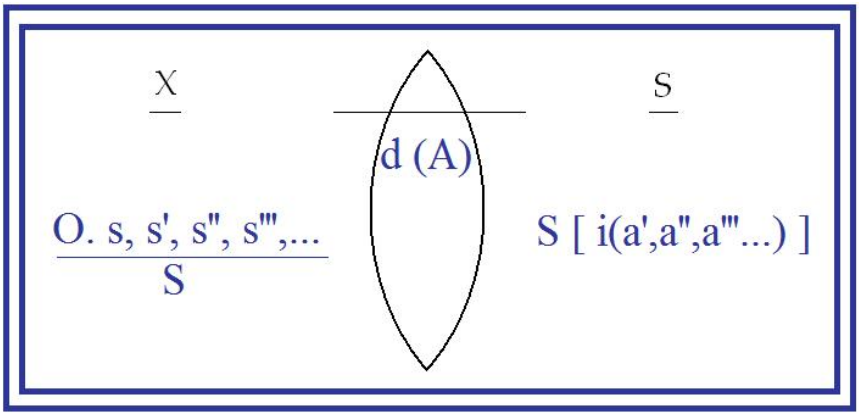
Il est, à proprement parler représentant ce moment de
perte du sujet.



Ce n'est pas seulement que le sujet soit fasciné par
le regard de ces loups au nombre de sept…
    et qui d'ailleurs dans son dessin
    ne sont que cinq
…perchés sur l'arbre, c'est que leur regard fasciné,
c'est le sujet lui-même.

Or, qu'est-ce que vous démontre toute l'observation ? C'est qu'à chaque étape de la vie du sujet, *quelque chose* est venu à chaque instant, de l'indice déterminant, que constitue ce *signifiant originel*, remanier la valeur, et qui est proprement ainsi, ***la dialectique*** de *désir du sujet*, en tant que se constituant comme *désir de l'Autre*.

Rappelez-vous l'aventure du père, de la sœur, de la mère, de GROUCHA la servante, autant de temps qui viennent enrichir le désir inconscient du sujet de quelque chose qui est à mettre comme signification constituée dans cette relation au désir de l'Autre, au numérateur.



Observez bien alors ce qui se passe.
Dans ce moment inaugurant, inaugural, dont je vous prie de considérer la nécessité…
disons, si vous voulez bien, logique
…où *le sujet* comme X ne se constitue que de l'*Urverdrängung*, de la *chute* nécessaire de ce *premier signifiant* autour duquel il se constitue, *parce qu'il ne pourrait y subsister qu'avec la représentation d'un signifiant pour un autre, c'est-à-dire pas pour un sujet.*

Dans cet X qui est là, nous devons *considérer deux faces* :

- sans doute ce moment constituant où choit le signifiant que nous articulons à une place dans sa fonction au niveau de l'inconscient,

- mais aussi l'effet de retour qui s'opère justement de cette sorte de *relation* que nous devons introduire avec prudence, mais qui nous est indiquée par les effets de langage.

L'effet de *relation* peut se concevoir comme celui qui s'opère au niveau du symbole mathématique dans la façon dont nous concevons une fraction.

Chacun sait que si zéro apparaît au dénominateur, la valeur de la fraction, disons, n'a plus de sens, mais c'est aussi bien ce que, par convention, les mathématiciens appellent une valeur infinie.

Et puis, d'une certaine façon, c'est là un des temps de la constitution du sujet :
en tant que le *signifiant primordial* est *pur non-sens*, il devient en effet porteur de cette *infinitisation de la valeur du sujet*, non point ouverte à tous les sens mais ***les abolissant tous***, ce qui est différent et, si vous le voulez bien, qui justifie que dans la relation d'aliénation j'ai été amené plus d'une fois…
    et il est impossible de la manier
    sans l'y faire intervenir
…à amener le mot « *liberté* ».

Car ce qui fonde…
    dans le *sens* et *non-sens radical* du sujet
…la fonction de la « *liberté* », c'est proprement ceci : de ce signifiant qui tue tous les sens.

C'est pour cela qu'il était faux de dire tout à l'heure que le signifiant dans l'inconscient soit ouvert à tous les sens :
il constitue le sujet dans sa liberté à l'égard de tous les sens.

Mais ça ne veut pas dire pour autant qu'il n'y soit pas déterminé, pour autant qu'à ces numérateurs, qu'à la place du zéro…
    car c'est un zéro que j'ai écrit ici
…les choses qui sont venues s'inscrire, sont significations, significations dialectisées dans le rapport du désir de l'Autre qui donnent au rapport du sujet à l'inconscient une valeur déterminée.

Il sera important, dans la suite de mon discours…
je veux dire : pas cette année
…de montrer comment l'expérience de l'analyse, qui nous contraint, nous force à chercher dans la voie d'une formalisation telle que la médiation…
de cet *infini du sujet* avec ce que l'expérience nous montre de la *finitude du désir*
…ne peut se faire que par l'intervention de ce qu'à son origine, à son entrée dans la gravitation de la pensée que l'on appelle *philosophique*, KANT[86] a introduit avec tant de « *fraîcheur* » du terme de « *grandeur négative* ».

La *fraîcheur* a ici son importance bien sûr, parce que :

- entre forcer les philosophes à réfléchir sur le fait que (-1) n'est pas zéro,

- et à ce qu'un pareil discours les oreilles, après tout, redeviennent sourdes en pensant qu'on s'en fout et que c'est tout à fait ailleurs qu'on use de (-1),

là, évidemment, il y a une distance.

Il n'en reste pas moins, et c'est cela uniquement l'utilité de la référence à *l'articulation philosophique*, c'est de nous montrer…
puisqu'après tout, les hommes ne survivent qu'à être à chaque instant si oublieux de toutes leurs conquêtes — je parle de leurs *conquêtes subjectives*
…au moins nous rappeler le moment où, de ces *conquêtes*, ils se sont aperçus.

Bien sûr, à partir du moment où ils les oublient, elles n'en restent pas moins conquises, mais c'est plutôt eux qui sont conquis par les effets de ces conquêtes.

Et d'être *conquis* par quelque chose qu'on ne connaît pas, ça a quelquefois de redoutables conséquences dont la première est la confusion.

86 Emmanuel Kant : Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative, Paris, Vrin,1972.

Grandeur négative donc, c'est là que nous trouverons à désigner l'un des supports de ce qu'on appelle « *le complexe de castration* », à savoir l'incidence négative dans lequel y entre l'objet *phallus*.
Ceci n'est qu'une pré-indication, mais je crois - à donner - utile.

Il nous faut cependant progresser, concernant ce qui nous agite — à savoir, *le transfert*.
Comment, ici, en reprendre le propos ?

Je vous l'ai dit la dernière fois, *le transfert* est *impensable*, sinon, à prendre son départ dans le *sujet supposé savoir*, vous voyez mieux aujourd'hui, ***quoi***.
Mais après tout, nous serrons là de plus près ce qu'il en est, non point seulement du point de vue phénoménologique, mais au point de vue de l'efficace, de l'action, de l'expérience.

Il est *supposé savoir* ce à quoi nul ne saurait échapper, dès lors qu'il la formule :
purement et simplement la signification.
Cette signification implique, bien sûr…
    et c'est pourquoi d'abord, j'ai fait
    surgir la dimension de son désir
…qu'il ne puisse s'y refuser.

Qu'en un certain sens, ce point privilégié ait ce caractère…
    le seul auquel nous puissions
    reconnaître un tel caractère
…d'un point absolu sans aucun savoir.
Il est absolu, justement, de n'être nul savoir, mais ce point d'attache qui lie son désir même à la résolution de ce qu'il s'agit de révéler.

Le sujet entre dans ce jeu, de ce support fondamental, de ce que le sujet est supposé savoir, de seulement être sujet du désir.

Or, que se passe-t-il ?
Il se passe, dans son apparition la plus commune, ce qu'on appelle effet de transfert, au sens où cet effet c'est l'amour.

Il est clair que cet amour n'est repérable…
comme FREUD nous l'indique, comme tout amour
…que dans le champ du narcissisme :
l'amour, c'est essentiellement vouloir être aimé.

Ce qui surgit dans l'effet de transfert est indiqué dans l'expérience comme étant ce qui s'oppose à la révélation dont il s'agit, dans ce sens que l'amour intervient dans sa fonction…
ici révélée comme essentielle
…dans sa fonction de tromperie.

L'amour sans doute *est un effet de transfert*, mais aussi bien nous savons tous, et c'est articulé, que *c'en est la face de résistance*.

Qu'à la fois nous sommes liés à attendre cet effet de transfert, pour pouvoir interpréter, et qu'en même temps nous savons que c'est ce qui ferme le sujet à l'effet de notre interprétation.

L'effet d'aliénation, où s'articule essentiellement l'effet que nous sommes dans le champ du rapport du sujet à l'Autre, est ici absolument manifeste.

Mais alors, il convient ici de pointer ce qui est toujours éludé, à savoir ce que FREUD articule, — non pas excuse mais raison du transfert, que rien ne saurait être atteint *in absentia, in effigie*[87], ce qui veut dire que le transfert n'est pas - de sa nature - l'ombre de quelque chose qui eût été auparavant vécu.

Bien au contraire, à ce temps essentiel qui est le temps de l'amour trompeur, du sujet qui, en tant qu'assujetti au désir de l'analyste, désire le tromper de cet assujettissement en se faisant aimer de lui et en lui proposant de lui cette fausseté même essentielle qu'est l'amour, ceci montre que cet effet de transfert [l'amour], en tant qu'il se répète présentement *ici et maintenant*, c'est effet de tromperie.

87 Sigmund Freud, « La dynamique du transfert », in « La technique psychanalytique », Paris, Puf, 1977 p. 60 : « enfin, rapellons nous que nul ne peut être tué *in abstentia* ou *in effigie*. »

Il n'est répétition de ce qui s'est passé de tel, que pour être de la même forme :

- il n'est pas *ectopie*[88],
- il n'est pas ombre de ses anciennes tromperies de l'amour,
- il est isolation dans l'actuel de son fonctionnement pur de tromperie.

C'est pourquoi, derrière l'amour dit de transfert, nous pouvons dire que le réel, ce qu'il y a, c'est l'affirmation de ce lien, du désir de l'analyste au désir du patient lui-même.

Mais c'est ce que FREUD a traduit en une espèce de rapide *escamotage*, miroir aux alouettes, en disant, qu'après tout, ce n'est que le désir du patient, histoire de rassurer les confrères !

C'est le désir du patient, dans sa rencontre avec le désir de l'analyste !

Ce *désir de l'analyste*, dont je ne dirais point que je ne l'ai point encore nommé, car comment nommer un désir ? Un désir on le cerne, mais c'est justement de le cerner dans sa fonction par rapport au désir de l'Autre qu'il s'agit. Beaucoup de choses, bien sûr, dans l'histoire, nous donnent ici piste et trace.

N'est-il point singulier cet écho que nous trouvons…

pour peu que nous allions bien sûr y mettre le nez

…de *l'éthique de l'analyse* avec *l'éthique stoïcienne*.

Qu'est-ce que l'éthique stoïcienne dans son fond…

et bien sûr, aurai-je jamais le temps de vous le démontrer

- sinon cette reconnaissance de la régence absolue du désir de l'Autre,

- sinon ce « *Que ta volonté soit faite* », repris dans un certain registre chrétien.

88 Ectopie : anomalie de situation d'un organe qui ne se trouve pas à sa vraie place.

Bien sûr, nous sommes sollicités d'une articulation plus radicale, et si je vous ai opposé, dans le choix aliénant, le rapport du maître à l'esclave, la question peut se poser assurément…

elle est dans HEGEL - indiquée comme résolue :
elle ne l'est, strictement, à aucun degré

…du rapport du désir du maître et de l'esclave.

Ici après tout - mon Dieu - près de vous faire pour cette année mes adieux…

puisque ce sera, la prochaine fois, mon dernier cours

…vous me permettrez bien de jeter quelques pointes qui vous indiquerons dans quel sens nous progresserons dans la suite.

Le maître, dans le statut que lui donne HEGEL, et s'il est vrai qu'il ne se situe que d'un rapport originel à l'assomption de la mort, je crois qu'il est bien difficile, dans ce pur statut, de lui donner une relation saisissable au désir.

Je parle du maître dans HEGEL, non pas du *maître antique*, dont nous avons quelque portrait et nommément celui de la dernière fois, que j'ai introduit sous la figure d'ALCIBIADE, dont le rapport au désir est justement assez visible.

Il vient demander à SOCRATE quelque chose dont il ne sait pas ce que c'est, mais qu'il appelle ἄγαλμα [agalma]…

chacun sait l'usage que dans un temps
j'en ai fait, je le reprendrai

…cet ἄγαλμα, ce mystère qui, sans doute, dans la brume qui entoure le regard d'ALCIBIADE, représente quelque chose d'au-delà de tous les biens.

Comment voir autrement qu'une première ébauche de la technique du repérage du transfert, dans le fait que SOCRATE lui réponde…

non pas, là dans l'âge adulte, ce qu'il lui disait quand il était jeune : « *Occupe-toi de ton âme* », mais devant l'homme floride et endurci

« *Occupe-toi de ton désir, occupe-toi de tes oignons* ».

Tes oignons dans l'occasion et c'est un comble d'ironie de la part de PLATON, de les avoir désignés par un homme à la fois futile et absurde, bouffon.

Je crois avoir été le premier à remarquer que les vers qu'il lui met dans la bouche concernant la nature de l'amour, sont l'indication même de cette futilité confinant à une sorte d'allure bouffonne qui fait de cet AGATHON l'objet sans doute le moins propre à retenir le désir d'un maître.

Et aussi bien qu'il s'appelle AGATHON, c'est-à-dire du nom auquel PLATON a donné la valeur souveraine, est là une note peut-être involontaire, mais incontestable, d'ironie qui se surajoute.

Ainsi, le désir du maître n'en paraît être, dès son entrée en jeu dans l'histoire, le terme, de par nature, le plus égaré. Par contre, je ne saurais ne pas m'arrêter au fait que quand SOCRATE désire obtenir sa propre réponse, c'est à celui qui n'a aucun droit de faire valoir son désir, à l'esclave, qu'il s'adresse, et dont - cette réponse - il est assuré toujours de l'obtenir.

« *La voix de la raison est basse...*

dit quelque part FREUD[89]

...mais elle dit toujours la même chose. »

Ce qu'on ne fait pas comme rapprochement, c'est que FREUD dit exactement la même chose *du désir inconscient*.

À lui aussi sa voix est basse, mais son insistance est indestructible.

C'est peut-être qu'il y a de l'un à l'autre un rapport et que c'est, dans le sens de quelque parenté sans doute transformée, mais à situer dans des coordonnées plus exactes, qu'il nous faudra diriger notre regard vers l'esclave, quand il s'agira de repérer qu'est-ce que c'est que *le désir de l'analyste*.

89 S. Freud, L'avenir d'une illusion, Paris, PUF, 1971, p. 77.

Je ne voudrais pas vous quitter aujourd'hui pourtant, sans avoir, pour la prochaine fois, amorcé *deux remarques*, deux remarques qui sont fondées dans le repérage que fait FREUD de la fonction de l'*identification*.

Il y a des énigmes dans l'*identification* et il y en a pour FREUD lui-même puisqu'il paraît s'étonner que *la régression de l'amour se fasse si aisément dans les termes de l'identification*.

Ceci, à côté des textes mêmes où il articule :

- qu'*amour* et *identification* ont, dans un certain registre, à proprement parler, équivalence,

- que la face *narcissique* de l'amour et *la surestimation de l'objet*, *la Verliebheit*, dans l'amour c'est exactement la même chose.

Je crois que si FREUD ici s'est arrêté…
et je vous prie d'en trouver, d'en retrouver ici, dans les textes, les divers *dues* - comme disent les Anglais - les traces, les marques, laissées sur la piste
…c'est faute d'avoir suffisamment distingué…

Dans le chapitre *L'identification*, de *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, j'ai mis l'accent sur *la deuxième forme d'identification* pour vous y repérer, mettre en valeur et détacher l'*einziger Zug*, *le trait unaire*, le fondement, *le noyau de l'idéal du moi*.

Qu'est-ce, ce *trait unaire* ?

Est-ce un objet privilégié dans le champ de la *Lust* ?

Non, ça n'est pas dans ce *champ premier de l'identification narcissique* auquel FREUD rapporte *la première forme d'identification*...
que très curieusement d'ailleurs, il incarne, dans une sorte de fonction, de modèle primitif que prend le père, antérieur à l'investissement libidineux lui-même sur la mère
...*temps mythique* assurément, significatif, car FREUD désigne ainsi lui-même que c'est *le temps de l'identification*, la *Lust*.

Le trait unaire…
en tant que le sujet s'y *accroche*
…c'est dans ***le champ du désir***, à condition de comprendre que ce champ du désir ne saurait de toute façon se constituer que dans le règne du signifiant, qu'au niveau où il y a rapport du sujet à l'Autre, et où c'est *le signifiant de l'Autre* qui le détermine.

La fonction du *trait unaire…*
en tant que de lui s'inaugure un temps majeur de l'*identification* dans la topique alors développée par FREUD, à savoir l'*idéalisation*, *l'idéal du moi*
…c'est pour autant qu'un signifiant…
un signifiant de cette classe, de cette origine, signifiant numéro un
…le premier signifiant en tant qu'il fonctionne…
je vous en ai montré les traces, sur l'os primitif où le chasseur met une coche, compte le nombre de fois qu'il a fait mouche
…le signifiant proprement unaire…
en tant qu'il vient fonctionner ici, dans le champ de la ***Lust***, c'est-à-dire dans le champ de l'identification primaire
…c'est là, c'est dans cet entrecroisement qu'est le ressort, le ressort premier, essentiel, de l'incidence de *l'idéal du moi*.

Et c'est de la visée en miroir, de l'idéal du moi, de cet être qu'il a vu le premier apparaître, sous la forme du parent qui, devant le miroir le porte, c'est de pouvoir *s'accrocher à ce point de repère*, celui qui le regarde dans un miroir et fait apparaître, non pas son *idéal du moi* mais son *moi idéal*.

Ce point où il désire se complaire en lui-même, c'est là qu'est la fonction, le ressort, l'instrument efficace, que constitue *l'idéal du moi*.
Pour tout dire, il n'y a pas si longtemps qu'une petite fille me disait gentiment qu'il était bien grand temps que quelqu'un s'occupe d'elle, pour qu'elle s'apparaisse aimable à elle-même.
Elle donnait là l'aveu simple, innocent, du ressort qui est justement celui qui entre en jeu dans le premier temps du transfert.

Le sujet a cette relation à son analyste dont le centre est au niveau de ce signifiant privilégié qui s'appelle *idéal du moi*, pour autant que de là il se sentira aussi satisfaisant qu'aimé.

Mais il est une autre fonction différente, et qui, elle, joue toute entière au niveau de l'aliénation, celle par où y est introduite une identification d'une nature singulièrement différente, celle qui est constituée par ce que j'ai institué, du sujet, le procès de séparation.

- Cet *objet* privilégié, découverte de l'analyse, *objet* dont je vous dirai, en fin de compte, que sa réalité même n'est que purement topologique.

- Cet *objet* dont le mouvement de la pulsion, en tant qu'il est lié dans ce rapport du sujet à l'Autre… je pense vous l'avoir suffisamment articulé …en fait le tour.

- Cet *objet* qui fait bosse, si je puis dire, comme l'œuf de bois, dans le tissu que vous êtes - dans l'analyse - en train de repriser.

- Cet *objet(a)* et sa fonction essentielle, cet *objet(a)* en tant qu'il supporte ce qui dans la pulsion, est défini et spécifié de ce que l'entrée en jeu dans la vie de l'homme, du signifiant, lui permet de faire surgir ce qui est le sens du sexe.

À savoir que pour lui, pour l'homme, et parce qu'il connaît les signifiants, le sexe, ce qui exprime les significations du sexe, sont susceptibles, toujours, de présentifier, pour lui, ce qu'il aurait d'***inhérent*** : la présence de la mort.

La distinction entre pulsion de vie et pulsion de mort est vraie pour autant qu'elle manifeste deux aspects de pulsion, mais à condition de concevoir ce qu'il en est de ces deux faces.

Et si vous le voulez, pour pointer aujourd'hui, devant vous, une formule que je vous ai ici écrite, je dirais que c'est ici, au niveau des *significations*, dans l'inconscient, que toutes les *pulsions sexuelles* s'articulent, mais pour autant qu'en tant que *pulsions*, ce qu'elles font surgir comme signifiant bien sûr, et rien que comme *signifiant…*

car peut-on dire sans précaution
qu'il y a un « *être-pour-la-mort* »

…comme *signifiant* à proprement parler : la mort.

Dans quelle condition, dans quel déterminisme, ce signifiant peut-il s'introduire efficacement et jaillir, si l'on peut dire, tout armé dans *la cure*, c'est justement ce qui ne peut être compris que de cette façon d'articuler les rapports.

La fonction de cet *objet(a)*, pour autant que c'est là que le sujet se sépare, qu'il n'est pas lié à cette vacillation de l'être au sens, qui fait l'essentiel de l'aliénation nous est suffisamment indiquée par suffisamment de traces.

J'ai montré en son temps qu'il est impossible de concevoir la phénoménologie de *l'hallucination verbale*, si nous ne comprenons pas ce que veut dire le terme même que nous employons pour le désigner, c'est-à-dire, des voix.

C'est en tant que l'objet de la voix y est présent, qu'aussi y est présent, à proprement parler, le *percipiens*.

L'hallucination verbale n'est pas un faux *perceptum*, c'est un *percipiens* dévié.
Le sujet est immanent à son *hallucination verbale*.

Cette possibilité est là, ce qui nous doit faire poser la question de ce que nous essayons d'obtenir dans l'analyse, concernant l'accommodation du *percipiens*.

Jusqu'à l'analyse, le chemin de la connaissance a toujours été tracé dans celui d'une purification du sujet, du *percipiens*.

Eh bien *nous*, nous disons que nous fondons l'assurance du sujet dans sa rencontre avec *la saloperie* qui peut le supporter, avec le *(a)* dont il est aussi peu illégitime de dire que sa présence est nécessaire que - pensez à SOCRATE - SOCRATE et sa pureté inflexible et son ἀτοπία [atopia] sont corrélatifs.

À tout instant, intervenant, c'est la voix démonique.

Allez-vous dire que la voix qui guide SOCRATE n'est pas SOCRATE lui-même ?

Le rapport de SOCRATE à sa voix, énigme sans doute, qui à plusieurs reprises a tenté les *psychographes* du début du XIXe siècle, et c'est déjà de leur part grand mérite d'avoir osé, puisque maintenant, aussi bien, on ne s'y frotterait plus.

C'est là où est désigné pour nous une fois de plus la trace, d'interroger, de savoir, ce que nous voulons dire en parlant du sujet de la perception.

Mais bien sûr, ne me faites pas dire ce que je ne dis pas, ce n'est pas là pour vous dire que l'analyste doit entendre des voix.

Mais quand même, si vous lisez un bon analyste, un analyste du bon cru, un Théodore REIK, élève direct et familier de FREUD, son livre *Listening with the third ear*, *Écouter avec la troisième oreille…*

> dont je n'approuve pas, à vrai dire, la formule, comme si on n'en avait pas déjà assez de deux pour être sourd

…cette *troisième oreille*, il l'indique, lui aussi, c'est à je ne sais quelle *voix* qui lui parle pour lui désigner…

> selon bien sûr une dialectique encore demeurée primitive, il est de la bonne époque, de l'époque héroïque où l'on savait entendre ce qui parle, derrière la tromperie du patient.

Et avec quoi l'entend-il ?
Avec toujours, nous dit-il, une voix qui l'avertit.

Ce n’est pas parce que nous avons fait mieux depuis, parce que nous savons quelque part nous reconnaître dans ces biais, dans ces clivages, et désigner les points qui s’appellent *l’objet(a)*, assurément encore à peine émergé, dont, assurément beaucoup a été appris, a été connu depuis.

Ce n’est point ce qui nous dispense d’interroger ce qu’il en est de cette fonction du *(a)*.

C’est là-dessus que je pense, la prochaine fois, compléter mon discours.

Pierre KAUFMANN

On sent qu'il y a quelque espèce de rapport entre ce que vous avez redit à propos de *Booz endormi* et Théodore REIK, et ce que vous avez dit par ailleurs à propos du père, au début du *chapitre VII* de *La science des rêves*.

LACAN

C'est tout à fait clair, il est endormi, quoi.
Il n'y a pas moyen d'y insister, il est endormi pour que nous le soyons aussi avec lui, c'est-à-dire que nous n'y comprenions que ce qui est à comprendre.

Pierre KAUFMANN

Il y a plus à dire…

LACAN

Mais oui, bien sûr, il y a plus à dire, *naturellement*.
Il y a infiniment à dire sur ce BOOZ.
Mais enfin, j'en ai dit un bout aujourd'hui.

C'est une petite compensation, non pas que je me suis donnée, mais que je vous ai donnée de l'absence de ce… avec tout de même une indication.

Je voulais faire intervenir la tradition juive, pour essayer de reprendre les choses…

il faut bien le dire

…de reprendre les choses où FREUD les a laissées, parce que ce n'est quand même pas pour rien, dans une œuvre aussi rigoureuse que celle de FREUD, si on pense que la plume lui est tombée des mains sur *la division du sujet*, mais que ce qu'il avait fait, juste avant, c'était avec *Moïse et le monothéisme*, une mise en cause des plus radicales, et quels qu'en soient les caractères contestables historiquement…

on peut toujours contester, bien sûr, naturellement, le propre de l'histoire étant que, si on n'a pas de fil conducteur, il faut construire les choses n'importe comment

…mais quel que soit le contestable de ses appuis ou même de ses cheminements, il reste que d'introduire, au cœur de l'histoire juive, la distinction radicale, d'ailleurs absolument évidente, de la tradition prophétique par rapport à un autre message, c'est tout à fait porter au cœur…

comme il en avait conscience, comme il l'écrit, il l'articule de toutes les façons

…de mettre au cœur de la fonction, si on peut dire, la collusion à la vérité comme absolument essentielle à notre opération, en tant qu'analyste.

Et justement, nous ne pouvons nous y fier, nous y consacrer que dans la mesure où nous nous détournons de toute collusion avec la vérité.
Il y a quelque chose tout de même d'amusant puisque nous sommes là un petit peu entre familiers et qu'après tout, il y a plus d'une personne ici qui n'est pas sans être au courant du travail qui se produit au cœur de la communauté analytique.
Je réfléchissais ce matin…

à entendre quelqu'un qui venait m'exposer sa vie, disons, voire ses déboires

…à ce que peut avoir d'encombrant, dans une carrière scientifique normale, d'être, disons le maître d'études ou le chargé de recherches ou le chef de laboratoire d'un agrégé dont il faut bien que vous teniez compte des idées pour l'avenir de votre avancement.

Ce qui, naturellement, est une chose des plus encombrantes, au point de vue du développement de la pensée scientifique. Bon.

Eh bien, il y a un champ, celui de l'analyse, où en somme, sis quelque part, le sujet n'est là que pour chercher son habilitation à la recherche libre, dans le sens d'une exigence véridique, et ne pouvoir à proprement parler s'y considérer comme autorisé qu'à partir du moment où il y opère librement.

Eh bien, par une sorte de singulier effet de vertige, c'est là qu'ils vont tenter de reconstituer *au maximum la hiérarchie de l'habilitation universitaire* et faire dépendre leur agrégation d'un autre déjà agrégé.

Ça va même plus loin.

Quand ils auront trouvé leur chemin, leur mode de pensée, leur façon même de se déplacer dans le champ analytique, à partir de l'enseignement, disons, d'une certaine personne, c'est par d'autres…
    qu'ils considèrent comme des imbéciles
…qu'ils essaieront de trouver l'autorisation, l'expresse qualification, qu'ils sont bien capables de pratiquer l'analyse.

Je trouve que c'est là encore une illustration, une illustration de plus, de la différence, à la fois, et des conjonctions et des ambiguïtés, pour tout dire, entre ces deux champs.

Si l'on dit que l'analyste lui-même…
    dans ses fonctions présentes, non seulement collectives, collective ça veut rien dire, ça veut dire comme des êtres de chair qu'ils sont, plongés dans un bain social
…si l'on dit que les analystes eux-mêmes font partie du problème de l'inconscient, est-ce qu'il ne vous semble pas qu'une fois de plus, en voilà ici une *belle illustration*, et ici une belle occasion à *analyser*.

Il me reste à conclure, cette année, le discours que j'ai été amené à tenir ici, en raison *des circonstances* qui, en somme, ont présentifié dans la suite de mon enseignement quelque chose dont, après tout, rend compte une des *notions fondamentales* que j'ai été amené à avancer ici, celle de la δυστυχία [dustuchia], ou de *la malencontre*, de ce quelque chose, nécessité dans tout être, à porter la manifestation du sujet, qu'il se dérobe, qu'il évite ce qu'il y a à ***rencontrer***.

Ainsi, ai-je dû suspendre ce pas que je m'apprêtais à faire franchir à ceux qui suivaient mon enseignement concernant *Les Noms-du-Père*, pour ici avoir à reprendre, devant un auditoire autrement composé, ce dont il s'agit depuis le départ de cet enseignement, le mien, à savoir qu'est-ce qu'il en est de notre *praxis* ?

Celle-ci jugée, non pas mise dans les balances d'une vérité éternelle, mais interrogée sur ce point de savoir :
quel peut être l'ordre de vérité qu'elle - cette *praxis* - engendre?

Ce qui peut nous assurer…
au sens proprement de ce
que j'ai appelé la certitude
…de ce qu'il en est de notre praxis, c'est ce dont je crois vous avoir donné ici les concepts de base sous les quatre rubriques :
de l'*inconscient*, de la *répétition*, du *transfert* et de la *pulsion*
dont vous avez vu que j'ai été amené à inclure, en quelque sorte l'esquisse, à l'intérieur de mon exploration du transfert.

Le fond qui est bien celui-ci :
de savoir dans quel sens, par quel tracé, nous sommes sur la piste de quelque chose qu'engendre notre *praxis*, qui a droit à se repérer des nécessités, même implicatives de la visée de la vérité ?

C'est cela qui, en fin de compte, peut, si vous voulez, se transposer de cette formule ésotérique, nous assurer que nous ne sommes pas dans l'imposture.

Car ce n'est pas trop dire que, dans la mise en question de l'analyse telle qu'elle est toujours en suspens…

non seulement dans l'opinion, mais bien plus encore, dans la vie intime de chaque *psychanalyste*

…l'*imposture* plane, comme présence à la fois contenue, exclue, ambiguë, contre laquelle le psychanalyste se remparde, pourrions-nous dire, d'un certain nombre de cérémonies, de formes, de rites, dont la liaison essentielle avec la question de l'*imposture* est quelque chose qui est à proprement parler à détecter.

Si je mets en avant ce terme dans mon exposé d'aujourd'hui, c'est qu'assurément c'est là la clé, l'amorce par où pourrait être abordé ce envers quoi, dans ma façon d'introduire la question que je ferai cette année concernant la psychanalyse, j'ai parlé de son rapport avec la science, mais que j'ai mise en question, à ce propos, en référence à ce que j'appellerai une formule qui a eu sa ***valeur historique***, de la religion au XVIII^{ème} siècle quand *l'homme des Lumières…*

qui était aussi *l'homme du plaisir*

…a mis en question *la religion comme fondamentale imposture*.

Inutile de souligner et de vous faire sentir quel chemin nous avons parcouru depuis.

Qui songerait, de nos jours, à prendre les choses concernant la religion sous cette parenthèse, sous ces guillemets simplistes ?

On peut dire que, jusqu'au fin fond du monde, et là même où la lutte peut être menée contre elle, la religion, de nos jours, jouit d'un respect universel.

C'est aussi bien que la question de la croyance est, par nous, présentifiée en des termes sans doute moins simplistes.

La pratique que nous avons de fondamentale *aliénation* dans laquelle se soutient toute croyance, c'est ce double terme subjectif qui fait qu'en somme, nous avons là, pu réaliser que c'est au moment où la croyance, dans sa signification, paraît le plus profondément s'évanouir que, dans le sujet, dans l'être de sujet, le sujet vient au jour de ce qui était à proprement parler la réalité, le garant de ses croyances.

Et il ne suffit pas de vaincre la superstition, comme on dit, pour que ses effets dans l'être soient pour autant tempérés.

C'est ce qui fait assurément pour nous la difficulté de reconnaître ce qu'a bien pu être, en un temps…
    je parle au XVI^{ème} siècle
…le statut de ce qui fût, à proprement parler, l'incroyance.

Ici, nous savons bien que nous sommes ***incomparablement***…
    comme présence de la fonction religieuse
…incomparablement…
    à notre époque
…incomparablement et paradoxalement désarmés.

Notre rempart…
    le seul, et les religieux
    l'ont admirablement senti
…c'est cette indifférence…
    Indifférence - comme dit LAMENAIS[90] - *en matière de religion*
…qui a précisément pour statut ***la position de la science.***

- C'est pour autant que la science élide, élude, sectionne, un champ déterminé dans la dialectique de l'aliénation du sujet,

- c'est pour autant que la science se situe en ce point précis que je vous ai défini, au niveau de la dialectique du sujet et de l'Autre, comme celui de la séparation,

90 Hugues-Félicité Robert de Lamennais (1782-1854), Essai sur l'indifférence en matière de religion.

- que la science peut soutenir aussi *un mode d'existence*, qui est celui de nos jours, du savant, de l'homme de science qui serait à prendre dans - si je puis dire - son style, ses mœurs, son mode de discours, la façon dont, par une série aussi de défenses, de précautions, il se tient à l'abri d'un certain nombre de questions comportant le statut même de cette science dont il est le servant et qui est une des questions, sans aucun doute du point de vue social, des plus importantes à traiter — moins importante que celle *du statut* à donner au corps *de l'acquis scientifique*.

Ce *corps de l'acquis scientifique*, nous n'en concevrons la portée…
par rapport à tout ce que nous pouvons concevoir dans l'histoire humaine, de ce qui s'est réalisé dans l'ordre de la science
…qu'à le spécifier, ce corps de la science, la nôtre, comme exactement équivalent dans la position subjective du sujet.

En tant qu'il défend, au lieu de l'Autre, ce rapport signifiant, nous ne pouvons - ce corps de la science - l'exactement situer qu'à reconnaître qu'il est dans cette relation subjective l'équivalent de ce que j'ai appelé ici *l'objet(a).*

La référence, l'ambiguïté qui reste, sur la position de l'analyste concernant ce qu'il y aurait en elle de non réductible à la science, est là tout entière, et je ne puis ici que vous amorcer ***le mode*** sous lequel pourrait être abordé le problème.

Effectivement, à nous apercevoir ce qu'elle implique en effet d'un au-delà de cette science…
au sens moderne, au sens de *La science*, celle dont j'ai essayé de vous en indiquer le statut dans le départ cartésien
…est de s'apercevoir que le seul point et le point essentiel, par où l'analyse pourrait tomber sous le coup de cette classification qui nous permettrait de la rapprocher de quelque chose que ses formes, souvent, ses formes et son histoire évoquent si souvent l'analogie, à savoir :
une Église, et donc une religion.

La seule façon d'aborder ce problème c'est de s'apercevoir que ce qui spécifie la religion…
parmi tous les modes qu'a l'homme de poser *la question de son existence dans le monde et au-delà*
…la religion…
telle qu'elle se présente à nous, comme de subsistance du sujet qui s'interroge
…est caractérisée par cette *dimension essentielle d'un oubli*.

Dans ***toute religion***, telle qu'elle se présente à nous…
religion qui mérite cette qualification,
…il y a une dimension essentielle à réserver,
ce *quelque chose d'opératoire* qui s'appelle *un sacrement*.

Demandez aux fidèles, voire aux prêtres :
qu'est-ce qui différencie la *confirmation* du *baptême* ?
Car enfin, si c'est un sacrement, si ça opère, ça opère sur quelque chose.

Là où ça lave les péchés, où ça renouvelle…
la confirmation par rapport au baptême
…un certain pacte…
j'y mets le point d'interrogation :
est-ce un pacte, est-ce autre chose ?
…qu'est-ce qui passe par cette dimension ?

De toutes les réponses qui seront données, nous trouverons toujours à distinguer cette marque, par où ce dont il s'agit et qui évoque cet au-delà opératoire et, disons-le, magique, qu'il y a au-delà de la religion, nous n'avons…
pour des raisons qui sont parfaitement définies :
d'une séparation, d'une impuissance de ce qu'on appellera notre raison et notre finitude
…nous ne pouvons évoquer la dimension qu'à nous apercevoir, qu'à l'intérieur de la religion, c'est là ce qui est marqué du terme de l'oubli.

C'est pour autant que l'analyse, par rapport au fondement de son statut, se trouve en quelque sorte, marquée, frappée d'un *oubli semblable* qu'elle arrive à se retrouver marquée de ce que j'appellerais, dans la cérémonie, cette même face vide.

La *différence* est que l'analyse…
- parce qu'elle n'est pas une religion,
- parce qu'elle procède du même statut que la science, la nôtre,
- parce qu'elle s'engage dans ce manque central où le sujet s'expérimente comme désir,
- parce qu'elle a le même statut médial d'aventure dans la béance ouverte au centre de la dialectique du sujet et de l'Autre

…elle, n'a rien à oublier, car elle n'implique aucune reconnaissance substantielle, aucun champ sur quoi elle prétende opérer, même pas celui de la sexualité.

Car la sexualité sur laquelle, en fait, elle a très peu opéré : la psychanalyse ne nous a rien appris de nouveau quant à l'opératoire sexuel, il n'en est même pas sorti un petit bout de technique érotologique.

Il y en a plus dans le moindre des livres qui font pour l'instant l'objet d'une nombreuse réédition et qui nous viennent du fin fond d'une tradition arabe, hindoue, chinoise, voire la nôtre à l'occasion.

La psychanalyse ne touche à la sexualité que pour autant que sous la forme de *la pulsion*, elle se manifeste — et où ? - dans ce défilé du signifiant, où la dialectique du sujet…
dans le double temps de l'*aliénation* et de la *séparation*
…se constitue.

Tout nous en porte le témoignage et aussi bien du champ où elle n'a pas tenu ce qu'on eût pu, à se tromper, attendre d'elle de promesses, elle ne l'a pas tenu parce qu'elle n'a pas à les tenir et parce que ce n'est pas son terrain.

Par contre, sur le sien, elle se distingue par cet extraordinaire pouvoir d'errance et de confusion qui fait de sa littérature quelque chose auquel je vous assure qu'il faudra bien peu de recul pour qu'on la fasse rentrer toute entière dans la rubrique de ce qu'on appelle les fous littéraires.

Car assurément, on ne peut manquer d'être frappés, et récemment je l'étais encore à la lecture d'un livre comme *La névrose de base*, par exemple, celui de BERGLER.

Comment ce livre…
si sympathique par ce je ne sais quoi de déluré, qui groupe, rassemble, associe, des observations nombreuses et assurément, à tout instant, repérables dans la pratique
…peut errer dans la juste interprétation des faits mêmes qu'il avance.

Combien le fait…
à propos de ces observations précieuses qu'il apporte, par exemple, concernant *la fonction du sein*
…est vraiment égaré dans une sorte de vain débat d'actualité sur la supériorité de l'homme sur la femme et de la femme sur l'homme, c'est-à-dire sur des choses qui, assurément, pour soulever le plus d'éléments passionnels, sont bien aussi ce qui, concernant ce dont il s'agit, a le moins d'intérêt.

Aujourd'hui, il me faut accentuer ce qui concerne le mouvement de la psychanalyse, et à proprement parler à référer à la fonction de ce que j'isole, de ce que je définis, *l'objet(a)*.

Et ce n'est pas pour rien que j'ai évoqué ici le livre de BERGLER :
faute d'une suffisante définition, d'un suffisant repérage, de la fonction propre de l'objet partiel…
et de ce qu'y signifie par exemple
le sein dont il fait grand usage
…faute de ce repérage, cet ouvrage en lui-même intéressant, est voué à une errance qui fait confiner son résultat à la nullité.

L'objet(a) est un objet qui, dans l'expérience même, dans la marche et le procès soutenu par le transfert, se signale à nous par un statut spécial.

On a sans cesse à la bouche, sans savoir absolument ce que l'on veut dire, le terme et la visée de ce qu'on appelle dans l'analyse « *la liquidation du transfert* ».

Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

À quelle comptabilité le mot *liquidation* se réfère-t-il ? Ou s'agit-il de je ne sais quelle opération dans un alambic ?

S'agit-il de :

« *Il faut que ça coule et que ça se vide quelque part.* » ?

Si le transfert est la mise en action de l'*inconscient*, est-ce qu'on veut dire que le transfert pourrait être de liquider l'inconscient ?

Est-ce que nous n'avons plus d'inconscient après une analyse ?

Ou est-ce que c'est *le sujet supposé savoir* - pour prendre ma référence - qui devrait être *liquidé* comme tel?

Il est tout de même singulier que ce *sujet supposé savoir*…
supposé savoir quelque chose de vous,
et qui effectivement n'en sait rien
…puisse être considéré comme liquidé, au moment où à la fin de l'analyse, justement, il commence - sur vous au moins - à en savoir un bout, que ce qu'il était d'abord supposé est assurément une partie de réalité.

C'est au moment donc où il prendrait le plus de consistance que ce *sujet supposé savoir* devrait être supposé vaporisé.

Il ne peut s'agir…
si le terme de *liquidation* à un sens
…que de cette *permanence de liquidation de la tromperie* par où le transfert tend à s'exercer dans le sens de la formation de l'inconscient, et dont je vous ai expliqué le mécanisme en le référant à la relation narcissique par où le sujet se fait objet aimable : de sa référence à celui qui doit l'aimer, il tente d'induire l'Autre dans cette relation de mirage où il le convainc d'être aimable.

Ceci, FREUD nous en désigne l'aboutissement naturel dans cette fonction qui a nom « *l'identification* ».

*L'identificatio*n ne veut pas dire…
et FREUD l'articule avec beaucoup de finesse, je vous prie de vous reporter aux deux chapitres déjà désignés la dernière fois dans *Psychologie collective et analyse du moi*, dont l'un s'appelle « *L'identification* » (*chapitre VII*) et l'autre « *État amoureux et hypnose* », qui sont fondamentaux
…l'*identification* dont il s'agit n'est pas *identification spéculaire*, immédiate, elle est *soutien* de cette *identification spéculaire*, d'un point de vue, d'une perspective, choisie par le sujet dans le champ de l'Autre, d'où cette *identification* comme *spéculaire* peut être vue sous un *aspect* satisfaisant.

C'est ce qu'est ce point de l'*idéal du moi*, celui où le sujet - comme on dit - se verra « *comme vu par l'autre* », qui lui permettra de se soutenir, dans cette référence à l'autre, dans une situation duelle pour lui satisfaisante du point de vue de l'amour.

L'essence de tromperie de l'amour en tant que mirage spéculaire se situe au niveau de ce champ institué au niveau de la référence du plaisir, par l'introduction simple de ce seul signifiant nécessaire à introduire une perspective, une organisation centrée sur ce point idéal [I], quelque part placé dans l'Autre,
d'où l'Autre me voit sous la forme où il me plaît d'être vu.

Or, dans cette convergence…
à laquelle l'analyse est, en quelque sorte, appelée, par cette face même, essentielle, de tromperie qu'il y a dans le transfert
…quelque chose se rencontre…
qui est paradoxe et qui est la découverte de l'analyste qui, d'abord, n'a pas été tout de suite repéré dans sa fonction essentielle, n'est absolument compréhensible qu'à l'autre niveau, le niveau où nous avons d'abord institué la relation de l'aliénation
…c'est cet objet paradoxal, unique, spécifié, que nous appelons *l'objet(a)*.

Nous n'allons pas en reprendre…
ce serait un rabâchage
…toutes les caractéristiques, mais je vous le présentifie, s'il le faut, d'une façon plus syncopée, en vous disant que l'analysé dit en somme, à son partenaire, à l'analyste :

« *Je t'aime, mais parce que j'aime inexplicablement quelque chose en toi plus que toi, qui est cet objet(a), je te mutile*. »

Et c'est là le sens de ce magma complexe, de ce complexe de la mamme, du sein, où BERGLER assurément voit bien la relation à la pulsion orale, à ceci près que c'est une oralité qui n'a justement absolument rien à faire avec la nourriture et dont tout l'accent est dans cet effet de mutilation. »

« *Je me donne à toi* ...
dit encore le patient,
...mais ce don de ma personne...
comme dit l'autre,
...mystère, se change inexplicablement en cadeau d'une merde »

terme également essentiel de notre expérience.

Et quand ceci est obtenu…
au terme d'une *élucidation interprétative* dont aussi bien
je vous dirais comment elle est à concevoir
…alors se comprend, *rétroactivement*, ce vertige, par exemple de la page blanche qui, chez tel personnage, doué mais accroché à la limite du psychotique, désigne comme son centre de tout ***le barrage symptomatique*** qui lui empêche tous les accès à l'Autre.

Précisément, la page blanche où s'arrêtent ces ineffables effusions intellectuelles, parce qu'il ne peut littéralement pas y toucher, c'est celle assurément qu'il ne peut appréhender que comme papier à cabinet.

Cette présence, cette fonction de *l'objet(a)*, toujours et partout retrouvée, comment vous dire son incidence, son temps propre, dans le mouvement du transfert ?

J'ai peu de temps aujourd'hui, mais pour l'imager, je prendrai une petite fable, un apologue dont, parlant l'autre jour dans un cercle plus intime avec quelques-uns de mes auditeurs, je me trouvais avoir en quelque sorte reforgé le début. Et j'y donnerai une suite, de sorte que si je m'excuse auprès d'eux de me répéter, ils verront que la suite est nouvelle.

Que se passe-t-il quand le sujet commence de parler à l'analyste, à l'analyste, au *sujet supposé savoir* mais dont en somme, il est certain qu'il ne sait encore rien ?

C'est à celui-là – qu'est quoi ? - qu'est offert quelque chose, selon une forme qui va d'abord, et nécessairement, se former en demande.

Et aussi bien qui ne sait que c'est là ce qui a poussé, contraint, orienté toute la pensée sur l'analyse dans le sens d'une reconnaissance de la fonction de la frustration ?

Mais qu'est-ce que le sujet demande ?
Il sait bien que ***quels que soient ses appétits, quels que soient ses besoins***, aucun ne trouvera, là, satisfaction, si ce n'est tout au plus d'y organiser son menu.

Comme dans la fable, que je lisais quand j'étais petit dans les images d'Épinal, le pauvre mendiant se régale à la porte de la rôtisserie du fumet du rôti.

Dans l'occasion, ce sont *des signifiants*, c'est le menu, puisqu'on ne fait que parler.
Eh bien! il y a cette complication - c'est là ma fable - que le menu est rédigé en chinois.

Alors le premier temps, c'est de commander la traduction à la patronne. Alors elle traduit : pâté impérial… comme on dit, et quelques autres.

Il se peut très bien, si c'est la première fois que vous venez au restaurant chinois, que la traduction ne vous en dise pas plus et que vous demandiez finalement à la patronne, « *conseillez-moi* ».

Ce qui veut dire :

« *Qu'est-ce que je désire là-dedans, c'est à vous de le savoir.* »

Est-ce bien là, en fin de compte, qu'il est censé qu'une situation aussi paradoxale aboutisse ?

Est-ce qu'en ce point…
    où ce dont il s'agirait serait de vous remettre à
    je ne sais quelle divination de cette patronne
    dont vous avez vu de plus en plus gonflé
    l'importance
…il ne serait pas plus adéquat…
    si le cœur vous en dit et si la chose
    se présente d'une façon avantageuse
…d'aller *un tant soit peu* titiller les seins de la patronne.

Car c'est de cela qu'il s'agit :
si vous allez au restaurant chinois, ça n'est pas uniquement pour manger, c'est pour manger dans les dimensions de l'exotisme.

Autrement dit, si ma fable doit avoir un sens, c'est pour autant que le ***désir alimentaire*** a un autre sens :
il est ici support et symbole de la dimension…
    seule, dans le psychisme, à être rejetée
…du sexuel. La dimension de la pulsion dans son rapport à l'objet partiel est là sous-jacente.

Eh bien si paradoxal, voire désinvolte que puisse vous paraître ce petit apologue, il est pourtant exactement ce dont il s'agit dans la réalité de l'analyse. L'analyste, il ne suffit pas qu'il supporte la fonction de TYRÉSIAS, il faut, comme le dit APOLLINAIRE, qu'il ait encore ses mamelles.

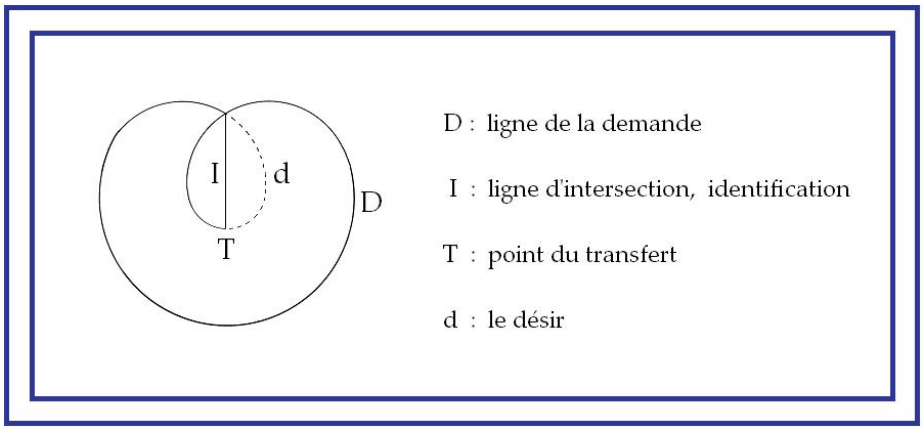
Je veux dire que l'analyste, l'opération et la manœuvre du transfert sont là, à régler, à dominer, à instituer, d'une façon qui maintienne la distance entre ce point d'où le sujet se voit aimable, et cet autre point où le sujet se voit causé comme manque par *(a)* et où *(a)* vient en quelque sorte boucher, proprement, ce point de béance que constitue la division inaugurale du sujet.

Ce *(a)* ne franchit jamais cette béance.

Voir…
point essentiel à ce que je voulais amener cette année, et je vous prie de vous y reporter, comme au terme le plus caractéristique à saisir de la fonction propre de ce *(a)*
…le regard.

Ce *(a)* se présente justement dans le champ du mirage de la fonction narcissique du désir, comme l'objet ***inavalable***, si l'on peut dire, et qui reste en travers de la gorge du signifiant. C'est ce point de manque où le sujet a à se ***reconnaître*** comme constitué.

C'est pour cela que peut se topologiser la fonction du transfert, sous la forme…
que j'ai déjà utilisée ailleurs, déjà produite dans des temps plus développés de mon séminaire, nommément le séminaire sur ***L'identification***
…sous la forme de ce que j'ai appelé en son temps le ***huit intérieur***, autrement dit, cette double courbe que vous voyez ici, à droite se ***reployer*** sur elle-même



et qui n'est pas simplement cette boucle, dont aussi bien vous voyez que la propriété qui en est une essentielle, est que chacune de ces moitiés à se succéder vient à s'accoler en chaque point de la moitié précédente.

Car supposez simplement se déployer cette partie de la courbe, vous la verrez recouvrir cette autre qui est ici. Mais ce n'est pas là tout.

Il s'agit là d'un plan défini par la coupure : c'est facile, il suffit de prendre une feuille de papier et à l'aide de quelques petits collages, de vous faire une idée précise de la façon dont ceci peut se concevoir.

Il est très facile d'imaginer ici que le lobe que constitue cette surface à son point de retour, recouvre, en somme, un autre lobe, et les deux se continuant par une forme de bord, ce qui n'implique absolument aucune contradiction, même dans l'espace le plus ordinaire, à ceci près que pour en saisir la portée, il convient justement de s'abstraire de l'espace et de voir qu'il ne s'agit ici que d'une réalité topologique, celle qui se limiterait à la fonction d'une surface.

Ce n'est évidemment que dans un espace qui est un espace à trois dimensions que nous pouvons ainsi concevoir qu'une des parties du plan, au moment où l'autre par son bord revient sur elle, y détermine une sorte d'intersection.

Cette *intersection* a un sens en dehors de notre espace. Elle est structuralement définissable par un certain rapport de cette surface en tant que revenant sur elle-même, elle se traverse en un point sans doute à déterminer. Ce travers, *cette ligne de traversée*, *c'est* pour nous ce qui peut symboliser la fonction de *l'identification*.

Par ce travail même…

> qui fait que le sujet, en ***se*** disant dans l'analyse, vient à orienter son propos dans le sens de la résistance du transfert, dans le sens de la tromperie et de la tromperie d'amour aussi bien qu'agression

…quelque chose se produit dont la valeur de ***fermeture*** se marque dans la forme même :
spirale vers un centre.

Ce que j'ai ici figuré par le *bord*, vient à revenir sur ce plan constitué du *lieu de l'Autre*, ***de l'endroit*** où le sujet se réalisant dans sa parole, s'institue au niveau du *sujet supposé savoir*.

Et toute conception de l'analyse qui s'articule…
    et Dieu sait si elle s'articule avec innocence
…qui s'articule à définir la fin de la terminaison de l'analyse comme *identification*, quelle qu'elle soit, à l'analyste, fait par là même l'aveu de ses limites.

Toute analyse que l'on conçoit que l'on doctrine comme devant se terminer par l'identification à l'analyste, désigne du même coup que ce qui est son véritable moteur est élidé. Il y a un au-delà à cette identification, et cet au-delà est défini par le rapport et la distance de cet *objet(a)* au (I), à l'idéalisant de *l'identification*.

Je ne puis bien sûr ici…
    et ce serait même hors de saison
…entrer dans le détail de ce qu'implique dans la technique, dans la structure de la pratique, une pareille affirmation. Mais je me réfère à ce quelque chose à quoi vous pouvez vous reporter, au chapitre de FREUD sur « ***État amoureux et hypnose*** », que je vous ai signalé tout à l'heure.

FREUD, dans ce chapitre…
    où il distingue excellemment la différence qu'il y a entre *l'état amoureux* jusque dans ses formes les plus extrêmes, celles qu'il qualifie de *Verliebheit*, et *l'hypnose*
…donne le repérage doctrinal, en somme le plus accentué à ce qui se lit partout ailleurs si l'on sait le lire :
la différence essentielle qu'il y a entre l'*objet* défini comme narcissique, le *i(a)* et la fonction du *(a)*.

Les choses en sont au point que la seule vue du schéma qu'à la fin il donne de l'hypnose, du même trait, du même coup, il nous donne la formule de la fascination collective, qui était une réalité ascendante, à l'heure où il a écrit cet article.

Il nous fait ce schéma, que vous retrouverez au chapitre que je vous ai dit, il le fait exactement comme je vous le représente ici :

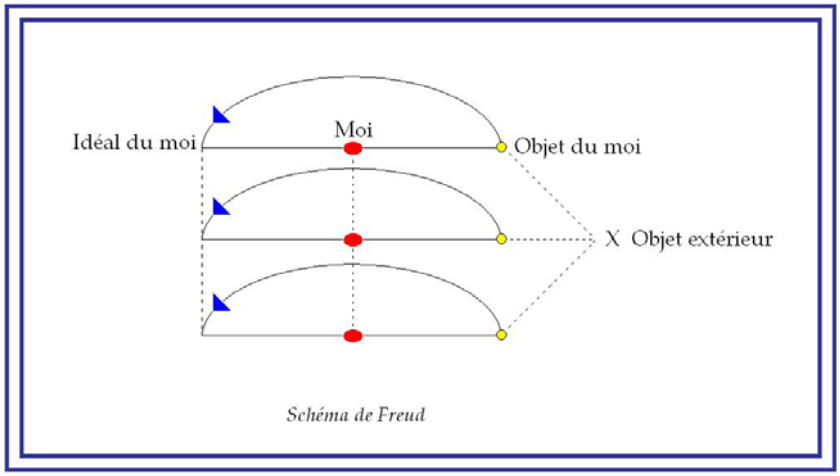


Schéma de Freud

ici il désigne ce qu'il appelle *l'objet*, où il faut que vous reconnaissiez ce que je appelle le *(a)*, ici le *moi*, ici l'*idéal du moi*.

Ces courbes sont faites pour marquer la conjonction du *(a)* avec l'*idéal du moi*.
Et la façon dont il affirme le statut de l'hypnose consiste à poser la superposition au même lieu, à la même place, de cet *objet(a)* comme tel, et du repérage signifiant qui s'appelle l'*idéal du moi*.

Illustrons cela.
Si l'*objet(a)*peut être…
comme je vous l'ai dit en vous
parlant longuement du regard
…identique à ce regard.

Qui ne sait le rôle sur lequel FREUD, d'ailleurs, pointe le nœud de l'affaire en disant qu'il s'agit d'un élément assurément difficile à saisir, mais incontestable, le rôle qu'il appelle de mystère du regard de l'hypnotiseur.

Mais après tout ce que je vous ai dit de la fonction du regard et de ses relations fondamentales à la tache, à ceci qu'il y a déjà dans le monde quelque chose qui regarde avant qu'il y ait une vue pour le voir, que l'ocelle du mimétisme est impensable comme une adaptation au fait qu'un sujet peut voir et être fasciné, que la fascination de la tache est antérieure à la vue qui le découvre.

Si vous vous souvenez de cette référence et de ce que ça veut dire, à savoir la fonction primordiale de la tache et tout ce qui fascine de brillant, vous rendez compte du même coup de cette fonction qui est bien connue dans l'hypnose, qui peut être remplie en somme par n'importe quoi, un bouchon de cristal, mais aussi bien ceci, pour peu que ça brille.

La définition, le fondement, de *l'hypnose*, comme la confusion en un point, du *signifiant idéal* où se repère le sujet avec ce *(a)* comme tel, c'est ce qui a été avancé, structuralement, de plus assuré pour définir *l'hypnose*.

Or qui ne sait que c'est comme se distinguant, se différenciant de *l'hypnose* que l'*analyse* s'institua ? Et que le ressort fondamental de l'opération analytique est constitué dans le maintien, dans la distance, dans la différenciation du (I) et du *(a)* ?

Pour vous donner deux formules-repères qui soient aussi structurantes que possible, je dirai que si d'une part :

- *le transfert est ce qui écarte la demande de la pulsion, le désir de l'analyste est ce qui l'y ramène*.
- Et par cette voie, d'isoler, de mettre à la plus grande distance possible le (a), du I que lui, l'analyste est appelé par le sujet à incarner.

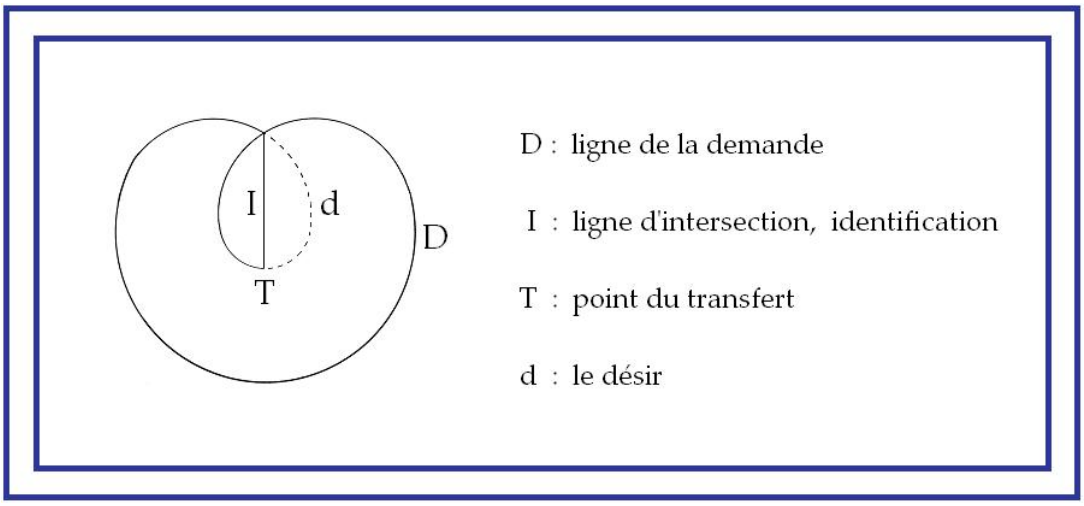
C'est dans la mesure où l'analyste a - si je puis dire - à déchoir de cette idéalisation, pour être le support de cet objet séparateur qu'est le *(a)* dans la mesure où son désir lui permet de supporter, dans une hypnose en quelque sorte à l'envers, d'incarner, lui, l'hypnotisé, que *ce franchissement du plan de l'identification est possible*.

Et tout un chacun de ceux qui ont vécu jusqu'au bout avec moi, dans l'analyse didactique, l'expérience analytique, sait que ce que je dis est vrai.
C'est au-delà de cette fonction du *(a)* que la courbe se referme, se referme là où elle n'est jamais dite, concernant l'*issue de l'analyse*, à savoir, après ce repérage du ***sujet*** par rapport au *(a)*, cette expérience du fantasme fondamental devient la pulsion, car au-delà, c'est la pulsion qui est en cause.

Qu'est-ce que devient celui qui a passé par cette expérience concernant ce rapport…
    opaque à l'origine par excellence
…à la pulsion ?
Comment peut être vécue…
    par un sujet qui a traversé le fantasme radical
…comment dès lors est vécue la pulsion ?

Ceci est l'au-delà de l'analyse et n'a jamais été abordé. Ce n'est jusqu'à présent abordable qu'au niveau de l'analyste, pour autant qu'il serait exigé de l'analyste d'avoir précisément traversé dans sa totalité le cycle de l'expérience analytique.

Il n'y a qu'une psychanalyse :
la psychanalyse didactique, ce qui veut dire une psychanalyse qui a bouclé cette boucle jusqu'à son terme.



Ici, j'élude…
    ici, j'élude parce que je ne peux pas tout dire
    et parce qu'il ne s'agit ici que des *Fondements de la psychanalyse*
…ceci, c'est que la boucle doit être parcourue plusieurs fois, qu'il n'y a aucune autre manière de rendre compte du terme de *Durcharbeiten*, de la nécessité de l'élaboration, si ce n'est à concevoir comment la boucle doit être parcourue plusieurs fois.

Ce qui introduit de nouvelles difficultés,
et ce n'est pas aujourd'hui que je suis en état,
ni que j'ai le temps de les aborder.

Vous le voyez donc ce schéma :

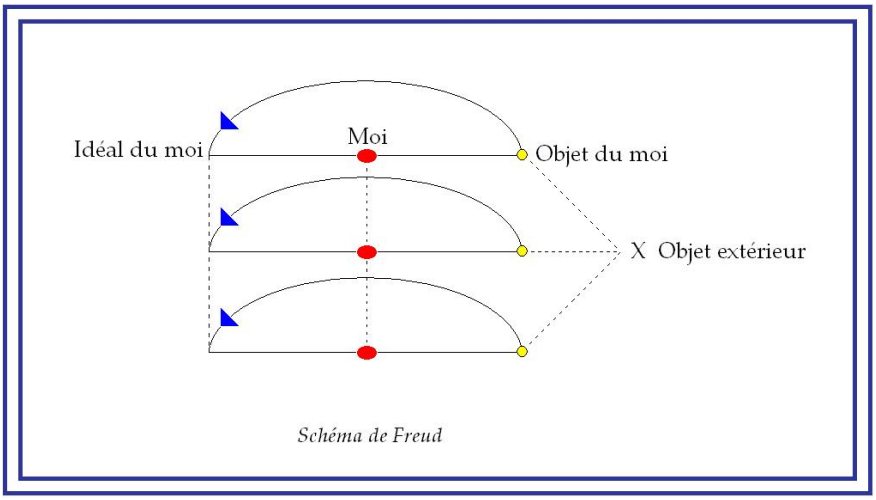
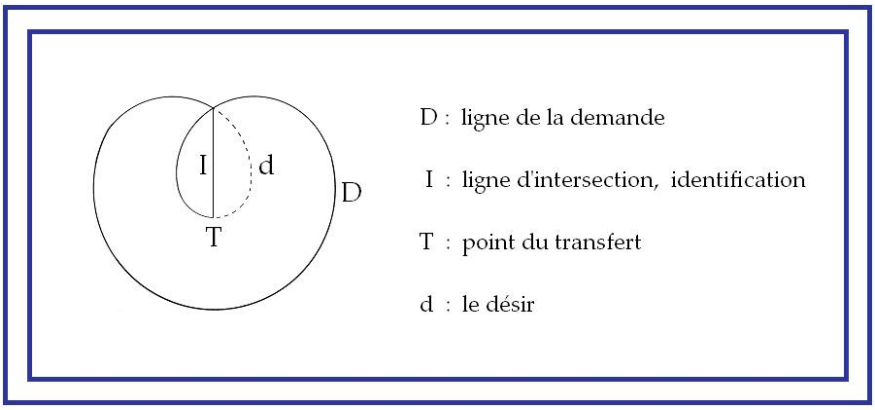


Schéma de Freud



que je vous laisse, comme en quelque sorte un guide, qui est aussi bien guide de l'expérience que guide de la lecture, est celui qui vous indique très précisément que *le transfert* est ce qui s'exerce dans le sens de ramener *la demande* à *l'identification*.

C'est pour autant que quelque chose…
que nous appellerons - et qui
reste un x - *le désir de l'analyste*
…tend dans le sens exactement contraire à l'*identification*, que *le franchissement* est possible, par l'intermédiaire de la séparation du sujet dans l'expérience.

L'expérience au niveau de l'Autre, et nommément l'analyste au niveau de *l'objet(a)*, se voit ramené au plan où a à ***se présentifier*** de la réalité de l'inconscient, ceci d'essentiel qui est la pulsion.

J'ai indiqué, je pense…
déjà, parce que j'ai tenu d'abord
à le faire à l'entrée de cette séance
…l'intérêt qu'il y a à comparer, à situer au niveau du statut subjectif que nous pouvons déterminer comme celui de *l'objet(a)*, ce que l'homme, depuis trois siècles, a créé, a défini, a situé dans la science.

Peut-être des traits, qui apparaissent de nos jours sous une forme si éclatante…
- sous l'aspect de ce qu'on appelle plus ou moins proprement les ***mass media***
- et, pourquoi pas, le rapport à cette science, toujours plus à mesure qu'elle envahit notre champ, qu'elle se développe,
…peut-être ces traits peuvent-ils se concevoir de la référence à ces deux objets…
dont je vous ai déjà indiqué dans une tétrade,
si l'on peut dire, fondamentale, la place
…ces deux objets :

- la voix, quasiment planétarisé, voire stratosphérisé par nos appareils,

- et le regard, dont le caractère envahissant n'est pas moins suggestif, car il n'est pas tellement sûr que ce soit notre vision qui soit sans cesse sollicitée que, plutôt, tant de spectacles, tant de fantasmes, ne soient là - comme sur nous - autant de suscitations du regard.

Puis-je, laissant éludés beaucoup de ces traits…
qui, de poser la fonction fondamentale de l'analyse comme nous l'avons fait,
s'illustreraient des vicissitudes de l'abord théorique à l'intérieur de la communauté analytique
…mettre l'accent sur quelque chose qui me paraît tout à fait essentiel ?

Il est quelque chose de profondément masqué, dans la critique de notre histoire, celle que nous avons vécue.

C'est un drame en quelque sorte, présentifiant les formes prétendues passées ou dépassées les plus monstrueuses d'holocauste, celles que nous avons vu s'incarner pour nous dans l'histoire du nazisme.

Je tiens qu'aucun sens de l'histoire fondé sur les prémisses hégeliano-marxistes n'est capable de rendre compte de cette résurgence par quoi il s'avère que l'offrande à des *Dieux obscurs* d'un *objet de sacrifice*, est quelque chose auquel peu de sujets ne peuvent pas ne pas succomber, dans une monstrueuse *capture*.

Il y a ceux dont l'ignorance, l'indifférence, le détournement du regard, peut expliquer sous quel voile reste encore caché ce mystère.

Mais pour quiconque est capable, vers ce phénomène, de diriger un courageux regard, il y en a peu…
assurément, j'ai dit
…pour ne pas succomber à ce qui résulte de la fascination du sacrifice en lui-même, sacrifice qui signifie que de l'objet de nos désirs, nous essayons d'y trouver le témoignage de la présence du désir de cet Autre que j'appelle ici le « *Dieu obscur* ».

C'est le sens éternel du sacrifice auquel, je dirais, nul ne peut résister, sauf à être animé de cette foi en somme si difficile à soutenir, et que seul, peut-être, un homme a pu formuler d'une façon soutenable, par l'identification de l'Autre, d'un Dieu qu'on a cru, tout à fait à tort, pouvoir définir chez lui de panthéiste, à savoir SPINOZA et son *Amor intellectualis Dei*.

Il n'est rien d'autre que la réduction du champ de Dieu à l'universalité du signifiant et au détachement serein, exceptionnel, qui peut s'en produire chez lui-même, concernant le désir humain.

Dans la mesure où SPINOZA dit :

« *le désir est l'essence de l'homme* »

- dans la mesure où, ce désir, il l'institue dans la dépendance radicale de cette universalité des attributs divins, qui n'est pensable qu'à travers la fonction du signifiant,

- dans cette mesure…
    et dans cette mesure seulement
  …il donne cette position unique par où le philosophe…
    et il n'est pas *indifférent* que ce soit un Juif
    détaché de sa tradition qui l'ait incarné
  …par où le philosophe - une fois - peut se confondre avec un *amour transcendant*.

Or cette position n'est pas tenable pour nous parce que l'expérience nous montre que KANT est plus *vrai* et j'ai démontré que sa théorie de la conscience…
    comme il l'écrit dans *La raison pratique*
…ne se soutient que de donner une spécification de la loi morale qui…
    à l'examiner de très près
…n'est rien d'autre que le désir à l'état pur, celui-là même qui aboutit au sacrifice, à proprement parler, de tout ce qui est objet de l'amour dans sa tendresse humaine, non seulement dans le rejet de l'objet pathologique, mais dans son sacrifice et dans son meurtre.

Et c'est pour cela que j'ai écrit *KANT avec SADE*,
à quoi je vous prie de vous reporter,
car c'est un texte très sérieux.

C'est là exemple de l'effet de dessillement…
    que l'analyse permet de faire,
    de tant d'efforts, même les plus nobles
…de l'éthique traditionnelle.

C'est là que se situe la limite qui nous permet de concevoir à la fois comment l'homme ne se situe…
    ne peut même esquisser sa situation
…dans un champ qui serait de connaissance retrouvée, qu'à avoir d'abord rempli la limite, où comme désir, il se trouve enchaîné.

Que *cet amour…*
dont il est apparu aux yeux de certains que nous avons procédé en quelque sorte au ravalement
…que *cet amour* ne puisse s'instituer, se poser lui-même, que dans cet au-delà où d'abord il renonce à son *objet*, c'est là aussi ce qui nous permet de comprendre que tout ce qui a pu être construit d'*abri* où *une relation vivable* d'un sexe à l'autre ait pu s'instituer, nécessite l'intervention…
et c'est là aussi l'enseignement de la psychanalyse
…de ce médium qui est justement celui dont je vous disais au départ que je n'ai pas pu ni l'aborder, ni commencer de vous en présenter le problème, à savoir la ***métaphore paternelle***, avec ce qu'elle nous permet de repérer de ce que j'ai appelé « *cet abri* », cet abri autour duquel s'institue un rapport qui soit à proprement parler ce que nous pouvons imaginer de la fonction du rapport sexuel dans des formes que nous pourrons qualifier de tempérées.

Le désir de l'analyste n'est pas un désir pur. C'est un désir d'obtenir la *différence absolue*, celle qui vient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de se l'assujettir.

Là seulement peut surgir la signification d'un amour sans limites parce qu'il est hors des limites de la loi, là seulement il peut vivre.

Fin du séminaire

Table des séances